

N. F. J. ANRYS P.^{tre}

CCO



J11

995

112

116

HISTOIRE
DE LA
RÉGION
DU NORD
DEPUIS VILLENEUVE

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.

TOME SECONDE.

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.

TOME SECONDE.

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE,
PAR LE CARDINAL
BENTIVOGLIO,

*Traduite de l'Italien par M. LOISEAU
l'aîné, Chanoine de l'Eglise d'Orléans.*

—
TOME SECOND.
—



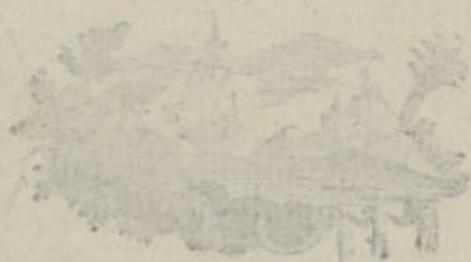
A PARIS,
Chez DESAINT, Rue du Foin Saint-Jacques,

—
M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE,
PAR LE CARDINAL
BENTIVOGLIO.

Traduite de l'Italien par M. LOISEL
Ecrivain, Chanoine de l'Eglise d'Orléans.

TOME SECOND.



A PARIS,

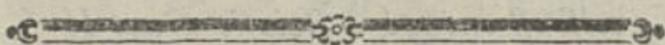
Chez DESAINT, Rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.



LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

*DÉPART de deux Escadres pour se- 1574.
courir Middelbourg. La petite Esca-
dre est détruite par les rebelles. Mid-
delbourg se rend. Nouvelles intrigues
du Prince d'Orange & du Comte Louis
de Nassau en Allemagne. Leurs pro-
jets. Louis conduit une troisième armée
en Flandre. Préparatifs du Comman-
deur pour s'y opposer. Différentes es-
carmouches auprès de Mastreicht. Mar-
che des deux armées. Les Royalistes*
Tome II. A

mettent l'ennemi dans la nécessité de combattre. Plan de bataille de d'Avila. Disposition des rebelles. Bataille de Mooch. Les rebelles sont battus. Conséquences de cette victoire pour le parti du Roi. La mutinerie des Espagnols la rend infructueuse. Détails à ce sujet. Forme de la discipline parmi les mutins. Leur but. Fonctions & autorité de leur Elu. Difficulté de les apaiser. On les satisfait. La flotte du Roi est détruite en Zélande. Courses du Prince d'Orange en Gueldres. Vitelli est envoyé à Bois-le-Duc. Il réduit plusieurs villes en Hollande. Nouvelle amnistie publiée par Requesens. Commencements d'une négociation avec les Rebelles sans aucune réussite. Siège de Leyde. Description de cette Ville. Précautions des Rebelles contre l'attaque. Les Royalistes s'emparent des postes d'Alfen & de Masencluse. Leyde est étroitement bloquée par les assiégeants. Les assiégés ne perdent point courage. Assemblée des Etats de Hollande pour traiter du secours de Leyde. Avis de l'Amiral Boisot. On inonde les environs de la Ville. Les Hollandois arment pour la secourir. L'inondation facilite le secours. Le siège est levé.



REQUESENS n'eut pas plutôt pris les rênes du Gouvernement, qu'il songea à délivrer Middelbourg. (1)

Il étoit résolu d'y employer les plus puissants efforts. Mondragoné, qui commandoit dans cette Place, n'avoit pas cessé de solliciter du secours, & depuis peu il venoit de protester contre tout ce qui pourroit arriver des délais qu'on lui faisoit essuyer, & avoit déclaré hautement, que si l'on ne pourvoyoit incessamment à sa situation, il seroit forcé de se rendre. Il manquoit de vivres ordinaires. Il avoit même épuisé les aliments les plus grossiers. Le Commandeur fit armer en diligence deux Escadres pour ravitailler plus aisément la place par les deux bras de l'Escaut. La première, qui étoit composée de bâtimens légers, devoit suivre le bras le moins profond & le plus étroit qui coule de Berg-op-zoom, & retient le

 LIV. VIII.

An. 1574.

(1) Un des premiers actes de l'administration de Requesens fut de faire abattre le monument que le Duc d'Albe avoit élevé à son orgueil. Il en envoya le modèle en Espagne.

nom du fleuve. La seconde étoit plus
LIV.VIII. considérable par la force de ses vais-
An. 1574. seaux, & elle devoit entrer dans le
Hont, qui est l'autre bras de l'Escaut,
& a beaucoup plus de largeur & de pro-
fondeur. Le Commandeur voulut veil-
ler lui-même à cet armement. Il se
transporta pour cet effet à Anvers, &
il hâta si fort les travaux, que les deux
divisions purent partir sur la fin de Jan-
vier. Beauvoir, Amiral de Zélande,
devoit conduire l'entreprise; mais il
tomba malade, & fut remplacé par le
Seigneur de Glimes, que l'on fit Vice-
Amiral. D'Avila commanda néanmoins
la grande Escadre, & Glimes ne se ré-
serva que la plus foible. Ce dernier
embarqua avec lui le Mestre-de-Camp
Romero, aux ordres duquel étoient
les troupes qu'il avoit à bord. L'on
avoit garni les deux Escadres d'Espa-
gnols & de Wallons; mais les premiers
s'y trouvoient en bien plus grand nom-
bre. D'Avila sortit heureusement d'An-
vers & entra dans le Hont. De son côté
Glimes mit à la voile à Bergh; & Re-
quesens, qui avoit voulu être témoin
de son départ, le suivit sur la digue
de l'Escaut jusqu'à Sacherlo, village
situé vis-à-vis du château de Romerf-

val, qu'on trouve sur la rive opposée. Glimes s'y arrêta; & pour éviter les bancs de sable qui gênent la navigation du fleuve dans cette partie, il y attendit la haute marée.

LIV. VIII.

An. 1574.

Les ennemis étoient très-instruits du projet, des détails & de tous les mouvements de la flotte Royale. Ils l'avoient appris au moyen des intelligences qu'ils s'étoient conservées dans toutes les Provinces, & sur-tout dans les cantons maritimes où le penchant & la faveur du peuple s'étoient déclarés d'une manière surprenante pour le Prince d'Orange. On fut même persuadé qu'il avoit gagné plusieurs des principaux pilotes employés par les Espagnols. Quoi qu'il en soit, Louis Boifot, Amiral de Hollande, qui commandoit la flotte des rebelles, s'avança jusqu'à Romersval pour fermer le passage aux Royalistes. Les vaisseaux des Hollandois étoient plus forts & en plus grand nombre. Le Vice-Amiral, qui connoissoit tout leur avantage, n'osoit les attaquer; mais, soit transport de courage dans Romero, soit inexpérience dans la marine, soit plutôt nécessité de risquer le combat, parce qu'on ne pouvoit plus différer

le secours, & que l'Escadre de Glimes
LIV. VIII. conduisoit le convoi de munitions de
An. 1574. bouche le plus considérable, Romero
fut d'avis de livrer bataille, quoi qu'il
en pût arriver. Le Vice-Amiral s'avan-
ça donc sur l'ennemi ; mais son vais-
seau vint à échouer, ainsi que plusieurs
autres bâtimens qui le suivoient de
plus près. Les ennemis profiterent de
ce malheur, qui parut moins l'effet
d'un accident que d'une trahison pré-
méditée par les pilotes que le Prince
d'Orange avoit mis dans ses intérêts.
Ils investirent aussi-tôt de toutes parts
les Royalistes, & firent pleuvoir sur
eux du haut de leurs ponts, qui les
dominoient, une grêle épaisse de coups
d'arquebuse, d'artillerie & de feux
d'artifice. Le Vice-Amiral en fut em-
brasé. En vain on s'efforça d'arrêter
le progrès des flammes, elles s'éten-
dirent de tous côtés, & bientôt on
le vit couler à fond, sans qu'on pût
savoir auquel des deux éléments, du
feu ou de l'eau, on devoit attribuer sa
perte. Romero accourut à son secours
avec l'Amiral & quelques autres bâti-
mens ; mais son courage ne servit
qu'à le couvrir de gloire. Lui-même
en bravant le péril, pensa y succomber.

Le feu ayant gagné son vaisseau, ce brave Capitaine ne trouva d'autre moyen de se sauver que de se jeter à la nage. Un grand nombre de navires enveloppés dans ce malheur, furent, ou consumés, ou submergés. Le reste de la flotte tomba entre les mains des ennemis, qui remportèrent la plus brillante victoire. Elle fut d'autant plus complète, que les vainqueurs eurent pour témoin de leur triomphe le Gouverneur lui-même. Arrêté sur la digue de Sacherlo, il eut le chagrin de voir détruire en même temps sa flotte & ses espérances, & de prévoir que ce désastre auroit des suites encore plus funestes. Glimes périt avec plusieurs Officiers Espagnols & Wallons. Plus de huit cents soldats de l'une & de l'autre nation eurent le même sort.

Après la défaite de cette Escadre, d'Avila ne pensa qu'à s'éloigner & à sauver celle qu'il commandoit. Il fut poursuivi par les rebelles, & n'eut pas peu de peine à entrer dans Tergoës, d'où il trouva moyen de regagner Anvers. Telle fut la malheureuse issue du secours de Middelbourg. La reddition de cette place importante en fut l'effet.

LIV. VIII. Mondragoné, qui n'avoit plus d'espérance qu'on pût faire de nouvelles tentatives pour secourir la place, & qui d'ailleurs étoit dans une situation à ne pouvoir plus attendre, capitula presque aussitôt, & obtint les honneurs de la guerre. Armuiden se rendit à l'exemple de la capitale, & les rebelles se trouvèrent maîtres de l'isle entière de Valcheren. Ces conquêtes, qui avoient été l'objet de leurs vœux les plus ardens, augmentèrent beaucoup leurs espérances. Ils se flatèrent qu'elles entraîneroient celle du reste de la Province.

An. 1574.
18 Février.

A peine les Zélandois venoient de porter ce coup terrible aux affaires du Roi, que le Gouverneur découvrit qu'on étoit menacé de nouveaux & de plus grands dangers dans l'intérieur des Provinces. On se rappelle que le Comte Louis de Nassau, après la prise de Mons, avoit laissé le Prince d'Orange en Hollande, & étoit retourné en Allemagne. Il ne s'y étoit pas tenu tranquille. Se livrant au contraire à son goût pour la faction, & plus encore aux impressions qu'il recevoit de son frère, il avoit renoué dans l'Empire diverses intrigues, afin de rentrer une troisième

fois en Flandre à la tête d'une armée. LIV. VIII.
 Les malheurs de la seconde invasion An. 1574.
 du Prince lui avoient moins attiré le mépris des Allemands, qu'ils n'avoient excité leur commifération. D'ailleurs, les triomphes de l'Espagne en rendant fa puiffance plus formidable à fes voisins, avoient fortifié la jalousie qu'elle leur infpiroit. Orange profitoit de ces difpofitions ; il favoit employer tour-à-tour auprès d'eux les refforts de la crainte & de l'efpérance. Il faisoit valoir la bonté de fa pofition en Hollande & en Zélande. Il repréfen-toit qu'il lui feroit facile de la rendre meilleure, non-feulement dans ces deux Provinces, mais dans le refte des Pays-Bas, fi on l'aidoit de quelques fecours. La mutinerie des Efpagnols, la levée du fiége d'Alcmaër, la défaite du Comte de Boffu, le départ du Duc d'Albe ; toutes ces circonftances donnoient une nouvelle force à fes infinuations. Il animoit de toutes parts fes partifans au-dedans & au-dehors de la Flandre, & tâchoit de les faire contribuer à la nouvelle expédition que projettoit fon frère.

„ Albe eft parti, difoit-il, mais la
 „ Flandre n'eft pas libre. Le mépris

du Roi pour la Nation, & sa volonté
 Liv. VIII. inflexible de la soumettre au joug
 An. 1574. du despotisme, ne pouvoient se dé-
 clarer avec plus d'évidence que par
 le choix de Requesens. Vendu com-
 me le Duc aux faveurs de la for-
 tune, il gouvernera ces Provinces
 avec le même esprit. Nous n'avons
 fait que changer de tyran. Reque-
 sens, sous un extérieur moins dur &
 sous des dehors moins austères, cou-
 vre le même orgueil & d'aussi per-
 nicieux desseins. Tant que l'Espa-
 gnol employera la force des armes,
 il faut se défier des pièges cachés
 sous la fausse douceur de ses paro-
 les. Qu'il fasse sortir du sein de la
 Flandre ces troupes étrangères qui
 la déchirent. Qu'il renverse ces ter-
 ribles citadelles qu'il a élevées pour
 assurer l'esclavage de ses Provinces.
 Qu'il ne ravisse plus le bien de ses
 peuples par d'odieux impôts. Qu'il
 abolisse ces Edits rigoureux qui op-
 priment la liberté des consciences.
 Enfin, qu'il nous rende nos pro-
 pres loix, & qu'elles ne soient plus
 souillées du mélange des loix étran-
 gères; l'Espagnol pourra alors mé-
 riter notre confiance. Mais c'est en

„ vain que nous éleverions nos voix
 „ à cet égard; la tyrannie parle plus Liv.VIII.
 „ haut & veut poursuivre ses projets. An.1574.
 „ Qui voudra aller abaisser à ses pieds
 „ une tête humble & soumise, ou plu-
 „ tôt qui ne voudra pas, à l'exemple
 „ de la Hollande & de la Zélande,
 „ secouer le joug, & n'obéir plus qu'à
 „ des Magistrats citoyens?
 „ D'ailleurs, le nouveau Gouver-
 „ neur ne connoît point son armée
 „ & n'en est point connu. Peu expé-
 „ rimenté dans l'art de la guerre, il
 „ vient commander des troupes mal
 „ disciplinées. Le soldat Espagnol est
 „ encore aigri & prêt à se mutiner.
 „ Les troupes des autres nations sont
 „ mécontentes, & ne peuvent être
 „ payées. La Monarchie d'Espagne,
 „ trop vaste, trop divisée, succombe
 „ sous son propre poids. Ses forces
 „ sont trop épuisées pour soutenir long-
 „ temps la guerre en Flandre. Si les
 „ Flamands savent profiter de l'occa-
 „ sion & se réunissent, si leurs voisins
 „ veulent s'intéresser à leur cause, l'on
 „ verra bientôt l'administration des
 „ Pays-Bas rétablie dans son ancienne
 „ forme, & la première félicité dont
 „ ils jouissoient réparer leurs malheurs

Liv. VIII. „ passés. Sans cette ligue nécessaire,
 An. 1574. „ les Flamands divisés entr'eux, aban-
 „ donnés de leurs alliés, tomberont
 „ à jamais sous le pouvoir superbe &
 „ tyrannique de l'Espagne, & ne
 „ pourront plus recouvrer leur li-
 „ berté. „

Tels étoient les discours que le Prin-
 ce s'efforçoit de répandre en Flandre
 & dans les pays voisins. C'étoit sur-tout
 en Allemagne qu'il tramoit ses intri-
 gues, que les hérétiques de France &
 d'Angleterre ne cessioient de fomenter.
 Le projet des deux frères étoit bien
 combiné. Louis devoit entrer en Flan-
 dre par les frontières d'Allemagne avec
 une armée puissante; & le Prince quit-
 tant la Hollande, devoit le joindre aus-
 sitôt avec les troupes de la nation. Ils
 s'étoient ménagé dans cette vue, en di-
 vers endroits, des intelligences sûres.
 Louis comptoit beaucoup sur celles
 qu'il avoit dans plusieurs villes où on
 pouvoit lui faciliter le passage des ri-
 vières qu'il avoit à traverser. Il souhai-
 toit sur-tout de se rendre maître de Mas-
 treicht. Cette ville, qui est sur la fron-
 tière de l'Empire, a un pont sur la
 Meuse, & pouvoit en effet favoriser
 beaucoup son irruption.

Louis ayant donc réussi à former une armée, se mit en marche au commencement de Février. La saison étoit rigoureuse; mais la situation difficile où se trouvoit le Gouverneur, qui avoit à repousser en même temps les efforts du Prince d'Orange & les entreprises de ses partisans, étoit pour Nassau une conjoncture favorable dont il vouloit profiter. Il passa rapidement le Rhin & la Moselle, & s'approcha de la Gueldres, dans l'intention de traverser la Meuse & de pénétrer en Brabant pour joindre son frère. Son armée étoit, suivant l'opinion commune, de sept mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Les Allemands en composoient la plus grande partie, comme dans les invasions précédentes. Ces troupes étoient animées de l'espoir des plus heureux succès, & comptoient que le riche butin qu'elles alloient faire, les dédommageroit avec usure des pertes qu'elles avoient essuyées. Le Général les entretenoit dans ces brillantes idées, leur montrait ses desseins & ceux de son frère sous le point de vue le plus favorable, & leur promettoit les conquêtes les plus faciles.

L'entreprise du Comte Louis de Nas-

LIV.VIII.

An. 1574.

LIV. VIII. An. 1574.
fau fut si prompt, que Requesens en ignoroit les préparatifs lorsqu'il en apprit l'exécution. Consterné d'une nouvelle si importante, il ne savoit quel parti prendre. Son armée étoit considérablement affoiblie, & il ne pouvoit faire face aux deux frères en même temps. Réunir ses troupes & les opposer à Nassau pour défendre les frontières du côté de la terre, c'étoit abandonner les côtes de la mer au Prince d'Orange; les diviser, sembloit un plus mauvais moyen de déconcerter les desseins des deux frères. D'ailleurs il étoit encore très-embarrassé de faire marcher son armée. Il craignoit qu'elle ne voulût pas sortir de ses garnisons sans exiger au moins une partie de la solde qui lui étoit due. Il n'étoit pas en état de la payer. Les nouvelles levées qu'il avoit à faire pour renforcer son armée, entraînoient des dépenses considérables. L'argent qu'il recevoit d'Espagne ne lui suffisoit pas, & il avoit le chagrin de voir la Flandre plus éloignée que jamais de vouloir suppléer par quelques secours à ses pressants besoins. Il jugea à propos de consulter sur toutes ces difficultés ses principaux Capitaines, & forma enfin son plan de dé-

fenfe. Il retint Vitelli auprès de fa per-
 sonne, & réfolut de ne pas s'éloigner
 d'Anvers, que menaçoient particuliè-
 rement les fourdes menées du Prince.
 Il laiffa en Hollande un corps de trou-
 pes affez fort pour y conferver les
 conquêtes de l'année précédente, &
 s'y tenir fur la défensive. Le refte de
 l'armée eut ordre de marcher en toute
 diligence vers la Meufe, fous le com-
 mandement de Sanche d'Avila, pour
 mettre en fûreté les places du Roi dans
 cette partie, & fermer le paffage de
 cette rivière au Comte Louis. On ex-
 pédia en même temps les ordres nécef-
 faires pour former de nouveaux régi-
 ments en Franche-Comté, dans les
 Provinces Wallonnes & dans les Pays
 Catholiques de l'Allemagne les plus
 voifins. Le temps preffoit néanmoins.
 Il fallut tirer les vieux corps des gar-
 nifons où ils étoient établis. On y
 réuffit. Ils fe contentèrent des espé-
 rances qu'on leur donna de les payer
 inceffamment.

Pendant qu'on faisoit ces difpofi-
 tions, le Comte Louis avançoit. Il
 étoit campé auprès de Maftreicht, &
 il attendoit que les intelligences qu'il
 s'étoit ménagées dans cette Ville lui

en ouvrirent les portes. Mais Reque-
 Liv.VIII. sens, qui avoit soupçonné son projet,
 An.1574. y avoit dépêché Bernardin de Men-
 doza avec quelques compagnies de ca-
 valerie & d'infanterie. Bientôt toutes
 les troupes du Roi qui avoient or-
 dre de s'y assembler, s'y trouvèrent
 réunies. D'Avila y arriva au com-
 mencement de Mars. Mastrecht fut
 maintenue dans l'obéissance du Roi,
 & le passage de la Meuse fermé au Gé-
 néral des rebelles. Il avoit logé ses
 troupes dans plusieurs villages auprès
 du château de Valkenbourg, à deux
 lieues de distance de Mastrecht. D'A-
 vila s'avança de ce côté; & pour es-
 sayer le courage des ennemis, il les
 fit attaquer presque tous les jours par
 des partis. Ces escarmouches ne lais-
 soient pas que d'être sanglantes. Fran-
 çois Médina, Commissaire-général de
 la cavalerie dans l'armée royale, y
 fut tué. Jusqu'alors elles s'étoient ter-
 minées avec une perte assez égale des
 deux côtés. Mais d'Avila qui trouva
 enfin son avantage, fit insulter avant
 le jour le village de Bemelen, où
 un corps d'infanterie Allemande avoit
 ses quartiers. L'évènement répondit
 si bien à ses espérances, qu'il en tua

quatre cents, & força le reste à se
sauver dans les quartiers voisins.

LIV. VIII.

Le Comte Louis désespérant de pouvoir réussir à passer la Meuse, & à se rendre maître de Mastrecht, renonça à son projet, & pensa qu'il seroit plus heureux à Ruremonde. Il y marcha aussi-tôt, en descendant la rivière, résolu, s'il n'avoit pas un meilleur succès auprès de cette Ville, où il avoit beaucoup de correspondants, de pousser plus loin, & d'aller joindre entre la Meuse & le Vahal son frère qui devoit venir à sa rencontre dans ce canton. Il s'approcha donc de Ruremonde; mais soit que les Royalistes eussent découvert ses intrigues, ou que ses partisans eussent manqué de courage, personne ne remua en sa faveur. Il ne s'y arrêta pas long-temps, & côtoyant toujours la Meuse, il tâcha de gagner Nimegue, ville située sur le Vahal, & la plus grande de la Gueldres. Les deux freres y avoient un grand nombre d'amis qui les flattoient de les y faire entrer par surprise. Mais d'Avila qui avoit soupçonné ou découvert ce dessein, suivoit avec beaucoup d'activité le Comte Louis de l'autre côté de la rivière. Il

An. 1574.

étoit très-résolu de lui en fermer le
Liv. VIII. passage & d'empêcher la réunion des
An. 1574. deux frères. L'armée royale s'étoit
beaucoup renforcée. Bracamonté y
avoit amené de Hollande deux mille
Espagnols de vieilles troupes; & quoi-
qu'elle ne fût encore que de quatre
mille hommes de pied & de huit cents
chevaux, presque tous les Chefs des
corps de toutes les nations qui ser-
voient le Roi d'Espagne, s'y trou-
voient rassemblés.

D'Avila qui étoit instruit à toute
heure des démarches de Nassau par
des coureurs qu'il envoyoit battre la
rive opposée, sut que le Comte Louis
ne songeoit plus à traverser la Meu-
se; mais qu'il se proposoit de rejoin-
dre son frère sur la rive droite de cette
rivière. Il comprit alors que pour ar-
rêter le Comte, il devoit lui-même
passer la Meuse, & que ce passage
devoit être exécuté avec la plus grande
célérité, pour ne pas donner à son
ennemi le temps de se mettre à por-
tée d'atteindre le Prince son frère. La
différence qu'il y avoit entre les trou-
pes des deux Généraux étoit trop mar-
quée, pour qu'on pût douter long-
temps du succès. L'armée du Roi, for-

mée à l'école des Capitaines les plus expérimentés, prévenoit, pour ainsi dire, les ordres qu'elle recevoit, & concevoit toutes les manœuvres qui lui étoient prescrites avec autant de promptitude qu'elle les exécutoit. L'obéissance y étoit ponctuelle, le commandement sûr & rapide. Au contraire l'armée du Comte étoit composée de soldats sans expérience, qui ne portoient les armes que pour piller, & étoient depourvus de ces sentiments de crainte & d'émulation dont on n'est animé qu'en servant son maître. Arrêtée presque à chaque instant par la difficulté des subsistances, embarrassée de ses bagages & forcée de se plier aux loix de la nécessité, elle ne pouvoit suivre dans ses opérations les règles de la prudence, ni avancer autant que la conjoncture l'auroit demandé. Déjà les magnifiques espérances dont Louis avoit amusé ses soldats, commençoient à s'évanouir. Ils n'avoient été reçus dans aucune des villes de la frontière: chaque jour le mécontentement occasionnoit des désertions considérables, la cavalerie s'étoit débandée. Le Général ne pouvoit rien sur de pareilles

LIV.VIII.

An.1574.

troupes qui craignoient peu de lui
Liv. VIII. manquer.

An. 1574.

Cependant l'armée royale avoit gagné Grave, qui est située sur la rive gauche de la Meuse, y avoit passé la rivière, & s'étoit aussi-tôt campée sur la rive droite. Le Comte Louis, qui faisoit le plus de diligence qu'il pouvoit, fut étonné d'apprendre, lorsqu'il arriva au village de Mooch, que le camp du Roi n'étoit éloigné que d'une lieue sur la même rive du fleuve. Dans ces circonstances il n'y avoit que deux partis à prendre, ou s'éloigner, ou combattre. La retraite étoit dangereuse. Le Comte manquoit de vivres, & n'avoit aucune place pour servir d'asile à son armée dans ce canton. D'un autre côté, il sentoit le danger de hasarder une bataille. Il connoissoit la valeur & l'expérience des ennemis qu'il avoit à combattre; & quoique son armée fût plus nombreuse, il n'osoit se flatter du succès. Néanmoins la nécessité de passer outre & de se frayer un passage l'épée à la main, le détermina à ce dernier parti.

En conséquence il s'arrêta dans le village de Mooch, fit ses disposi-

tions pour bien recevoir l'ennemi en cas qu'on vînt l'attaquer, & couvrit son infanterie d'un bon retranchement. Mais c'étoit sur-tout dans sa cavalerie qu'il mettoit sa confiance. Les désertions l'avoient beaucoup diminuée. Cependant elle étoit encore supérieure à celle du Roi. Il est vrai que l'avantage n'étoit pas grand, parce que la situation du terrain, resserré dans cet endroit par les collines qui s'élèvent à peu de distance du fleuve, ne laissoit pas beaucoup d'espace pour la facilité des manœuvres de la cavalerie.

Les Royalistes se voyant en présence de l'ennemi, se préparèrent au combat avec la plus grande résolution. L'occasion étoit importante; la perte ou la conservation des Pays-Bas pour la Couronne d'Espagne, dépendoit en quelque sorte du succès de la bataille. L'armée royale qui le sentit, en conçut une nouvelle ardeur, & il est incroyable avec quel zèle le soldat s'animoit lui-même à bien remplir son devoir. D'Avila, pour l'encourager encore plus, lui tint le discours suivant avec cette éloquence forte & vraiment militaire qui lui étoit naturelle. " Camarades, c'est ici qu'il

LIV. VIII.

An. 1574.

„ faut signaler notre courage. Les ré-
Liv.VIII. „ compenses qui nous sont réservées,
An.1574. „ seront mesurées sur la grandeur du
„ service que le Roi attend de nous.
„ Si nous sommes vainqueurs, la Flan-
„ dre est conservée à sa Couronne.
„ L'éclat de nos triomphes passés ne
„ me laisse pas douter de notre succès.
„ Vous avez déjà donné des preuves
„ de votre valeur au Général qui
„ nous est opposé. Son frère & lui
„ ont à peine osé porter le trouble en
„ Flandre qu'ils en ont été chassés avec
„ ignominie. En vain comptoient-ils
„ sur le nombre de leurs troupes,
„ vous leur avez fait éprouver que la
„ valeur l'emporte toujours sur le
„ nombre; & que des soldats qui ne
„ sont excités que par la soif du butin,
„ sont bien inférieurs à ceux qui sont
„ animés par les motifs du zèle & du
„ devoir. Formés depuis un si grand
„ nombre d'années dans les camps,
„ vous joignez le courage à l'expé-
„ rience; & l'ennemi que vous allez
„ combattre est encore novice dans
„ l'art de la guerre. Ce sont des hom-
„ mes rassemblés au hasard, qui voient
„ peut-être pour la première fois l'ap-
„ pareil d'un combat. Fondons sur eux

„ avec notre intrépidité ordinaire. La ~~supériorité~~
 „ supériorité de leur cavalerie n'est Liv.VIII.
 „ point un avantage dans un champ An.1574.
 „ de bataille si étroit. Le foible retran-
 „ chement qui couvre leur infanterie,
 „ annonce leur crainte & leur lâcheté.
 „ Allons, Camarades, encore un nou-
 „ veau triomphe. „

Ce discours fut reçu avec les acclamations les plus vives. D'Avila fit aussi-tôt ses dispositions. Il posta son infanterie à la droite le long de la rivière. Il la partagea en plusieurs corps, & la fit soutenir en quelques endroits par ses arquebusiers & ses mousquetaires. La gauche fut formée par la cavalerie divisée en escadrons. Comme il étoit à craindre que l'ennemi ne fit les plus grands efforts dans cette partie, d'Avila plaça sur le flanc de sa cavalerie un gros corps de mousquetaires Espagnols & Wallons, afin de contenir celle des rebelles. L'infanterie étoit commandée par les Messieurs-de-Camp Gonsalve Bracamonté, Ferdinand de Tolède & Christophe Mondragoné. La cavalerie étoit aux ordres de Bernardin de Mendoza & du Marquis de Monti. Les arquebusiers Allemands, de Schenck & ceux

LIV. VIII. des autres nations formèrent la pre-
An. 1574. mière ligne, & la seconde fut formée
par la gendarmerie. Ce corps compo-
soit la plus grande partie de la cava-
lerie du Roi, & c'étoit sur lui qu'on
comptoit davantage. D'Avila avoit ainsi
posté les gendarmes, afin qu'ils pus-
sent tomber sur les Reitres lorsqu'ils
auroient fait leur décharge sur les ar-
quebusiers de l'armée royale, & les
repousser avec les lances dont ils étoient
armés. Les mousquetaires à pied, qui
étoient sur leurs flancs, devoient les
appuyer & tâcher d'arrêter l'impétuo-
sité des rebelles.

Ceux-ci n'avoient perdu de leur côté
aucun des avantages qui pouvoient
leur assurer la victoire. Outre le Comte
Louis, ils avoient à leur tête le Prince
Henri son frère, jeune homme plein
de courage, & le Prince Christophe
de Bavière, l'un des fils de l'Electeur
Palatin. Ce dernier tenoit le premier
rang dans l'armée; & quoiqu'il parta-
geât presque également avec le Comte
Louis les fonctions du commandement,
il s'étoit particulièrement réservé ce-
lui de toute la cavalerie. Ces Princes
laissèrent quelques enseignes de gens
de pied pour défendre le retranche-
ment

ment du village qui se prolongeoit à leur gauche vers la rivière, & placèrent à sa droite en bon ordre le reste de leur infanterie, dont ils formèrent un gros bataillon. Leur cavalerie s'étendit jusqu'aux collines & se développa autant que le terrain put le permettre. Les deux Généraux & le Prince Henri se mirent à la tête d'un escadron d'élite qui fut posté en réserve ; sans doute afin de le faire avancer au moment où il pourroit fixer la victoire, ou dans le cas qu'elle abandonnât leurs drapeaux, afin de s'ouvrir un passage au travers de l'armée du Roi, & d'aller joindre le Prince d'Orange qui s'approchoit de Nimegue avec de grandes forces. Quoiqu'il en soit, les deux Généraux ennemis, en arrangeant leurs troupes, les animoient au combat par les motifs les plus pressants. " Voilà le jour, di-
 „ soient-ils, qui sera le terme de l'es-
 „ clavage de la Flandre & des crain-
 „ tes de l'Allemagne ; le jour où les
 „ soldats des diverses nations qui com-
 „ battent pour nous, vont recevoir le
 „ prix de leurs travaux des mains de
 „ la victoire. Comment pourrions-
 „ nous en douter? Le nouveau Gou-

Liv.VIII.

An. 1574.

verneur, se déifiant de ses talents
 militaires, & encore plus peut-être
 de la valeur de ses troupes, n'a
 osé les conduire lui-même. Il les a
 tirées malgré elles de leurs garni-
 sons. Elles arrivent plus disposées
 à se mutiner qu'à combattre. Leur
 petit nombre a pu former à peine
 l'armée la plus foible. Qui nous em-
 pêcheroit d'en triompher? Notre
 cavalerie, supérieure à celle de l'en-
 nemi, va tomber avec avantage sur
 les Royalistes, & les mettre en dé-
 route. Le moment de la liberté de
 la Flandre est venu. Affermissons-la
 par notre victoire dans la Hollande
 & dans la Zélande; toutes les Pro-
 vinces embrasseront bientôt notre
 cause. S'il en est quelques-unes dont
 les peuples perfides osent trahir l'in-
 térêt commun, nous saurons bien
 les réduire, & leurs dépouilles se-
 ront le prix de vos travaux. Cou-
 rage, soldats; songez aux grands
 intérêts qui doivent vous animer,
 & je répons de la victoire.

Les deux armées étoient à peine
 rangées en bataille, que l'action com-
 mença par une escarmouche. D'Avila
 fit marcher trois cents hommes de pied

14 Avril.

vers le retranchement du village; ceux qui le défendoient sortent en nombre égal, & les reçoivent avec bravoure; mais les Royalistes, plus expérimentés, ont bientôt l'avantage. Ils font rentrer les Rébelles dans leurs lignes, & s'efforcent d'y entrer avec eux. C'est alors que la mêlée devient sanglante. De nouveaux secours arrivent sans cesse de part & d'autre, on s'avance; mais les Espagnols ont encore la supériorité & montent sur le retranchement. Le Capitaine Diegue de Montedoc y est tué. Alors le principal corps de l'infanterie rébelle s'ébranle & vient défendre le retranchement. L'acharnement des combattants augmente. Les Rébelles résistent avec vigueur & soutiennent quelque temps les efforts de l'infanterie Espagnole qui s'étoit portée toute entière en cet endroit; mais les Royalistes gagnent toujours du terrain, & forcent enfin leurs ennemis à céder.

La victoire fut plus long-temps disputée entre la cavalerie des deux armées. Les Reitres tombèrent avec fureur sur les arquebusiers à cheval de l'armée royale, & en particulier sur les Allemands de Schenck, qui étoient

sur la première ligne. Ils les rompirent
Liv. VIII. aussi-tôt & les mirent en déroute. Ces
An. 1574. lâches abandonnèrent leur poste, &
fuyant jusques dans les places voisines, publièrent par-tout que les Rébelles avoient remporté la victoire. Ce premier choc ayant si bien réussi, les Reitres font un mouvement pour charger de nouveau & recommencer une seconde attaque; mais les lanciers de l'armée ne leur en donnent pas le temps. Profitant de la circonstance, ils courent sur eux avec tant d'impétuosité qu'ils les jettent dans le plus grand désordre, percent leurs rangs & les contraignent de reculer. L'infanterie Espagnole, placée auprès de la gendarmerie pour l'appuyer, servit beaucoup en cette occasion. Son feu prit les Reitres en flanc & y augmenta la confusion. En vain le Palatin & le Comte Louis tentèrent de les rallier. En vain pour les animer ces deux Généraux, méprisant les règles du commandement, partagèrent eux-mêmes tous les dangers, & se battirent comme de simples soldats. La cavalerie Espagnole, secondée par l'infanterie, pressoit les Reitres avec tant de vivacité, que la frayeur l'emportant sur la

honte, ils cessèrent de combattre & se mirent à fuir à bride abattue. Le hasard ne laissa pas que d'influer dans cet événement, comme dans presque toutes les batailles. Dans l'instant même où les Reitres commençoient à plier, arrivèrent au camp de d'Avila trois compagnies de gendarmes, commandées par Nicolas Basta, Pierre Machuca & Pierre Tassis. Ces troupes fraîches ne contribuèrent pas peu au succès de la bataille, & achevèrent de dissiper l'ennemi. Le carnage succéda alors au combat. Les Royalistes se rendirent maîtres du camp ennemi, firent un grand massacre & tuèrent plus de quatre mille hommes aux Rébelles. Ils n'en perdirent eux-mêmes que deux cents. (2) La bataille fut sur-tout signa-

Liv.VIII.

An.1574.

(2) Les Espagnols attribuent ce succès à l'habileté & à la valeur de d'Avila, Général de l'armée. Les Flamands prétendent qu'on le dut au Seigneur d'Hierges, qui commandoit la réserve, & qui, donnant à propos, rassura le courage des combattants, qui sembloit chanceler. Les Italiens en font honneur au Marquis Monti, qui après avoir divisé la gendarmerie en pelotons, fut battre, par l'art avec lequel il la fit manoeuvrer, la cavalerie ennemie, quoique très-supérieure à celle des

lée par la mort du Comte Louis de
 Liv.VIII. Nassau & de son frère, & par celle
 An. 1574. du Palatin. Ces Princes déterminés à
 s'ouvrir un passage au travers de l'ar-
 mée royale, périrent en combattant
 avec la plus insigne valeur.

Cette victoire donna le plus grand
 éclat aux armes du Roi. Elle étoit,
 comme on l'a vu, d'une conséquence
 extrême par rapport aux circonstances;
 mais elle fut à peine remportée, que
 ceux à qui elle étoit due, en perdirent
 les fruits. La nuit qui suivit immédia-
 tement le combat, les Espagnols se mu-

Espagnols. Grotius assigne pour principale
 cause de leur victoire, la mauvaise disposition
 des troupes du Comte Louis, qui après lui
 avoir demandé de l'argent, lorsqu'il falloit
 combattre, firent mal leur devoir dans l'ac-
 tion. Aucun autre Historien que le Cardinal
 Bentivoglio ne parle de l'heureuse circonstance
 de l'arrivée des trois compagnies de gendarmes
 Espagnols, qui décidèrent la défaite des soule-
 vés. Quelle qu'ait été la cause du malheur du
 Comte Louis, ce Prince, dont Grotius fait l'é-
 loge comme d'un Capitaine aussi brave qu'ha-
 bile, & qui, suivant de Thou, avoit autant d'é-
 lévation dans l'esprit que de hardiesse & de
 courage, éprouva dans cette occasion sa mau-
 vaise fortune ordinaire. *Plura audacter tentan-
 ti, pauca feliciter successerunt.*

tinèrent, & au-lieu d'attendre les récompenses qu'ils croyoient mériter, ils voulurent eux-mêmes se les arroger. Ce ne fut d'abord que le murmure du petit nombre; mais bientôt toute l'armée, entraînée par l'exemple, se plaignit avec une amertume extrême de voir ses travaux dans l'oubli & mal payés. (3)

„ Ils bravoient, disoient-ils, les plus
 „ terribles dangers. C'étoient eux qui
 „ emportoient les places & gagnoient
 „ les batailles au prix de leur sang &
 „ en exposant leurs vies, & il ne
 „ leur restoit pour toute récompense
 „ qu'une misère honteuse & des blef-
 „ fures. Leurs Chefs en recueilloient
 „ les avantages. Si on leur payoit une
 „ partie de leur solde, c'étoit comme
 „ une grace & non comme une dette
 „ légitime. Comment supporter cette
 „ triste situation? Il falloit ne plus at-
 „ tendre & exiger un payement qu'on

Liv. VIII.

An. 1574.

(3) D'Avila avoit promis à l'armée de la faire payer après le combat. Mais comme il n'avoit pas les fonds nécessaires, & que d'ailleurs il étoit naturellement dur, il se contenta de l'amuser après la victoire par de vaines promesses. La mutinerie ayant éclaté, d'Avila s'enfuit, & se crut fort heureux d'avoir échappé au ressentiment de ses troupes.

LIV. VIII.
An. 1574. „ leur faisoit espérer depuis long-
„ temps. „ Des plaintes on en vint
aux effets. Sur le champ les troupes
sonnèrent l'alarme à grand bruit, &
ne voulant plus reconnoître leurs an-
ciens Officiers, elles s'en donnèrent
de nouveaux. Les mutins partirent en-
suite de Mooch & marchèrent sur An-
vers, dans le dessein de s'emparer de
cette ville & de s'y faire payer de tout
ce qui leur étoit dû. D'Avila & tous
les Chefs de l'armée n'omirent aucun
des moyens possibles pour remédier à
ce désordre terrible & imprévu; mais
leurs efforts furent inutiles. Leurs pro-
positions furent rejettées avec une ob-
stination incroyable.

Malheureusement cette mutinerie
fut suivie de beaucoup d'autres non
moins fâcheuses dans le cours de cette
guerre. L'on peut dire à cet égard
que les armes des soldats du Roi ont
plus nui au succès de ses affaires que
celles de ses ennemis. Comme les scè-
nes de ces soulèvements reparoîtront
encore plusieurs fois, il convient de
donner sur la conduite qu'observoient
les mutins, des détails qui pourront pi-
quer la curiosité. Le défaut de paie étoit
ordinairement le prétexte qui les en-

gageoit à se soulever. Alors ils méconnoissoient leurs chefs & en choissoient d'autres parmi eux. L'autorité suprême résidoit dans la multitude. Quoique composée de cavalerie & d'infanterie, elle n'en formoit pas moins un seul & unique corps, qui pour se dérober à la dénomination flétrissante de mutins, s'appelloit l'escadron des mécontents. C'étoit donc à l'escadron qu'appartenoit l'autorité, & c'étoit l'union du corps entier qui en constituoit la force. Cette république tumultueuse se donnoit néanmoins un chef qu'elle nommoit l'Elu, & auprès duquel on plaçoit quelques soldats des plus intelligents, avec le titre de Conseillers. Il y avoit deux Officiers principaux, l'un pour l'infanterie sous le nom de Sergent-Major, l'autre pour la cavalerie sous celui de Gouverneur. Au reste on nommoit des Capitaines & des Officiers subalternes. L'on créoit même divers emplois, suivant le besoin; mais tous les grades étoient accordés par les suffrages publics de tout le corps, & toutes les résolutions se prenoient dans la même forme.

Le premier soin de l'escadron étoit de s'emparer de quelque bonne Ville,

Liv. VIII.

An. 1574.

ou de quelque Château fort, & de s'y retrancher de manière à ne pouvoir être forcé. C'étoit de ce poste que les mutins couroient dans les Provinces où ils pouvoient s'étendre, & les obligeoient de leur payer des contributions réglées, afin d'éviter de plus grands dommages. L'Elu n'avoit pas d'autres fonctions que de proposer la matière des délibérations, après l'avoir mûrement examinée dans son Conseil. Il étoit logé sur la place principale de la Ville, dont l'escadron s'étoit rendu maître. Lorsque les mutins y étoient rassemblés, il leur faisoit de la fenêtre ses propositions. La multitude s'irritoit souvent de celles qui lui déplaisoient, & se laissant transporter d'une colère insensée, les rejettoit à grands coups de mousquet, au-lieu d'y répondre de vive-voix. Les soupçons qui la dévoreroient étoient la cause de ces excès. Chaque soldat craignoit d'être trahi par son camarade. Les Chefs, à qui on avoit accordé d'abord une confiance sans réserve, devenoient bientôt l'objet d'une défiance excessive. C'est par cette raison que l'Elu étoit toujours gardé à vue par une sentinelle. Il ne pouvoit ni écrire ni recevoir de lettres

à l'insu de l'escadron. L'autorité de ses Conseillers avoit les mêmes bornes. LIV.VIII.
 Tout commerce particulier, même entre les soldats, étoit absolument interdit. L'escadron avoit à cœur de ne former qu'un seul corps, & de n'y avoir qu'une seule volonté. An. 1574.

Au surplus, on observoit parmi les mutins la discipline la plus exacte. Les loix en étoient aussi rigoureuses que l'exécution en étoit sévère. Au moindre soupçon on sonnoit. Il falloit être prompt à se rendre aux ordres. Toute faute, quand il étoit question de les remplir, étoit impardonnable. Jamais on ne vit la révolte enfanter une obéissance si étroite : après avoir rejetté le pouvoir de leurs premiers chefs, les mutins se dépouilloient de toute espèce de liberté pour se soumettre à ceux qu'ils s'étoient donnés. De temps en temps l'escadron exerçoit des actes terribles de son autorité souveraine. Les fautes les plus graves étoient punies publiquement. Lorsque, pour l'exemple, on avoit condamné les coupables à passer par les piques, ou à être arquebusés, il se trouvoit que l'arrêt de condamnation étoit exécuté par ceux mêmes qui l'avoient prononcé, & que

LIV.VIII. les Juges faisoient , pour ainsi dire ,
 An.1574. l'office des bourreaux. L'atrocité étoit
 le vice des loix de cette république ;
 mais il y en avoit de si sages , qu'il se-
 roit impossible d'en établir de meilleu-
 res dans la république la plus parfai-
 te. Le jeu , le blasphême , le vol , l'i-
 vresse , le commerce des femmes per-
 dues , les querelles , les dettes contrac-
 tées au-delà du pouvoir de les acquit-
 ter , & tous les excès de cette espe-
 ce , qu'on tolere dans les Gouverne-
 ments les mieux réglés , étoient in-
 terdits aux mutins sous les plus gran-
 des peines. Il est vrai qu'ils ne se pro-
 posoient que de prévenir les disputes
 & d'étouffer les causes de discorde qui
 pourroient désunir l'escadron ; mais ces
 loix n'en étoient pas moins bien ob-
 servées. L'intérêt particulier avoit plus
 de force dans ces occasions que n'en
 eut jamais le zèle du service public.
 Effet étonnant sans doute du concert
 des volontés dans une multitude ramas-
 sée au hasard , malgré la diversité de
 l'origine , du langage & des mœurs.

On a tenté souvent de dissiper & de
 punir les mutins , mais presque toujours
 inutilement. Les troupes qu'on em-
 ployoit contr'eux , embrassoient bien-

tôt leur parti, & le remede ne faisoit qu'aggraver le mal. On n'a jamais pu trouver de meilleur moyen que celui de traiter avec eux, & de leur donner en ôtage quelque grand Seigneur, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement satisfaits. Le Duc d'Ossone, Grand d'Espagne, a servi d'ôtage dans une occasion qui s'est présentée pendant mon séjour en Flandre. Telle étoit la forme du gouvernement des troupes mutinées. On n'avoit pas plutôt fait cesser le motif de leur soulèvement, elles n'avoient pas plutôt reçu leur paie, qu'elles rentroient dans le devoir. A l'instant même il ne restoit plus de traces d'un désordre si pernicieux.

Mais reprenons le fil des événements. Les Espagnols s'étant mutinés à Mooch, repassèrent la Meuse à Grave, & prirent aussi-tôt le chemin d'Anvers. D'Avila se hâta d'en instruire Requesens. Celui-ci courut à Anvers pour empêcher qu'on n'y reçût les mutins, ou du moins pour préserver cette ville du pillage. Il y avoit entre l'enceinte de la ville & la citadelle une brèche qui n'étoit fermée que par une palissade. Les mutins s'y portè-

 LIV.VIII.

An. 1574.

Liv. VIII.

An. 1574.

rent avec tant de résolution & d'intrépidité, que, ni les habitants, ni la garnison de la ville n'osèrent s'opposer à leurs entreprises. La garnison de la citadelle, qui étoit composée de troupes Espagnoles, eût pu leur causer plus d'obstacle; mais elle-même aussi mécontente, pensoit moins à les arrêter qu'à s'unir à eux: & d'Avila n'eut pas peu de peine à la contenir. Les mutins entrèrent donc à Anvers, & se rangèrent en bataille sur l'esplanade de la citadelle. On appréhenda qu'ils ne voulussent saccager la ville. Requesens se présenta à eux à cheval, & tâcha de les rappeler à l'obéissance, en leur promettant la meilleure & la plus prompte satisfaction; mais ses prières touchèrent aussi peu les mutins, que son autorité les intimida. Il ne tira d'eux qu'une simple promesse de ne charger la ville que de leur entretien, pourvu qu'on les payât promptement. Ils se distribuèrent ensuite des logements chez les Bourgeois, après avoir fait sortir de la ville la garnison Allemande, qui étoit alors commandée par Frédéric Perrenot, Seigneur de Champigni, frere du Cardinal de Gran-

velle. (4) Soit qu'ils eussent reçu quelque mécontentement de ce Seigneur, soit qu'ils fussent entraînés par les premiers transports de leur fougue, ils pillèrent sa maison, & quelques autres, dans lesquelles l'audace & le repentiment les avoit conduits. On s'occupu d'autant plus sérieusement à les satisfaire, que les mutins ne laissoient échapper aucune occasion d'en accélérer l'effet par la terreur qu'ils im-

LIV. VIII.

An. 1574.

(4) Les Historiens Hollandois rapportent que Champigni n'épargna rien pour engager Requesens à s'opposer à l'entreprise des mutins & à s'assurer de la Citadelle, ou du moins à en fermer les avenues du côté de la ville pour contenir leur audace. Le Gouverneur aima mieux composer avec eux; & ce fut lui, & non les mutins, qui fit sortir d'Anvers Champigni & les Allemands qu'il commandoit. Il ne faut pas chercher d'autre cause du pillage qu'ils se permirent. Un Jésuite s'étant flatté de les fléchir en les prêchant, ils lui crièrent de leur compter l'argent qui leur étoit dû avant que de commencer; & tout aussi-tôt ils le forcèrent au silence par le bruit de leurs tambours. La conduite de Requesens dans cette affaire fit soupçonner qu'il ne fut point fâché de voir les mutins extorquer des Bourgeois d'Anvers les sommes qui étoient nécessaires à la solde de ses troupes, & qu'ils ne lui auroient pas accordées de bonne grace.

LIV. VIII. primoient. Il ne se passoit aucun jour
An. 1574. qu'ils ne menaçassent du pillage. Les
habitants craignoient à tout moment
de voir exécuter cette menace. Leur
crainte fut si forté, qu'elle les déter-
mina à contribuer, pour la plus grande
partie, aux sommes nécessaires pour
se débarrasser de si dangereux enne-
mis. Les mutins voulurent bien pren-
dre en payement de six montres, des
draps & d'autres étoffes que la ville
leur fournit, & reçurent comptant ce
qu'on leur devoit de surplus. Enfin,
après s'être fait donner au nom du Roi
la plus ample amnistie, que Reque-
sens leur confirma par un serment so-
lemnel dans la Cathédrale, ils quittè-
rent Anvers, & rejoignirent le reste de
l'armée qui étoit déjà rentrée en Hol-
lande, & avoit déjà commencé le siège
de Leyde.

Un des malheurs les plus funestes
aux affaires du Roi, que causa cette
mutinerie, fut la perte d'un grand
nombre de vaisseaux que le Gouver-
neur avoit rassemblés sous Anvers, dans
le dessein d'attaquer de nouveau la Zé-
lande. Adolphe Hansted les comman-
doit. Cet Officier craignant que les
mutins ne voulussent s'emparer de la

flotte qu'on lui avoit confiée, & s'en faire un gage assuré pour obtenir ce qu'ils demandoient, lui fit prendre le large dans l'Escaut; mais en voulant éviter un danger, il tomba dans un autre bien plus terrible. Les Zélandois, instruits de sa manœuvre, arrivèrent à l'improviste avec beaucoup de bâtimens armés, & prirent presque sans combat la plus grande partie de la flotte Royale, composée d'environ quarante vaisseaux, grands & moyens, pourvus d'artillerie & de munitions de toute espece. Le reste fut coulé à fond, brûlé, ou tellement délabré, qu'il ne pouvoit plus servir. Requesens comptoit les employer à descendre en Zélande par les rivières qui entourent cette Province dans l'intérieur des terres, pendant qu'une seconde flotte, qu'on armoit en diligence en Espagne, tenteroit la descente du côté de la mer. Le Roi se proposoit de s'y emparer d'un bon port, de s'avancer pied à pied sur ses côtes, & de rentrer, à quelque prix que ce fût, dans la possession de cette Province, qui lui étoit absolument nécessaire pour soumettre la Flandre, & la maintenir

LIV. VIII.

An. 1574.

en paix sous sa domination. Ce dé-
Liv. VIII.astre déranger ses projets. On conti-
An. 1574. nua néanmoins en Espagne la cons-
truction de la seconde flotte; mais elle
éprouva tant de difficultés nouvelles,
qu'il fallut entièrement renoncer aux
espérances qu'on avoit conçues.

Cependant le Prince d'Orange se
trouvoit avec une armée puissante aux
environs de Nimegue, où il s'étoit
avancé pour joindre le Comte Louis
son frère. Malgré la mort de ce Prince
& la défaite de ses troupes, il ne s'é-
toit pas éloigné. La mutinerie des Es-
pagnols lui avoit paru une conjonc-
ture heureuse, dont il vouloit profiter.
Pendant que les forces d'Espagne, en-
chaînées par le soulèvement de l'ar-
mée, ne s'opposoient point à ses en-
treprises, il faisoit courir de tous cô-
tés des partis considérables. Maître de
Bommel, place forte, qui donne son
nom à une grande isle, que forment la
Meuse & le Rhin, il s'y étoit établi,
comme dans un poste excellent, d'où il
ravageoit le pays voisin qui étoit de-
meuré dans l'obéissance du Roi. Il mé-
ditoit sur-tout la conquête de Bois-le-
Duc, une des villes principales du

Brabant. Le Gouverneur envoya des troupes pour la mettre en sûreté, & fit fortifier les passages les plus importants des environs.

Liv. VIII.

An. 1574.

Aussi-tôt que la mutinerie des Espagnols eut été appaisée, Requesens songea à rompre tout-à-fait les desseins du Prince d'Orange, & dépêcha en diligence le Marquis Vitelli avec un corps de troupes considérable. Les deux frères Jean-Baptiste & Camille de Monti ses neveux, de la même Maison que le Marquis de ce nom, l'accompagnèrent. Chacun d'eux commandoit alors une compagnie de gendarmes. Ils parvinrent dans la suite à des grades plus élevés, & l'un & l'autre se firent également par leur valeur une brillante réputation. C'étoit sur Vitelli que rouloit en ce temps tout le poids des affaires militaires en Flandre. Il en étoit chargé par sa place de Mestre-de-Camp général, la première de l'armée après celle de Commandant en chef, réservée au Gouverneur. Mais il en étoit encore plus digne par ses talents & son expérience dans l'art de la guerre, qui sembloient avoir reçu un nouvel éclat depuis le départ du Duc d'Albe. Parmi la Noblesse Ita-

LIV. VIII. lienne qui servoit alors en Flandre , on
An. 1574. distinguoit encore beaucoup Raphaël
Barberin. Il entendoit parfaitement les
fortifications ; & dans les occasions
les plus importantes , c'étoit toujours
sur ses conseils qu'on se régloit à cet
égard. Il n'étoit pas moins propre aux
affaires du cabinet. Le Duc d'Albe l'a-
voit chargé de plusieurs commissions
auprès de la Reine d'Angleterre. Le
nouveau Gouverneur avoit continué
de s'en servir utilement à la Cour de
cette Princesse , & il se louoit beaucoup
de ses services dans les négociations
qu'il avoit entamées pour rétablir , s'il
étoit possible , la bonne intelligence
entr'elle & le Roi d'Espagne , au sujet
des affaires de Flandre. Il étoit oncle
paternel de Maffée Barberin , qui porté
sur le saint Siège par un mérite extraor-
dinaire , a gouverné , sous le nom d'Ur-
bain VIII , le monde chrétien , & s'est
montré également digne du respect &
de l'admiration de son siècle par sa di-
gnité , ses sublimes vertus & ses vastes
connoissances.

Vitelli ayant marché vers l'Isle de
Bommel , réduisit à l'obéissance du
Roi plusieurs places des environs , &
y bâtit deux forts pour contenir les

ennemis. Il s'étoit flatté de surprendre Bommel; mais, soit que la trame eût été mal conduite, soit qu'elle eût été découverte, elle n'eut pas l'effet qu'il en attendoit. Il retourna donc à Anvers, où il licencia un régiment Suisse nouvellement levé. Le reste de ses troupes fut envoyé plus avant dans l'intérieur de la Province, pour s'y réunir au gros de l'armée.

Ces mouvements auroient été inutiles, si la Flandre avoit voulu profiter d'une nouvelle amnistie que Requesens fit alors publier au nom du Roi. Elle étoit semblable, quant au fond, à celle qu'on avoit accordée avec tant d'éclat sous le gouvernement du Duc d'Albe; mais elle étoit moins restreinte. Les exceptions de la première avoient inspiré de la terreur, & le Roi vouloit dans cette seconde attirer les esprits & la confiance par une clémence sans réserve. Il n'excluoit de cette grace que les séditieux, coupables des forfaits les plus atroces. Néanmoins cette amnistie, confirmée par l'autorité ecclésiastique, n'eut pas plus d'effet que la première. La fermentation étoit devenue plus grande, & les esprits

LIV. VIII.

An. 1574.

6 Juin.

étoient plus aliénés que jamais de l'E-
 Liv.VIII. glise & du Roi. (5)

An. 1574. Le Gouverneur avoit cependant
 alors quelques foibles espérances d'a-
 mener les Rébelles à un accommodement.
 Philippe de Marnix, Seigneur de Sainte-
 Aldegonde, que les Royalistes avoient
 fait prisonnier dans une rencontre, &
 qui étoit gardé à Utrecht, en avoit
 jetté les premières propositions. Il étoit
 un des principaux confidens du Prince
 d'Orange, avoit beaucoup d'esprit & une
 habileté peu commune en toutes sortes
 d'affaires. On disoit que c'étoit lui qui
 avoit préparé la révolution de la Flandre,
 & il étoit incontestablement l'auteur
 du compromis. Il promit au Gouverneur
 de faire agréer au Prince d'O-

(5) Cette seconde amnistie, datée de Madrid, le 8 de Mars, fut publiée à Bruxelles le 6 Juin, & depuis à Anvers. L'appareil en fut moins éclatant, les dispositions plus favorables, & l'effet presque aussi foible, que de celle du Duc d'Albe, parce qu'elle fut donnée trop tard, dit Strada. *Promulgavit minorem quàm Albanus apparatus, sed ampliore liberalitate, fructu tamen ab intempestivitate non multo majore.*

range des conditions dont le Roi se-
 roit satisfait. Requesens nomma pour LIV. VIII.
 traiter avec lui Champigni, Gouver- An. 1574.
 neur d'Anvers, & Junius de Jong; (6)
 mais ces Ministres reconnurent après
 quelques conférences, que cette négo-
 ciation étoit, ou illusoire, ou insidieu-
 se. Les propositions de Sainte-Alde-
 gonde étoient d'une exécution impos-
 sible. Il exigeoit pour préliminaire la
 sortie absolue des étrangers hors de
 Flandre, & s'efforçoit d'en donner les
 prétextes les plus honnêtes. Quant à
 la Religion, il reprenoit les anciennes
 idées du Prince d'Orange, & insistoit

(6) Sainte-Aldegonde avoit été fait prison-
 nier à la Haie, lorsque Romero commen-
 çoit, par ordre du Duc d'Albe, le blocus de
 Leyde, à la fin de 1573, & depuis il avoit
 été échangé contre Mondragoné, que la di-
 sette avoit contraint de rendre Middelbourg
 aux soulevés de Zélande. Champigni, avec
 qui il traita, étoit aussi bien disposé pour les
 Flamands, que le Cardinal de Granvelle, son
 frere, l'étoit peu. Grotius semble attribuer la
 différence de leurs sentiments à l'émulation &
 même à la haine qui les divisoit, & qui n'est
 que trop ordinaire entre parents. *Captum agi
 de concordia, Campiniaco adjuvante, cui do-
 mesticum cum fratre Granvella, & quale inter
 propinquos odium.*

sur la convocation des Etats-Généraux
 LIV.VIII. & sur la nécessité de laisser à leur dis-
 An.1574. position le choix des remèdes conve-
 nables dans cette importante matière. La négociation fut donc aussi-tôt rom-
 pue qu'entamée. Le Gouverneur ju-
 geant que c'étoit compromettre l'hon-
 neur du Roi & l'intérêt de la Religion,
 que de prêter l'oreille à des proposi-
 tions de cette espèce, défendit de les
 écouter plus long-temps.

25 Mai. Requesens ne s'occupa plus alors
 que du siège de Leyde. Cette ville,
 qui est une des principales de la Hol-
 lande, est située dans un terrain bas,
 &, pour ainsi dire, au milieu d'un la-
 byrinthe d'eaux vives & d'eaux dor-
 mantes, qui coupent de toutes parts
 son territoire. Le Rhin la traverse. Une
 infinité de canaux sortent de cette ri-
 vière au-dedans de la ville. L'espace
 qu'ils y occupent est en quelque sorte
 plus étendu que celui des isles qu'ils
 forment. Ces isles sont en très-grand
 nombre & réunies par une prodigieu-
 se quantité de ponts. On en compte
 environ cent cinquante construits par-
 tout où le besoin & l'ornement l'exi-
 gent, & qui sont la plupart de pierre.
 Au reste, la ville est bien peuplée, les
 rues

rues en font larges, les maisons bien bâties, l'enceinte bien fortifiée, les fossés bien profonds. Elle est enfin digne des efforts que firent les Royalistes pour s'en emparer, & les Rébelles pour en conserver la possession. Delft, Rotterdam, Goude, villes considérables de la Hollande, n'en sont éloignées que d'environ une demi-journée.

LIV.VIII.
An.1574.

Les Rébelles étoient parfaitement instruits du projet qu'avoient les Espagnols de faire le siège de Leyde. (7) Le Duc d'Albe l'avoit manifesté après la conquête de Harlem, en faisant occuper tous les postes des environs

(7) Valdès, Maréchal-de-Camp de l'armée Espagnole, avoit bloqué cette Ville pendant tout l'hiver. Il étoit entré aussi-tôt après la levée du siège d'Alcmaër dans l'intérieur de la Hollande par Harlem, tandis que Romero prenoit le chemin des Dunes; & ces deux Généraux, après avoir enlevé les postes des environs de Leyde, & s'être rejoints devant cette Place, l'avoient réduite à la plus extrême disette. Heureusement que l'invasion du Comte Louis de Nassau força Requesens d'envoyer les troupes de Valdès à sa rencontre, & de lui faire lever son blocus. Leyde en fut délivrée le 21 Mars de cette année, & fut bloquée de nouveau le 26 Mai par le même Valdès.

qui pouvoient faciliter cette entreprise. Liv.VIII. Requesens n'avoit pas abandonné ce An.1574. projet. Les Rébelles avoient pris en conséquence le parti de fortifier les passages les plus capables de retarder les progrès de l'ennemi, & de favoriser l'entrée des secours dans la ville assiégée. Il y avoit deux villages entr'autres qui pouvoient servir à leurs vues à cet égard; l'un auprès de Goude, appelé Alfen, placé sur un canal qui est traversé d'un pont, & dont les écluses pouvoient suspendre à volonté, ou rétablir le cours de l'eau; l'autre auprès de Delft, nommé Masencluse. Ce dernier commandoit un des principaux passages sur le chemin de Leyde. Les Rébelles n'avoient pas manqué de s'y retrancher, ainsi que dans Alfen, dont ils avoient défendu le pont par une redoute qui en fermoit l'entrée.

Le Gouverneur ayant donc résolu le siège de Leyde, crut qu'il falloit commencer d'abord par chasser les ennemis de ces deux villages. Le Mestre-de-Camp Valdès, qui avoit été chargé en chef de la conduite du siège, prit un détachement entre les plus braves Espagnols, & se porta sur le pont

d'Alfen. Il insulta ce poste avec tant de courage, qu'après un combat sanglant il emporta la redoute qui le défendoit. Les vainqueurs poursuivirent avec ardeur les ennemis qui fuyoient & cherchoient un asile dans les autres défenses du village; ils y pénétrèrent avec eux, & après leur avoir tué beaucoup de monde, ils se rendirent entièrement les maîtres d'Alfen, & s'établirent dans ce poste. Ce succès encouragea les Royalistes autant qu'il intimida les Rébelles. La conquête du fort de Masencluse en devint plus facile. Ces deux expéditions ne coûtèrent que peu de jours.

De si heureux commencements donnèrent aux Espagnols de grandes espérances de terminer le siège avec le même succès. Ils redoublèrent d'ardeur & s'attachèrent à s'emparer successivement de tous les postes où ils vouloient empêcher qu'on ne secourût la Place. Pour fermer les passages & opposer des obstacles insurmontables aux entreprises de ceux qui voudroient entrer dans Leyde par terre ou par eau, il falloit construire de bonnes redoutes qui défendissent les rivières & les canaux dont le territoire de

cette ville est coupé de toutes parts.

LIV. VIII. Les assiégeants s'en occupèrent aussitôt, & en très-peu de temps ils en eurent élevé environ soixante, qui entouraient la ville, & rendoient l'entrée aux secours presque impossible. De leur côté les habitants s'étoient préparés à la plus vigoureuse résistance. Comme ils s'attendoient que les Royalistes voudroient les forcer par la famine, sans presque tirer l'épée, ils n'avoient appelé à leur secours qu'un petit nombre de soldats étrangers, afin de ménager leurs vivres. Ils se flattoient d'être assez forts pour se défendre eux-mêmes, & sauver seuls la patrie. Ainsi les combats étoient rares, & n'avoient lieu que lorsque les assiégés faisoient quelques sorties pour éloigner les assiégeants de leurs murailles, & les chasser des postes qui les incommodoient davantage. Entre tous les forts dont l'armée royale avoit enfermé Leyde, celui de Lammene, qui en étoit le plus voisin, la gênoit beaucoup, parce qu'il la privoit de bons pâturages, où l'on nourrissoit de nombreux troupeaux. Les Bourgeois, animés par la nécessité de s'emparer de ce poste, sortirent & attaquèrent ceux qui le gardoient avec

tant de courage, qu'ils furent sur le point de l'emporter. Cependant le Fort resta aux Royalistes; & pour enlever aux assiégés tout espoir d'en faire la conquête, ils le fortifièrent encore mieux qu'auparavant.

LIV. VIII.

An. 1574.

Malgré cet échec, la résistance des assiégés n'en fut pas moins vive. Voyant que les assiégeants s'approchoient de plus près, ils commencèrent à soupçonner qu'ils vouloient hâter la fin du siège par les travaux ordinaires, & prirent toutes les précautions possibles pour bien assurer leur défense. On répara les murailles; les femmes travailloient avec les hommes jour & nuit. Pour se conserver plus long-temps des vivres, on en restreignit d'avance la consommation. Le courage des habitants étoit au plus haut point. Ils s'excitoient mutuellement à se défendre jusqu'au dernier soupir, plutôt que de s'exposer à périr par les supplices horribles dont Harlem venoit de fournir les plus affreux exemples. Jean Douza, (8) Poète fameux par les productions de

(8) Jean Vanderdoès, Seigneur de Northwich. Il est connu dans la Littérature sous le nom de Janus Douza, & il y est célèbre.

LIV. VIII.
An. 1574. sa muse latine, & d'une naissance illustre, commandoit dans la ville. Cet homme célèbre remplissoit avec un zèle & une capacité rares les devoirs de sa place. Il animoit ses compatriotes; il nourrissoit en eux les plus vives espérances d'être secourus promptement, & il avoit l'art de les persuader. Tantôt des lettres (9) arrivées secrètement du dehors, tantôt des nouvelles qu'il faisoit répandre adroitement dans la ville soutenoient le courage de ses défenseurs, & donnoient le plus grand crédit à ses promesses. (10)

(9) Les Hollandois employèrent des pigeons dans ce siège, comme au siège de Harlem, pour porter leurs messages. Les Magistrats de Leyde, voulant en quelque sorte immortaliser, les firent sécher & remplir lorsqu'ils furent morts, & les placèrent dans l'Hôtel-de-Ville les ailes étendues, ayant encore à leurs pattes les plumes dans lesquelles les lettres, dont on les avoit chargés, avoient été fourrées.

(10) On ne peut rien entendre de plus ferme que la réponse des Bourgeois de Leyde au Seigneur de Liques, Gouverneur de Harlem, qui les exhortoit de se soumettre aux conditions que le Roi leur offroit. Ils crièrent du haut de leurs murs à ceux qui les sol-

Quoique le Prince d'Orange n'eût rien plus à cœur que la délivrance de Leyde, & que les Rébelles de la Province sentissent l'avantage de conserver à leur parti une place si considérable, cependant on étoit au mois d'Août, qu'on n'avoit encore rien tenté pour cela. Déjà la famine faisoit de grands ravages dans la ville, & il étoit très-pressant de la secourir. Les Etats de Hollande s'assemblèrent, & on y délibéra sur cet important objet. Les avis furent partagés. Quelques Députés pensèrent qu'en faisant un effort vigoureux, il seroit plus facile de pénétrer dans Leyde par terre que par eau.

LIV.VIII.

An.1574.

licitoient de sa part, “ qu'ils étoient instruits
 „ que le projet des Espagnols étoit de prendre Leyde par famine, mais qu'ils n'en
 „ étoient point intimidés; qu'après avoir consumé tous leurs vivres, ils mangeroient
 „ leur bras gauche, & se défendroient avec
 „ le droit contre leurs tyrans, & qu'ils se
 „ laisseroient plutôt mourir de faim que de
 „ se soumettre à leur insupportable joug. „
 Quelques Bourgeois ayant demandé des vivres avec insolence le 27 Août, furent bientôt contenus par la fermeté du Bourg-mestre, qui s'offrit de se livrer à leur fureur, pour les apaiser. Il n'éclata depuis aucune émeute jusqu'à la fin du siège.

LIV. VIII. D'autres furent d'un avis contraire. Mais après avoir bien pesé les difficultés, & avoir bien considéré que les retranchements dont les Espagnols s'étoient couverts, apporteroient les plus grands obstacles à tout projet d'entrer dans la ville, tous désespérèrent unanimement d'y réussir. Louis Boifot, Amiral de Hollande, étoit un des membres des Etats. Cet Officier jouissoit de la plus haute réputation par son expérience dans la marine. Voyant que les esprits s'échauffoient par la contrariété des opinions, il proposa la sienne en ces termes :

„ Plût à Dieu que nos désastres ne
 „ nous eussent jamais instruits de ce
 „ que nous avons à craindre des fu-
 „ reurs de la mer. En vain notre cou-
 „ rage lutte sans cesse contre ses ef-
 „ forts, & leur oppose les plus fortes
 „ digues. Elles n'ont pu arrêter sou-
 „ vent ses débordements. La mer a en-
 „ glouti des isles entières dans plusieurs
 „ parties de ces Provinces, & causé
 „ en beaucoup d'autres des malheurs
 „ déplorables & inouis. Il s'agit main-
 „ tenant de tourner ce fléau à notre
 „ avantage, & d'armer en notre faveur
 „ un élément qui nous a fait jusqu'à

„ présent une si terrible guerre. Nous
 „ connoissons les effets de la marée; LIV.VIII.
 „ ils sont effrayants aux deux points AN.1574.
 „ de l'équinoxe. La mer agitée alors
 „ d'un mouvement extraordinaire sem-
 „ ble mépriser ses bornes naturelles,
 „ & porte son ravage sur nos côtes.
 „ Déjà même la saison avancée nous
 „ annonce le retour de ces temps ora-
 „ geux. Profitons-en. Inondons dès
 „ aujourd'hui les campagnes voisines
 „ de Leyde. Les grandes marées où
 „ nous allons entrer consommeront
 „ notre ouvrage; & nos superbes ty-
 „ rans, assiégés eux-mêmes dans leurs
 „ forts, périssant de misère au milieu
 „ de nos marais, seront contraints de
 „ lever le siège.
 „ C'est le seul moyen de les y for-
 „ cer. Il est terrible, j'en conviens,
 „ mais il est sûr, il dépend de nous.
 „ La mer obéissant en quelque sorte à
 „ nos loix, suivra les routes que nous
 „ lui ouvrirons. Cette inondation su-
 „ bite & imprévue causera sans doute
 „ beaucoup de dommage; mais cette
 „ crainte sera-t-elle capable de nous
 „ arrêter, si nous aimons toujours la
 „ patrie & la liberté, & si nous son-
 „ geons que la prise de Leyde à la

„ suite de celle de Harlem , asserviroit
 Liv.VIII. „ le reste de cette Province au despo-
 An. 1574. „ tisme des Espagnols ? Du reste nos
 „ pertes ne seront pas irréparables ; le
 „ temps nous en dédommagera bien-
 „ tôt. L'ennemi en voyant nos res-
 „ sources & les éléments combattre
 „ pour nous , désespérera de nous as-
 „ sujettir , & portera ailleurs le fléau
 „ de la guerre. La renommée publiera
 „ notre hardiesse & notre gloire , &
 „ nous ferons envier aux autres Na-
 „ tions le voisinage d'un élément qui
 „ fera également le garant de nos ri-
 „ chesses & de notre liberté. „

Il est aisé de juger qu'une proposi-
 tion de cette espèce fut long-temps ba-
 lancée ; mais il arriva dans cette cir-
 constance ce qui n'est que trop ordi-
 naire dans toutes celles où la nécessité
 24 Juillet. force de prendre un parti ; on suivit le
 conseil du désespoir. Tous les avis se
 réunirent à celui de Boisot. On coupa
 en divers endroits les principales di-
 gues de la Meuse , ainsi que celles de
 l'Yssel , entre Rotterdam & Goude ,
 & sur le champ le flux ayant mon-
 té , les campagnes situées entre Ro-
 terdam , Goude , Delft & Leyde fu-
 rent couvertes d'eau. Une inondation

aussi imprévue étonna singulièrement Liv. VIII.
 les Espagnols, qui en ignoroient la cause. Mais aussi-tôt qu'ils en furent instruits, elle ne leur causa pas autant de frayeur qu'elle auroit pu le faire. Les forts qu'ils avoient construits dans des fonds furent bientôt atteints par l'inondation; ils les abandonnèrent; & comme il leur en restoit encore beaucoup, ils firent rentrer les troupes qui les gardoient dans d'autres forts, qui sembloient moins exposés. Leyde n'en resta pas moins étroitement bloquée. (11) An. 1574.

Les Rébelles après avoir pris le parti qu'ils venoient d'exécuter, s'étoient aussi-tôt occupés de rassembler les bâtimens dont ils avoient besoin pour porter le secours qu'ils destinoient à la ville assiégée. Ils en avoient fait construire par-tout où ils avoient pu; mais principalement à Rotterdam, dont le voisinage offroit beaucoup de facilité à cet égard. On attendoit beaucoup en Hollande de cet armement,

(11) La résolution d'inonder la Hollande fut prise le 24 Juillet, & on commença à l'exécuter les premiers jours d'Août.

~~LES ROYALISTES~~
Liv. VIII. & l'on étoit accouru de tous côtés
An. 1574. pour y travailler. Un grand nombre
de vaisseaux furent bâtis en forme de
galères & garnis de rames, afin qu'ils
fussent plus légers & plus propres aux
manœuvres nécessaires pour forcer les
passages & attaquer les forts des Roya-
listes. En attendant que ces préparatifs
fussent tout-à-fait achevés, l'Amiral
de Hollande voulut commencer l'en-
treprise. Il prit quelques-uns des vais-
seaux qui furent les premiers armés,
& tenta de forcer certains passages qui
lui ouvroient l'entrée de Leyde. La di-
fette y étoit très-pressante. Les habitants
sollicitoient le secours avec les plus
vives instances; mais il ne put exécu-
ter son projet. Les eaux n'étoient assez
hautes que dans les canaux & les ri-
vières, dont les passages étoient bien
gardés; & elles ne lui permirent pas
d'approcher de la ville. L'instant favo-
rable n'étant pas arrivé, la Hollande
attendoit avec impatience les grandes
marées. Ce temps, jusques-là redouté,
étoit alors l'objet de ses vœux les plus
ardents. La délivrance de Leyde & la
liberté de la Province y sembloient at-
tachées.

Les Royalistes ne perdirent pour-

tant pas courage. Ils s'occupoient sans relâche à garantir leurs redoutes de l'inondation, en fermant leurs issues avec de la terre, du foin, & toutes les matières qui pouvoient empêcher l'eau d'y pénétrer. Ils se flattoient qu'elle ne monteroit pas davantage, & croyoient voir sous peu de jours le terme de leurs travaux, & Leyde forcée de leur ouvrir ses portes. Tandis que l'espérance & la crainte tenoient les deux partis en suspens, arriva le temps souhaité par les Hollandois, où la nature devoit, par des causes si supérieures à nos connoissances, opérer ses étonnants effets. Sur la fin de Septembre, l'Océan ne différant plus de se montrer, pour ainsi dire, avec toute sa puissance, se déborda dans les campagnes, & fit des environs de Leyde une vaste mer. Les espérances que les Rébelles en conçurent furent inexprimables. Les Espagnols en furent consternés. Les premiers mirent aussi-tôt à la voile, & leur flotte s'avança dans la meilleure disposition. Elle étoit composée, dit-on, de cent cinquante navires, parmi lesquels on comptoit un grand nombre de galères, & elle fut jointe par beaucoup d'autres bâtimens chargés de vi-

 LIV.VIII.

An. 1574.

vres. On étoit alors au commencement
 Liv. VIII. d'Octobre, & les Hollandois s'avan-
 An 1574. çoient avec confiance pour porter du
 secours à la ville; mais il ne fut pas be-
 soin de faire de grands efforts. Les
 Royalistes, après s'être défendus avec
 courage en plusieurs endroits, & con-
 sidérant qu'ils avoient moins à com-
 battre les ennemis, qu'à surmonter les
 éléments, crurent qu'il seroit témé-
 raire de résister plus long-temps, & son-
 gèrent à se retirer dans des lieux sûrs.
 Ils ne purent cependant évacuer assez
 promptement les redoutes où ils s'é-
 toient enfermés, pour qu'ils ne per-
 dissent pas beaucoup. Leur retraite
 offrit un spectacle affreux & digne de
 la plus vive compassion. Exposés de
 toutes parts aux plus grands périls,
 poursuivis par l'eau & par l'ennemi,
 les uns étoient impitoyablement mas-
 sacrés, (12) les autres engloutis au

(12) Strada rapporte un trait de valeur sin-
 gulier d'un Capitaine Espagnol. Ce guerrier
 ayant été atteint avec de grands crocs par ses
 habits lorsqu'il se fauvoit, & attiré dans une
 barque des ennemis, se releva tout-à-coup
 du fond de la barque où ils l'avoient jetté,
 & à grands coups de hallebarde tua trois des

milieu des flots. Quelques-uns cherchant avec peine leur salut sur les hauteurs, n'évitoient les abymes de l'inondation que pour tomber sous le fer d'un vainqueur inexorable. On croit que l'armée royale perdit en cette occasion quinze cents hommes, la plupart Espagnols. On avoit employé de préférence à ce siège les soldats de cette Nation, qui avoient sollicité cette grace, & comptoient s'y couvrir de gloire. Leurs espérances furent bien trompées; & Leyde, après cinq mois de siège, eut la satisfaction de voir échouer les projets de ses ennemis, & eux-mêmes accablés des malheurs qu'ils lui préparoient. Néanmoins la mémoire de cet événement fut long-temps empoisonnée par le

Liv.VIII.

An.1574.

3 Octobre.

hommes qui l'avoient pris, força les autres de sauter dans l'eau, & revint joindre seul, avec son bâtiment chargé de vivres, ceux de ses camarades qui s'étoient mis en sûreté. De Thou augmente le mérite de cette action, en disant que cet homme étoit demi-mort. Mendoza, Historien Espagnol, rapporte que dans la nuit même qui suivit la retraite des Espagnols du fort le plus proche de la ville, il s'éroula deux cents soixante pieds du rempart de Leyde & du mur qui le revêtoit.

Liv. VIII.
An. 1574. triste souvenir de plus de dix mille habitants de cette ville (13) qui moururent de faim & de misère. Il ne restoit plus aucune espèce d'aliment à l'arrivée du secours. Tout ce qu'un besoin aveugle & furieux avoit pu dévorer de plus grossier & de plus dégoûtant étoit consommé. Les assiégés étant déterminés à périr plutôt que de se rendre, on n'attendoit que le dernier soupir de ceux qui traînoient encore un reste de vie; & quelques jours plus tard la ville, devenue, pour ainsi dire, un horrible cimetière, n'alloit plus être remplie que de cadavres. (14)

(13) La plupart des Historiens réduisent à 6000 hommes le nombre des habitants de Leyde qui périrent pendant le siège.

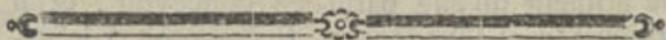
(14) Si l'on en croit Strada, ce fut un trait de galanterie Espagnole qui empêcha la prise de Leyde. Valdès, qui commandoit le siège, avoit pris la résolution de l'attaquer de vive force, & de profiter du mécontentement d'un grand nombre d'habitants, qui pressés de la faim, avoient menacé d'ouvrir les portes aux assiégeants, si l'on ne se rendoit. L'ayant dit à une Hollandoise qu'il aimoit, & qu'il épousa depuis, & l'ayant trouvée très-triste dans un souper qu'il lui donnoit la veille du jour où il devoit exécuter son projet, il ne put résister à

la douleur qu'elle parut en concevoir, & il
promit de l'abandonner. Il comptoit à la vé-
rité que la difette le rendroit maître de Leyde,
& il ne croyoit pas que sa complaisance dût
être punie par le mauvais succès qu'il éprouva.
Néanmoins s'il eut véritablement ce dessein,
& s'il l'eût suivi, il y a plus que de l'appa-
rence qu'il eût aisément emporté une Place
qui n'étoit défendue que par des soldats épuil-
lés de fatigues, & faméliques.

LIV. VIII.

AN. 1574.





LIVRE IX.

SOMMAIRE.

1575. *MAXIMILIEN II offre sa médiation pour rétablir la paix. Assemblée de Breda pour y travailler. Propositions mutuelles. La négociation est rompue. La guerre recommence. Prise de Buren. Oudewater est emporté d'assaut. Schonoven capitule. Entreprise hardie de Mondragoné. Grande expédition en Zélande. Unique & surprenant moyen d'y réussir. On l'approuve. Discours de Requesens à ses troupes avant leur départ. Elles passent un bras de mer à gué. Les Royalistes sont attaqués dans leur traversée. Ils arrivent dans l'isle de Duveland. Ils gagnent celle de Schoven. Description de Ziriczée. Prise du fort de Bomme-
1576. ne. On attaque Ziriczée. Travaux du siège. Les assiégeants empêchent le secours. La ville se rend. Mort de Vitelli. Mort de Requesens. Suites funestes de cette mort. Le Gouvernement entre les mains du Conseil d'Etat. Le Prince d'Orange en profite. Nouvelle*

mutinerie des Espagnols. Les mutins dans Alost. La Flandre déchainée contre les Espagnols. Ils projettent tous de se réunir aux mutins. Difficultés de leur réunion. Le Conseil d'État les déclare rebelles. L'Edit est publié malgré Viglius. On convoque les Etats-Généraux. Les Espagnols se mettent en défense. Les Flamands sont battus auprès de Louvain. Les mutins d'Alost refusent de se joindre aux vainqueurs. Ceux-ci saccagent Mastrecht. Siège du Château de Gand & de celui d'Anvers. L'Elu des mutins d'Alost les engage à secourir le Château d'Anvers. Les Espagnols font lever le siège. Ils s'emparent de la Ville & la saccagent. Prise du Château de Gand. Pacification de Gand.

DENDANT que la Flandre étoit Liv. IX.
 bouleversée par une guerre si An. 1575.
 cruelle, l'Empereur Maximilien II of-
 frit sa médiation au Roi d'Espagne pour
 y rétablir l'ordre & la paix. La parenté
 qui unissoit étroitement ces deux Prin-
 ces, dont l'un avoit épousé la sœur
 du Roi, & l'autre la fille de l'Empe-
 reur, rendoit leurs intérêts communs.
 D'ailleurs, Maximilien ne voyoit pas

Liv. IX.
An. 1575. sans inquiétude l'affreux incendie qui ravageoit un Etat voisin de son Empire. Les Protestants qui l'avoient allumé lui donnoient les plus vives alarmes. Il voulût donc arrêter les progrès de l'embrasement, & même procurer la paix à la Flandre; & après avoir concerté avec Philippe le plan d'une négociation, il envoya un Ambassadeur dans les Pays-Bas.

Le Comte de Schwartzembourg, issu d'une des plus anciennes Maisons de l'Allemagne, & aussi recommandable par sa prudence que par la noblesse de son sang, fut chargé de cette ambassade. Il passa d'abord en Hollande au commencement de l'année 1575, & s'arrêta à Dordrecht pendant quelques jours. Le Prince d'Orange & plusieurs Députés des Provinces de Hollande & de Zélande vinrent l'y trouver. L'Ambassadeur leur fit à tous le meilleur accueil au nom de l'Empereur, & remit à Orange une Lettre, par laquelle Maximilien l'exhortoit à faciliter le succès de la négociation. On convint de s'assembler à Breda, ville située à l'extrémité du Brabant, du côté de la Hollande, & très-commode aux Députés de l'un & de l'au-

tre parti. Cette Place étoit du domaine du Prince d'Orange avant le commencement des troubles, & depuis la confiscation des biens du Prince, le Roi s'en étoit mis en possession, & la faisoit garder par ses troupes. Le Seigneur de Raffenghiem, le Comte de la Roche, Arnoult Sasbout, Charles Suis & Albert Leonin, Ministres de Philippe, s'y abouchèrent donc au commencement de Mars avec Jacques Vanderdoës, Philippe de Marnix, Charles Boifot, Arnoult Dorp & Junius de Jong, Députés des Rébelles. Les Mestres-de-Camp Romero & Mondragonné, & deux autres Espagnols de distinction, nommés Alentor & Cruiglias, passèrent en même temps en Hollande pour y servir d'otages & de garants de la sûreté des Députés.

L'Ambassadeur de l'Empire ouvrit les conférences par un discours aussi sage que rempli de dignité, & exhorta tous les Députés d'entrer dans les vues de pacification qui animoient Maximilien. Les Rébelles avoient déjà fait des propositions avant le siège de Leyde. Elles se réduisoient à deux points principaux: savoir, qu'on fit sortir de Flandre les Espagnols & tou-

LIV. IX.

An. 1575.

12 Mars.

LIV. IX. **AN. 1575.** tes les troupes étrangères, & qu'on convoquât une assemblée des Etats-Généraux pour y régler les affaires de Religion & de l'Etat. Ils ne firent pas d'autres demandes dans cette assemblée. Les Ministres d'Espagne y répondirent, & firent observer par rapport à la première, que les sujets d'un même Prince ne méritoient pas la qualification d'étrangers, & qu'on ne devoit regarder comme tels que les Allemands, les François, les Anglois, & tous ceux qui servoient les Rébelles. Ils promirent néanmoins qu'aussi-tôt après la pacification de la Flandre, le Roi retireroit les Espagnols & tous ceux que les Rébelles paroïssent regarder comme étrangers à leur Nation. A l'égard de la convocation des Etats, ils ajoutoient qu'il falloit préalablement réunir le corps entier des Provinces, trop malheureusement divisées par les troubles qui affligeoient la Flandre depuis plusieurs années; que les Etats seroient assemblés immédiatement après la paix, & que le Roi prendroit leur avis, & s'y conformeroit en tout ce qui seroit juste & convenable. Ils proposèrent ensuite les conditions qu'ils jugèrent les plus propres à rappeler la con-

corde. Elles étoient renfermées dans ces six articles. 1°. L'oubli respectif des sujets de mécontentement. 2°. L'offre du Roi de rendre aux villes rebelles leurs anciens privilèges, & de rétablir tous les particuliers, de quelque état qu'ils fussent, dans les honneurs & dans les biens dont ils jouissoient ci-devant. 3°. La demande que faisoit le Roi qu'on lui remît les villes, les forteresses & les châteaux qui étoient au pouvoir des soulevés, avec leur artillerie, leurs armes & leurs munitions de guerre. 4°. Le rétablissement de la Religion Catholique dans toutes les Provinces. 5°. La proscription du culte hérétique sans aucune réserve. 6°. Enfin, l'assurance que le Monarque permettroit à tous les hérétiques de sortir librement du Pays, & qu'il leur accorderoit un temps suffisant pour vendre les biens qu'ils ne pourroient emporter avec eux.

Les Députés des Provinces repliquèrent avec tant de dureté & de contradiction en même temps aux articles proposés par les Ministres du Roi, qu'il fut facile de juger que la négociation ne produiroit aucun effet. Après s'être abandonnés aux plus

LIV. IX.

An. 1575.

LIV. IX. fortes invectives contre la conduite
An. 1575. des Espagnols, à qui ils imputoient
tous les maux qui accabloient la Flandre, ils reprochoient les objets de leurs premières représentations, & persistoient à soutenir que tous ceux qui n'étoient pas nés en Flandre étoient étrangers, & exclus par cette qualité de participer de quelque manière que ce fût à son administration. Ils observoient que les troupes qu'ils employoient eux-mêmes à leur défense, n'étoient que des troupes à leur solde, qu'ils avoient appellées volontairement; mais que les Espagnols introduits dans le sein de la patrie par violence, n'y étoient établis qu'au mépris des exemptions & des privilèges des Provinces; que le gouvernement des villes, la garde des forteresses, les premiers emplois des armées, leur étoient confiés; que l'Etat étoit soumis à leur despotisme; que si le Roi en partant pour l'Espagne, avoit emmené avec lui les troupes de sa Nation, il étoit encore plus obligé de les retirer, maintenant que l'expérience la plus fatale avoit évidemment manifesté le préjudice que leur séjour avoit apporté à la Flandre. Ils ne se départoient

toient pas davantage de leurs pressantes instances sur la convocation des Etats-Généraux; & disoient que si le Roi étoit véritablement dans le dessein de rétablir la paix dans les Provinces, il ne pouvoit l'affermir invariablement qu'en prenant le conseil des Etats; & qu'ainsi la première démarche qu'il y avoit à faire, étoit de les assembler. Il seroit imprudent, ajoutoient-ils, qu'ils se défaisissent des villes, des châteaux, des forteresses, des munitions & des armes qu'ils avoient en leur pouvoir, tant que la paix ne seroit pas conclue dans la forme qu'ils le propofoient. Par rapport à la sortie des hérétiques, ils ne pouvoient y consentir. La Religion réformée qu'ils professoient n'étoit pas, selon eux, une raison suffisante pour dépeupler la Hollande & la Zélande, & arracher du sein de leur patrie une multitude innombrable de citoyens. Le sacrifice d'un si grand nombre de sujets, & des richesses immenses qu'ils emporteroient avec eux, causeroit au Roi lui-même un tort considérable. Le commerce & la circulation en diminueroient beaucoup, & ce seroit consommer la ruine des deux Provinces les plus florissantes de la Flandre.

LIV. IX.
An. 1575. Les Ministres du Roi s'apperçurent aisément qu'ils ne pourroient triompher de l'inflexibilité de ceux des Rébelles. Ils essayèrent néanmoins de présenter un Mémoire, où ils réfutoient les réponses de leurs adversaires. Ils remarquoient que, pendant que les conditions, qu'ils propofoient, n'avoient d'autre but que d'étouffer la haine & tous les germes de la discorde, les Rébelles sembloient, par leurs déclamations peu mesurées contre les Espagnols, ne chercher qu'à aigrir davantage les esprits. Mais s'il étoit vrai que la Flandre voulût absolument voir cesser la guerre, ils assuroient de nouveau qu'immédiatement après la paix, le Roi retireroit des Pays-Bas les Espagnols & tous les prétendus étrangers qui s'y trouvoient. Leur sortie ne pouvoit, disoient-ils, précéder la conclusion du Traité de paix. Le Roi ne devoit point se désarmer contre les intérêts de sa gloire, contre toute raison de guerre, & contre toute justice, tandis que ses ennemis auroient encore les armes à la main. Dès que ce Prince n'exigeoit pas que les troupes qui combattoient pour les Rébelles, & qu'on pouvoit appeller plus véritable-

ment étrangères dans toute la signification du mot, fortissent de la Flandre, les Flamands devoient se contenter, à son exemple, que celles qui le servoient lui-même ne se retirassent pas auparavant. Pour ce qui regardoit la convocation des Etats-Généraux, on ne pouvoit s'empêcher de concevoir qu'elle entraîneroit des longueurs interminables; que la négociation finiroit encore plus tard, si on la traitoit dans leur assemblée; que d'ailleurs, des affaires de cette nature n'avoient jamais été de leur compétence; que les leur attribuer, c'étoit élever l'autorité des Sujets sur les ruines de celle du Prince, & lui imposer des loix qu'une obéissance raisonnable devoit toujours recevoir de lui: au reste, la paix seroit suivie de l'assemblée des Etats. Le Roi écouteroit leurs conseils, & se porteroit en tout ce qui seroit convenable aux propositions qui lui seroient faites de leur part.

Les Ministres du Roi représentoient en outre, avec la plus grande force, qu'on ne pouvoit refuser de remettre entre les mains de Sa Majesté les Places, les arsenaux, & les munitions de guerre; qu'il étoit de toute équité que

LIV. IX.

An. 1575.

les Rébelles revenant à l'obéissance de leur Souverain légitime, ils lui rendirent les villes dont ils s'étoient emparés, & l'artillerie qu'ils avoient en leur pouvoir. Que cette condition ne faisoit aucune difficulté dans tous les Traités de paix que les Princes faisoient entr'eux; qu'elle devoit en faire encore moins dans ceux où le Prince rendoit ses bonnes grâces à ses Sujets, & oublioit leur révolte. Ils renouvelloient sur l'article de la Religion, les mêmes déclarations qu'ils avoient déjà faites, & protestoient que le Roi ne varioit jamais sur les résolutions qu'il avoit prises à cet égard. Sa fermeté étoit d'autant mieux fondée, que le Prince, & ses Sujets encore moins que lui, ne pouvoient rien innover dans la Foi; que la Religion Catholique avoit été professée sans partage depuis l'établissement du Christianisme dans les Pays-Bas, & que le Roi & les Flamands eux-mêmes avoient juré dans la solennité de son inauguration, de la conserver dans sa pureté primitive, & de la défendre des atteintes qu'on voudroit lui porter. Les craintes qu'on affectoit d'avoir sur la dépopulation de la Hollande & de la Zélande, qu'en-

traîneroit la retraite des hérétiques, étoient combattues par les Ministres du Roi, qui représentoient, au contraire, que la paix ramenée par la Religion dans ces Provinces, les rendroit plus florissantes que jamais. Enfin, pour ôter tout soupçon sur l'inexécution des conditions du Traité, on promettoit que le Roi s'engageroit, de la manière la plus solennelle, à les observer; que l'Empereur en seroit le garant, si les Rébelles le desiroient; & que ce Prince, qui avoit bien voulu être le médiateur de la négociation, offroit de donner aux Flamands des assurances également fortes & inviolables de l'observation du Traité.

Les Députés des Rébelles, qui avoient ordre de ne rien résoudre sans en communiquer dans le plus grand détail avec les Provinces qu'ils représentoient, voulurent se concerter avec elles, & retourner en Hollande. Le Comte de Schwartzembourg n'omit rien pour les en empêcher. Il craignoit qu'on ne reprît difficilement les conférences, si on venoit à les interrompre. L'événement justifia ses craintes. Les Hollandois persistèrent dans leurs sentiments, & rendirent les ôta-

Liv. IX.

An. 1575.

14 Juillet.

ges qu'on leur avoit donnés. Ils firent cependant une réponse qui ne contenoit rien de nouveau ; mais où ils déclamoient encore plus amèrement contre les Espagnols , & où ils protestoient que rien n'ébranleroit la résolution où ils étoient de ne recevoir d'autres conditions que celles qu'ils avoient proposées eux-mêmes. (1) Cette réponse étant parvenue aux Ministres de l'Empereur & à ceux du Roi , on rompit sur le champ la négociation , & Schwartzembourg retourna peu de jours après en Allemagne.

La défiance des Rébelles étoit trop forte pour qu'on pût concevoir quelque espérance de les rapprocher par un Traité de cette nature. La foi publique est le garant des conventions que les

(1) Grotius assure que les Etats finirent par demander une trêve , pendant laquelle on jouiroit dans tous les Pays-Bas de la liberté de conscience. Elle fut refusée par le Gouverneur-Général , qui , selon le même Historien , traînoit les conférences de la Paix en longueur , afin de profiter de la négligence de ceux dont elle entretiendroit la sécurité , & préparer sourdement ses succès.

Souverains font entr'eux ; mais des Rébelles, qui négocient avec leur Roi, redoutent bien davantage sa puissance, ils n'osent se fier à ses promesses ; & ils voudroient pouvoir enchaîner la vengeance par des moyens que la dignité du Souverain ne comporte pas. C'étoit d'ailleurs le Prince d'Orange qui avoit été l'arbitre de la négociation pour les Rébelles ; & malheureusement, au lieu de dissiper leurs soupçons, il avoit mis tous ses soins à les entretenir. Il avoit des desseins profonds. On s'appercevoit chaque jour plus clairement qu'il comptoit tirer les plus grands avantages des révolutions des Pays-Bas. La paix auroit renversé ses projets ; il aimoit mieux commettre aux hafards de la guerre la fortune de l'Etat & le bonheur public, que d'abandonner les espérances qu'il s'étoit formées. (2) Tous les hérétiques

(2) L'autorité du Prince d'Orange reçut un nouvel accroissement après la rupture des conférences de Breda. Il fut revêtu de l'administration suprême de l'Etat, en vertu d'une résolution prise à Dordrecht dans une assemblée des Chevaliers, des Nobles & des Députés des grandes & des petites Villes de l'Union. On se contenta de lui donner quelques inf-

LIV. IX.

An. 1575.

ques répandus en Allemagne, en France, en Angleterre, ne souhaitoient pas avec moins d'ardeur que la négociation n'eût aucunes suites. Ils avoient fait tous leurs efforts pour la traverser. Ils avoient tâché de rendre la médiation de l'Empereur suspecte, & de présenter avec les couleurs les plus noires le zèle que les Ministres du Roi avoient montré pour applanir les obstacles qui s'opposoient à la réussite de l'heureux ouvrage dont ils étoient chargés.

Tout espoir de paix s'étant donc évanoui, on ne songea plus qu'à continuer la guerre avec une nouvelle ardeur. Depuis le malheureux succès du siège de Leyde, le Gouverneur avoit laissé en Hollande les troupes qu'il y avoit employées. (3) Il reprit le pro-

tructions générales, & on s'obligea à lui obéir tant qu'il les suivroit. On lui donna cependant pour l'aider, un Conseil de vingt & un membres des Etats, avec le secours desquels il régla pour la suite tout ce qui concernoit la conservation de la liberté publique contre les entreprises des Espagnols.

(3) Ces troupes s'étoient mutinées & avoient arrêté Valdès, leur Commandant. Après avoir tenté vainement de s'emparer de Harlem &

jet d'achever de soumettre cette Province, d'attaquer en même temps la Zélande, & de s'y rendre maître d'un Port considérable, & propre à y recevoir les flottes d'Espagne. Gilles de Berlaymont, Seigneur d'Hierges, avoit été nommé Gouverneur de la Hollande. Ce Seigneur, d'un zèle connu pour le service du Roi, & d'une capacité éprouvée dans la profession des armes, reçut ordre de Requesens de rassembler l'armée & de se tenir prêt. Il fut jugé nécessaire d'enlever Buren aux Rébelles. Hierges ne différa pas; & après avoir feint de tourner ses armes d'un côté opposé, il se rabattit rapidement sur cette Place. Elle appartenoit au Prince d'Orange à cause de sa première femme, fille & héritière de Maximilien d'Egmont, Comte de Buren. Sa situation la rendoit bien propre à incommoder beaucoup le Brabant & la Gueldres. Le Prince d'Orange y avoit placé une garnison, dont les courses gênoient très-fort les convois qu'on faisoit passer de ces deux

LIV. IX.

AN. 1575.

d'Amsterdam, elles étoient entrées dans Utrecht où l'on parvint pourtant à les apaiser en les payant.

Provinces à l'armée royale. Du reste
Liv. IX. c'étoit une ville foible, bâtie sur le bord
An. 1575. d'un ruisseau, avec une enceinte de
murailles antiques, qui n'étoient point
terrassées : son château ne valoit pas
mieux. Un fossé large & profond en
faisoit la meilleure défense.

Hierges étant arrivé à l'improviste, menaça les habitants du traitement le plus rigoureux, s'ils ne se rendoient sur le champ. Son armée étoit de six mille hommes d'infanterie Espagnole, Allemande & Wallone, & de quatre cents hommes de cavalerie, tous hommes choisis, & formés depuis longtemps à la discipline militaire. Ses menaces n'intimidèrent pas néanmoins les assiégés; mais leur résistance ne répondit pas à la fierté de leur première contenance. Hierges, ayant battu la Place avec fureur, jetta un pont sur le fossé. Ses troupes montent à l'assaut. La garnison effrayée jetta ses armes, prit la fuite & se réfugia dans le Château. La défense n'y fut pas plus courageuse. Animé par le succès du siège de la ville, Hierges se préparoit avec la plus grande résolution à celui du Château, quand ses défenseurs, découragés, & craignant l'effet de ses

menaces, demandèrent à capituler. Ils n'obtinrent que la vie, & sortirent couverts de honte, sans armes & sans drapeaux. (4) Le Château fut saccagé. La Ville eut ensuite un aussi triste sort, & le vainqueur, après s'en être bien assuré, entra plus avant dans l'intérieur de la Hollande.

LIV. IX.

An. 1575.

Fin de
Juillet.

Il partit de Buren, où il fut joint par un renfort d'Allemands & de Wallons, & vint mettre le siège devant Oudewater, place importante par elle-même, & dont la conquête pouvoit faciliter beaucoup la prise de plusieurs villes plus considérables des environs. L'Yssel la baigne d'un côté; elle est renforcée de l'autre par un fossé profond. Le terrain où elle est située est si enfoncé & si humide, qu'on ne peut y arriver que par les digues ou par les canaux. Cette position étoit presque l'unique difficulté du siège de cette Ville, dont les murs étoient peu fortifiés. L'armée royale fut donc obligée de camper presque entièrement sur

(4) On soupçonna le Gouverneur de trahison.

Liv. IX.
An. 1575. les digues. On établit de même la batterie la plus forte sur une digue étroite, & qu'il fallut élargir avec un grand amas de vieux filets, pour y former une plate-forme. On en trouve une abondance étonnante dans tout le pays d'alentour; on les employa avec succès, & ce fut à l'aide de ces fascines extraordinaires que l'on combla encore le fossé. Les assiégés montrèrent beaucoup de résolution, & parurent vouloir se défendre avec opiniâtreté. Ils avoient fait une espèce de remparts à leurs murailles, avec les mêmes matières dont les Espagnols s'étoient servis pour placer leur batterie. Ils avoient été renforcés par un grand nombre de soldats Allemands & Anglois. Le Prince d'Orange promettoit de leur envoyer un nouveau secours; mais lorsqu'on eut formé l'attaque, la défense ne fut pas longue. Les assiégés soutinrent d'abord le feu des batteries & repoussèrent les ennemis dans un premier assaut. Bientôt ceux-ci revinrent à la charge avec plus de fureur. Mêlés sur la brèche avec les Bourgeois, ils entrèrent avec eux dans la ville. Ils y mirent tout à feu & à sang,

la détruisirent presqu'entièrement, & en firent un affreux désert. (5)

LIV. IX.

An. 1575.

Leur Général ne laissa pas refroidir l'ardeur de ses troupes, & tout aussitôt il attaqua Schonoven, petite place assez importante, & qui n'est éloignée que d'une lieue d'Oudewater. Sa situation est à peu près semblable à celle de cette ville. Elle est sur le Lech, environnée d'un terrain marécageux, qui en rend l'accès également difficile. Un large fossé fait toute sa défense. On y avoit fait entrer quelques Enseignes de François & d'Allemands; mais les habitants, qui desiroient plus de retourner à l'obéissance du Roi que de rester sous la domination des Rébelles, n'avoient aucune envie de se défendre. Le Prince d'Orange instruit de leurs dispositions, s'empressa d'y envoyer un puissant secours, qu'il vouloit introduire par le fleuve à la faveur de la haute marée; mais Hierges songea à le prévenir. Il fit jeter un

8 Août.

(5) Il n'y eut que vingt habitants qui se sauvèrent de ce désastre. Ce fut après la perte d'Oudewater que les Etats de Hollande interdirent l'exercice de la Religion Catholique Romaine.

LIV. IX. An. 1575. pont sur le Lech, le hériffa de longues vergues jointes ensemble, & le mit en état de ne point craindre les attaques des navires ennemis, s'ils vouloient entreprendre de le forcer. En même temps il établit ses batteries dans les lieux les plus élevés, & fit tirer sur la ville avec fureur. Les habitants, qui craignoient d'éprouver le malheureux sort d'Oudewater, se soulevoient contre leur garnison. Orange qui en fut averti, n'en fut que plus résolu de faire partir le secours qu'il préparoit. Trois navires chargés de troupes, d'artillerie & de munitions de toutes espèces furent mis sous la conduite du Seigneur de la Garde, François. Il s'avançoit, poussé par le flux, quand les Royalistes l'ayant apperçu accoururent de toutes parts, & se répandirent des deux côtés sur le rivage pour l'arrêter. Le feu fut très-vif de part & d'autre; la perte considérable. La Garde combattit avec le plus grand courage; enfin il vint à bout de rompre le pont & de passer outre avec le vaisseau sur lequel il étoit monté; mais les deux autres vaisseaux se perdirent; & le pont ayant été rétabli sur le champ, la ville resta aussi étroitement resserrée qu'au-

paravant. Hierges fit tirer encore ses batteries. Leur feu fut si terrible, qu'il renversa en peu de temps plus de trois cents brasses de murs. La garnison conf-
 Liv. IX.
 An. 1575.
 13 Août.
 ternée de cet événement, & craignant alors beaucoup moins les efforts des ennemis que la mauvaise volonté des habitants, consentit à capituler. Hierges accorda aux Bourgeois des conditions avantageuses, & à la garnison la liberté de se retirer où elle voudroit, & d'emporter ses bagages. (6)

Après la prise d'Oudewater & la reddition de Schonoven, Hierges n'eut pas de peine à s'emparer de deux petits forts construits sur la pointe de Crimpen, près du confluent de l'Yssel & du Lech. Ils se rendirent aussi-tôt qu'il parut; & ce Général, après les avoir encore mieux fortifiés, alla attendre à Utrecht les ordres de Requesens. Mondragoné fit dans ce même temps une conquête considérable en

(6) Pendant qu'Hierges s'emparoit successivement de Buren, d'Oudewater & de Schonoven, Vitelli foumettoit les villes de la Hollande, situées entre le Lech & le Vahal, Leerdam, Asperen, Huchelen, Vorcum & tous les postes fortifiés des environs.

LIV. IX.
An. 1575.
 Hollande, du côté du Brabant. La Meuse, à peu de distance de son embouchure, forme plusieurs Isles. Celle de Finaert, quoique petite, est dans une situation avantageuse. Les Rébelles s'y étoient fortifiés, & tenoient auprès quelques vaisseaux pour s'y mettre à l'abri de toute entreprise. Cette isle n'étant séparée du Brabant que par un canal, large d'un mille d'Italie, ou d'une demi-lieue de France, Mondragoné ne désespéra pas d'y pénétrer & d'en chasser les Rébelles. Il fit chercher un gué à basse marée. On en trouva un qui étoit praticable, mais dangereux. Le péril ne l'arrêta pas. Il en avoit surmonté un plus terrible dans la fameuse expédition entreprise pour secourir Tergoës. Il choisit donc mille Wallons de son régiment & trois cents Espagnols. Il les arma & les pourvut de munitions de guerre & de bouche, de la même manière qu'il l'avoit fait à Tergoës; il les conduisit dans le plus grand silence, afin de surprendre les ennemis. Son projet réussit. S'étant jetté dans l'eau à la tête de ses intrépides soldats, il ne trouva d'obstacles que ceux de la traversée. L'ennemi, mal aguerri & épouvanté d'une atta-

que si brusque & si imprévue, se sauva dans ses navires, sans faire aucune résistance, & abandonna l'isle.

LIV. IX.

An. 1575.

Les succès brillants des armes du Roi en Hollande ne diminuoient pas le desir qu'on avoit de tenter quelque grande expédition en Zélande. Entre les diverses résolutions que le Roi avoit prises sur les affaires de Flandre, ce Prince avoit singulièrement à cœur celle d'y envoyer au plutôt une puissante flotte, qu'on armoit en Espagne. Il connoissoit tout l'avantage que les forces navales des Rébelles avoient sur celles que les Pays-Bas lui avoient fournies, & il vouloit leur ôter cette supériorité, qu'il regardoit comme la première cause & l'appui de leur rébellion. Dans cette vue, il avoit commandé à Requesens de faire les plus grands efforts, & de s'établir, à quelque prix que ce fût, dans la Zélande, qui étoit la Province la plus favorablement située pour recevoir les secours maritimes d'Espagne. Le Gouverneur s'occupa aussi-tôt de l'exécution de ces ordres. Il défendit à Hierges de rien entreprendre davantage en Hollande, & ne lui laissant que les troupes dont on ne pouvoit absolument se passer dans

LIV. IX.

An. 1575.

cette Province, il lui ordonna de renvoyer le reste dans le Brabant. Requesens se rendit lui-même à Anvers, avec Vitelli & les principaux Officiers de l'armée royale. Il y fit préparer avec la plus grande diligence, un armement composé de navires de différentes grandeurs, & proportionnés avec soin à la profondeur des canaux & des golfes qui divisent & environnent le territoire de la Zélande. On en construisit aussi un grand nombre en forme de demi-galères, auxquelles on ajouta des rames pour les rendre plus légères.

Il n'étoit plus question que de savoir sur quel endroit de la Zélande on dirigeroit l'entreprise. Les deux passages qui avoient si bien réussi à Mondragoné, faisoient croire qu'on pouvoit facilement en tenter encore d'aussi heureux dans les autres détroits de cette Province. Quelques personnes qui connoissoient le Pays, donnoient les plus grandes espérances qu'on en trouveroit de praticables. On voit dans la partie orientale de la Zélande un grand nombre d'isles situées à la suite l'une de l'autre, & séparées par différents canaux de diverse largeur. Les

trois principales font celle de Tolen, ^{lesquelles furent} la plus proche du continent; celle de Duveland, & celle de Schoven, qui est la plus éloignée. Il y a dans le voisinage d'autres isles très-petites & peu connues, parce qu'elles sont presque inhabitées. La moins considérable d'entr'elles s'appelle Filisland, ou l'isle de Saint-Philippe, & est placée à la droite de l'isle de Tolen. Depuis le secours signalé de Tergoës, l'isle de Tolen & celle de Zuitbeveland étoient restées dans le devoir, & on souhaitoit avec ardeur d'y ramener les isles de Schoven & de Duveland. On ne doutoit pas que leur conquête ne facilitât beaucoup le recouvrement de l'isle de Valcheren & la prise de Middelbourg & de Flessingue, places qui étoient les plus à portée de recevoir les flottes d'Espagne. Bientôt ensuite on eût vu la Zélande entière rentrer dans l'obéissance, & la réduction de cette Province procurer celle des autres Provinces des Pays-Bas.

Malheureusement la flotte que Requesens venoit de rassembler étoit trop foible pour conquérir Duveland & Schoven. Les forces ennemies étoient très-supérieures, & il ne restoit d'au-

Liv. IX.

An. 1575.

LIV. IX. **AN. 1575.** tre moyen pour y réussir, que de traverser à gué, dans le temps du reflux, quelque bras de mer, & de descendre dans ces isles par cette route extraordinaire. Plusieurs personnes, qui en connoissoient parfaitement la carte & les détroits, assuroient fermement que le canal qui sépare l'isle de Saint-Philippe de celle de Duveland, offroit un passage de cette espèce, quoiqu'il fût large de cinq milles d'Italie, ou de plus de deux lieues de France. (7) Requesens hésitoit beaucoup à prendre un parti si désespéré. Tous ceux qu'il consultoit partageoient son embarras. On craignoit que les ennemis n'eussent soupçonné ce dessein. Leur flotte avoit été beaucoup augmentée. Ils y avoient joint de très-petites barques, par le moyen desquelles on croyoit qu'ils se propoisoient d'approcher des troupes du Roi lorsqu'elles passeroient le gué. Les avis n'étoient rien moins que réunis sur cette expédition, & l'on y trouvoit de grandes difficultés.

Ceux qui ne l'approuvoient pas, ap-

(7) On donna la commission de faire sonder ce passage à un Enseigne Espagnol, nommé Jean d'Aranda, qui le trouva praticable.

percevoient une différence extrême entre cette entreprise & celle que Mondragoné avoit si heureusement exécutée. Dans la première, tentée pour le secours de Tergoës, on n'avoit qu'à traverser l'eau; il suffisoit que le soldat s'armât de patience contre la fatigue d'un chemin si long. On n'y avoit rencontré aucun autre obstacle, point de flotte ennemie, pas même le plus petit navire capable de troubler ce hardi & périlleux passage, point de troupes préparées à combattre celles du Roi, & à s'opposer à leur arrivée à terre. Maintenant on avoit à passer un canal presque aussi large. Le gué en étoit inconnu. On étoit aussi peu instruit du danger auquel on s'exposoit. Une flotte nombreuse se dispoit à traverser le passage. En supposant qu'il fût heureux, des ennemis prévenus veilloient sur le rivage, & pouvoient aisément triompher de soldats accablés de fatigue & presque ensevelis sous l'eau. De si grands dangers ne devoient-ils pas faire renoncer à une expédition si peu praticable? On ajoutoit que la hardiesse tenoit souvent de l'imprudence, & qu'on ne devoit pas au moins s'abandonner à ses conseils lorsqu'il y avoit

LIV. IX.

An. 1575.

Combien de fois leur bonne contenance n'avoit-elle pas épouvané leurs adverfaires, & ne les avoit-elle pas obligés d'abandonner des postes avantageux, où ils euſſent pu ſe défendre ſ'ils avoient eu du courage? Ils ne doutoient donc plus qu'ils ne vinſſent à bout d'aborder malgré les ennemis. Ils obſervoient qu'en même temps leur flotte pourroit débarquer d'un autre côté le reſte des troupes néceſſaires à leurs entrepriſes. Pleins de confiance & d'ardeur, ils ſembloient vouloir ſe piquer de ne pas partager avec les forces qui viendroient d'Eſpagne, l'honneur des premiers succès.

Requesens en admirant leur bravoure, ne ſ'aveugloit pas ſur le péril évident de ce paſſage; mais après ſ'être aſſuré de nouveau du gué, il réſolut d'en tenter l'épreuve. (8) En-

LIV. IX.

An. 1575.

(8) Un de ceux qui contribuèrent davantage à déterminer Requesens à tenter ce paſſage, fut un Seigneur Zélandois, qui étoit Gouverneur de Berg-op-zoom, appellé Jérôme Van-Tuil de Serooskerken, d'un nom encore très-connu dans la République des Provinces-Unies. Il connoiſſoit parfaitement toutes les Iſles de la Zélande, les bras de mer & les rivières qui les forment, & ce fut un

LIV. IX.

An. 1575.

flammé du desir de se rendre maître des isles orientales, il vouloit sur-tout s'établir dans celle de Schoven, la plus importante par elle-même, & celle qui offroit une retraite plus sûre aux flottes d'Espagne. On y trouve Ziric-zée, ville considérable, située sur la partie de la côte la plus intérieure, & qui est la plus grande de toutes ces isles. Requesens songeoit à en faire le centre de sa puissance dans ce canton, & à y rassembler les forces du Roi. Il fit aussi-tôt passer dans l'isle de Tolen trois mille hommes d'infanterie, composée en nombre égal d'Espagnols, d'Allemands & de Wallons; & s'y rendit lui-même bientôt après pour animer les troupes par sa présence. D'Avila reçut ordre en même temps d'y amener la flotte. On lui en avoit donné depuis peu le commandement, & l'on prit le parti d'y faire monter la moitié des troupes que Mondragoné devoit commander après la descente. L'autre moitié, également choisie dans les

de ses domestiques qui fonda le passage une seconde fois, & confirma le rapport, que les gens employés par d'Aranda avoient déjà fait.

les trois Nations, fut destinée au passage qu'on se propoisoit de commencer à la pointe la plus avancée de Filisland. Le canal y étoit plus large ; mais comme il avoit moins de profondeur dans le temps de la basse marée, on le préféra. On joignit aux quinze cents fantassins, qui alloient marcher, deux cents pionniers, afin de former les retranchements, dont les premiers auroient besoin de se couvrir lorsqu'ils auroient pris terre.

Déjà toutes les troupes étoient prêtes à s'embarquer, quand, pour animer de plus en plus leur courage, le Gouverneur jugea à propos de leur tenir le discours suivant, qu'il adressa plus particulièrement à ceux qu'il destinoit à passer le gué. “ Braves soldats, les
 „ exploits les plus difficiles vous sont
 „ les plus familiers. Un grand nom-
 „ bre d'entre vous se sont signalés
 „ dans deux occasions semblables à
 „ celle qui s'offre aujourd'hui. Mar-
 „ chez donc avec confiance. Vous dé-
 „ fendez la même cause, vous servez
 „ le même Roi, vous combattez les
 „ mêmes ennemis, vous obtiendrez
 „ le même succès. La protection di-
 „ vine récompensant la piété de notre

„ Maître, secondera vos efforts, &
 Liv. IX. „ accordera à vos armes les avanta-
 An. 1575. „ ges qu'elle ne vous a jamais refusés
 „ sur des Rébelles à l'Eglise & à leur
 „ Souverain. „

Cette courte harangue fut accueillie avec les plus vives acclamations. Les troupes qui devoient rester sur la flotte y montèrent, pendant que leurs camarades passèrent sur des barques qui les transportèrent à Filisland. On y fit attendre la flotte jusqu'à ce que ces derniers eussent traversé le canal. Jean Osorio d'Ulloa, Espagnol, les commandoit. C'étoit un des plus braves Officiers de cette Nation. Il s'étoit trouvé à l'épreuve qu'on avoit faite du gué, & il étoit un de ceux qui avoient conseillé avec plus de chaleur ce passage audacieux. Tel fut l'ordre qu'on y observa. Aussi-tôt qu'il fut nuit, la veille de Saint-Michel, dans le temps précis où la marée commençoit à baisser, Osorio entra dans la mer derrière les guides. Les Espagnols le suivoient immédiatement; les Allemands venoient ensuite & précédoient les Wallons; les pionniers fermoient la marche, dont le Capitaine Peralta faisoit l'arrière-garde avec une com-

pagnie de soldats de cette Nation. Le front des files n'étoit que de deux ou de trois hommes, afin qu'ils fussent plus ferrés. Comme ils ne marchaient que sur la crête de l'espèce de banc de terre qui leur donnoit passage, ils offroient moins de facilité aux approches de l'ennemi & aux tentatives qu'il pourroit faire pour les troubler dans cette route également hardie & pénible. Les Rébelles avoient pénétré l'entreprise. Aussi-tôt qu'ils eurent appris que les Royalistes étoient entrés dans l'eau, ils firent avancer sur leur flanc, à droite & à gauche, leur flotte, & sur-tout les petits bâtimens, à l'aide desquels ils pouvoient en approcher de plus près. Ils commencèrent d'abord par faire de loin de grandes décharges d'artillerie; mais l'obscurité de la nuit empêchoit qu'on ne pût diriger les coups, & servoit de rempart aux braves soldats qui passoient le gué. Tant que la marée fut basse les barques ennemies ne purent s'approcher; mais lorsque le flux commença, la flotte rebelle profitant de l'élévation de l'eau, avança contre les Espagnols, & les réduisit plus d'une fois aux plus terribles extrémités. On ne peut peindre leur

Liv. IX.

An. 1575.

LIV. IX.

An. 1575.

étrange situation & l'embarras extrême où ils se trouvoient tout à la fois de hâter le pas, de ne pas rompre leurs files, de surmonter la résistance de l'eau, & encore plus de repousser les attaques des ennemis. Ceux-ci ne les incommodoient pas seulement par le feu de leur artillerie, mais ils les frap-
poient à coups redoublés avec de longues perches; ils les atteignoient avec des crochets armés de fer, ils employoient toutes sortes d'armes pour les harceler, & faisoient les plus grands efforts pour arrêter leur marche, ou du moins pour les mettre en déroute. Les Royalistes soutenoient ces étonnantes difficultés avec une intrépidité plus étonnante encore. Ils avançaient sans se rompre, & se défendoient en même temps avec leurs piques. Mais ils eussent infailliblement succombé, si les ténèbres de la nuit ne les eussent favorisés & n'eussent empêché les deux divisions de la flotte ennemie de pouvoir combiner leurs attaques. Enfin ils achevèrent de passer le canal dans l'intervalle du temps nécessaire pour n'avoir rien à craindre ni de la marée, ni des navires ennemis.

Echappés d'un si grand péril, ils

pensèrent tomber dans un danger nouveau & plus redoutable en arrivant à terre. Un corps considérable de troupes les y attendoit & sembloit bien préparé à les attaquer. Mais ces lâches après avoir à peine essuyé la première décharge des Espagnols, se retirèrent dans l'intérieur de l'isle, où quelques-uns de leurs camarades s'étoient retranchés. (9) L'entreprise des Royalistes ne réussit pas néanmoins sans quelque perte. Les pionniers qui les accompagnoient furent surpris par la marée, & n'étant plus à temps de retourner en arrière, ils furent presque tous noyés. Peralta, loin de continuer sa route, fut obligé d'aller rejoindre la flotte avec la compagnie qu'il commandoit. Il n'y eut de tué que le Capitaine Isidore Pacheco, & un petit nombre de soldats parmi ceux qui passèrent. Quelques-uns périrent de leurs blessures, ou succombèrent accablés de fatigues au milieu de l'eau. Du reste toutes les circonstances de cette merveilleuse expédition la rendront une

Liv. IX.

An. 1575.

(9) Charles Boifot ayant été tué des premiers coups, les troupes qu'il commandoit se découragèrent aussi-tôt.

des plus mémorables de la guerre de
LIV. IX. Flandre; & l'on peut dire avec vérité,
An. 1575. qu'au-lieu d'être ensevelie en quelque
forte dans les ténèbres, elle méritoit d'être éclairée du plus beau jour.
(10) Rivas, Gouverneur de la ville & de la citadelle de Cambrai, qui s'étoit trouvé dans le passage tenté pour le secours de Tergoës, eut aussi part à celui-ci. C'est de lui qu'on tient les détails des deux expéditions. En les comparant ensemble, il pensoit que si la première étoit digne de la préférence par la nouveauté & la hardiesse du projet; la seconde sembloit aussi la mériter par la multitude des obstacles qu'elle avoit éprouvés.

Quoi qu'il en soit, aussi-tôt que les Royalistes eurent gagné le rivage, ils

(10) Il y eut une aurore boréale pendant cette nuit. Les Espagnols regardant ce phénomène comme un miracle, qui sembloit leur promettre le secours du Ciel, en conçurent un si heureux augure, qu'ils bravèrent avec joie les dangers de la traversée auxquels ils alloient s'exposer. Le crédule Strada ajoute, au récit de cette aurore boréale, la circonstance d'un cercle lumineux qui entouroit, en forme de gloire, la tête de Requesens au départ de ses troupes, & qui, selon lui, leur présagea la victoire.

en instruisirent la flotte par des signaux dont on étoit convenu. Les soldats qui y étoient, descendirent à terre, & se réunirent aux premiers. Tous ensemble se portèrent avec résolution sur les Rébelles, & les chassèrent sans peine de l'Isle entière de Duveland. Il restoit à traverser le canal qui sépare cette isle de celle de Schoven; & pour remplir les vues qu'on avoit, il falloit s'établir dans cette dernière isle, & s'emparer ensuite de Ziriczée. Ce canal est large d'un peu moins d'une lieue, mais les ennemis campoient sur la rive opposée, & sembloient attendre les troupes du Roi pour tomber sur elles avec avantage. Toutefois les Royalistes, animés par leurs premiers succès, n'en montrèrent pas moins de résolution. Mondragoné & d'Avila voulurent partager le péril. L'exemple des chefs augmenta l'ardeur des soldats. (11) Rien ne résiste à leur valeur ordinaire. Les ennemis, qui n'étoient braves que lorsque le danger étoit éloigné, prirent honteusement la fuite à la vue des

LIV. IX.

An. 1575.

(11) Ce passage fut très-difficile, à cause de la boue qui étoit au fond de ce canal.

Royalistes, & se sauvèrent dans Ziricée.

LIV. IX.

AN. 1575.

Cette Ville est située près du canal qui sépare les deux isles, & auquel elle communique du côté de Duveland par un canal plus petit, creusé de main d'homme, & qui conduit en quelque sorte la mer au milieu de son enceinte. Le terrain des environs ne peut être plus renforcé, & il étoit facile de l'inonder en coupant les digues. Du reste, cette Place n'est entourée que d'une mauvaise muraille; son fossé n'est pas meilleur. Les habitants ne fondoient leurs espérances que sur un grand secours que le Prince d'Orange leur avoit promis, & sur les approches de l'hiver, dont ils croyoient que les Royalistes ne pourroient supporter les incommodités & la rigueur. D'ailleurs les Rébelles avoient fortifié trois postes sur les côtes de l'isle; savoir, au septentrion Brouershaven & Bommene, qui l'un & l'autre avoient un port; & au midi la Pointe que forme l'isle entre le village de Borendam & Ziricée.

Les Royalistes songèrent à s'emparer de ces postes avant de commencer le siège. Celui de Brouershaven n'ayant

pas résisté, ils passèrent à celui de la Pointe. Une ardeur imprudente leur fit sur-le-champ tenter l'assaut. Ils y perdirent soixante Espagnols. Peralta y fut tué, & il y périt quelques soldats Allemands & Wallons. Irrités de ce mauvais succès, ils brûloient du desir d'en réparer la honte, & se préparoient à une seconde attaque; mais la garnison ne jugea pas à propos de les attendre; & après avoir mis le feu au fort, elle se réfugia dans Ziricée. Bommene restoit encore. Ce poste étoit le mieux fortifié, & sembloit aussi devoir être mieux défendu. Le Capitaine Du Lis, François, y commandoit. C'étoit un brave Officier. Il avoit sous ses ordres l'élite des autres nations qui servoient les Rébelles, & qui étoient tous bien résolus de tenir long-temps, & de recouvrer en cette occasion l'honneur qu'ils avoient perdu dans les actions précédentes. Le fort de Bommene étoit inattaquable dans le temps de la haute marée. L'eau montoit alors dans le fossé, & pénéroit dans le canal, qui partageoit le fort en deux parties. Les bâtimens ennemis, qui pouvoient y entrer, favorisoient autant les assiégés qu'ils incom-

ferent les Espagnols. Ces derniers y perdirent cent cinquante hommes qui furent tués, & eurent plus du double de blessés. Malgré cet échec ils revinrent le lendemain à la charge; & pour mieux prendre leur revanche, ils formèrent en même temps plusieurs attaques; mais un désespoir furieux transportant les guerriers des deux partis, qui étoient tous également déterminés à vaincre ou à mourir, personne ne recula. Les Royalistes avoient affailli le fort pendant le reflux, comme ils se l'étoient proposé. Les Rébelles firent face par-tout, & soutinrent vivement ce second assaut. Le moment étoit critique. On flotloit de part & d'autre entre l'espérance & la crainte; mais les motifs étoient bien opposés. Les Espagnols qui redoutoient le retour de la marée, se flattoient de le prévenir & d'emporter le fort. Les soulevés comptoient résister jusqu'à ce que la marée remontât, & trembloient d'être forcés auparavant. Cependant le carnage étoit affreux & la perte horrible des deux côtés. Le succès étoit encore incertain. Enfin on combattoit depuis six heures, quand les assiégeants s'apperçurent du flux. Ranimant alors

LIV. IX.

An. 1575.

toutes leurs forces, ils firent un der-
 Liv. IX. nier effort, que les assiégés, déjà affoi-
 An. 1575. blis par la longueur de l'action, ne pu-
 25 Octob. rent soutenir. Ils se défendirent néan-
 moins jusqu'au dernier soupir. Personne
 ne se rendit, & tous, sans exception,
 furent taillés en pièces. (13) La perte
 des assiégeants fut de deux cents morts,
 & d'un plus grand nombre de blessés.
 Presque tous les Officiers des nations
 dont l'armée Espagnole étoit compo-
 sée, se signalèrent dans ce redoutable
 assaut. On distingua, parmi les Italiens,
 les deux frères de Monti, neveux de
 Vitelli, Raphaël Barberin, & Curtio
 Martinenguo, qui s'exposèrent comme
 de simples soldats, & bravèrent les plus
 grands périls.

L'armée du Roi ne perdit pas de
 temps, & aussi-tôt après la conquête
 de ces forts, elle attaqua Ziriczée. (14)

(13) Les valets de l'armée & les vivan-
 diers, exécutant les ordres qu'on leur avoit
 donnés de battre le tambour sur la fin de l'at-
 taque, & de s'approcher en ordre comme des
 troupes réglées, découragèrent si fort la gar-
 nison, que les assiégeants surmontèrent enfin
 sa résistance.

(14) Le Grand-Bailli de Ziriczée se voyant
 attaqué à l'improviste, fut adroitement trom-

Il n'y avoit de difficile dans cette entreprise, que d'intercepter les secours qui du grand canal passoient dans celui qui entre dans la ville, & y entretenoient l'abondance. Le Seigneur de Dorp, brave & vigilant Capitaine, étoit Gouverneur de Ziriczée. Il avoit assuré la communication du petit canal avec le grand, en fortifiant les deux bords du premier jusqu'au point de sa réunion avec le second. Il avoit encore inondé les environs de la Place à l'arrivée des Espagnols, & il leur avoit enlevé l'espoir de l'emporter d'assaut. La Ville recevoit donc des secours abondants & faciles. La flotte royale, quoique postée avantageusement, & secondée de ses galères, ne pouvoit les arrêter, & le siège n'a-

LIV. IX.

AN. 1575.

per les Espagnols. Il feignit de venir traiter de la capitulation, & demanda permission d'aller parler aux Capitaines de plusieurs vaisseaux Hollandois, qui étoient proche, pour les y comprendre. Mais il n'y fut que pour se concerter avec eux sur les moyens de secourir Ziriczée. Continuant sa manœuvre, & s'étant rendu dans la ville, sous prétexte d'obtenir des habitants la ratification de ce dont il étoit convenu sur la reddition de la Place, il ne songea plus qu'à y faire la plus vigoureuse défense.

vançoit qu'avec la plus extrême lenteur.

LIV. IX.
 An. 1575. Déjà la saison du froid arrivoit; mais il fut si doux cette année, que la navigation des canaux n'en fut pas interrompue. Mondragoné, qui commandoit le siège, n'épargnoit rien pour empêcher le secours. Il commença par fermer le petit canal. Il forma sur son embouchure une forte estacade de gros pieux, & fit avancer quelques-uns de ses plus grands vaisseaux pour les garder. Ces travaux, qui se faisoient sous le feu continuel des ouvrages élevés sur les deux bords du canal, coûtoient beaucoup de sang. Mais Mondragoné ne se relâchoit pas, & faisoit tous les avantages qu'il pouvoit se procurer. Il y a deux petites isles voisines l'une de l'autre à l'entrée du grand canal, dans la partie qui tient au petit canal. Mondragoné appuya sur la pointe de l'isle la plus avancée, où le canal est le plus étroit, une estacade aussi forte que la première, & il la prolongea des deux côtés jusqu'au rivage. Pour en assurer l'effet & barrer encore mieux le passage, il fit tendre de grosses chaînes de fer en travers. Il ajouta à ses travaux une bonne re-

doute, qu'il plaça sur la rive voisine de Duveland. Il voulut même embrasser dans son attaque les deux bords fortifiés du canal qui conduit à la Ville; l'on construisit par ses ordres sur la tête de chacune des digues qui le contiennent, deux nouveaux forts destinés à fermer plus exactement l'entrée à tous les bâtimens qui tenteroient de s'introduire dans la Ville assiégée. Raphaël Barberin en donna le conseil. Il étoit en correspondance intime avec Vitelli. Celui-ci, qui n'avoit pu se trouver en personne à cette entreprise, lui accordoit toute sa confiance, & se reposoit sur lui de tous les événemens.

Les Espagnols avançoient peu à peu, & resserroient de plus en plus les assiégés. Ces derniers redoubloient de vigilance, & jusqu'à ce que les travaux des assiégeants eussent été entièrement construits, ils ne cessèrent de se procurer des secours de toutes manières. Le Comte de Hohenloë leur en conduisit un très-considérable au commencement du mois de Février; mais ce fut le dernier qui entra dans la Ville par le canal. L'estacade, placée à son embouchure, fut enfin si bien assurée, & le

LIV. IX.

An. 1575.

An. 1576.

passage si exactement fermé, que cette
 LIV. IX. voie leur resta interdite. Les Rébelles
 An. 1576. se tournèrent d'un autre côté. On avoit
 fait des coupures en divers endroits sur
 la principale digue du grand canal, afin
 d'inonder les environs de la Ville. La
 plus large se trouvoit proche du vil-
 lage de Dreifcher, situé vers le mi-
 lieu du canal. Ils voulurent pénétrer
 dans l'isle par cette ouverture, & se-
 courir Ziriczée en traversant l'inonda-
 tion. Ils étoient convenus avec les affié-
 gés qu'on enverroit de la Ville au-de-
 vant d'eux, de petites barques qui rece-
 vroient les munitions qu'on apporte-
 roit, & que le peu de profondeur de l'eau
 ne permettroit pas aux grands bâti-
 ments de conduire plus loin. Le Comte
 d'Hohenloë ne voulut confier cette en-
 treprise à personne, & prit le parti de
 la commander lui-même. Mais les Es-
 pagnols, qui campoient presque tous
 sur la digue, parce que le terrain des
 campagnes voisines étoit couvert d'eau,
 & qui la gardoient avec la plus exacte
 vigilance, s'opposèrent avec tant d'a-
 vantage aux efforts des vaisseaux en-
 nemis, qu'ils ne purent remplir leur
 projet. Ce fâcheux événement, loin de décou-

rager le Prince d'Orange, ne fit qu'ex-
 citer son ardeur. Comme tout autre Liv. IX.
 moyen de secourir Ziriczée étoit im- An. 1576.
 possible, il résolut de le tenter de nou-
 veau avec un armement plus redouta-
 ble. Les Rébelles rassemblèrent donc
 tout ce qu'ils purent de navires, d'hom-
 mes & de vivres. Le Prince lui-même
 voulut animer l'entreprise par sa pré-
 sence; & Boifot, Amiral de Hollande,
 l'homme de son parti, qui entendoit le
 mieux la marine, en fut particulière-
 ment chargé. Le Prince s'approcha sur
 la fin de Mars, avec la haute marée,
 de la coupure de Dreischer; attaqua
 les Espagnols, & les mit d'abord un
 peu en désordre. Il en tua quelques-
 uns, il enleva de dessus la digue plu-
 sieurs pièces de canon; mais il ne put
 porter plus loin ses avantages. Le cou-
 rage des Royalistes s'étant enflammé
 par le péril, & le retour du reflux ayant
 secondé leur défense, ils repoussèrent
 de toutes parts l'ennemi. Beaucoup de
 soldats furent tués, un grand nombre
 submergés: Boifot lui-même y pé-
 rit; (15) son vaisseau, qui étoit très-

(15) C'étoit l'Amiral de Hollande qui avoit

sur le vaisseau qui l'y conduisoit. (16)

Sa perte fut très-funeste aux affaires du Roi. Il étoit alors chargé de l'administration des affaires de la guerre en Flandre, & c'étoit sur lui qu'en rouloient tous les détails. Il jouissoit de la plus grande réputation, & il soutint avec éclat dans les guerres des Pays-Bas la gloire qu'il s'étoit acquise dans celles d'Italie.

Mais quelque fâcheuse que fût cette mort, celle de Requesens, qu'une fièvre emporta en cinq jours à Bruxelles, eut des suites bien plus terribles. Les chagrins les plus cuisants avoient précédé sa maladie. L'extrême besoin d'argent où il se trouvoit, lui causoit les plus grands embarras. L'Espagne ne lui en fournissoit point. La Flandre étoit épuisée. Une partie de la Cavalerie Espagnole s'étoit mutinée peu de temps avant qu'il mourût; & la nation qu'il gouvernoit en avoit conçu le ressentiment le plus vif. Craignant qu'elle ne reprît les armes malgré lui pour repousser les entreprises des mutins, il

LIV. IX.

An. 1576.

5 Mars.

(16) Strada assure que Vitelli mourut au siège de Zirczée. De Thou s'explique sur sa mort comme le Cardinal Bentivoglio.

LIV. IX. An. 1576. avoit été contraint de déroger aux dispositions du Duc d'Albe, qui l'avoit désarmée, & de lui permettre de s'armer. Il ne leur étoit arrivé d'Espagne que quatre navires, d'une grandeur médiocre, avec un petit nombre de soldats, & il s'en falloit de beaucoup que l'armement qu'on préparoit dans ce Royaume, répondît aux espérances dont on l'avoit flatté. Dans cette position il s'abandonnoit aux plus vives inquiétudes. Les difficultés du siège de Ziriczée lui paroissoient insurmontables, & il ne prévoyoit plus que des malheurs. L'agitation cruelle de son esprit ne contribua pas peu à altérer sa santé. Il tomba malade, & mourut, laissant après lui une plus grande réputation de bonté & d'habileté dans la paix, que de valeur & de capacité pour la guerre. Quoique la comparaison qu'on en faisoit avec le Duc d'Albe ne lui fût pas avantageuse, néanmoins les plus sensés d'entre les Espagnols lui rendoient justice, & pensoient que si on avoit réuni leurs talents de manière que le Duc d'Albe, uniquement appliqué aux travaux de la guerre, eût laissé le Commandant à la tête de l'administration civile, on n'eût rien eu à désirer

pour le succès des affaires confiées à leurs soins. (17)

LIV. IX.

AN. 1576.

La mort de Requesens fut suivie des plus grands troubles. Elle excita des mouvements affreux & un bouleversement universel. Jamais la Flandre n'éprouva dans le cours de la guerre dont on donne ici l'histoire, un si violent orage. L'anarchie s'empara du Gouvernement; la discorde souffla la révolte dans tous les esprits; les troupes du Roi devenues ennemies, se massacrèrent avec fureur. Leurs cruelles dissensions étouffèrent en un instant le fruit de leurs travaux, & ternirent l'éclat de leurs triomphes. Les Grands, divisés entre eux, s'arrogèrent en différents endroits le nom & la qualité de Gouverneur; les Provinces se désunirent de sentiments. Nul concert dans leurs vues & leurs opérations. Les Princes voisins ne déguisant plus leurs ambitieux desseins, s'apprêtèrent à les envahir. De nouvel-

(17) Requesens étoit un homme d'Etat d'une grande sagesse & d'une prudence long-temps éprouvée dans les affaires les plus importantes. *Vir summâ animi moderatione & prudentiâ, longo rerum usu confirmatâ peditus*, dit de Thou.

les armées étrangères y portèrent leurs ravages. La bonne foi publique & la fidélité particulière en furent bannies. Des saccagemens atroces, des sièges meurtriers & destructeurs, des violences inouïes, des haines incroyables, & dont la férocité l'emportoit sur celle des ennemis les plus acharnés, offroient de toutes parts des spectacles horribles. Le récit qu'on en va faire pénétrera sûrement de la plus vive compassion l'ame du Lecteur, qui ne pourra s'empêcher de s'attendrir sur le sort de la malheureuse Flandre, qui en fut le théâtre & la victime. (18)

(18) La situation des Hollandois étoit d'autant plus fâcheuse immédiatement avant la mort de Requesens, que la Reine Elisabeth sembloit les abandonner, parce qu'ils avoient pris quelques vaisseaux Anglois, sous prétexte qu'ils étoient chargés de marchandises, qui appartenoient à l'ennemi. Ce fut dans cette circonstance que le Prince d'Orange proposa à tous ceux qui aimoient la liberté de s'embarquer, d'emporter leurs meilleurs effets, & d'aller chercher ailleurs une autre patrie, après avoir percé toutes les digues, & détruit tout ce qui pourroit empêcher la submersion totale de la Hollande. Mais ayant apaisé Elisabeth, ils reprirent courage. Quelques Historiens pensent qu'ils lui offrirent dès-lors de

Requesens, emporté en cinq jours par la maladie, n'avoit pas eu le temps de se nommer un successeur avant que de mourir. Ce fut un grand malheur. Le Roi lui avoit donné à tout événement des Lettres-Patentes par lesquelles il lui donnoit le droit de se faire remplacer. Mais la violence du mal lui enleva si rapidement la connoissance, qu'il ne put rien régler à cet égard, & l'on ne jugea que par quelques indices, qu'il auroit laissé le commandement de l'armée au Comte Pierre-Ernest de Mansfeld, & l'administration des affaires civiles au Comte de Berlaymont. (19) C'étoient

LIV. IX.

AN. 1576.

se mettre sous sa protection. Elle les refusa. Mais en même temps ayant exhorté l'Ambassadeur d'Espagne d'engager son Maître à se réconcilier avec ses Sujets de Flandre, elle ne lui dissimula pas, que si ses conseils n'étoient pas suivis, elle étoit résolue d'accepter leurs offres, afin que les François, ennemis naturels de l'Angleterre, auxquels les malheureux Flamands seroient obligés d'avoir recours, ne pussent établir sur eux leur puissance.

(19) Si l'on en croit Strada, Requesens se voyant dans un danger très-imminent de mort, fit dresser les Lettres par lesquelles il établissoit le Comte de Berlaymont Gouverneur des Pays-Bas; & il donnoit le comman-

de tous les Grands de la nation, ceux
 Liv. IX. qui s'étoient conciliés davantage la con-
 An. 1576. fiance du Roi, & dont il estimoit plus le
 courage & la prudence. Le Conseil
 d'Etat s'empara de l'autorité à la mort
 du Gouverneur; & dépêchant aussi-tôt
 en Espagne pour instruire Philippe de
 cet accident fâcheux, il exposa au Roi,
 dans le plus exact détail, les besoins de
 la Flandre. Les dispositions provisoires
 du Conseil furent approuvées de ce
 Monarque, qui promit en même temps
 d'envoyer au plutôt un Gouverneur
 qui seroit agréable aux Provinces. En
 attendant, l'administration tomba en-
 tre les mains des Flamands; mais si
 un Gouvernement, dont l'autorité est
 chancelante, s'avilit, celui où les con-
 seils sont intéressés & jaloux, court à
 grands pas vers sa perte; & il n'est
 que trop ordinaire que ceux qui gou-
 vernent les Empires dans des con-
 jonctures aussi malheureuses, immolent
 à leurs passions le bien public, n'y fas-
 sent naître des troubles, & n'en causent
 bientôt la ruine. Le Conseil n'eut pas
 plutôt

dement de l'armée au Comte de Mansfeld.
 Mais il ne vécut pas assez pour les signer, &
 le Conseil d'Etat n'y eut aucun égard.

plutôt pris les rênes de l'Etat, qu'on commença à appercevoir les plus grandes incertitudes dans toutes les parties de son administration. On obéissoit mal ; on respectoit peu des loix qui avoient été formées dans le sein de la discorde , & dictées par la jalousie. (20) Philippe de Croy , Duc d'Arſchot , Gouverneur de la Province propre de Flandre , tenoit le premier rang dans le Conseil par la noblesse de son sang , par ses richesses & par ses alliances. La plupart des membres du Gouvernement lui étoient attachés & suivoient ses impressions , & il n'y en avoit aucun à qui la haine des Espagnols , autant que l'amour de la Patrie , n'inspirât le dessein d'en rétablir la liberté , & d'en étendre les privilèges.

Le Prince d'Orange ne resta pas tranquille dans des circonstances aussi favorables. Il étoit trop habile pour n'en pas sentir l'importance , & trop actif pour n'en pas profiter. Il eut à peine

(20) Les membres du Conseil d'Etat étoient divisés en deux partis. On appelloit Espagnols ceux qui étoient attachés à l'Espagne ; les autres portoient le nom de Patriotes.

LIV. IX. appris la mort du Commandeur, qu'il
An. 1576. fit agir ses partisans, & insinuer dans
toutes les Provinces tout ce qui pou-
voit leur inspirer les sentiments dont
il étoit animé. Voilà le temps, disoit-
on, de réunir la Flandre, & d'y rap-
peller la concorde & la paix. Enfin le
hasard, ou plutôt la justice divine a
remis l'autorité entre les mains des
Flamands; il est de leur devoir de ne
la plus laisser reprendre aux Espa-
gnols. Il y a trop long-temps que la
Nation est en proie à leur tyrannie.
C'est maintenant qu'on doit secouer
le joug de l'esclavage, & s'assurer à
jamais la possession de l'ancienne liber-
té. L'univers approuvera cette entre-
prise, & la Nation n'en doit pas crain-
dre les suites. Réduite à la misère la
plus déplorable, pourroit-elle tomber
dans un état plus triste & plus cruel?
Elle peut défier en quelque sorte ses
ennemis d'augmenter ses malheurs.
C'est ainsi que le Prince d'Orange tâ-
choit d'échauffer les esprits, & d'y
transmettre les passions qui l'enflam-
moient. Il y trouva une facilité éton-
nante, & bientôt l'on vit éclater de
toutes parts le plus violent incendie.

La révolution fut d'autant plus su-

bite , que les Espagnols y donnèrent l'occasion la plus spécieuse , par une nouvelle mutinerie. Elle révolta la Nation entière. Les partisans de l'Espagne même en partagèrent le ressentiment. On a déjà vu qu'une partie de la cavalerie Espagnole s'étoit mutinée avant la mort de Requesens ; mais ce désordre avoit été bientôt réparé. Cette troupe , dépourvue du secours de l'infanterie , n'auroit pu soutenir long-temps sa révolte ; & comme on s'étoit empressé d'ailleurs de la satisfaire , elle étoit rentrée dans le devoir. Ziricée s'étoit rendue depuis cet événement , & par un des articles de la capitulation elle s'étoit rachetée du pillage , moyennant deux cents mille florins. Cette convention irrita les troupes , & sur-tout les Espagnols , à un point qu'on ne peut exprimer. Ils s'étoient d'abord flattés de l'espoir de saccager cette Ville infortunée , & de se dédommager par-là du retard de leur paie & du peu de récompense qu'on donnoit à leurs travaux. Depuis la capitulation ils prétendoient du moins que la somme convenue pour le rachat du pillage , leur fût distribuée. On ne jugea pas à propos

Liv. IX.

An. 1576.

LIV. IX. de contenter leurs desirs. Ce fut alors
 AN. 1576. que les troupes se voyant frustrées de
 toutes leurs espérances, en conçurent
 le plus vif ressentiment. Sur-le-champ,
 sans s'inquiéter, ni du péril qu'elles
 couroient, ni du préjudice qu'elles
 alloient causer aux affaires du Roi dans
 une occurrence si critique, elles n'é-
 coutèrent plus que leur indignation,
 14 Juillet. & prirent les armes. Elles observèrent
 les formalités qu'on a exposées ci-
 dessus. Elles destituèrent leurs chefs,
 s'en donnèrent de nouveaux, & pla-
 cèrent un Elu à leur tête. (21) Sor-
 tant ensuite brusquement de Zélande,
 elles rentrèrent dans le Brabant, afin
 de s'emparer de quelque Place confi-
 dérable, ou d'un Château en état de

(21) Les Espagnols s'irritèrent sur-tout de voir payer à leurs yeux le Régiment Allemand du Comte d'Altaemps, en garnison à Anvers, qu'on licencia pour obvier aux suites des querelles que son Colonel avoit eues avec Champigni, Gouverneur de cette Ville. Strada prétend même qu'Altaemps se plaignit, en plein Sénat, de ce qu'on sacrifioit des troupes affidées, & qui étoient disposées à attendre encore plusieurs mois leur solde sans murmurer, à la haine de Champigni, qui vouloit livrer sa Place au Prince d'Orange.

défense, où elles pussent se fortifier, & d'où elles fussent à portée de dévaster les environs & de s'indemniser avec usure du prix qu'on refusoit à leurs travaux & à leurs succès. Les mutins tentèrent d'abord de se rendre maîtres de Bruxelles; mais ils échouèrent ainsi qu'à Malines. Cependant le Comte de Mansfeld s'aboucha avec eux, par ordre du Conseil d'Etat, & fit ce qu'il put pour les amener à un accommodement raisonnable. Il leur promit cent mille florins comptant, sur la somme que la ville de Ziriczée avoit promise, & trois montres qui leur seroient délivrées sur le premier argent qu'on recevroit d'Espagne. Mais ses offres ne furent point écoutées. Les mutins refusèrent toute espèce d'arrangement. Ils ne purent néanmoins s'établir en Brabant, & allèrent décharger leur fureur sur la Flandre proprement dite, où ils se rendirent maîtres, lorsqu'on s'y attendoit le moins, d'Alost, une des meilleures villes de cette Province.

LIV. IX.

An. 1576.

25 Juillet.

Elle offroit plus de facilités à leurs desseins, qu'elle n'étoit forte. Située à peu près à distance égale de Bruxelles & de Gand, cette Ville n'est guè-

res plus éloignée de celle d'Anvers.
 LIV. IX. L'armée de Zélande n'y eut pas plu-
 tôt arboré l'étendart de la révolte,
 An. 1576. que presque tous les Espagnols, répan-
 dus dans le reste des Pays-Bas, vinrent
 se joindre à elle. Ils augmentèrent les
 fortifications de cette Ville avec une
 extrême diligence, & commencèrent
 à traiter les Habitants avec la plus
 grande dureté. Ils portèrent ensuite
 le ravage dans les environs, & exi-
 gèrent des contributions exorbitantes.
 Le Conseil d'Etat, indigné au dernier
 point de leur audace, fit armer les
 Peuples de toutes parts pour s'opposer
 à leurs excursions.

Jérôme Rhoda, Jurisconsulte Espa-
 gnol, que le Duc d'Albe avoit fait
 Président du Conseil des troubles, exer-
 çoit encore cet emploi, & étoit en
 horreur aux Flamands, tant par ses
 qualités personnelles qui le rendoient
 digne de ce ministère odieux, que par
 la manière dont il en remplissoit les
 fonctions. Le peuple de Bruxelles ému
 au récit des maux que les mutins pré-
 paroient à la Flandre, se souleva.
 Rhoda & les Mestres-de-Camp Julien
 Romero & Alfonse Vargas, Comman-
 dant de la cavalerie de l'armée royale,

pensèrent devenir les victimes de cette rébellion. Tous les trois se trouvèrent exposés au plus grand péril, & se sauvèrent à peine au Palais du Roi. Il fallut, pour appaiser le peuple, emprisonner Rhoda, dont le fils fut massacré dans le tumulte. (22) Les Espagnols voyant un déchaînement universel contr'eux, songèrent à se mettre à l'abri des entreprises de leurs ennemis, & à parer les coups qu'on alloit leur porter. Sanche d'Avila tenoit alors le premier rang parmi eux. Il lui étoit bien dû par son âge, ses emplois & sa réputation. Il ne perdit pas de temps, & engagea tous les autres

LIV. IX.

AN. 1576.

(22) De Thou & Strada disent que ce ne fut qu'un domestique de Rhoda qui fut tué dans cette émeute. C'est ce même Rhoda, membre de l'ancien Conseil d'Etat, qui dirigea depuis les Espagnols par ses conseils, jusqu'à l'arrivée de Dom Juan d'Autriche. S'étant échappé de Bruxelles, & retiré dans le château d'Anvers, il prétendoit y représenter le Conseil d'Etat, & il y publioit des Ordonnances, comme si elles fussent émanées de son autorité. *Copius ejus gentis (Hispanicæ) ducem se dedit Rhoda pars ante Senatûs; & tunc ad cohortes transgressus, jus omne Imperii ad se trahens, velut in unum residente collegio,* dit Grotius.

Chiefs & quelques Colonels Allemands
 LIV. IX. à s'assembler avec lui, pour délibérer
 An. 1576. sur ce que le bien du service du Roi
 & leur intérêt personnel pouvoient exiger d'eux dans une occasion si délicate. On convint d'un lieu où chacun se rendit, & on y résolut de réunir promptement en un seul corps toutes les troupes qui étoient encore soumises à leurs ordres, & de prévenir les troupes des Etats. On appellera désormais de ce nom les milices nationales, que les Etats armèrent contre les Espagnols & contre les troupes étrangères qui étoient au service du Roi. On se couvrit néanmoins des deux côtés du nom du Roi. Chaque parti ne manqua pas de justifier ses entreprises par les motifs de fidélité & de zèle pour les intérêts du Souverain. Tel est le désordre des guerres civiles. On s'efforce de consacrer les plus mauvaises causes par les prétextes les plus honnêtes; & l'on ne vient que trop souvent à bout de faire prendre le change.

La résolution prise par les chefs de l'armée Espagnole étoit sage; mais il n'étoit pas facile de l'exécuter. Une très-grande partie de leur infanterie

& de leur cavalerie étoit dispersée dans des Places très-éloignées les unes des autres, & qu'il ne falloit pas laisser sans garnison. On ne pouvoit donc en tirer que des détachemens peu nombreux, qui marchant séparés les uns des autres jusqu'à ce qu'ils eussent pu se joindre, ne pouvoient être assez forts pour ne pas éprouver des obstacles presque insurmontables à leur réunion, si les Flamands prenoient des mesures pour l'empêcher. Les Espagnols étoient maîtres des Châteaux d'Anvers, de Gand, de Valenciennes, d'Utrecht, & de quelques autres Forteresses moins considérables. D'Avila étoit Gouverneur du Château d'Anvers, & Mondragoné, qui n'avoit pas encore quitté la Zélande, de celui de Gand. Romero commandoit à Lières, ville d'une grande conséquence au centre du Brabant; & Mastrecht étoit occupée par plusieurs compagnies d'infanterie Allemande. On ne pouvoit tirer aucun détachement de ces villes, qu'il étoit important de conserver, & ce ne fut que des autres endroits, où les Espagnols étoient établis, qu'ils commencèrent à défiler en aussi grand nombre qu'il leur fut pos-

 LIV. IX.

An. 1576.

LIV. IX. An. 1576. fible. Ils avoient deſſein de ſe porter à Anvers auſſi-tôt qu'ils auroient pu former un corps d'armée, & de ſ'assurer de cette Ville, grande, riche & bien ſituée. Ils eſpéroient y recevoir d'Eſpagne de puiffants ſecours, & ils ſ'attendoient qu'il leur en viendroit auſſi d'Allemagne & d'Italie par Maſtreicht. Mais toutes ces diſpoſitions exigeoient bien du temps. Heureuſement pour les Eſpagnols que les préparatifs de leurs ennemis n'en demandoient pas moins, & bientôt on fut réduit des deux côtés à diſputer d'adreſſe pour en gagner; c'eſt à ce but que tendirent les meſſages fréquents que d'Avila envoyoit au Conſeil d'Etat, & qu'il en recevoit. On ſe plaignoit réciproquement des démarches que l'on faiſoit dans les deux partis; & pour mieux couvrir ſes deſſeins, on en vint juſqu'à laiſſer entrevoir quelque deſir de ſ'arranger. Plusieurs membres du Conſeil d'Etat ſ'abouchèrent à Villebroech, village éloigné de Bruxelles de deux lieues, avec d'Avila & quelques Colonels des troupes Allemandes; mais on n'y convint preſque de rien, ſi ce n'eſt de rendre la liberté à Rhoda, qu'on avoit emprisonné, & de permettre à Ro-

mero & à Vargas de sortir de cette Ville, où ils avoient été retenus jusqu'alors.

LIV. IX.

An. 1576.

La défiance réciproque ne faisant qu'augmenter de plus en plus, les Etats se hâtèrent d'achever leurs préparatifs. Ils avoient plus de facilité que les Espagnols, parce que toutes les Provinces, à l'exception du Luxembourg, entroient dans leurs vues, & étoient fermement déterminées à ne plus souffrir en Flandre ni Espagnols ni aucune autre espèce de troupes étrangères. Le Seigneur de Champigni, frere du Cardinal de Granvelle, étoit toujours Gouverneur d'Anvers, où le Baron d'Herbestein se trouvoit en garnison avec une partie de son régiment Allemand. Tous les deux s'étoient engagés envers d'Avila & les Colonels Allemands, de ne point permettre l'entrée de cette Ville aux troupes nationales, & d'Avila leur avoit promis en même temps de ne pas introduire dans le château un plus grand nombre d'Espagnols. Mais les Etats parvinrent à les attirer secrètement dans leur parti, & à gagner même le reste du régiment d'Herbestein, au moyen de quelques intelligences qu'ils s'étoient ménagées

à Maftreicht, où la seconde division de
 LIV. IX. ce régiment étoit en garnison. Ils se
 An. 1576. furent à peine procuré ces avantages,
 qu'ils se crurent être assez forts pour
 ne plus garder de mesures avec les Es-
 pagnols.

Après qu'on eut donné ordre à de
 gros corps de cavalerie & d'infanterie
 de s'approcher de Bruxelles, on pro-
 posa sur-le-champ au Conseil de prof-
 crire tous les Espagnols qui étoient en
 Flandre, & de les poursuivre à main
 armée comme rebelles au Roi & enne-
 mis de la nation, par-tout où on les
 rencontreroit. Ce projet fut vivement
 combattu par les Comtes de Mansfeld
 & de Berlaymont, & encore avec plus
 de chaleur par Viglius, Président du
 Conseil-Privé. Ce Ministre, dont le
 zèle pour le bonheur de la Flandre,
 croissoit avec l'âge & l'expérience, s'ex-
 prima de cette manière en plein Con-
 seil : “ Quel est le crime qui mérite
 „ aux Espagnols l'odieuse imputation
 „ de révolte ? Leurs mutineries les en-
 „ ont-elles rendu coupables ? Taxa-
 „ t-on jamais de rebelles, des soldats
 „ qui ne se soulèvent que parce qu'ils
 „ ne sont pas payés, & n'a-t-on pas tou-
 „ jours mieux aimé traiter avec eux,

„ que les punir? Ces désordres ne sont
 „ pas nouveaux. Il seroit à desirer sans LIV. IX.
 „ doute qu'on pût les réprimer; mais An. 1576.
 „ la nécessité qui commande aux Rois,
 „ doit être aussi notre loi dans ces cir-
 „ constances. Gardons-nous de pouf-
 „ ser à bout les Espagnols. Ils sont déjà
 „ furieux de voir la Flandre se soule-
 „ ver contr'eux avec toutes les mar-
 „ ques d'une haine acharnée. S'enten-
 „ dront-ils déclarer rebelles, sans éclai-
 „ ter d'une manière terrible, sans ap-
 „ peller à leur secours leurs compa-
 „ triotes, sans les intéresser à leur cau-
 „ se, sans tirer de notre malheureuse
 „ patrie la vengeance la plus cruelle?
 „ Et quelles troupes aurons-nous à
 „ combattre? Pourrons-nous leur en
 „ opposer qui soient plus aguerries,
 „ plus familiarisées avec le carnage, &
 „ plus accoutumées à triompher? N'en
 „ doutons pas, le désespoir les portera
 „ aux plus grands excès. Prévenons
 „ par quelques moyens de conciliation
 „ les effets de leur fureur. „

Ces raisons, toutes puissantes qu'el-
 les devoient paroître, ainsi que beau-
 coup d'autres qui furent alléguées par
 les deux Comtes, ne persuadèrent pas
 la plus grande partie du Conseil; ceux

qui les avoient proposées, furent au
 contraire insultés, accusés de perfidie,
 traités d'Espagnols, (ce qui sembloit
 alors un outrage cruel) & de Flamands
 coupables d'avoir abjuré leur patrie.
 On les menaça beaucoup de les en faire
 repentir, & l'effet suivit de près la me-
 nace. Le Conseil d'Etat présentant de
 nouveaux motifs, & couvrant sa con-
 duite des couleurs les plus spécieuses,
 les fit emprisonner tous les trois, (23)
 ainsi que d'Assonville, & mit à sa tête
 le Duc d'Arfchot, en qualité de Pré-
 sident. L'Edit qui proscrivoit les Espa-
 gnols & les déclaroit rebelles, parut
 aussi-tôt. Il contenoit les reproches les
 plus odieux contr'eux, & les disposi-
 tions les plus rigoureuses pour les chas-
 ser des dix-sept Provinces. On com-
 mençoit par leur imputer tous les maux
 de la Flandre. On assuroit qu'ils en
 avoient enlevé le Gouvernement à la
 Duchesse de Parme, & l'avoient donné
 au Duc d'Albe, dans le dessein de subju-

26 Juillet.

(23) On élargit ces Ministres peu de temps après; mais on ne les admit plus au Conseil d'Etat. On les y fit remplacer par le Marquis d'Havré, frère du Duc d'Arfchot, & deux autres Seigneurs Flamands.

guer la nation & de l'accabler des plus affreux malheurs; que les mutineries de leurs troupes, dont on avoit encore un exemple sous les yeux, étoient le fléau le plus terrible; que sous prétexte d'obtenir leur solde, les soldats insatiables n'avoient d'autre projet que d'envahir toutes les richesses de la Flandre, & d'épuiser jusqu'à la dernière goutte du sang de ses habitants. On ajoutoit que le Conseil d'Etat qui procédoit sous l'autorité du Roi, dont il venoit d'être revêtu, avoit estimé que la force des armes étoit l'unique moyen de prévenir la ruine de l'Etat; qu'il avoit pris sur cet important objet les résolutions les plus convenables; que néanmoins quelques-uns de ses membres, peu touchés de la triste situation de la patrie, n'ayant pas craint de s'opposer aux dispositions nécessaires au bien public, il avoit cru qu'il étoit de son devoir de s'en assurer, & de les constituer prisonniers; que les Espagnols pensoient plus que jamais à rétablir l'Inquisition; que le zèle dont le Conseil étoit animé pour le service du Roi, lui imposoit l'obligation de réprimer leurs entreprises, & d'ordonner à tous les sujets de Sa Majesté de les poursuivre en tous lieux

LIV. IX.

An. 1576.

LIV. IX. comme des ennemis de la tranquillité
 An. 1576. du pays, & d'en délivrer entièrement
 la Flandre, de quelque manière que ce
 pût être. L'Edit finissoit par une invi-
 tation à toutes les Provinces d'être in-
 violablement fidelles à la cause com-
 mune, & de concourir toutes avec zèle
 à ce qu'elle exigeoit.

On peut difficilement concevoir les effets que produisit un Edit si violent, sur l'esprit de tous les peuples des Pays-Bas. Ce fut, pour ainsi dire, un tocsin général. Tous à l'envi parurent disposés à marcher contre les Espagnols. Cependant le Conseil, qui vouloit donner plus de force aux résolutions qu'il avoit prises, & à celles qu'il devoit prendre à l'avenir, avoit convoqué les Etats-Généraux. Toutes les Provinces, à l'exception de celle du Luxembourg, étoient entrées dans ses vues, & avoient promis, dès la première invitation, d'envoyer leurs représentants à l'Assemblée. Cet empressement général de toute la Nation n'étoit pas extraordinaire. On sait que dans les Gouvernements où l'autorité des Souverains & le droit des sujets semblent se combattre, les deux partis s'efforcent presque toujours de s'affoiblir réciproquement & de se

supplanter. Ainsi en Flandre, les Princes ont toujours regardé de mauvais œil les Etats-Généraux, où les Provinces, au-lieu de recevoir des loix, prétendoient en imposer. Au contraire les peuples ont toujours saisi les occasions de les assembler, afin de limiter le pouvoir des Souverains. La conjoncture présente étoit favorable, il n'y avoit point de Gouverneur en Flandre, ni personne qui, y représentant la personne du Roi, pût défendre ses intérêts. Aussi n'avoit-on pas laissé échapper une occasion si belle. (24)

Aussi-tôt que l'Edit contre les Espagnols eut été publié & que les Etats-

(24) On dépeindroit difficilement la confusion qui régnoit alors en Flandre. Les Catholiques, les Protestants, les mutins étoient divisés entr'eux, & ennemis acharnés les uns des autres. L'autorité du Souverain, celle du Conseil d'Etat, celle des Etats-Généraux, très-opposées de principes, de vues, de moyens, se combattoient mutuellement, & mettoient les peuples, qui ne savoient plus à qui, ni comment obéir, dans la perplexité la plus étrange. On ne voyoit de toute part que des actes d'hostilités; & cette guerre cruelle étoit d'autant plus funeste, qu'étrangère & intestine en même temps, elle réunissoit les malheurs de l'une & de l'autre.

LIV. IX.

An. 1576.

Généraux eurent été convoqués, on vit les hostilités commencer de toutes parts. Le Conseil d'Etat desiroit surtout de se rendre maître de Mastrecht & des citadelles d'Anvers & de Gand. Il espéroit que leur exemple ne contribueroit pas peu à faire remettre en son pouvoir toutes les forteresses que les Espagnols occupoient encore; mais ceux-ci, par les mêmes raisons, n'étoient pas moins jaloux de se les conserver, & sur-tout de ne pas perdre Mastrecht & la citadelle d'Anvers. Les Flamands rassembloient à Gand un corps nombreux de troupes, & un plus nombreux à Anvers, où la prise de la citadelle devoit être d'une plus grande difficulté. Champigni, Gouverneur de cette dernière Ville, ainsi que le Colonel d'Herbestein, s'étoient déclarés en leur faveur, & y recevoient toutes les troupes qu'ils envoyoit. Comme il étoit néanmoins bien plus important d'empêcher d'abord la jonction des Espagnols, (25) & des Allemands qui leur étoient attachés, le Conseil d'Etat

(25) De Thou assure qu'il n'y avoit en Flandre, dans ce temps, que 6000 Espagnols naturels.

avoit donné principalement ses soins à cet objet. Déjà tous les Wallons obéissoient à des Chefs nationaux; déjà même ceux qui étoient restés en garnison à Ziriczée, avoient arrêté Mondragoné, leur Colonel. Les Généraux Flamands tâchoient sur-tout de fermer tous les passages. Les Espagnols se voyant si vivement pressés, n'omirent rien pour se réunir en force, & pour s'emparer de quelque bonne place au centre du Brabant. Il n'étoit guères possible que les mouvements opposés des deux partis ne donnassent lieu à quelque action. La première s'engagea près de Louvain. Les Espagnols, qui avoient ramassé un gros corps de cavalerie dans les environs de Mastrecht, du côté du pays de Liege, s'approchèrent de Louvain pour passer à Alost, & pour engager les mutins qui s'y étoient établis, à se joindre au reste des troupes de leur nation. Le Conseil d'Etat fut instruit de leur mouvement, & sur-le-champ dépêcha le Seigneur de Glimes avec deux mille hommes de pied & six cents chevaux, afin de dissiper les Espagnols. Leur cavalerie, au nombre de huit cents maîtres, marchoit sans infanterie, & rencontra les Flamands à Vifnach,

Liv. IX.

An. 1576.

15 Sept.

village proche de Louvain. Vargas qui
Liv. IX. la commandoit, fit d'abord demander
An. 1576. par un trompette, la liberté du passage;
mais les ennemis, fiers de leur nombre,
le refusèrent en termes qui annonçoient
leur supériorité, & ne laissèrent aux
Espagnols d'autre ressource que de se
l'ouvrir par leur valeur. Ceux-ci étoient
tous soldats d'élite, & n'avoient affaire
qu'à de vieilles compagnies de Gendar-
merie Flamande peu aguerries, & à de
l'infanterie nouvellement levée par or-
dre du Conseil. Voyant la nécessité de
combattre, une compagnie de cavale-
rie Francomtoise mit pied à terre, & fit
le service de l'infanterie. Le reste de la
troupe tâcha de se ménager, par le
choix des postes, tous les avantages
qu'il fut possible de se procurer contre
les attaques de l'infanterie Flamande.
Enfin on en vint aux mains. Les Fla-
mands chargèrent d'abord avec feu;
mais les Espagnols, après avoir su à
propos ou éviter ou soutenir le choc,
tombèrent ensuite sur eux avec tant de
vigueur, qu'ils les rompirent aisément,
& taillèrent en pièces leur infanterie.
La cavalerie souffrit peu, parce que plus
occupée de se sauver que de se bat-
re, elle eut bientôt tourné bride. L'ac-

tion fut très-vive. La compagnie Francomtoise, qui avoit combattu à pied, s'y signala beaucoup. Jean-Baptiste de Monti, qui, à son exemple, avoit quitté sa compagnie de lanciers, & étoit venu combattre au milieu d'elle, donna les preuves les plus éclatantes de bravoure. Les autres Capitaines, George Basta, Bernardin de Mendoza & Pierre Tassis ne se distinguèrent pas moins. Basta surtout, chargé d'attaquer l'ennemi du côté où il y avoit plus de danger, se couvrit de gloire. Raphaël Barberin reçut dans la première chaleur de l'affaire une blessure très-considérable.

Le passage se trouvant libre alors, Vargas se rendit à Alost pour conférer avec les mutins. D'Avila, les Mestres-de-Camp Romero & Toledo l'y avoient prévenu. Ils joignirent leurs sollicitations, & s'efforcèrent de les rappeler sous les drapeaux, en leur représentant que leur division seroit la source infaillible de la perte de leur nation, & la laisseroit en proie aux fureurs des Flamands; mais les mutins ne voulurent rien entendre. Trop aveuglés par la colère, ils persistèrent opiniâtrément à ne point sortir d'Alost qu'ils n'eussent été payés. Vargas

Liv. IX.

An. 1576.

LIV. IX. & les autres Généraux rebutés de leur
An. 1576. obstination, retournèrent dans leurs anciens quartiers.

Ce fut pour cueillir de nouveaux lauriers que Vargas, à qui Tolède s'étoit joint, rentra dans Mastreicht. Ils avoient à peine quitté Aloft, qu'ils apprirent que la garnison Allemande de Mastreicht, d'accord avec les habitants, prenoit le parti des Etats. On a déjà dit que cette ville est partagée par la Meuse; que la plus grande partie appartient au Brabant, & que la plus petite, qu'on appelle Wich, dépend du pays de Liege. Il n'étoit resté dans celle-ci qu'un petit nombre d'Espagnols, ainsi que dans la partie qui retient le nom de Mastreicht, où ils étoient logés sur une des portes placée entre deux grosses tours, & laissoient faire la garde aux Allemands. Montefdoc, Espagnol, qui étoit Gouverneur de la ville, avoit découvert le complot de la garnison Allemande avec les Bourgeois, & avoit tâché d'y remédier; mais il avoit si peu réussi, qu'après l'avoir emprisonné lui-même, on avoit pris aussitôt les armes pour chasser entièrement les Espagnols, & remettre Mastreicht au pouvoir des Fla-

mands. Les avis de cette révolution étant aussi-tôt parvenus à Vargas, il courut avec la plus grande célérité au secours de ses compatriotes. Il fit venir, sans perdre de temps, tout ce qu'il put trouver d'infanterie Espagnole dans le voisinage, il en forma un corps assez nombreux, & après avoir passé la Meuse, il s'assura de Wich. Il le fit si heureusement, que les ennemis furent repoussés de dessus le pont qui réunit les deux parties de la ville, & poursuivis l'épée dans les reins jusques dans Mastreicht. (26) Les Espagnols, qui défendoient la porte dont on a parlé ci-dessus, introduisirent

LIV. IX.

An. 1576.

(26) Strada rapporte une circonstance singulière de l'attaque du pont de Mastreicht. Si on l'en croit, chaque soldat s'avança, forçant une femme de Wich de marcher devant lui, & de lui servir de bouclier, & tirant par-dessous ses bras sur l'ennemi. *Captas quas potuere hujus loci mulieres ante se statuunt, atque subeunt pontem muliebriter clipeati, sclopos subter earum brachia in hostem collineantes.* Pendant que ceux qui défendoient le pont hésitoient de repousser les Espagnols, de peur de tuer leurs compatriotes & leurs parentes, ils apprennent que les assaillants ont pénétré dans la Ville d'un autre côté. La plupart s'étant retirés aussi-tôt, le pont, très-mal défendu, fut facilement emporté.

leurs camarades dans la ville. Bientôt
 LIV. IX. ils s'en furent rendus les maîtres, &
 An. 1576. ils se vengèrent en la saccageant.

20 Octob. Cependant les Etats n'épargnoient rien pour s'emparer des châteaux d'Anvers & de Gand. Celui de cette dernière Ville étoit déjà assiégé & ferré de près par une armée assez nombreuse, commandée par Jean de Croy, Comte de Roeux, Lieutenant du Duc d'Arfchot, Gouverneur de la Province. Cette citadelle, qui avoit été construite par l'Empereur Charles-Quint, lors de la révolte des Gantois, afin de les contenir dans la suite, étoit composée de quatre bons bastions, tournés en partie du côté de la ville, & en partie du côté de la campagne; mais elle étoit alors mal pourvue de toute espèce de munitions, & la garnison en étoit si foible, qu'elle passoit à peine deux cents hommes. Le Lieutenant de Mondragoné commandoit en son absence dans la Place. Les difficultés de sa situation ne l'empêchèrent pas de se préparer à une vigoureuse défense. Le Comte de Roeux commença par élever une grande plate-forme le plus près qu'il put de la ville, & ouvrit aussitôt la tranchée

tranchée du même côté, afin de déboucher promptement dans le fossé. Il établit ensuite sur la plate-forme son canon, dont le feu plongeait dans le château, qu'il avoit enfermé si exactement de toutes parts, qu'il étoit impossible d'y faire entrer du secours.

On assiégeoit dans le même temps le château d'Anvers; les Etats y avoient rassemblé, comme à Gand, un gros corps de troupes, presque tout composé de vieux soldats Wallons & de quelques autres de nouvelle levée. Ils y avoient joint un corps de cavalerie assez nombreux, & ils n'avoient négligé aucune des précautions nécessaires au succès de ces deux sièges. On se rappelle que cette citadelle est située au bord de l'Escaut, au Midi de la Ville. Formée de cinq bastions royaux, elle passoit pour une des meilleures forteresses. Quelques-uns de ses flancs étoient dirigés sur la ville, les autres l'étoient sur la campagne. L'on n'avoit pas manqué, comme dans toutes les citadelles, de la construire sur un plan assez régulier, pour qu'elle pût commander la Ville, & recevoir du dehors les secours dont elle auroit besoin. On avoit laissé, entre le château

LIV. IX. & la ville, une magnifique esplanade,
An. 1576. & ce fut dans cette partie que les Fla-
mands formèrent leur attaque. Ils la
commencèrent en élevant deux grands
cavaliers, sur lesquels plusieurs pièces
de canon furent mises en batterie; &
pendant que du haut de ces ouvrages,
d'où on faisoit le feu le plus vif, on
foudroyoit la garnison, un grand nom-
bre de travailleurs pouffoient vivement
la tranchée.

On formoit les plus grandes espé-
rances du succès des deux sièges, lorf-
que le bruit de l'artillerie, qui se fit en-
tendre jusques dans Alost, frappa les
oreilles des mutins, & réveilla dans
leurs cœurs les sentiments de leur an-
cienne bravoure. Jean de Navarèse,
leur Elu, avoit jusqu'alors inutilement
employé ses soins pour les engager à
se réunir au reste de leurs camarades;
il saisit habilement l'occasion, & les
convoqua sur la place. " Vous en-
,, tendez, dit-il, ce bruit affreux, qui
,, nous annonce la destruction pro-
,, chaine des châteaux de Gand & d'An-
,, vers. Souffrirons-nous que les Fla-
,, mand s'emparent de deux forteref-
,, ses si importantes? S'ils réussissent,
,, ne s'armeront-ils pas contre nous?"

„ Resterons-nous tranquilles dans de
 „ pareilles circonstances? Qu'avons-
 „ nous gagné jusqu'ici à ne pas vou-
 „ loir nous joindre à nos camara-
 „ des? Avons-nous été payés; & à pré-
 „ sent, au-lieu d'obtenir une solde si
 „ légitimement due à nos travaux,
 „ n'avons-nous pas lieu de craindre
 „ que nos ennemis n'en éteignent la
 „ dette dans notre sang? Suivez mon
 „ conseil, braves camarades. Volons
 „ à Anvers, & allons délivrer sa cita-
 „ delle. Il nous sera aisé de nous ren-
 „ dre maîtres de la ville. Nous n'au-
 „ rons à combattre que des Bourgeois,
 „ qui, consternés d'une attaque aussi
 „ vive qu'imprévue, n'oseront pas s'op-
 „ poser à nos efforts, & courront se
 „ cacher dans leurs foyers & au fond
 „ de leurs magasins. Baignons-nous
 „ alors dans leur sang, ravissons leurs
 „ trésors. Ce sont ceux du Nord en-
 „ tier. Que le pillage d'une seule ville
 „ nous enrichisse des dépouilles de
 „ plusieurs Nations; mais, braves
 „ compagnons, la célérité de l'exé-
 „ cution fera le mérite du parti que
 „ je vous propose. Si nous tardons, si
 „ le siège est si avancé que nous ren-
 „ contrions des obstacles insurmonta-

„ bles, que nous servira-t-il d'avoir
 Liv. IX. „ pris une résolution vigoureuse que
 An. 1576. „ nous ne pourrons pas effectuer. „

L'Elu alloit continuer, lorsque tous les soldats se mirent à crier en même temps, aux armes, aux armes. Tous courant de toutes parts avec une espèce de fureur pour s'en revêtir, résolurent de partir sur le champ pour Anvers. Il n'y avoit plus que quelques heures de jour, & c'étoit le trois Novembre. Ils sortent à la hâte d'Alost, dans le dessein de secourir dès le lendemain matin le Château assiégé, & d'attaquer la Ville. Ils n'arrivèrent néanmoins qu'après-midi, parce que le passage de l'Escaut les arrêta plus qu'ils n'auroient cru. Pendant qu'ils traversoient ce fleuve, Vargas & Romero les joignirent heureusement avec quatre cents chevaux & quelque infanterie. Ces diverses troupes entrèrent en bon ordre dans la citadelle par la porte qui étoit au dehors de la ville, & qui étoit destinée à recevoir du secours. D'Avila vouloit que les Espagnols nouvellement arrivés, prissent un peu de repos & de nourriture avant de tomber sur les tranchées des ennemis; mais tous de concert faisant briller

4 Nov.

dans leurs yeux l'ardeur de leur courage, demandèrent à grands cris à combattre, & vouloient, disoient-ils, ou mourir la nuit même, ou souper dans la Ville. Ils étoient au nombre de trois mille hommes de pied & de cinq cents chevaux, en y comprenant la garnison qu'ils avoient trouvée dans le Château. (27) Tout aussi-tôt l'infanterie se mit en ordre, sortit sur l'esplanade, & se partagea en deux corps. Romero, le plus brave & le plus heureux des Capitaines que l'Espagne ait jamais eu, prit le comman-

Liv. IX.

An. 1576.

(27) De Thou & Strada portent le nombre des Espagnols qui attaquèrent Anvers, à cinq ou 6000 hommes environ. Champigni, Gouverneur de cette Ville, n'avoit rien omis pour qu'on ne permit pas qu'ils se réunissent en force, & avoit été d'avis, qu'au-lieu de faire entrer dans la Ville les troupes qu'on avoit envoyées à son secours, on les laissât en dehors bloquer la Citadelle, & s'opposer au passage de tout ce qui viendrait en renforcer la garnison. Il est probable que si on l'avoit cru, les Espagnols arrivant successivement partagés en divers petits corps, n'eussent jamais surmonté la résistance des troupes des Etats, & qu'Anvers eût été préservé du malheur effroyable qu'il éprouva.

dans les deux grandes rues qui conduisent de l'esplanade du Château dans la Ville. La cavalerie la seconde, & renverse tout ce qui s'oppose à leur passage. Les vainqueurs pénètrent jusques dans la place de l'Hôtel-de-Ville. L'édifice en étoit superbe, & étoit regardé avec raison comme le plus beau qu'il y eût dans toutes les villes commerçantes du Nord. Il étoit environné d'un grand nombre de maisons magnifiques, & la place où il étoit situé ne pouvoit être plus décorée. C'est dans ce nouveau champ de bataille que les bourgeois se rallient. Quelques Allemands & quelques Wallons se joignent à eux. Ils font de nouveaux efforts pour repousser la fureur des Espagnols; mais rompus une seconde fois, ils périssent tous, si l'Hôtel-de-Ville & les maisons de la place n'eussent servi d'asyle à la plus grande partie. Ils tirèrent alors du haut des fenêtres, & déjà ils recommençoient un nouveau combat très-désavantageux pour les Espagnols; mais ceux-ci, pour ne pas perdre le fruit de leurs premiers succès, & ne pas rester en butte aux traits des ennemis, mirent le feu à leurs retraites. Ainsi dans un instant on vit s'allumer

LIV. IX. l'incendie le plus terrible. (28) Le plus
An. 1576. beau quartier de la ville fut consumé
par les flammes. Rien ne résiste alors
aux Espagnols. Ils se répandent dans
tous les quartiers de la ville , & con-
fondent au milieu du désordre les
morts & les prisonniers ; ils ne sont
pas assez nombreux pour tuer , ou
pour arrêter ceux qui avoient cessé
de se défendre. Un grand nombre de
Flamands, gens de qualité, en profi-
tèrent pour échapper aux vainqueurs.
Le Marquis d'Havré , frère du Duc
d'Arſchot, & Champigni, Gouverneur
d'Anvers , se sauvèrent par l'Escaut.
Le Baron d'Herbestein ne fut pas
si heureux ; le bateau dans lequel il
étoit entré se renversa , & cet infor-
tuné fugitif fut noyé. D'autres tentè-
rent de se dérober par la même voie à
la rage des vainqueurs ; mais ne trou-

(28) Il y a grande apparence que les Es-
pagnols ne doutoient pas que , s'ils réussis-
soient , ils ne fussent contraints de chasser
leurs adversaires des maisons où ils cour-
roient se réfugier , en y mettant le feu , puis-
qu'ils se firent suivre , suivant de Thou &
Strada , par les valets & les goujats de leur
armée , qui portoient de la paille & des feux
d'artifice.

vant pas au besoin les barques néces-
 saires, ou les barques étant trop pe-
 tites pour contenir tous ceux qui s'y
 jettoient à la hâte, la plupart ne pu-
 rent éviter d'être massacrés par le fer
 des soldats, ou submergés par les
 eaux du fleuve. Quelques-uns frappés
 d'une terreur aveugle, se précipitèrent
 du haut des murs, & périrent dans
 les fossés. Plusieurs, mieux avisés, se
 cachèrent dans les endroits les plus se-
 crets des maisons, & abandonnèrent
 leur sort entre les mains de la for-
 tune. Beaucoup coururent au-devant
 du péril, & dans un désespoir géné-
 reux, aimèrent mieux mourir que de
 survivre à un si affreux désastre. Le
 Comte d'Egmont, les Seigneurs de
 Capres & de Goignies, diverses au-
 tres personnes de considération, &
 presque tous les principaux citoyens
 & négociants d'Anvers furent faits pri-
 sonniers. Enfin le nombre des morts,
 suivant la commune opinion, monta
 à sept mille hommes, presque tous
 bourgeois. Les troupes victorieuses ne
 perdirent pas deux cents hommes, du
 nombre desquels fut Navarese, l'Elu
 des mutins.

Tant que le carnage avoit duré,

LIV. IX. les Espagnols n'avoient pu songer au
An. 1576. pillage. La fin du combat en fut le
signal. Le commerce étoit alors à An-
vers dans l'état le plus florissant, par
le concours incroyable des négociants
étrangers. Il y avoit introduit des ri-
chesses immenses, & avec elles tous
les raffinements de mollesse & de luxe
qu'elles enfantent. Un grand nombre
d'Anglois & d'Allemands des Villes
Anséatiques, qu'on nommoit Oster-
lings, s'y étoient établis. Ces deux na-
tions avoient dans cette Ville deux
maisons d'une si grande étendue, qu'on
les auroit moins prises pour des comp-
toirs que pour des colonies. Les com-
merçants fastueux, abusant de leur
opulence, & oubliant l'économie or-
dinaire à leur état, vivoient avec la
magnificence des Souverains. L'or,
l'argent, les perles, les diamants,
tous les objets d'une consommation
recherchée étoient la matière de leur
négoce, & leurs magasins étoient rem-
plis de toutes les espèces de marchan-
dises les plus précieuses. Il seroit dif-
ficile de calculer la richesse du butin
que firent les Espagnols au milieu des
trésors de cette Ville. Le sac dura trois
jours. Néanmoins cette abondance pro-

digieuse de biens de toute nature ne Liv. IX.
 fuffit pas à l'infatiable cupidité du sol- An. 1576.
 dat. On n'entendoit dans toutes les
 maisons que d'affreux hurlements. Les
 rues étoient remplies de malheureux
 habitants qui cherchoient à se dérober
 aux tourments dont les accabloit son
 avide férocité, afin d'en tirer la con-
 noissance des riches effets qu'ils au-
 roient pu cacher. Mais si la soif du
 butin excitoit sa cruauté, son avarice
 en suspendoit quelquefois les effets,
 & l'obligeoit d'abandonner des mal-
 heureuses victimes qu'il tourmentoit
 en vain, pour retourner au pillage avec
 plus d'ardeur. On le vit dans cette
 horrible alternative saccager & massa-
 crer tour-à-tour, jusqu'à ce qu'épuisé
 de fatigue, plutôt que rassasié de sang
 & de rapines, il revint à ses drapeaux,
 & se remit sous l'obéissance de ses
 Chefs. Telle fut la fin du sac d'An-
 vers. (29) Il porta la plus grande at-
 teinte au commerce de cette ville.

(29) Les détails du sac d'Anvers, qu'on trouve dans de Thou, font frémir. On ne comprend pas que la soif du butin puisse porter des hommes, & à plus forte raison des Chrétiens qui prétendoient combattre pour la

plus grande importance. Les Flamands vouloient former entre toutes les Provinces des Pays-Bas l'union la plus étroite, assurer aux nationaux seuls le droit de participer aux fonctions du Gouvernement, & en exclure à jamais les étrangers. Les Députés de Hollande & de Zélande étoient venus concourir à ce grand projet avec ceux des autres Provinces. Le Prince d'Orange, qui en étoit le principal auteur, avoit aisément concilié, dans une occurrence aussi favorable, les intérêts divers de ces deux Provinces infectées d'hérésie, & de celles qui étoient fidelles à la Religion Catholique. On reprit la négociation entamée à Breda, & l'on renouvela presqu'en tous les points les propositions que les soulevés y avoient faites. L'accord souffrit peu de difficultés. Toutes les Provinces, si ce n'est celle du Luxembourg, étant convenues d'un grand nombre d'articles, qu'elles crurent propres à rétablir la concorde entre elles, on signa un Traité de paix & de confédération, que le Conseil d'Etat se hâta de sceller de l'autorité du Roi, de la manière la plus étendue & la plus solemnelle. Tels étoient en subs-

LIV. IX.

An. 1576.

LIV. IX.

AN. 1576.

tance les chefs principaux de cette pacification. Il y fut résolu, qu'il régneroit à l'avenir entre les Provinces Catholiques, d'une part, & les Provinces de Hollande & de Zélande, auxquelles on joignit le Prince d'Orange, une paix sincère; qu'on y entretiendrait les sentiments d'une amitié & d'une union indissolubles; & que leurs habitants respectifs oublieroient réciproquement les offenses passées. On rétablit entr'elles la liberté du commerce & tous les avantages de leur ancienne correspondance. Toutes les Provinces s'engagèrent à chasser sur-le-champ les Espagnols & tous ceux qui leur étoient attachés. On convint qu'aussi-tôt que la Nation auroit été délivrée de l'oppression de ces cruels ennemis, on tiendrait une nouvelle assemblée des Etats-Généraux, dans la forme de la dernière qui avoit été tenue sous le Gouvernement de l'Empereur Charles-Quint; & l'on se réserva d'y prendre les résolutions les plus propres à rétablir l'ordre dans le Gouvernement, & à lui rendre sa constitution primitive. On suspendit par provision les loix rigoureuses que le Duc d'Albe avoit promulguées con-

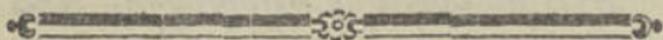
tre l'hérésie & contre ceux qui avoient eu part aux anciens troubles. On y apposa néanmoins la condition expresse, qu'on ne souffriroit dans les Provinces Catholiques que l'exercice de la Religion Romaine. On promettoit d'ailleurs aux Provinces de Hollande & de Zélande, de ne rien statuer à leur égard que dans l'assemblée future des Etats-Généraux. Quant à ce qui regardoit la restitution qu'on devoit faire au Roi, des villes, des places frontières, des armes & des munitions que les soulevés avoient en leur puissance, on arrêta qu'on attendroit également la détermination des Etats prochains sur cet objet. On remit en liberté, sans rançon, tous les prisonniers de part & d'autre, & l'on fit une mention particulière du Comte de Bossu : enfin il y eut plusieurs autres articles concernant la restitution des biens confisqués, & d'autres objets qu'il seroit trop long de rapporter. Il suffira d'avoir exposé les articles de ce Traité les plus dignes d'attention. Aussi-tôt qu'il eut été conclu, on prit le parti d'en commencer l'exécution sur le petit nombre d'Espagnols qui avoient défendu le château de Gand. Cette forteresse avoit

Liv. IX.

An. 1576.

été prise dans le même temps qu'on
Liv. IX. le signoit. On en fit conduire la gar-
An. 1576. nison hors du Pays jusqu'aux frontières
de France; & l'on fit d'ailleurs les pré-
paratifs nécessaires pour forcer le reste
de leurs compatriotes à prendre la mê-
me route.





LIVRE X.

SOMMAIRE.

DOM JUAN D'AUTRICHE, 1576.

nouveau Gouverneur des Pays-Bas, y arrive. Il fait annoncer son arrivée. Sa Déclaration sur les satisfactions dues aux Flamands. Les Etats consultent le Prince d'Orange. Son avis. On resserre les nœuds de la pacification de Gand. On négocie avec Dom Juan. L'Empereur & le Duc de Clèves offrent leur médiation. L'accord se conclut à Marche-en-Famine, le 12 Février 1577. Le Prince d'Orange en est mécontent. Les troupes étrangères, à l'exception des Allemands, évacuent la Flandre. Entrée de Dom Juan à Bruxelles; il y est sans autorité. Discours des partisans du Prince d'Orange. Les soupçons renaissent. On ne peut se concilier sur l'article de la Religion avec la Hollande & la Zélande. Dom Juan ne perd point courage. Difficultés qu'il éprouve. Les soupçons augmentent. On menace le Gouverneur. Il consulte.

Avis du Comte de Berlaymont. Avis du Comte de Mansfeld. Dom Juan veut s'emparer de Namur. Le voyage de la Reine de Navarre lui en fournit l'occasion. Il se rend maître de cette Ville, & tâche de justifier son entreprise. Conditions de son retour à Bruxelles rejetées par les Etats. Le Prince d'Orange les engage à armer. Lettre des Etats au Roi. Apologie du Gouverneur. Dom Juan ne peut gagner les Allemands. Démolition des citadelles. La correspondance cesse entre Dom Juan & les Etats. Le Prince d'Orange est fait Gouverneur du Brabant. Faction du Duc d'Arfchot opposée à celle du Prince d'Orange. Elle offre le Gouvernement général de la Flandre à l'Archiduc Matthias. Le Duc d'Arfchot emprisonné à Gand. Le Prince d'Orange le fait remettre en liberté. L'Archiduc Matthias est reconnu en qualité de Gouverneur des Pays-Bas. Préparatifs des Etats & du Roi. Traité de confédération entre la Reine d'Angleterre & les Etats. Elisabeth tâche de le justifier auprès du Roi d'Espagne. Dom Juan est déclaré par les Etats perturbateur de la paix pu-

blique. Leur armée s'approche de Namur. Dom Juan rassemble celle du Roi. Alexandre Farnese, depuis Duc de Parme, arrive en Flandre. Son portrait. Discours de Dom Juan à ses troupes. L'armée des Etats se retire des environs de Namur. Elle est suivie par l'armée Royale. Bataille de Gemblours. Suites de la victoire. Dom Juan soumet le plat-pays du Hainaut. Siège & prise de Philippeville. Prise de Limbourg. Ouvertures de paix infructueuses. Les Etats-Généraux sollicitent du secours en Allemagne. Situation fâcheuse de la France. Henri III refuse sa protection aux soulevés de Flandre. Le Duc d'Alençon prend leur défense. Son manifeste. Jean Casimir, Prince Palatin, vient au secours des Flamands. Leurs progrès. Le Duc d'Alençon traite avec eux & se rend à Mons. Les Etats rassemblent leur armée. Dom Juan marche à sa rencontre. Action vigoureuse à Rimenante, à l'avantage des Flamands. Dom Juan se retire sous Namur. Méfintelligence entre les diverses Provinces. Les Réformés obtiennent la liberté de conscience. Plaintes des Catholiques. Les Gantois

armement contre les Provinces Wallonnes. Les Wallons se mettent en défense. Le Prince d'Orange ne peut rapprocher les esprits. Le Duc d'Alençon entre en Flandre. Nouvelles ouvertures de paix. Elles sont encore inutiles. On recommence la guerre. Mort de Dom Juan. Son portrait.

LIV. X.

AN. 1576.

4 Novemb.

TANDIS que la Flandre, agitée de la plus horrible tempête, avoit plus besoin que jamais de la présence d'un Gouverneur, on apprit l'arrivée imprévue de Dom Juan d'Autriche, frère naturel du Roi, dans le Luxembourg. Il avoit traversé la France étant déguisé, & il avoit fait son voyage en poste, avec tant de célérité, qu'il en avoit apporté lui-même la première nouvelle. Dom Juan étoit alors dans la plus brillante fleur de l'âge, & au comble de sa gloire. Le Roi l'avoit chargé, quoique très-jeune, de dompter la révolte des Morisques, dont l'Espagne avoit été si furieusement ébranlée. Il y avoit réussi, & s'y étoit fait le plus grand honneur. Philippe II l'avoit envoyé ensuite en Italie, quand on y eut conclu cette ligue mémorable contre le Turc. Il y avoit été re-

vêtu du Commandement, & il s'en étoit ~~montré~~ montré digne par l'éminence de ses talents & l'éclat de sa valeur. On lui attribua le principal mérite de la victoire de Lepante, qui délivra si heureusement la Chrétienté des périls les plus imminents. Revenu en Espagne, il jouit auprès du Roi d'une haute considération, & les vœux publics de la nation l'y appellèrent aux premières places de l'Etat. Les affaires de Flandre ayant offert une nouvelle occasion de l'employer, Philippe la fit. L'opinion générale & l'idée avantageuse qu'il avoit conçue de ce Prince, ne lui laissèrent pas douter qu'il ne maintînt mieux que personne dans le devoir les Provinces qui étoient restées fidelles au Roi, & qu'il ne subjuguât en peu de temps celles qui s'étoient révoltées. Dom Juan partit donc d'Espagne, incognito; & pour que son voyage rencontrât moins d'obstacles, il fit la plus extrême diligence. Octave de Gonzague, fils de Ferdinand de Gonzague, ce Capitaine habile qui avoit été Vice-Roi de Sicile, & fut depuis Gouverneur de Milan sous le regne de l'Empereur Charles-Quint, l'accompagnoit. Dom Juan avoit passé

Liv. X.

An. 1576.

LIV. X.

An. 1576.

par-tout pour un des domestiques de ce Seigneur, (1) & quoiqu'il se fût arrêté quelques jours à Paris, pour satisfaire sa curiosité de voir le Roi de France, sans se faire connoître, & pour conférer avec l'Ambassadeur d'Espagne qui résidoit dans cette Cour, il ne fut point découvert.

Lorsqu'il fut arrivé à Luxembourg, capitale du Duché de ce nom, il y apprit la confusion épouvantable qui régnoit dans les Pays-Bas. Le jour même de son arrivée, étoit celui du sac d'Anvers; il comprit que les circonstances n'étoient pas favorables pour lui, que les esprits devoient être très-aigris, & qu'il rencontreroit de grandes difficultés dès les commencements de son administration. Il n'étoit pas en état d'employer la force contre les Rébelles. D'ailleurs le Roi lui avoit prescrit de tenter, avant tout, les moyens de douceur & de conciliation. Il fit donc notifier au Conseil d'Etat, dans les termes les plus gracieux, son arrivée dans le Luxembourg. Il l'assura que le Roi

(1) Strada assure que Dom Juan s'étoit déguisé en nègre, & avoit fait friser sa barbe & ses cheveux comme ceux de ce peuple malheureux le sont naturellement.

ne desiroit rien davantage que le rétablissement de la paix & de la tranquillité de la Flandre; que Sa Majesté lui avoit donné les pouvoirs les plus étendus afin d'y parvenir, & qu'il y apporteroit tout le zèle & toute la facilité qui lui seroient possibles. Après avoir marqué une vive douleur de la nouvelle catastrophe dont il venoit d'être instruit, il ajoutoit, que pour donner des preuves de la sincérité de ses sentimens, il alloit envoyer sur le champ les ordres les plus précis aux Espagnols de cesser toutes hostilités. Enfin il n'omit rien de ce qui étoit capable de persuader aux Provinces, que le Roi étoit dans les meilleures dispositions de leur accorder, sous son Gouvernement, toutes les justes satisfactions qu'elles pouvoient desirer.

Les Députés des Etats-Généraux s'étoient alors transportés de Gand à Bruxelles. La venue subite de Dom Juan les confondit. Ils en furent d'autant plus frappés, qu'ils sentirent parfaitement que le nouveau Gouverneur ne pouvoit être chargé par le Roi, d'ordres qui pussent se concilier avec leurs desseins. Néanmoins après avoir pris quelques jours de délai pour réflé-

 LIV. X.

An. 1576.

LIV. X.
An. 1576. chir sur ce qu'ils avoient à faire, ils lui députèrent le Vicomte de Gand, les Seigneurs de Raffenghiem & de Villerval, afin de lui rendre les honneurs qui lui étoient dus, & sur-tout afin de pénétrer ses sentiments. Dom Juan ne manqua pas de les recevoir avec une très-grande distinction, & de leur exposer dans toute son étendue, la vive affection du Roi pour les Provinces. Il leur protesta en particulier, que Sa Majesté étoit fermement résolue de retirer de Flandre les Espagnols, ainsi que les autres troupes étrangères, & d'accorder le pardon le plus ample sur tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce jour. Des déclarations aussi avantageuses rapportées à Bruxelles, devoient y causer la plus grande satisfaction. Les Flamands obtenoient par la sortie des étrangers, l'objet de leurs vœux les plus ardents; d'un autre côté, ils se défioient si fort des Espagnols, (2) la mémoire des désastres

(2) Les Historiens Hollandois prétendent que la cause de la défiance, dont les Etats étoient prévenus contre Dom Juan, ne fut autre que la demande qu'il leur fit d'otages, pour sûreté de sa personne, avant de pénétrer plus avant dans les Pays-Bas.

désastres qu'ils avoient causés en Flan-
dre, étoit encore si récente, & pénétrait Liv. X.
la nation d'une si grande horreur, qu'ils An. 1576.
ne furent point éblouis des promesses
de Dom Juan. Ils ne pouvoient se per-
suader qu'elles ne fussent aussi insidieu-
ses qu'elles leur paroissoient favorables.

Le Prince d'Orange étoit devenu
leur oracle depuis l'union conclue en-
tre les Provinces. On n'y traitoit les
affaires les plus importantes que sur
ses mémoires, & l'on ne s'y détermi-
noit que par ses avis. Le Conseil d'E-
tat, ainsi que les divers Députés des
Etats-Généraux, voulurent, avant que
de prendre aucune résolution, le con-
sulter au sujet de l'arrivée de Dom Juan,
& sur la manière de l'installer dans le
Gouvernement. Le Prince répondit à
leur consultation par un long mémoire,
dont on ne donnera que le précis. Les
promesses de Dom Juan lui paroif-
soient, disoit-il, d'autant plus sus-
pectes qu'elles étoient plus magnifi-
ques. Il lui sembloit évident que les
Espagnols se propoisoient de tromper
les Flamands & d'endormir leur pru-
dence, pour les opprimer de nouveau
plus facilement. Il conseilloit de ne
point recevoir Dom Juan que sous la

LIV. X. condition expresse du rétablissement
 An. 1576. parfait de l'ancien Gouvernement du
 pays, en accordant néanmoins au Roi
 l'obéissance qui lui étoit due. Il trou-
 voit aussi qu'il étoit très-important
 d'exiger, avant toute autre disposition,
 que les Espagnols fortissent de la Flan-
 dre; que Dom Juan remît entre les
 mains de la nation les citadelles qui
 l'asservissoient, & qu'elles fussent dé-
 molies; de refuser au nouveau Gou-
 verneur toute espèce de commande-
 ment sur la milice nationale, & de
 veiller avec le plus grand soin qu'on
 ne donnât atteinte à la moindre des
 prérogatives des Etats-Généraux. Il
 ajoutoit, que pour les mieux conser-
 ver, il croyoit nécessaire que les Etats
 pussent se rassembler une ou plusieurs
 fois l'année, afin de maintenir, sui-
 vant le besoin, les privilèges de la
 nation, & que le Gouverneur ne pût
 prendre aucune détermination impor-
 tante sans leur consentement. Enfin il
 leur faisoit sentir que c'étoit à Dom
 Juan de s'abandonner à la bonne foi
 des Flamands; que le Roi avoit été
 trop offensé de leurs révoltes, pour
 qu'il leur pardonnât jamais sincère-
 ment; qu'ainsi il étoit prudent qu'ils se

tinssent toujours en garde contre son ressentiment, & que bien sûrs de ne Liv. X.
 pouvoir jamais calmer sa colère, ils
 tâchassent du moins de ne pas se laisser
 écraser par sa puissance. (3)

Tels étoient les principes que le An. 1577.
 Prince d'Orange s'étoit formés sur les
 affaires de Flandre, & qu'il s'efforçoit
 d'inspirer à la nation. Il espéroit alors
 devenir l'arbitre du Gouvernement des
 Pays-Bas; & après y avoir détruit, à
 la faveur des conjonctures, l'autorité
 du Roi, en usurper la domination. Il
 se flattoit du moins de réunir sous ses
 loix les Provinces de Hollande & de
 Zélande, & de s'y créer une souverai-
 neté particulière. Quoi qu'il en soit,
 ses conseils firent une vive impres-
 sion sur les Flamands, & augmen-
 tèrent excessivement leurs soupçons.
 L'accord conclu à Gand leur paroif-
 sant encore trop foible pour rendre

(3) Grotius expose les vues & les senti-
 ments du Prince d'Orange comme le Cardi-
 nal Bentivoglio. Il ajoute qu'il conseilla aux
 Etats d'écraser eux-mêmes Dom Juan, avant
 qu'il pût se faire respecter à la tête des Espa-
 gnols. *Ut inermem & in finibus agentem, bello
 opprimerent.*

leur union solide & durable, ils résolurent de la resserrer par un nouveau Traité. Les Etats-Généraux en firent dresser la formule en leur nom, & la revêtirent de leur autorité. Après y avoir rappelé le souvenir des malheurs dont les Espagnols avoient accablé la Flandre, ils y confirmèrent la pacification de Gand, & y exigèrent la promesse de l'observer inviolablement & sans réserve. Ils déclarèrent traîtres & infâmes, ceux qui oseroient y contrevenir. Ils le firent ensuite souscrire par les Gouverneurs & les Magistrats de toutes les Provinces, & il y fut accueilli avec les plus grands applaudissemens. Les Etats, toujours entraînés par les insinuations du Prince d'Orange, qui ne cessoit de leur représenter les périls qu'ils avoient à craindre de la part des Espagnols, & la nécessité d'armer pour s'en garantir, ordonnèrent ensuite de nouvelles levées. Ils rassemblèrent un bon corps de troupes à Vavre, poste excellent, entre Bruxelles & Namur, afin de s'opposer aux entreprises de Dom Juan, & ils en donnèrent le commandement au Comte de Lalain, au Vicomte de Gand, & au Seigneur de la Motte. Ils dépêchèrent en même

temps des Ministres de confiance en Allemagne, en France & en Angleterre, pour y solliciter des secours. Elifabeth fournit une somme d'argent assez considérable, & promit encore aux Etats de leur donner toutes les marques de son affection, qui ne la compromettoient pas avec l'Espagne. Les Etats traitèrent avec plusieurs Princes d'Allemagne, & plus particulièrement avec le Comte Palatin Jean Casimir, avec qui ils convinrent de lui fournir les subsides nécessaires pour soudoyer une armée, qu'il se chargea de conduire en Flandre. Ils furent plus loin du côté de la France : non-seulement ils tâchèrent de gagner le parti Huguenot, mais encore de s'attacher les Catholiques sous l'autorité du Duc d'Alençon, frère du Roi. Ils en vinrent jusqu'à inviter ce Prince à se procurer en Flandre un rang digne de lui, & à ne pas rejeter une fortune rare qui se refusoit à ses vœux au sein de sa patrie. (4)

(4) Le Duc d'Alençon, frère unique d'Henri III, portoit alors le titre de Duc d'Anjou, en vertu du Traité de pacification conclu au mois de Mai 1576. Je ne sais pourquoi le Cardinal Bentivoglio le qualifie toujours de Duc d'Alençon.

cours, fortifient en même temps. Il vouloit du moins que, si on s'obstinoit à Bruxelles à ne lui point accorder sa demande, on mît en ôtage, pour sûreté de sa personne, quelques-uns des plus grands Seigneurs de Flandre dans le château de Hui, ville du pays de Liege, pour y rester sous la puissance de l'Evêque, jusqu'à ce qu'après le départ des troupes Espagnoles, celles des Etats eussent également évacué les Pays-Bas. Il exigeoit encore qu'on lui donnât une garde qui seroit commandée par un Officier Flamand, qui lui prêteroient serment de fidélité. Il souhaitoit sur-tout qu'on déterminât l'étendue de l'obéissance que l'on comptoit rendre à l'Eglise & au Roi, & faisoit encore les plus vives instances pour qu'on ne lui proposât rien de trop préjudiciable à la Religion, & de trop injurieux au Souverain. Enfin, il proposa de choisir la même ville de Hui, comme un lieu neutre, pour y conclure le Traité qu'on négocieroit avec lui. Mais tous ces points éprouvoient bien des difficultés. Le Prince d'Orange, qui n'avoit d'autre but que de faire renvoyer Dom Juan sans qu'il fût reçu, ou de ne lui faire accorder qu'un vain titre de Gou-

Liv. X.

An. 1577.

LIV. X.
An. 1577. verneur, dont l'autorité resteroit entre les mains des Etats, n'omettoit rien pour traverser la négociation & multiplier les obstacles. (5)

L'Empereur Maximilien II venoit de mourir. Les Flamands, qui avoient eu recours avant sa mort à sa protection, avoient également réclamé celle de l'Empereur Rodolphe, son fils & son successeur. Comme sa médiation ne pouvoit déplaire au Roi Catholique, l'Empereur avoit chargé Gerard Grofbeck, Evêque de Liege, & deux autres personnes dignes de sa confiance, de concilier Dom Juan & les Etats. Il avoit même consenti que le Duc de Clèves, celui de tous les Princes du voisinage qui étoit le plus intéressé à écarter les troubles de la Flandre, & dont le Roi d'Espagne avoit accepté la médiation, joignît ses Ministres aux Ambassadeurs Impériaux, pour faciliter l'ac-

(5) Les Historiens Hollandois assurent qu'une des principales difficultés de l'accord entre Dom Juan & les Etats, eut pour objet la route par laquelle on renverroit les Espagnols, par mer ou par terre. Dom Juan demandoit qu'on les renvoyât par mer, afin d'exécuter une entreprise qu'il avoit formée sur l'Angleterre.

commodement. La négociation s'en-
 tama bientôt en règle. Les Ambassa- Liv. X.
 deurs se rendirent, au commencement An. 1577.
 de l'an 1577, à Marche-en-Famine,
 ville du Luxembourg, située vers le
 pays de Liege. Dom Juan vint les y
 joindre. Les Commissaires des Etats
 étoient à Hui.

Il y avoit sur-tout deux points sur
 lesquels les Etats étoient inflexibles. Le
 premier étoit le départ des Espagnols
 & des troupes étrangères, préalable-
 ment à toutes conventions. Par le se-
 cond, ils demandoient l'assurance la
 plus solennelle, que le nouvel arran-
 gement ne pourroit préjudicier à la
 pacification de Gand. Ces deux arti-
 cles, & plusieurs autres, souffroient
 les plus grandes difficultés, & Dom
 Juan sentoît parfaitement qu'accepter
 des préliminaires de cette espèce, c'é-
 toit avilir l'autorité du Roi & la sien-
 ne. Néanmoins ce Prince voulant ten-
 ter tous les moyens de rétablir la tran-
 quillité de la Flandre, plutôt que de
 reprendre les armes, & d'ailleurs vi-
 vement pressé par les Ministres Impé-
 riaux, & ceux du Duc de Clèves, qui
 ne doutoient pas qu'aussi-tôt après la
 sortie des Espagnols, les Flamands ne

lui donnassent toutes les satisfactions
LIV. X. qu'il pourroit désirer, approuva le
An. 1577. Traité qu'ils crurent devoir faire. Telles
12 Février. en furent les dispositions. (6) Toutes les
troupes Espagnoles, Allemandes, Ita-
liennes & Francomtoises, devoient to-
talement évacuer les Pays-Bas dans le
terme de quarante jours. L'on remet-
toit sur le champ les Places & les ci-
tadelles qu'elles occupoient, au pou-
voir des Flamands. On rendoit res-
pectivement les prisonniers, entr'au-
tres le Comte de Buren, retenu depuis
long-temps en Espagne; mais avec la
condition que le Prince d'Orange, son
père, se conformeroit, après l'assem-
blée des Etats-Généraux, à ce qu'ils
auroient décidé. Le Roi conservoit aux
Provinces leurs privilèges & les im-
munités dont elles avoient joui jusqu'a-
lors. De leur côté, les Etats s'enga-
geoient de maintenir par-tout la Reli-
gion Catholique, licencioient les trou-
pes étrangères qui étoient à leur solde,
& renonçoient à toutes ligue & con-
fédérations dans lesquelles ils se fe-
roient engagés au dehors. Ils fournis-

(6) Cet accord fut appelé l'Edit perpé-
tuel.

soient comptant six cents mille florins pour payer les Espagnols qu'on renvoyoit, & se chargeoient de satisfaire ensuite les Allemands. Enfin, après toutes ces conditions & quelques autres moins importantes, ils promettoient d'obéir à Dom Juan d'Autriche, & de le reconnoître en qualité de Gouverneur-Général des Pays-Bas.

Aussi-tôt que ce Traité eut été conclu, Dom Juan fit expédier les ordres nécessaires pour le départ des Espagnols & des autres étrangers qui étoient au service du Roi; & le Seigneur Octave de Gonzague fut dépêché avec Escovedo, Secrétaire du Prince, pour en accélérer l'exécution. La conduite du Prince d'Orange fut bien différente. A peine fut-il instruit de l'accord, qu'il fut aisé d'appercevoir qu'il n'étoit pas content, non plus que les Provinces de Hollande & de Zélande. Il se plaignit hautement de ce que son fils ne lui étoit pas rendu sans conditions, & se récria encore plus sur ce qu'on n'avoit pas suffisamment pourvu à la sûreté du pays, & qu'on n'avoit pas exigé en temps précis, la démolition des citadelles. C'étoit ensuite, selon lui, une action indigne de faire payer par les

~~Flamands ces mêmes Espagnols dont~~
LIV. X. l'avarice & la cruauté venoient si récemment de les dépouiller de tant de richesses. Il ajoutoit encore, qu'on avoit manqué aux Princes dont la protection & les secours avoient été si utiles à la Flandre; que la pacification, dont les Provinces de Hollande & de Zélande ne se départiroient jamais, étoit mal assurée par ce dernier Traité, & qu'elles étoient fermement déterminées à ne pas courir les périls auxquels les autres Provinces alloient bientôt être exposées. En vain les Etats répondirent à ses plaintes, & tâchèrent de lui persuader que la pacification de Gand ne recevoit aucune atteinte de l'arrangement nouveau, & que rien ne les empêcheroit d'être fidèles à leurs premiers engagements. Il n'y eut aucune espèce de chicane ou de subterfuges qu'il n'employât pour justifier son refus d'acquiescer au Traité, & il fut impossible de tirer de lui & des deux Provinces qui s'étoient entièrement livrées à ses impressions, aucun acquiescement. (7)

(7) Le crédit du Prince d'Orange dans les Provinces de Hollande & de Zélande étoit monté au plus haut degré. Elles l'aimoient

Dom Juan étoit déjà passé à Louvain, pour y attendre que les Espagnols fortifissent & qu'on eût remis les citadelles aux Flamands. Il comptoit se rendre ensuite à Bruxelles pour y faire son entrée. Il reçut à Louvain les visites d'une Noblesse nombreuse, qui y étoit venue pour lui faire sa cour : il lui fit l'accueil le plus honnête ; & sans compromettre son rang, il n'épargna aucune des marques de bienveillance qui pouvoient le rendre agréable à la Nation. Il envoya en même temps le Docteur Léonino en Hollande, pour faire part au Prince d'Orange & aux Etats des deux Provinces-unies, de ce qu'il venoit de terminer avec les autres Provinces, & pour obtenir leur consentement. Mais cette démarche n'eut d'autre effet que de manifester leur obstination & le succès des soins artificieux du Prince d'Orange à y fomenter la révolte. Dom Juan avoit

LIV. X.

An. 1577.

comme leur libérateur & leur père ; le peuple ne l'y appelloit que le père Guillaume, & prononçoit ce nom avec une sorte de saisissement, qui lui exprimoit vivement toute la force de l'attachement qu'il lui avoit voué.

Liv. X. pourtant remis entre les mains du Duc
An. 1577. d'Arfchot la citadelle d'Anvers. Les
 autres châteaux, occupés par les Es-
 pagnols, avoient également été remis
 au pouvoir des Flamands. Toutes les
 troupes étrangères, à l'exception des
 Allemands, dont le départ avoit été
 différé à cause de la difficulté de les
 payer, s'étoient rassemblées à Mas-
26. Avril. treicht, & se préparoient à sortir de
 la Flandre. Les Espagnols sortirent en-
 fin, comme on en étoit convenu, au
 grand contentement de la Nation, qui
 fut inexprimable. Dans toutes les vil-
 les, grandes & petites, dans les moin-
 dres villages, c'étoit à qui annonce-
 roit ou écouteroit avec plus d'empres-
 sément cette heureuse nouvelle. Il sem-
 bla qu'elle mettoit le comble au bon-
 heur public.

D'Avila, Gouverneur d'Anvers, n'en avoit pas voulu remettre lui-même la citadelle au Duc d'Arfchot; il laissa ce soin à son Lieutenant. Aussi franc dans ses discours qu'indépendant dans sa façon de penser, il déclara qu'il se reprocheroit de participer à une action infiniment préjudiciable aux affaires du Roi, & indigne des exploits éclatants

qui avoient couvert de gloire les Espagnols en Flandre. (8) On dit même que, prenant congé de Dom Juan, il osa lui dire : “ Votre Altesse nous fait
 „ sortir des Pays-Bas, Prince, mais
 „ qu’elle se souviene qu’elle sera bien-
 „ tôt contrainte de nous y rappeler. „
 L’événement vérifia cette espèce de prédiction.

LIV. X.

An. 1577.

Ce furent des Wallons qui entrèrent dans le château d’Anvers, & il ne resta plus aux Etats qu’à ramasser les sommes nécessaires, afin d’éloigner les Allemands. Cette opération étoit difficile. L’épuisement dans lequel ils s’étoient mis pour congédier les Espagnols, n’y apporta pas peu d’obstacles.

Enfin Dom Juan se rendit à Bruxelles, où il fit son entrée publique

(8) Je ne sais si on ne pourroit pas dire à plus juste titre : *qui avoient flétri les Espagnols.* Le fameux Bernardin de Mendoza avoue, que depuis le mois d’Août 1576 jusqu’au mois de Février de l’année suivante, ils avoient immolé soixante mille hommes à leur vengeance, & ruiné en même temps leur fortune par les attentats de leur avarice. Sont-ce là des monuments de leur courage ou de leur inhumanité, demande de Thou ? Il fallut encore que les Etats-Généraux achetassent leur départ en leur payant 600 mille florins.

LIV. X. le premier du mois de Mai. Le concours de la Noblesse, celui d'une multitude infinie de personnes de tous les états, les acclamations de la joie la plus vive avec lesquelles il fut reçu, donnèrent à cette cérémonie le plus grand éclat. Les Flamands n'avoient exprimé leur satisfaction d'une manière aussi marquée à aucun de leurs Gouverneurs. Leurs Souverains même n'avoient jamais éprouvé de leur part des sentimens aussi vifs. Mais ces heureuses dispositions durèrent peu, & ce spectacle si flatteur pour Dom Juan, se changea bien vîte en des scènes également remplies de tristesse & d'horreur. Il eut à peine pris les rênes de l'administration, qu'il s'aperçut, que loin de faire respecter ses volontés, il seroit contraint lui-même d'obéir aux loix qu'on lui imposeroit. Il ne donnoit point d'ordres qui ne fussent subordonnés au Conseil d'Etat. Ce corps souffrant avec impatience de n'exercer qu'une autorité provisoire, tâchoit par des voies indirectes, de s'assurer à l'avenir toute la puissance du Gouvernement. Les prétextes ne lui manquoient pas. Réclamant successivement les privilèges communs à toute la Nation &

les privilèges particuliers de chaque Province, & imaginant chaque jour de nouvelles raisons pour étendre ses droits & restreindre les prérogatives du Gouverneur, il lui donnoit chaque jour de nouvelles entraves. Le Prince d'Orange avoit l'œil à tout, & tâchoit de profiter de toutes les circonstances pour entretenir toujours dans les esprits un goût d'indépendance & de nouveauté. Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, & le Seigneur de Heets, Gouverneur particulier de Bruxelles, entroient dans toutes ses vues, & le servoient habilement. Le premier avoit plus de prudence, le second étoit plus ardent & plus impétueux; mais tous deux étoient également propres à ses desseins par la différence de leurs caractères & le concert de leurs démarches. Ces deux hommes répandoient dans Bruxelles toutes sortes de bruits pour y exciter la fermentation. Ils publioient de tous côtés que Rhoda, d'Avila, & tous les autres Capitaines Espagnols qui s'étoient le plus signalés par les maux qu'ils avoient faits à la Flandre, avoient reçu du Roi à leur arrivée en Espagne le meilleur accueil; & que Sa Majesté leur avoit promis

Liv. X.

An. 1577.

LIV. X. de les employer de nouveau, & plus
 An. 1577. honorablement. Ils accompagnoient
 leurs relations des réflexions suivantes.

„ Le Roi en tenant cette conduite,
 „ disoient-ils, justifie hautement les Es-
 „ pagnols, & manifeste évidemment
 „ ses sentiments contre la Flandre;
 „ nous n'en pouvons plus douter. Il
 „ n'a pas renoncé au projet de nous
 „ opprimer; mais il attend pour l'exé-
 „ cuter, que nous soyons défarmés. Ju-
 „ geons de l'avenir qu'il nous réserve,
 „ par les maux que nous avons éprou-
 „ vés. La Flandre vivoit dans la plus
 „ heureuse confiance à la fin du Gou-
 „ vernement de la Duchesse de Par-
 „ me, lorsque tout-à-coup elle vit
 „ paroître le Duc d'Albe à la tête de
 „ nombreuses troupes, ou plutôt d'une
 „ infinité de bourreaux qui venoient
 „ nous massacrer, pour jouir de nos
 „ dépouilles. Aurions-nous à présent
 „ de plus justes sujets de confiance?
 „ Dom Juan n'est-il pas Espagnol?
 „ N'est-il pas chargé des ordres secrets
 „ de la Cour d'Espagne? N'a-t-il pas
 „ pour Ministre Escovedo, né sujet de
 „ cette Couronne, le confident du
 „ Roi, le dépositaire de ses plus inti-
 „ mes secrets sur ce qui regarde notre

„ malheureuse Nation ? En faut-il da-
 „ vantage pour avertir les Flamands
 „ de se tenir sur leurs gardes, & de ne
 „ pas abandonner le pouvoir dont ils
 „ sont heureusement en possession ?
 „ Que le Conseil d'Etat conserve ses
 „ prérogatives. Que les Etats ne lais-
 „ sent pas donner atteinte à leur su-
 „ périorité ; que les Provinces sur-tout
 „ ne se livrent pas à une sécurité dan-
 „ gereuse que les Espagnols épient,
 „ & dont ils sauront promptement sai-
 „ sir l'occasion. Le Roi peut former
 „ dans un instant une armée puissan-
 „ te, & l'introduire au centre de no-
 „ tre Patrie. Si nous avons eu l'im-
 „ prudence de nous mettre hors d'é-
 „ tat de nous défendre, que servi-
 „ roit alors à la Flandre la lenteur de
 „ ses assemblées ; le temps que nous
 „ mettrions à délibérer pour lever
 „ des troupes, & appeler des se-
 „ cours étrangers, suffiroit à nos ty-
 „ rans pour se rendre par-tout les
 „ maîtres. „

C'est ainsi qu'on tâchoit de séduire
 les Flamands, de leur donner de la
 défiance contre le Gouverneur, de les
 animer de plus en plus contre les Es-
 pagnols, & de les précipiter plus que

 Liv. X.

An. 1577.

LIV. X. An. 1577. jamais dans les troubles & la révolte. La ruse caractérise les peuples du Midi, & la candeur les peuples du Nord; mais cette vertu dégénère trop facilement dans une crédulité dangereuse; & il n'est point étonnant qu'un esprit artificieux, remuant ces peuples à sa volonté, les rende dupes de ses insinuations, avant même qu'ils se soient apperçus de ses projets. C'est le défaut des Flamands; & s'ils furent trompés en quelques occasions, ce fut lorsqu'ils adoptèrent en aveugles les idées funestes qu'on leur suggéroit contre Dom Juan, (9) & qu'ils se livrèrent à la haine qu'on excitoit alors en eux contre les Espagnols. Dom Juan qui n'avoit pu encore retirer les rênes du Gouvernement des mains de ceux qui

(9) Les Flamands ne se trompèrent point sur le compte de Dom Juan, si l'on en croit de Thou. Il avoit cédé au temps & à la nécessité. Mais il se flattoit bien de se dédommager de sa condescendance, en étendant le plutôt qu'il pourroit l'autorité limitée qu'il avoit reçue, & en la portant jusqu'au despotisme avec lequel le Duc d'Albe l'avoit exercée. *Præses Belgii constitutus omnem operam dabat ut potestatem conditionibus coactam amplia- ret, & quantam habuerat, Albanus reciperet.*

les avoient usurpées , étoit contraint de les abandonner à leurs caprices. Revêtu du titre de Gouverneur , il n'en avoit point l'autorité. Cependant les Espagnols avoient évacué la Flandre. Les Allemands étoient sur le point de la quitter. Toutes les Places fortes étoient occupées par des troupes nationales. Comment les Flamands pouvoient-ils être inquiets & concevoir des soupçons aussi violents que si le Duc d'Albe les eût encore menacés d'une invasion prochaine ? Toutefois Dom Juan ne négligeoit rien pour les rassurer ; mais les embûches étoient trop habilement tendues pour qu'il pût réussir , & la facilité des peuples à se laisser séduire , rendoit le succès de la séduction infaillible.

Un des principaux articles de la pacification de Gand , confirmé dans la convention de Marche-en-Famine , portoit qu'aussi-tôt après la sortie des troupes étrangères , on assembleroit les Etats-Généraux dans la forme la plus solennelle , & de la même manière qu'ils avoient été tenus la dernière fois qu'ils avoient été convoqués sous le Gouvernement de l'Empereur Charles-Quint. On avoit réservé à leur décision tout

Liv. X.

An. 1577.

ce qui restoit à régler touchant l'exer-
 LIV. X. cice de la Religion Catholique, dans
 An. 1577. les Provinces de Hollande & de Zé-
 lande. Dom Juan ne manqua pas de faire
 les démarches nécessaires pour l'exécu-
 tion de cet article. Le Conseil d'Etat pa-
 rut même entrer dans ses vues, & enga-
 ger le Prince d'Orange à y concourir.
 Mais soit que d'un côté les instances fus-
 sent foibles, ou que de l'autre les répon-
 ses fussent aussi dures qu'elles l'étoient
 ordinairement, on ne concluoit rien
 sur cette importante matière. Sollicités
 par Dom Juan, les Etats envoyèrent
 en Hollande le Duc d'Arſchor, les Sei-
 gneurs d'Hierges & de Villerval. Le
 Prince leur joignit en son nom le Doc-
 teur Léonino & le Seigneur de Gro-
 bendonck, Trésorier-Général. Ils eu-
 rent ordre d'employer tous leurs ef-
 forts pour ramener le Prince d'Orange
 & les deux Provinces aux sentiments
 communs de la nation. Dom Juan n'ef-
 péroit guères que cette démarche pût
 réussir; mais il vouloit au moins par-
 là faire éclater l'entêtement étrange
 des deux Provinces-unies, & les char-
 ger de tout ce qu'il avoit d'odieux.
 Sans s'embarrasser de cette considéra-
 tion, les Provinces répondirent net-

tement, qu'elles étoient résolues de ne pas abandonner la Religion réformée qu'elles professoient; & se plainquirent ensuite de ce qu'on n'avoit pas exécuté, comme on le devoit, la pacification de Gand. " Il falloit, „ disoient-ils, démolir les nouvelles „ forteresses, le château d'Anvers sur- „ tout, & enlever ainsi aux Espagnols „ tout espoir d'y rentrer. „ Le Prince d'Orange demandoit, en particulier, qu'on lui rendît son fils sans réserves ni conditions; & accumulant plaintes sur plaintes, il se rendit d'autant plus difficile sur la satisfaction qu'il exigeoit, qu'il vouloit moins en recevoir.

Le Duc d'Arschot revint donc à Bruxelles sans avoir rien obtenu. Les Etats n'en montrèrent point le mécontentement que Dom Juan devoit en attendre. La faction d'Orange prenoit chaque jour le dessus, & ses partisans osoient justifier hardiment, & pour ainsi dire en présence du Gouverneur, toutes ses démarches. Heets marchoit dans Bruxelles, entouré d'une garde particulière, & sembloit n'y point connoître de supérieur. Les Bourgeois, sans respect pour la personne de Dom Juan, insultoient ses

Liv. X.

An. 1577.

Liv. X. domestiques. Quelques audacieux parmi la plus vile populace s'échappoient en propos insolents & séditieux. Malgré ces outrages, le Prince dissimuloit, & feignoit, ou de les mépriser ou de n'en être point instruit. Il faisoit surtout l'impossible pour gagner le Duc d'Arfchot & les principaux de ceux qui étoient attachés à ce Seigneur, & pour les séparer du Prince d'Orange. Il tâchoit de les éclairer sur les artificieux desseins de ce Prince, & de leur montrer qu'ils ne tendoient qu'à son élévation propre, & à l'abaissement de tous les ordres de la nation. Il leur faisoit sentir qu'il n'avoit pas d'autres vues en mendiant la faveur de la multitude. En embrassant l'hérésie, il étoit devenu ennemi né du Clergé. Son zèle affecté pour les intérêts du peuple, le rendroit infailliblement un des adversaires les plus ardents de la Noblesse. Le Roi d'Espagne, pour appuyer ces insinuations, donnoit au Duc d'Arfchot, les marques de confiance les plus flatteuses. Il lui accorda le Gouvernement du château d'Anvers, & ajouta à cette grace celle de lui donner le Prince de Chimai, son fils aîné, pour Lieutenant.

Il y avoit une jalousie extrême de grandeur & d'autorité entre le Duc d'Arſchot & le Prince d'Orange, dont le Gouverneur vouloit profiter. Mais le Prince, à qui une prudence & une habileté rares, un eſprit fécond en rufes profondes, une réputation brillante au dedans & au dehors de la Flandre, donnoient les plus grands avantages, ne devoit guères redouter le Duc, dont le caractère inconstant & ouvert ſe laiſſoit facilement pénétrer. Le peuple ayant d'ailleurs une influence extraordinaire dans le Gouvernement, & ſurtout dans les villes où la Nobleſſe & les Abbés réguliers, qui réſident preſque toujours à la campagne, ne l'empêchoient point de dominer; ni le Duc, ni les autres Gouverneurs des Provinces, ne voulurent mécontenter cette portion ſi conſidérable de la nation, d'où dépendoit le crédit & l'autorité qui les flattoient. Chaque membre de la Nobleſſe, les grands Seigneurs plus que les autres, s'efforçoient donc de ſe parer du zèle le plus ardent pour les intérêts de la Patrie, & ne pouvoient s'écarter que très-peu des ſentiments du Prince d'Orange. Cet habile homme ſavoit ſi bien les colorer, qu'ils pa-

Liv. X.

An. 1577.

manquoient pour cet objet. Dom Juan LIV. X.
 qui favoit qu'ils n'avoient pas encore An. 1577.
 acquitté les premiers emprunts qu'ils
 lui avoient faits, pensa qu'il ne conve-
 noit pas qu'on engageât ainsi à Elisabeth
 tous les revenus du Pays; & instruit
 que le Prince d'Orange avoit suggéré
 cette idée, il défendit au Vicomte d'en
 faire la proposition ou de l'appuyer.
 Cette opposition du Gouverneur, à
 l'emprunt projeté, excita aussi-tôt les
 plaintes les plus vives de la part des
 Etats. Ils soupçonnèrent dès-lors qu'il
 verroit partir de mauvais œil les trou-
 pes Allemandes; & une occasion nou-
 velle, qui se présenta peu de temps
 après, donna la plus grande force à
 leurs soupçons. Les Colonels & les
 autres Officiers Allemands s'étoient
 rendus à Malines, par ordre des Etats,
 pour y prendre les arrangements né-
 cessaires sur les payemens qui leur
 étoient dus. Leurs prétentions étoient
 si exorbitantes, qu'on ne pouvoit rien
 terminer. Les Etats avoient envoyé le
 Duc d'Arschot pour traiter avec eux,
 & Dom Juan s'y étoit également trans-
 porté. Néanmoins on ne finit rien. Il
 n'en fallut pas davantage pour impu-
 ter au Gouverneur qu'il n'étoit allé à

LIV. X. Malines que pour multiplier les obsta-
 An. 1577. cles au-lieu de les lever, & l'on crut
 voir qu'il desiroit d'empêcher le départ
 des Allemands, afin de conserver &
 d'augmenter par leur secours, l'autorité
 que les Flamands lui refusoient. (10)

Les gens sensés estimèrent néan-
 moins que c'étoit la faction d'Orange,
 qui, par ses manœuvres, avoit empê-
 ché l'arrangement, afin d'en rejeter la
 faute sur Dom Juan, & de trouver
 dans la prolongation du séjour des Al-
 lemands en Flandre, un prétexte plau-
 sible d'y exciter de nouveaux trou-
 bles. Dom Juan lui-même en jugeoit
 ainsi. Son retour à Bruxelles ne fit que
 lui manifester davantage les mauvaises
 intentions du Prince d'Orange. Le peu-
 ple l'avoit reçu avec les marques les
 plus évidentes d'aversión. Il fut instruit
 de plusieurs endroits qu'on vouloit at-
 tenter à sa personne, & il étoit sur-
 tout irrité de voir que les Etats ne ces-
 soient d'entretenir la correspondance la

(10) De Thou assure très-positivement que
 Dom Juan fit tout ce qu'il put pour retenir les
 Allemands en Flandre, & pour se les attacher;
 & il expose en détail toutes ses manœuvres à
 cet égard.

plus étroite avec le Prince d'Orange, qui étoit l'ame de leurs délibérations. Ce fut par le Duc d'Arfchot qu'il apprit d'abord qu'on tramoit une conjuration où il s'agissoit de le faire mourir, ou du moins de l'arrêter, (11) & peu de temps après le Vicomte de Gand accourut de cette Ville, avec une diligence extrême, afin de l'avertir du péril imminent qui le menaçoit. Dom Juan ne pouvoit ajouter foi à leurs rapports. Il craignoit qu'ils n'eussent été concertés afin de le précipiter dans quelque démarche désespérée, & d'en profiter ensuite pour justifier les imputations dont on tâchoit de le noircir. Cependant comme les sujets de crainte se multiplioient chaque jour, il prit le parti d'envoyer Escovedo, son Secrétaire, en Espagne. Il fit entendre aux Etats qu'il alloit solliciter auprès du Roi, l'argent nécessaire pour payer les Allemands; mais c'étoit en effet pour exposer à Philippe l'état de la Flandre,

LIV. X.

An. 1577.

(11) Le projet d'attenter à la vie & à la liberté de Dom Juan, a toujours été fort incertain, de l'aveu même de Strada, aussi favorable à Dom Juan qu'il l'étoit peu au Prince d'Orange & à ses Partisans.

Flandre. Berlaymont regardoit sur-tout ~~comme~~ comme essentiel de gagner les Alle- LIV. X.
 mands. C'étoit, à son avis, un point An. 1577.
 de la plus grande importance. En s'at-
 tachant de bonnes troupes, on s'affu-
 roit en même temps d'un grand nom-
 bre de Places dont ils étoient les maî-
 tres, parce qu'on les y avoit mis en
 garnison.

Le Comte de Mansfeld approuvoit ce dessein; mais cet homme sage, & qui, par caractère, préféroit les partis prudents aux résolutions hardies, auroit voulu attendre le retour d'Escovedo. Il représentoit au Prince qu'il formeroit son plan bien plus sûrement, lorsqu'il seroit instruit des intentions du Roi. S'emparer du château de Namur, c'étoit, selon lui, sonner l'alarme. Dans un instant on alloit voir la Flandre entière en mouvement. C'étoit ce que desiroit la faction d'Orange. En vain le Prince croiroit sa conduite justifiée par la nécessité de rompre les complots formés contre lui : on trouveroit le moyen de faire regarder ses craintes comme chimériques. Ces raisons ne laissèrent pas que de faire impression sur Dom Juan, & suspendirent pendant quelques jours son con-

sentement au projet que Berlaymont
 Liv. X. lui avoit inspiré.

An. 1577. Mais ce Prince ayant appris qu'on
 se dispoſoit de plus en plus en Hol-
 lande à recommencer les troubles, &
 que les dangers qui le menaçoient per-
 ſonnellement à Bruxelles, devenoient
 plus preſſants, il ne voulut pas atten-
 dre juſqu'à la dernière extrémité, &
 réſolut de ſe rendre à Namur le plutô-
 t qu'il lui ſeroit poſſible. Il ne s'agiſſoit
 plus que de trouver un motif ſpécieux
 de quitter Bruxelles. Une heureuſe cir-
 conſtance vint le tirer d'embarras, &
 montra combien les diſpoſitions aveu-
 gles de la fortune influent dans les évé-
 nements. Marguerite de Valois, Reine
 de Navarre, paſſoit alors ſur les fron-
 tières de Flandre en allant aux eaux
 de Spa, dans le pays de Liege. C'étoit
 en apparence le motif de ſon voya-
 ge; mais dans le fait elle n'avoit d'au-
 tre but que d'animer de plus près les
 intrigues qu'on avoit formées en fa-
 veur de ſon frère dans les Pays-Bas. Ce
 Prince étoit dans ce temps aſſez mal à
 la Cour de Henri III; & il n'y avoit
 guères que la Reine de Navarre, qui
 ajoutant aux liens du ſang l'union des
 cœurs, le dédommageoit par l'amitié

la plus vive, des dégoûts qu'il y éprouvoit. Cette Princesse avoit passé par Cambrai, pour y ménager ses intérêts. Elle avoit tâché de gagner l'Archevêque & le Gouverneur de la citadelle; & depuis encore elle n'avoit cessé de solliciter en sa faveur le Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, & divers autres Seigneurs très-qualifiés. Elle avoit trop d'esprit & d'habileté pour ne pas obtenir beaucoup par son manège, & l'on peut voir dans ses Mémoires, écrits d'un style fort agréable, & imprimés depuis sa mort, tout ce qu'elle fit alors pour le Duc. Cette trame s'ourdissôit dans un si grand secret, que Dom Juan n'en eut aucune connoissance.

Le passage de cette Princesse fut le prétexte que faisit le Gouverneur pour se rendre à Namur & l'y recevoir. On ne pouvoit pas naturellement avoir aucuns soupçons sur l'attention de Dom Juan pour une si illustre Princesse, à qui il devoit des égards. Le départ du Gouverneur fut au contraire universellement approuvé. Une noblesse nombreuse s'offrit à l'accompagner. Le Prince accepta ses offres, & le Duc d'Arschot, le Prince de Chimai,

son fils ; le Marquis d'Havré , frère
Liv. X. du Duc , & plusieurs autres personnes
An. 1577. de qualité se firent un plaisir de le
suivre.

Il arriva donc à Namur, où il rendit à la Reine tous les honneurs qui lui étoient dûs. Après qu'elle fut partie , il songea aussitôt à exécuter son projet , & à s'emparer du château de cette Ville. Les Etats y avoient établi un Gouverneur particulier , qui ne dépendoit que d'eux ; & il fallut employer la ruse pour s'y introduire. Voici comme Dom Juan s'y prit. Ayant feint un matin de partir pour la chasse , il prit son chemin par la porte près de laquelle le château est situé. Paroissant alors céder tout simplement à la curiosité de voir cette forteresse , il en fit appeller le Gouverneur , & lui ayant présenté la main d'un air libre , suivant l'usage du Pays , il s'avança pour entrer dans le château avec lui. Le Prince étoit accompagné du Comte de Berlaymont & de ses quatre fils ; savoir , le Seigneur d'Hierges , le Comte de Megue , les Seigneurs de Floyon & d'Hautepenne , qui se distinguoient déjà tous par leur bravoure , & se firent encore dans la suite beaucoup de

réputation à la guerre. Outre ces Gen-
 tilshommes, Dom Juan avoit secré- LIV. X.
 tement disposé dans les environs plu- An. 1577.
 sieurs autres personnes bien armées
 par dessous leur vêtement ordinaire,
 afin d'employer la force, s'il en étoit
 besoin. Mais le Gouverneur, séduit en
 partie par le témoignage de bonté que
 lui donnoit Dom Juan, & frappé d'ail-
 leurs du respect qu'il lui devoit, ne fit
 aucune difficulté de l'introduire dans
 la Place, & parut au contraire très-
 sensible à l'attention dont il l'honoroit.
 Dom Juan y fut donc reçu, & s'y étant
 arrêté jusqu'à ce que ceux qui devoient
 l'aider dans l'exécution de son dessein
 fussent arrivés, il fit aussi-tôt occuper
 la porte & sortir la garnison ordinaire.
 Elle étoit si foible, que le Gouverneur 24 Juillet.
 n'osa s'y opposer.

Dom Juan s'étant ainsi assuré du châ-
 teau de Namur, & la Ville ayant été
 soumise à son autorité par les soins du
 Comte de Berlaymont, ce Prince fit ap-
 peler le Duc d'Arfchot & ceux des
 plus grands Seigneurs qui l'avoient ac-
 compagné. Il n'oublia rien pour jus-
 tifier son entreprise sur la nécessité de
 se mettre à couvert des embûches qu'on
 lui dressoit. Il dit qu'il n'avoit jusqu'a-

LIV. X. lors sauvé ses jours que par une es-
 An. 1577. pèce de miracle; & ajouta qu'il étoit
 très-instruit des sentiments & des ma-
 nœuvres des Comtes d'Egmont & de
 Lalain, de Heets, & de plusieurs au-
 tres d'un esprit aussi inquiet que per-
 fide. Il alloit en instruire les Etats, &
 il espéroit qu'ils proportionneroient
 leur ressentiment aux attentats dont il
 se plaignoit. Par rapport à lui, il con-
 tinueroit d'observer fidèlement les con-
 ventions arrêtées avec eux, & s'occu-
 peroit toujours avec autant d'ardeur
 que de constance, du repos & de la
 prospérité du Pays. Dom Juan expédia
 aussi-tôt après Rassenghiem à Bruxelles,
 avec une Lettre pour les Etats, où il
 s'excusoit le plus qu'il pouvoit sur la
 surprise de Namur. Il leur exposoit
 ses motifs, les prioit instamment de
 les faire cesser; & déclaroit d'ailleurs
 nettement, que tant qu'ils subsisteroient
 & qu'on n'auroit pas pourvu d'une
 manière convenable à sa sûreté, il ne
 fortiroit point du château où il s'étoit
 retiré.

L'étonnement qu'un événement de
 cette espèce causa aux Etats, fut inex-
 primable. Ils résolurent aussi-tôt d'en-
 voyer à Namur l'Abbé de Marolles,

l'Archidiacre d'Ypres, & le Seigneur de Brus, trois de leurs membres, pour le prier, avec les plus vives instances, de retourner à Bruxelles, & de ne pas se livrer à ses soupçons. Mais ce Prince ne voulut point y revenir, à moins qu'on ne lui accordât plus d'autorité, & qu'il pût y rester sans rien craindre pour sa personne. Il renvoya Grobendonck, Trésorier-général, à Bruxelles, & le chargea de faire aux Etats plusieurs demandes, sur lesquelles il exigeoit une réponse satisfaisante, en vertu de l'accord de Marche-en-Famine. Les principales se réduisoient à ces points. Il vouloit qu'on le mît en possession de l'autorité légitime qui étoit due à sa dignité de Gouverneur & de Capitaine-général des Pays-Bas; qu'on lui donnât une garde affidée, & qu'on lui rendît le commandement des troupes & le droit de nommer aux charges de l'Etat, dont tous ses Prédécesseurs avoient joui. Il insistoit sur-tout sur la conduite qu'il falloit tenir avec la Hollande, la Zélande & le Prince d'Orange. Il prétendoit, que puisqu'ils refusoient de satisfaire à leurs engagements, les Etats devoient cesser d'entretenir aucune correspon-

LIV. X.

An. 1577.

LIV. X.
An. 1577. dance avec eux, & prendre de concert avec lui, les mesures nécessaires pour triompher de leur obstination. Les Etats lui répondirent par une simple invitation, de retourner à Bruxelles, où il recevroit toutes les satisfactions convenables. Mais Dom Juan fut inébranlable dans le parti qu'il avoit pris. Les Etats ne furent pas moins inflexibles dans leur résolution.

La nouvelle de la retraite de Dom Juan à Namur s'étoit déjà répandue de toutes parts; on ne sauroit exprimer la joie qu'en ressentit en secret le Prince d'Orange, qui prévoyoit qu'elle seroit la source d'un grand nombre de révolutions conformes à ses vues. Néanmoins il feignit en public d'en être très-irrité, & il en fit les plaintes les plus amères. Il s'efforça d'enflammer la colère des Etats; & pour y réussir davantage, il saisit cette circonstance, afin de rendre publiques des Lettres que ses partisans prétendoient avoir été écrites en Espagne par Dom Juan & par Escovedo, son Secrétaire, & avoir été interceptées en Gascogne par le Roi de Navarre. Ces Lettres, remplies de plusieurs anecdotes piquantes, étoient bien capables de ren-

dre le Gouverneur suspect. On exhortoit principalement le Roi à se faire obéir en Flandre par la force des armes, puisqu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'y maintenir les droits de son autorité. Dom Juan protestoit de la fausseté de ces Lettres; mais quelque précis que fût son désaveu, il ne put détromper les Etats. Ils furent si persuadés qu'elles étoient réellement de lui & d'Escovedo, que non contents de les répandre par-tout le Pays, ils les firent traduire en diverses langues, pour en donner connoissance à l'univers entier. On croit aisément que cet événement augmenta beaucoup le crédit du Prince d'Orange. Il en profita pour engager les Etats d'armer au plus vîte. Il leur représentoit avec force les périls qui résulteroient infailliblement de leurs délais à cet égard. L'entreprise du Gouverneur sur Namur avoit été, disoit-il, sans doute concertée avec l'Espagne, & il falloit s'attendre que les troupes du Roi, retournées en Italie depuis peu, alloient bientôt revenir en Flandre. Il falloit les prévenir, chasser Dom Juan de Namur, & ne pas laisser entre ses mains un passage si important. Qu'il se renfermât ensuite,

LIV. X.

An. 1577.

Liv. X. s'il vouloit, dans sa Province de Lu-
An. 1577. xembourg, & qu'elle éprouvât, tant
qu'il lui plairoit, les tristes avanta-
ges de sa désunion du reste de la
Flandre.

Ce conseil fut aussi avidement reçu que promptement exécuté. Les Etats firent expédier les commissions nécessaires pour lever des troupes, & se disposèrent à employer la force contre Dom Juan, s'il ne venoit à Bruxelles reprendre les fonctions de sa place, telles qu'il les exerçoit auparavant. En attendant ils écrivirent au Roi une longue Lettre, remplie de plaintes contre le Gouverneur, & de toutes les raisons qui pouvoient justifier leur conduite. Ils s'étendoient particulièrement sur l'affaire des Allemands, la surprise de Namur & les Lettres qui étoient tombées entre leurs mains. Ils y exposoient que Dom Juan avoit empêché, par ses artifices, l'arrangement qu'on avoit proposé pour satisfaire les troupes Allemandes; qu'il s'étoit transporté à Namur sous des prétextes mendiés, & qu'il s'étoit emparé du château de cette Ville, par des raisons de terreur encore plus faussement alléguées; que les Lettres qui pa-

roissoient sous son nom & sous celui d'Escovedo leur étoient légitimement attribuées, & qu'il seroit impossible à Dom Juan de méconnoître son écriture dans quelques-unes. Ils ajoutoient qu'il y déceloit sa mauvaise volonté contre la Flandre, & le dessein où il étoit de violer l'accord qu'il avoit conclu avec les Etats, autant que le desir dont il étoit animé de reprendre les armes; & enfin, qu'Escovedo, n'écoutant que sa haine & cette jalousie cruelle que la Nation Espagnole avoit toujours nourrie dans son sein contre les Flamands, avoit inspiré au Prince ses sentiments. Ils y supplioient le Roi de punir sévèrement ce Ministre, & d'ordonner à son frère de remplir de bonne foi le Traité qu'il avoit si solennellement fait avec eux. Ils finissoient, en protestant que si ce Prince manquoit à ce qu'il leur devoit, on ne pourroit du moins leur imputer les maux affreux dont il seroit la funeste cause, & le préjudice que le Roi, la Religion & le bien public recevroient de son infidélité à ses engagements.

Dom Juan écrivit de son côté, & s'efforça de détruire les accusations por-

LIV. X.

An. 1577.

tées contre lui dans la Lettre des Etats.
 LIV. X. C'étoit, disoit-il, la faction du Prince
 An. 1577. d'Orange qui avoit fait manquer l'ar-
 rangement avec les troupes Alleman-
 des, qu'elle vouloit gagner. C'étoit
 elle qui l'avoit forcé de se retirer à
 Namur, pour éviter ses embûches, &
 qui avoit faussement supposé, ou du
 moins perfidement altéré les Lettres
 qu'elle lui attribuoit & à son Secrè-
 taire. Il observoit qu'il y auroit de sa
 part une contradiction grossière, d'a-
 voir conseillé au Roi de retirer les Es-
 pagnols de Flandre, & de lui conseil-
 ler, presqu'aussi-tôt, de reprendre les
 armes contre les Flamands. Au surplus,
 si jusqu'alors l'envie de tenter jusqu'à
 la dernière extrémité les voies de dou-
 ceur, & de répondre à ses intentions,
 l'avoit détourné de lui donner ce con-
 seil, il ne pouvoit s'empêcher de le
 faire dans les circonstances présentes,
 où il voyoit la Flandre prête à se ré-
 volter de toutes parts.

Ce fut par ces récriminations mu-
 tuelles que Dom Juan & les Etats dé-
 fendirent leur cause auprès du Roi.
 Cependant on s'occupoit de part &
 d'autre d'en assurer le succès par de
 puissants préparatifs de guerre. On re-

gardoit comme impossible que la bonne intelligence pût se rétablir entre les deux partis. Dom Juan songea à se rendre maître des villes les plus considérables du Comté de Namur. Il réussit en particulier sur Charlemont & sur Mariembourg, villes fortifiées, auxquelles Charles-Quint, & Marie, Reine de Hongrie, avoient donné leur nom. Il se ménagea ensuite une intelligence secrète dans le château d'Anvers; & il se flatta de gagner les Wallons qui le gardoient, & d'y faire reconnoître son autorité. Il fit également fonder quelques compagnies des régiments Allemands de Fronsberg & de Fugger, qui étoient dans la ville, ainsi que divers Officiers de cette nation, qui étoient dispersés à Berg-op zoom, à Tolen, à Breda, à Bois-le-Duc, & en différentes autres places; mais la fortune servit mieux les Etats, que le Gouverneur dans toutes ses intrigues. L'intelligence qu'il avoit dans le château d'Anvers fut éventée, & ne produisit aucun effet. Les Flamands au contraire, qui redoublèrent de vigilance, & qui avoient plus de facilité que Dom Juan d'employer avec les Allemands ou l'argent ou la force, ne man-

LIV. X.

An. 1577.

Liv. X. quèrent pas de se servir de l'un ou de
An. 1577. l'autre de ces deux moyens pour les
retirer des villes dont on vient de parler. Ces troupes furent même si perfides à Berg-op-zoom, où étoit Fugger, & à Breda, où Fronsberg avoit son quartier, qu'elles livrèrent ces deux forteresses aux Etats.

On ne différa pas davantage la démolition des citadelles, qui avoient été si funestes aux Flamands. On commença par le château d'Anvers. On laissa néanmoins subsister la partie qui se réunissoit du côté de la campagne à l'ancienne enceinte; & on ne ruina que les défenses tournées contre la ville. (12) Tous les habitants voulurent en partager le travail, & s'y portèrent à l'envi avec une satisfaction indicible. Ils étoient tellement animés, que par un délire de haine inconcevable, ils déchar-

(12) On trouva en démolissant le château d'Anvers, le fameux monument de l'orgueil du Duc d'Albe, que Requesens avoit fait abattre & resserrer dans quelque magasin obscur. On ne peut dépeindre la fureur avec laquelle les habitants d'Anvers s'acharnèrent sur ce monument, qu'ils brisèrent en mille pièces. On en rendit les matériaux à leur premier usage, & l'on en fonda des canons.

geoient sur ces remparts insensibles, & sur les murs inanimés, toute la rage dont ils auroient pu faire éprouver les effets aux auteurs de ces odieux ouvrages, ou à ceux qui les avoient exécutés. Le château de Gand fut pareillement rasé. De toutes les autres citadelles, on ne conserva que celle de Cambrai, par égard pour cette ville impériale, & pour les droits de souveraineté de l'Archevêque. On en retira toutefois Liques, qui en étoit Gouverneur sous la protection du Roi d'Espagne, & on mit à sa place le Seigneur d'Inchi, Officier affidé aux Etats.

Pendant qu'on détruisoit ces forteresses, Dom Juan étoit seul à Namur. Le Duc d'Arshot, & le reste de la Noblesse qui l'y avoient accompagné, l'avoient quitté sous divers prétextes; & de tout son nombreux cortège, il n'étoit resté auprès de lui que le Seigneur de Berlaymont, ses quatre fils & le Comte de Mansfeld, qui depuis étoit retourné à Luxembourg. Pour se tirer d'une situation si embarrassante, ce Prince représentoit en Espagne, avec les plus vives couleurs, les périls auxquels il étoit exposé, & la nécessité où il étoit réduit. Il entretenoit néan-

LIV. X.

An. 1577.

LIV. X. moins un reste de correspondance avec
An. 1577. les Etats. Après leur avoir déclaré qu'il
sollicitoit auprès du Roi , par les instances les plus pressantes, sa retraite & la nomination d'un Successeur qui fût plus agréable à la nation, il leur offroit d'aller attendre à Luxembourg les ordres de la Cour de Madrid. Il exigeoit seulement qu'en attendant on ne commençât aucun acte d'hostilité, & qu'on ne fît aucune espèce de changement à l'état des choses, de la part des Flamands. Mais les Etats soupçonnant que Dom Juan n'avoit pas d'autre but que de les amuser, & de suspendre leurs préparatifs, pour mieux avoir le temps de hâter les siens, ne se relâchèrent point de leurs premières résolutions. Ils lui signifèrent que, préalablement à toute proposition, il falloit qu'il leur remît la ville & le château de Namur, & les autres places qu'il occupoit dans cette Province. Le Gouverneur ayant refusé de consentir à ces Préliminaires, si l'on ne pourvoyoit à ce qu'exigeoient son rang & sa sûreté, toute négociation fut rompue.

Les Etats ne différèrent plus d'appeler le Prince d'Orange à Bruxelles, & lui envoyèrent quatre Députés pour

l'en prier : tel avoit toujours été l'objet de ses desirs les plus ardents ; il ne se fit point attendre. Il se rendit sur le champ à Breda, place dont il étoit Seigneur, & dans la possession de laquelle il venoit de rentrer depuis peu. Il passa à Anvers, & arriva bientôt à Bruxelles. Le concours & les acclamations avec lesquelles il fut reçu dans ces deux villes, ne peuvent s'exprimer. La multitude ne se contentant pas de l'attendre au dedans des murs, sortit plusieurs milles à sa rencontre ; & suivant ses pas avec les démonstrations de la joie la plus vive, elle l'appelloit son père, son protecteur, le soutien de la liberté belgeque, avec des éclats de voix si étonnants, que l'air en rétentissoit au loin de toutes parts. Les témoignages de la satisfaction publique qu'il reçut des ordres des citoyens les plus respectables, ne furent pas moins flatteurs : on eut dit, à voir une entrée si brillante, que c'étoit celle du Maître absolu de ces deux villes. A peine fut-il arrivé, que les Etats lui donnèrent à leur tour les preuves les moins équivoques de leur respect & de leur confiance, en l'établissant Gouverneur particulier du Bra-

LIV. X.

An. 1577.

23 Sept.

Liv. X.

An. 1577.

bant ; (13) dignité qui avoit été supprimée, & qu'on rétablit pour lui par honneur. Le Gouverneur-général résidant ordinairement dans cette Province, on n'en confioit l'administration à aucune autre personne ; & il en étoit toujours le Gouverneur particulier.

Rien n'est plus pernicieux dans les Etats que la multiplicité des factions : il en résulte néanmoins un avantage, que pendant qu'elles sont rivales l'une de l'autre, & qu'elles cherchent à s'entredétruire, le Prince légitime trouve plus de facilité à les écraser toutes. Celle du Prince d'Orange étoit fondée sur la faveur du peuple & des sectaires, comme on l'a vu ; mais quand on s'aperçut que son autorité se répandoit comme un torrent, & qu'elle n'étoit plus renfermée dans les limites des Provinces de Hollande & de Zélande ; quand on découvrit pleinement le dessein qu'il avoit conçu d'affoiblir, ou peut-être d'anéantir celle du Roi & de l'Eglise, tout-

(13) On rétablit l'ancienne dignité de Rward, ou de Protecteur de la Paix dans le Duché de Brabant, & l'on en revêtit le Prince d'Orange.

tout-à-coup on vit éclater parmi les plus grands Seigneurs du Brabant, de la Province de Flandre proprement dite, & des Provinces Wallones, le mécontentement le plus vif; & ils se hâtèrent de former une seconde faction, qui pût servir de contrepoids & de frein à la faction du Prince d'Orange. Bien des gens s'étant persuadés en Flandre, qu'après la mort de Requesens, le Roi devoit en confier le Gouvernement à quelqu'un des frères de l'Empereur, on avoit désigné d'avance l'Archiduc Mathias. Le Duc d'Arſchot n'avoit rien négligé pour prévenir ce Prince en ſa faveur, & s'inſinuer dans ſon eſprit. Mathias n'étoit âgé que de vingt-deux ans. Comme le grand nombre de ſes frères ſurchargeoit, pour ainſi dire, leur Maïſon plus qu'il n'en ſoutenoit l'éclat, ſon état ne répondoit point à ſa naiſſance; & bien ſûr qu'il ne trouveroit jamais en Allemagne d'établiffement auffi beau que le Gouvernement des Pays-Bas, il le deſiroit avec ardeur.

Le Duc d'Arſchot, inſtruit des diſpoſitions de ce Prince, ſongea à en profiter. Devenu Chef d'une nouvelle faction, il penſa que le moyen de la

faire prévaloir, & d'affermir son crédit, étoit de mettre à la tête de l'administration un Gouverneur qui lui devoit sa place. Il envoya donc un exprès à Vienne, dans le plus grand secret, & pressa Mathias de ne pas refuser le Gouvernement de la Flandre. Rien ne parut égaler la hardiesse de celui qui osa faire une proposition de cette nature, que la facilité du Prince à l'accepter. Ce fut, pour ainsi dire, le comble de l'audace dans cette noblesse confédérée, que de vouloir donner, de sa seule autorité, un Gouverneur à la Flandre; & il falloit que l'imprudencé de l'Archiduc fût bien extraordinaire, pour que, sans avoir égard aux liens du sang qui l'attachoient au Roi d'Espagne, & à l'outrage qu'il faisoit à ce Monarque, il se fût prêté à un choix qui ne devoit dépendre que de la volonté du Souverain. Mais il se persuadoit que le Roi approuveroit enfin cette disposition, & qu'en effet il étoit de son intérêt que le Gouvernement de la Flandre fût confié à un Prince de la branche Allemande de sa Maison, dont les mœurs avoient tant de conformité avec celles de la nation qu'il gouverneroit, & qui d'ailleurs étoit

appellé par les vœux de la principale Noblesse. Il ne consulta donc pas da- Liv. X.
 vantage, & eut bientôt pris son parti. An. 1577.
 Son voyage étoit cependant de nature
 à n'être pas divulgué, avant que d'être
 entrepris; Mathias employa assez de
 précautions pour qu'il réussît. Il sortit 1 Octobre.
 de Vienne, en poste, à l'heure de la nuit
 la plus profonde; courut avec une di-
 ligence extrême; tourna vers Cologne
 pour y passer le Rhin; entra peu de
 jours après son départ dans les Pays-
 Bas, & se rendit en Brabant. Une Novembre.
 nouvelle aussi imprévue, & d'une aussi
 grande conséquence, jeta le trouble
 dans la Cour de Vienne. L'Empereur
 dépêcha aussi-tôt des couriers sur la
 route de son frère, & écrivit les lettres
 les plus pressantes aux Princes dont il
 devoit traverser les Etats, pour le faire
 arrêter; mais ses soins furent inutiles.
 Il songea alors uniquement à se justi-
 fier auprès du Roi d'Espagne, de la
 témérité de l'Archiduc. Loin de dissi-
 muler sa faute, il l'accusa lui-même à
 la Cour de Madrid, & promit de l'ac-
 cabler du poids de son ressentiment.

Quoi qu'il en dût être, toutes les pro-
 testations ne remédioient point au mal;
 Mathias étoit arrivé dans les Pays-Bas. Il

ne tarda pas à s'appercevoir que la fac-
LIV. X. tion d'Orange étoit très-supérieure à
An. 1577. celle d'Arfchot; que s'il vouloit attein-
dre à son but, il y seroit porté plus
sûrement par la première que par la
seconde. Le Prince d'Orange n'avoit
pas vu sans une joie secrète l'arrivée de
l'Archiduc. Il sentoit que la rivalité de
Mathias & de Dom Juan d'Autriche
serviroit efficacement ses desseins; que
cet événement pouvoit produire entre
les deux branches de leur Maison une
jalousie éclatante, & sur-tout rendre à
jamais irréconciliables Dom Juan & la
Noblesse, qui l'avoit si grièvement of-
fensé; enfin qu'il lui seroit facile d'o-
bliger Mathias à le rechercher, & à
recourir à son crédit. Après avoir com-
biné son plan, il commença par enga-
ger les Etats à dissimuler l'injure qu'on
leur avoit faite, d'avoir appelé l'Archiduc
sans leur en avoir rien communi-
qué. Il s'attacha en même temps à dé-
eréditer, à l'aide de ses amis, le Duc
d'Arfchot & son parti. Ce Seigneur,
qui étoit Gouverneur de la Province
propre de Flandre, se préparoit à partir
de Gand pour se rendre, avec un bril-
lant cortège de Noblesse, à Lieres, où
l'Archiduc s'étoit arrêté par ordre des

Etats, jusqu'à ce qu'ils eussent pris les résolutions convenables à l'égard du traitement qu'il falloit lui faire; mais Orange rendit cette démarche suspecte & fit soulever la ville contre le Duc. (14) Quelques-uns des amis du Prince répandirent, qu'au mépris de l'autorité des Etats, Arschoot vouloit s'arroger auprès de Mathias une autorité qui ne lui étoit pas due. Les Gantois, naturellement disposés à la révolte, devinrent furieux. Ils poussèrent l'insulte jusqu'à arrêter le Duc, leur Gouverneur, & à le charger de chaînes, lui & plusieurs autres personnes de qualité qui furent enveloppées dans sa disgrâce.

Liv. X.

An. 1577.

Novemb.

Son emprisonnement ne dura néanmoins que six jours; on lui rendit la

(14) De Thou entre sur cette affaire dans des détails très-piquants & très-étendus. Ils confirment pleinement la relation du Cardinal Bentivoglio, qui n'accuse pas faussement le Prince d'Orange de l'emprisonnement du Duc d'Arschoot. Il lui fit rendre la liberté, parce qu'il ne craignoit rien de sa vengeance; mais il laissa en prison ses compagnons d'infortune, qui pouvoient le diriger par leurs conseils, & mettre en œuvre, avec succès, le crédit que lui donnoient sa place & sa naissance.

liberté & son rang.: mais il eut le chagrin de ne devoir sa délivrance qu'à son rival. On parvint à les réconcilier; mais ce ne fut pas sans qu'Orange ne voulût profiter de cette occasion, pour étaler dans le Gouvernement du Duc d'Arfchot, le crédit immense dont il jouissoit dans tout le pays. Il affecta d'aller à Gand, où il se fit inviter de se rendre au nom de la ville & de la Province entière. Il y fut reçu avec l'appareil le plus éclatant. On lui accorda presque tous les honneurs qu'on se seroit empressé de rendre au Roi lui-même, s'il y eût fait son entrée.

Il n'en fallut pas davantage au Prince d'Orange pour abattre la faction du Duc d'Arfchot. Après avoir rempli son projet, & manifesté la puissance de son parti, autant qu'il étoit nécessaire à ses vues, il ne s'opposa point à ce que les Etats nommassent enfin l'Archiduc Gouverneur-général. Comme il ne s'agissoit que de colorer cette démarche par des prétextes spécieux, on fut en trouver. On avança que Dom Juan ayant violé ses engagements envers la Flandre, & n'ayant cherché qu'à l'opprimer, à l'exemple de ses derniers prédécesseurs, on avoit cru nécessaire de

chercher un Gouverneur agréable à la nation. On ajouta qu'on avoit préféré l'Archiduc Mathias, autant par ses heureuses qualités, qu'à cause des liaisons étroites de consanguinité qui l'unifesoient au Roi, & qu'on ne s'étoit hâté de l'installer si promptement, qu'afin de prévenir les entreprises des Princes étrangers sur la Flandre. Mathias se rendit donc à Anvers, où il fut solennellement reconnu Gouverneur-général : ce ne fut néanmoins qu'après de longues négociations avec le Prince d'Orange, & après avoir souscrit une sorte de capitulation, remplie de conditions très-dures, (15) sur lesquelles il devoit régler l'exercice de son autorité.

LIV. X.

AN. 1577.

(15) Les Historiens Hollandois avancent que l'Archiduc Mathias offrit lui-même au Prince d'Orange la place de Lieutenant-Général du Gouverneur. Quoi qu'il en soit, ce Prince, qui possédoit souverainement l'art de manier les esprits, s'arrogea bientôt par la faveur du peuple, toute l'autorité du Gouvernement, & en exerça toute la puissance avec son habileté & son adresse ordinaires. *Quod tandem (imperium) Arausionensis in tractandis hominum ingeniis, vir apprimè sagax & plebis favore subnixus, ad se omninò contraxit, & quod voluit summâ animi dexteritate ac solertia transtulit*, dit de Thou.

LIV. X.

An. 1577.

On peut juger des autres par la première, qui lui donnoit pour Lieutenant-Général le Prince d'Orange : en un mot, elles mettoient les entraves les plus étroites à son autorité, & ne lui permettoient pas de rien ordonner concernant l'administration publique, sans le consentement exprès des Etats-Généraux. L'Archiduc & les Etats tâchèrent ensuite d'obtenir l'aveu du Roi, & employèrent toutes les raisons qu'ils crurent pouvoir mieux justifier leur conduite.

Mais leurs espérances n'étoient pas assez fortes à cet égard, pour qu'ils négligeassent les préparatifs de guerre qu'ils avoient commencés. Ils les avoient principalement dirigés sur Wavre, petite ville située entre Bruxelles & Namur. C'étoit dans ce poste qu'ils comptoient établir leur quartier-général. Bien résolus d'assiéger Namur, ils se flattoient qu'après s'être assurés de ce passage important en Flandre du côté de l'Italie, comme ils avoient fait de Mastrecht, autre porte des Pays-Bas du côté de l'Allemagne, ils empêcheroient les troupes du Roi d'entrer en Flandre, s'il vouloit les y renvoyer. Tel fut le résultat des délibérations des

Etats, & l'avis particulier du Prince d'Orange, qui exerçoit alors sur eux une autorité sans bornes. Ils avoient d'autant plus de raison de se hâter, que depuis le retour d'Escovedo en Espagne, & l'arrivée des dernières nouvelles de Flandre, le Roi ne s'étoit occupé que des mesures qu'il falloit prendre pour y appaiser les troubles. Ce projet n'étoit pas aisé. Ce Prince considéroit qu'il ne pouvoit reprendre les armes, sans se rejeter dans des dépenses énormes & dans les difficultés étranges, qu'il n'avoit que trop malheureusement éprouvées. Il étoit convaincu que les rivaux & les ennemis de sa Grandeur ne desiroient rien avec plus d'ardeur, que de le voir se précipiter dans une guerre dont il ne pouvoit entrevoir le terme, & dans laquelle il consumeroit l'élite de ses forces. D'ailleurs plusieurs de ses Ministres n'approuvoient point la retraite de Dom Juan à Namur, & la surprise du château de cette ville. Ils sembloient soupçonner que la nécessité qui l'y avoit contraint n'étoit point pressante, & que le desir de se signaler à la tête des armées, l'avoit fait agir beaucoup plus que le zèle du service de l'Etat.

LIV. X.

An. 1577.

LIV. X.

AN. 1577.

Mais d'un autre côté, si on ne se hâtoit pas de secourir ce Prince avec des forces puissantes, les affaires du Roi en Flandre alloient tomber dans une décadence affreuse. Ses ennemis ligués contre lui, soit au dedans, soit au dehors, ne manqueroient pas d'en profiter pour y ruiner entièrement son autorité. Etoit-il d'autre moyen de parvenir à une paix solide, que de se préparer à une guerre vigoureuse? Philippe, après avoir balancé avec prudence toutes ces raisons, résolut enfin d'ordonner à ses Ministres en Italie de renvoyer en Flandre en toute diligence les troupes qui en étoient parties peu de mois auparavant, & qui étoient encore presque toutes sur pied dans le Duché de Milan, & dans le Royaume de Naples. Il commanda en même temps de faire de nombreuses levées de cavalerie & d'infanterie en Franche-Comté, en Lorraine & dans les Provinces les plus voisines de l'Allemagne. Heureusement que le Comte Charles de Mansfeld, fils du Comte Pierre Ernest, ramenoit alors de France un corps de quatre mille hommes de pied, qu'il avoit conduit au secours de cette Couronne. Philippe le prit à sa solde.

La renommée publioit de toutes parts avec fracas le retour des armées du Roi; & l'attention des Flamands commença à se fixer sur l'effrayant avenir dont ils étoient menacés.

Les Etats, dont le principal dessein étoit d'assiéger Namur & de s'emparer de ce passage important, avoient rassemblé leurs troupes à Wavre, & en avoient nommé les Chefs. Le Seigneur de Goignies fut déclaré Mestre-de-Camp-Général. Le Comte de Lalin eut le commandement de l'infanterie; & le Vicomte de Gand, celui de la cavalerie. L'artillerie fut confiée au Seigneur de la Motte. Mais, ni le nombre, ni la bonté de leurs troupes ne répondoit à l'activité de leurs préparatifs. Ce n'est pas qu'ils ne sollicitassent avec ardeur tous leurs voisins pour en obtenir de puissants secours. Ils négocioient à cet effet en Allemagne, en France, en Angleterre. En Allemagne, le Comte Palatin Jean Casimir promettoit un gros corps de troupes; mais il demandoit qu'on lui fournît les fonds nécessaires pour le lever. En France, le Roi trop occupé des troubles de son Royaume, avoit refusé de prendre part

Reine devoient avoir sur le champ leur effet, & prévenir l'oppression de la Flandre. Liv. X.

An. 1577.

Cette convention fut à peine arrêtée, qu'Elisabeth dépêcha exprès un Ambassadeur en Espagne, pour la faire agréer au Roi. Elle prétexta l'intérêt vif qu'elle avoit de ne point laisser opprimer ses voisins, & les Flamands en particulier, avec lesquels l'Angleterre avoit toujours entretenu une correspondance intime. Elle alla jusqu'à prétendre lui faire regarder comme un service le secours qu'elle leur accordoit, & à réclamer, en quelque sorte, sa reconnaissance d'avoir arraché ces peuples au désespoir, qui les auroit précipités entre les bras de quelques autres des Princes voisins. Elle l'exhorta à substituer à Dom Juan un autre Gouverneur, choisi entre les Princes de son Sang; à ne pas rebuter les justes demandes de ses sujets; & à rétablir par les voies de la douceur, la tranquillité de la Flandre. Elle finit par lui offrir sa médiation pour cet objet. Elisabeth n'avoit voulu par cette conduite que remplir un vain cérémonial: elle y eut à peine satisfait, qu'elle s'occupa de l'exécution du Traité. Les deniers

nécessaires pour soudoyer les troupes,
Liv. X. presque toutes de cavalerie, que le
An. 1577. Prince Casimir devoit lever, furent remis en Flandre; & un corps nombreux d'infanterie Angloise y passa par ses ordres. Casimir n'attendoit que l'argent pour agir: sitôt qu'il l'eut reçu, il s'efforça de remplir ses promesses. Dans le même temps, afin qu'il ne manquât rien aux espérances des Flamands, le Duc d'Alençon les flattoit de leur envoyer de France de puissants secours.

Cette brillante perspective faisoit triompher le Prince d'Orange & sa faction. Pour affermir encore plus les Etats dans la résolution de refuser tout accommodement avec Dom Juan, ils ne cessoient d'exagérer les préparatifs qu'on faisoit de toutes parts en faveur de la Flandre. L'Evêque de Liege, devenu Cardinal, venoit alors de faire, au nom de l'Empereur, de nouvelles ouvertures de paix. Quoique les difficultés se multipliasent chaque jour, il espéroit encore conduire la négociation à une heureuse fin; mais son zèle, ni sa patience ne purent la faire réussir. Les Etats, à l'instigation du Prince d'Orange, qui vouloit faire échouer en-

tièrement ce projet, ne répondirent aux soins du Prélat, qu'en publiant un Edit contre Dom Juan. On le déclaroit, dans les termes les plus injurieux, coupable d'avoir violé la foi publique; & l'on affuroit qu'on traiteroit comme rebelles ceux qui l'accompagnoient, si dans quinze jours ils ne prenoient le parti de l'abandonner.

Dom Juan, après avoir laissé dans Namur une garnison suffisante, s'étoit retiré dans le Luxembourg, pour y être plus à portée de recevoir les troupes qui devoient arriver d'Italie, ou qu'on levoit dans le voisinage. Il avoit désigné pour son quartier-général Marche-en-Famine : c'étoit de cette ville qu'il comptoit pouvoir secourir Namur plus facilement, & pénétrer même ensuite, s'il le falloit, au centre de la Flandre. Les Chefs de l'armée Flamande, qui eurent connoissance de ses desseins, se hâtèrent d'autant plus d'assiéger Namur, afin de fermer à Dom Juan l'entrée du Brabant. Ils s'avancèrent donc vers cette ville; & après s'être emparés de plusieurs postes dans les environs, ils en commencèrent l'investissement; mais il s'en falloit beaucoup

LIV. X.

An. 1577.

17 Decem.

LIV. X.

AN. 1577.

qu'ils eussent assez de troupes, & des troupes assez bonnes pour exécuter cette difficile opération. Leur infanterie n'étoit, pour ainsi dire, composée que de nationaux levés à la hâte, & manquant de tout pour la plupart. Leur cavalerie ne consistoit que dans les vieilles compagnies de gendarmerie Flamande, peu accoutumée à marcher en campagne, & à manœuvrer. Ils eurent néanmoins quelques succès. Bouvines, château sur la Meuse, peu éloigné de Namur, capitula. Celui de la Roche de Despontin, place située sur les frontières du Luxembourg, fut emporté d'assaut; & plusieurs escarmouches qu'ils livrèrent à la garnison de Namur, se terminèrent à leur avantage: mais ces succès étoient encore d'une bien petite conséquence par rapport à l'objet principal de leurs desseins.

AN. 1578.

On étoit déjà au commencement de l'année 1578: Toutes les troupes que Dom Juan attendoit d'Italie étoient arrivées; & celles qu'on levoit dans le voisinage étant venues les joindre, ce Prince ne différa plus de marcher aux ennemis. Il avoit temporisé tant qu'il avoit été foible; mais lorsqu'il se vit

à la tête d'une armée puissante, il songea à combattre les Flamands. Rien ne lui parut plus avantageux que de les attaquer sur le champ, & de ne pas leur laisser le temps de se réunir avec les étrangers qui devoient arriver à leur secours. La même raison fit changer le plan des Chefs de l'armée des Etats. Au-lieu de continuer le siège de Namur, ils prirent le parti de se retirer en Brabant, & de s'y établir dans quelque poste innaccessible, jusqu'à ce que leurs renforts les eussent mis en état de tenir tête au Général Espagnol. Ils n'avoient que dix mille hommes d'infanterie, partie Wallons, & le reste Flamands, à l'exception d'un régiment Anglois mêlé de quelques soldats Ecois & François. Leur cavalerie montoit à peine à quinze cents hommes, en y comprenant les vieilles compagnies nationales, trois cents Reitres & autant d'Arquebusiers à cheval. L'armée royale étoit bien plus forte. L'on y comptoit quinze mille hommes de pied, de toutes les nations, dont les armées Espagnoles avoient été formées jusqu'à présent, & deux mille hommes de cavalerie, la plus grande partie Espagnols

LIV. X.

An. 1578.

LIV. X. & Italiens, tous gens d'élite, & aguer-
An. 1578. ris par de longs travaux dans les cam-
 pagnes de Flandre. (16)

Alexandre Farnèse, Prince de Parme, étoit alors dans cette armée. Aussitôt que le Roi eut résolu de reprendre les armes, il l'avoit envoyé en Flandre, où Dom Juan, son oncle, desiroit beaucoup de le voir servir sous ses ordres. Il avoit déjà éprouvé la valeur de son neveu dans les divers événements de la Ligue formée contre le Turc, & sur-tout dans la fameuse bataille de Lepante, & il ne doutoit point qu'il ne soutînt sa réputation dans les Pays-Bas. Cette attente ne fut pas vaine. Farnèse ne fut pas plutôt arrivé, que, sans se prévaloir des prérogatives de sa naissance, qui l'attachoit si étroitement au Roi & à Dom Juan, il s'occupa d'obtenir des distinctions, plus par son mérite que par son rang. Singu-

(16) Dom Juan faisoit porter devant lui un étendart où l'on avoit peint une Croix & écrit ces mots, suivant de Thou: *In hoc signo vici Turcas, in hoc signo vincam Hæreticos.* J'ai vaincu les Turcs par ce signe, il me rendra victorieux des hérétiques.

lièrement appliqué à tous les détails de l'armée, il veilloit à tout, & il ne s'y passoit rien qu'il ne s'en fît instruire. Toujours le premier au travail, il le quittoit le dernier. Dans le commandement des différentes troupes, il savoit se plier aux mœurs de chaque nation, dont il possédoit les langues. Il étoit sobre, dormoit peu, étoit vêtu avec la simplicité d'un soldat, & ne paroïssoit vouloir se signaler que par son zèle pour le service du Roi. Enfin, à la grandeur du courage il joignoit un tempérament robuste, & son air martial sembloit être, avant le combat, le garant de la victoire.

Dom Juan, après avoir rassemblé son armée, crût que pour animer son courage, il falloit lui faire connoître la justice de la cause du Roi, & la perfidie des Flamands. Il s'avança les yeux étincellants & le visage enflammé, & il lui tint ce discours : “ Enfin, braves
 „ soldats, après tant de négociations
 „ infructueuses, la fortune, ou plutôt
 „ la Justice vous rappelle pour rétablir
 „ en Flandre l'autorité du Roi. Sa Ma-
 „ jesté n'a que trop écouté les senti-
 „ ments de sa clémence, & pour me
 „ conformer à ses intentions, je n'ai

LIV. X.

An. 1578.

LIV. X.

An. 1578.

„ que trop subi des loix où je devois
 „ en donner. Les Etats m'ont traité
 „ en maîtres. J'ai eu la patience de le
 „ supporter, dans l'espérance de par-
 „ venir par ma douceur, à établir dans
 „ les Provinces une paix durable. Rien
 „ n'a pu réussir sur des esprits opiniâ-
 „ tres & toujours prêts à se révolter.
 „ Je ne vous rapporterai point tou-
 „ tes les ignominies qu'il m'a fallu es-
 „ fuyer, depuis que je suis arrivé dans
 „ ce Gouvernement. Je ne puis les
 „ rappeler sans honte. Mais non con-
 „ tents de m'avilir & d'abuser de mes
 „ bontés pour m'imposer des loix, les
 „ perfides ont osé former des complots
 „ pour attenter à ma vie. Je ne le dis-
 „ simulerai pas. Moi, qui me ferois
 „ gloire de la sacrifier au milieu des
 „ combats, j'ai craint de la perdre sous
 „ le fer d'un vil assassin; & pour déro-
 „ ber ma tête à ces sourdes & cruelles
 „ intrigues qu'on tramoit contre moi,
 „ je me suis retiré à Namur. Qu'est-il
 „ arrivé? Dans un instant j'ai vu les
 „ Provinces entières, soulevées contre
 „ moi, joindre à leurs forces des for-
 „ ces étrangères, & Orange souffler
 „ le feu de cette criminelle rébellion.
 „ Oui, c'est lui; c'est ce séducteur

„ d'une populace effrénée, cet auda-
 „ cieux, toujours prêt à lui inspirer Liv. X.
 „ l'indépendance & le crime, cet en- An. 1578.
 „ nemi acharné de l'Eglise & du Roi,
 „ qui n'a pu offenser la Religion sans
 „ attaquer un Souverain qui a toujours
 „ confondu ses intérêts avec ceux de
 „ la Foi.

„ Il s'agit donc, braves compa-
 „ gnons, de maintenir la soumission
 „ qui est due à l'Eglise & à notre Maî-
 „ tre. Nos armes ne peuvent être plus
 „ justes, ni notre devoir plus sacré.
 „ Encouragés par la justice de la cause
 „ que vous défendez, vous avez droit
 „ de concevoir d'ailleurs les plus bel-
 „ les espérances, après les brillants
 „ exploits en tout genre, qui vous ont
 „ couverts de gloire dans le même
 „ pays où vous allez combattre. Vous
 „ aurez toujours affaire à ces mêmes
 „ ennemis que vous avez vaincus tant
 „ de fois; ces troupes méprisables &
 „ mercenaires, rassemblées tumultuai-
 „ rement, mal conduites, mal payées,
 „ suspectes les unes aux autres, divi-
 „ sées de motifs & de sentiments, &
 „ qui, dans la même cause, habiles
 „ à en distinguer plusieurs, n'en sou-
 „ tiennent aucune avec zèle, & avec

„ persévérance. Hâtons-nous donc d'a-
 Liv. X. „ bord d'écraser ces vils soldats qu'on
 An. 1578. „ nous oppose. Nous saurons bien en-
 „ suite faire repentir les étrangers qui
 „ s'avancent pour les secourir, d'em-
 „ brasser la cause de sujets rebelles à
 „ leurs Souverains. Oui, camarades,
 „ je suis sûr de la victoire : si j'ai donné
 „ d'heureuses marques de mon cou-
 „ rage contre les Maures & contre
 „ les Turcs, j'espère ici couronner
 „ ma gloire en combattant à la tête
 „ de si braves guerriers. „

Ce discours fut reçu par l'armée
 avec les démonstrations de la joie la
 plus éclatante. Chaque soldat s'empres-
 sant de donner des marques de sa bonne
 volonté, ne demandoit qu'à combat-
 tre, & sembloit assuré de vaincre. L'ar-
 mée s'approcha aussi-tôt de Namur, où
 Dom Juan, impatient de s'instruire de
 la position & des mouvements des en-
 nemis, voulut la précéder. Mucio-Pa-
 gano, Officier d'une grande expérience,
 qu'il avoit envoyé à la découverte
 avec sa compagnie d'arquebusiers, vint
 lui apprendre qu'ils décampoient &
 s'éloignoient de Namur. On lui ajouta
 qu'ils marchaient en bon ordre, &
 qu'ils avoient dessein de se retrancher à

Gemblours, petite ville sur les confins du Brabant, pour se porter ensuite à Bruxelles, où ils avoient commencé d'envoyer leurs bagages. Les retraites sont ordinairement très-périlleuses en présence d'une armée. C'est dans ces circonstances où la fortune, mettant en quelque sorte aux prises la valeur & l'habileté des Généraux, leur fournit les plus brillantes occasions de s'illustrer. En même temps que l'un tâche de se couvrir de gloire en ne se laissant point entamer, son adversaire le harcèle, & s'efforce de l'accabler de honte, & de lui causer le plus grand dommage; mais le second a toujours un avantage certain sur le premier, & Dom Juan ne le laissa pas échapper.

Le Comte Pierre-Ernest de Mansfeld étoit Mestre-de-Camp-Général de l'armée, & Octave de Gonzague commandoit la cavalerie. Le Gouverneur ordonna au premier de hâter la marche de l'armée entière vers Namur, & au second d'accourir en diligence avec l'élite de la cavalerie. Il desiroit du moins de tomber sur l'arrière-garde de l'ennemi avec une partie de cette troupe, & de l'amuser assez pour que le reste de l'armée royale eût le temps d'avan-

LIV. X.

An. 1578.

LIV. X.

An. 1578.

cer. (17) Gonzague ne se fit point attendre. Il arriva avec neuf compagnies de Gendarmes & quatre Cornettes d'Arquebusiers. Il se porta sur les Rébélles, & presqu'en même temps, quinze cents hommes de pied, presque tous Espagnols, dépêchés en diligence par Mansfeld, réussirent à les joindre. Les Flamands, rassemblés dans le village de Saint-Martin, entre Namur & Gemblours, hâtoient alors les dispositions de leur retraite, pour ne pas donner le temps à l'armée royale de se réunir & de les attaquer en force. Ils marchèrent en trois divisions, formées par leur infanterie. La cavalerie faisoit l'arrière-garde pour repousser la cavalerie royale, en cas qu'elle vint les assaillir comme ils s'y attendoient.

Dom Juan fut bientôt instruit de leurs mouvements. Après avoir fait occuper par de l'infanterie quelques postes avantageux, qui se trouvoient entre lui & l'ennemi, pour protéger sa cavalerie,

(17) Dom Juan fut engagé par l'ardeur téméraire de son avant-garde à livrer la bataille, qu'il vouloit éviter, si l'on en croit de Thou, ou du moins ne pas livrer sitôt, au rapport de Strada.

rie, si elle étoit contrainte de reculer, il la poussa en avant. Elle ne marcha pas long-temps sans joindre l'ennemi. L'infanterie Flamande ne pouvoit hâter assez le pas pour que la cavalerie du Roi n'avancât pas plus vite. Celle-ci étoit d'ailleurs commandée par des Officiers expérimentés, & de la plus grande valeur. La Gendarmerie étoit aux ordres de Bernardin de Mendoza, Curtio Martinengo, des deux frères de Monti, de Nicolas Basta, Alphonse de Vargas, Ferdinand de Tolède, Aurèle Palermo & George Macuta. Antoine Oliviera, Commissaire-Général de la cavalerie, Antoine d'Avalos, Mutio Pagano & Jean d'Alconata conduisirent les arquebusiers. Ce furent ces derniers qui donnèrent d'abord sur l'ennemi, déjà très-proche de Gemblours. Leur décharge étant faite, ils s'ouvrirent pour laisser passer les gendarmes, dont le choc plus ferme & plus ferré, devoit produire plus d'effet. Au premier feu des arquebusiers la cavalerie Flamande avoit présenté le front, & après avoir bravement soutenu leurs efforts, elle sembloit attendre la gendarmerie avec le même courage; mais la résistance ne répondit pas aux apparences. Le Prince de Parme

LIV. X.

An. 1578.

LIV. X.

AN. 1578.

s'étoit mis à la tête de cette troupe, & avoit chargé l'ennemi au premier rang. Il se comporta avec tant d'intrépidité, & fut secondé avec tant de courage, que déjà la cavalerie des Etats plioit, & paroïssoit balancer à fuir. Sur ces entre-faites, arrive Dom Juan avec le peu d'infanterie, qui avoit fait assez de diligence pour se trouver à temps de combattre. L'ennemi croyant alors avoir toute l'armée royale sur les bras, s'épouvante, & prend la fuite à toute bride. Vivement poursuivi par la cavalerie du Roi, il se précipite sur l'infanterie de l'arrière-garde de sa propre armée. Le choc s'étendit jusqu'au corps de bataille, & bientôt tout fut rompu & en désordre. Il n'y eut que l'avant-garde, qui avoit beaucoup d'avance, qui ne souffrit aucune perte. Les vainqueurs massacroient à droite & à gauche, mais leur petit nombre empêcha qu'ils ne pussent suffire à poursuivre les ennemis. La fuite en déroba beaucoup au tranchant de leur épée. Les Royalistes tuèrent dans cette occasion environ trois mille hommes, & firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptoit le Seigneur de Goignies, le principal chef de l'armée

battue. Ils ne firent presque aucune perte, & eurent même très-peu de blessés. (18) Cette victoire fut si étonnante, que Dom Juan ne la dut pas moins à la fortune qu'à la valeur de ses troupes.

Liv. X.

An. 1578.

Il voulut encore poursuivre ses succès, & se porta rapidement sur la ville de Gemblours. Un corps considérable d'ennemis s'étoit retiré sous les murs de cette Place, & paroissoit vouloir s'y maintenir. Il le mit en fuite, & força Gemblours de rentrer sous l'obéissance du Roi. Il y rassembla toute son armée, & envoya sur le champ Octave de Gonzague s'emparer de Louvain, & le Seigneur d'Hierges reprendre Bouvines.

(18) Cette victoire fut très-brillante, & ne coûta que cent hommes à Dom Juan, suivant Strada, qui fait monter la perte des Confédérés à dix mille hommes, tant tués que prisonniers. Tous les Historiens conviennent que 30 drapeaux, 4 étendarts, le canon, les équipages, le Général des ennemis, & divers autres Officiers de distinction, furent les trophées de cet éclatant succès. Ce qui est de plus singulier dans cette affaire, c'est que six cents hommes au plus de l'armée d'Espagne commencèrent l'action, & que leur nombre étoit à peine de douze cents, quand elle fut décidée en leur faveur.

Liv. X.

An. 1578.

Le premier ne trouva aucune résistance. Bouvines se rendit presque aussi facilement au second, quand elle eut vu le canon approcher. Le Prince de Parme, que Dom Juan avoit chargé du siège de Sichen, ne fut pas si heureux. Cette ville n'étoit ni forte par sa situation, ni fortifiée. Sa garnison étoit foible. Cependant les troupes dont elle étoit composée, & les habitants s'obstinant à l'envi à se défendre, il fallut que le Prince fît battre en brèche, & donner plusieurs assauts furieux. Enfin les assiégeants ayant pénétré dans la ville péle-mêle avec les assiégés, ils y firent un massacre horrible, & la saccagèrent de la manière la plus cruelle. Il n'y eut que le Commandant qui se sauva avec quelques soldats, dans un petit fort. Mais ils furent bientôt obligés de se rendre à discrétion & mis à mort par la main du bourreau, pour avoir soutenu l'attaque avec plus de témérité que de courage, & avoir osé braver la force, où il ne falloit qu'implorer la clémence du vainqueur. L'exemple de Sichen soumit bientôt à Dom Juan Diest, Arschot, Lewe, Tirlemont, & plusieurs endroits moins considérables du Brabant, dans la partie qui est voisine du

Comté de Namur. Nivelles, autre ville

 du Brabant, proche de Bruxelles, & Liv. X.
 l'une des meilleures de la Province, se An. 1578.
 défendit mieux. Le Gouverneur l'atta-
 qua brusquement, & voulut l'empor-
 ter d'emblée. Mais la résistance fut si
 vive, qu'il fut obligé de s'y arrêter
 plus long-temps qu'il ne croyoit. Il fal-
 lut l'assiéger en règle, amener du ca-
 non, & donner plusieurs assauts consé-
 cutifs, qui coûtèrent bien du sang. Vil-
 liers y commandoit; sa garnison, ani-
 mée par son exemple, faisoit la plus
 belle défense. Néanmoins comme cette
 ville étoit foible, elle ne pouvoit plus
 tenir que très-peu de temps. Les Bour-
 geois intimidés par l'exemple de Si-
 chen, capitulèrent, & se rendirent,
 après avoir obtenu que la garnison for-
 tiroit avec ses armes & son bagage.

Après ces expéditions, l'armée royale
 entra dans le Hainaut, & s'empara sans
 le moindre obstacle, de Roex, de
 Goignies, de Binch, de Maubeuge, &
 de toutes les Places de cette Province,
 qui n'étoient pas plus fortifiées les unes
 que les autres. Ces conquêtes étoient
 minces, & paroissoient mal répondre
 aux premiers succès des vainqueurs de
 Gemblours. Ce n'est pas qu'après la

LIV. X. prise de Nivelles, Dom Juan n'eût désiré
AN. 1578. beaucoup d'assiéger Bruxelles. L'Archiduc Mathias & le Prince d'Orange s'étoient retirés à Anvers, afin de s'assurer de cette ville, dont la possession étoit de la plus grande importance; mais le siège de Bruxelles, ville très-grande, & très-peuplée, étoit difficile, & pouvoit être long; le Conseil de Guerre préféra de nettoyer les environs de Namur. Il vouloit être sûr de ce passage si utile, par où arrivoient les secours qui venoient d'Italie, & qui facilitant la conquête de Mastrecht, procureroit une entrée également aisée & commode à ceux que l'Allemagne devoit fournir au Roi.

En conséquence de cette résolution, Dom Juan s'étendit dans le Brabant & dans le Hainaut, pour s'assurer d'abondantes subsistances. Il rentra ensuite dans le Comté de Namur, & investit Philippeville. C'étoit une place flanquée de cinq gros bastions, que le Roi avoit fortifiée à la hâte, pour couvrir la frontière du côté de la France, & à laquelle il avoit donné son nom. Après qu'on eut distribué les quartiers aux différentes nations qui composoient l'armée Espagnole, on ouvrit la tran-

chée. Dom Juan qui vouloit se distinguer par ses travaux autant que par son rang, ne cessa de veiller avec la plus grande attention sur les plus importantes opérations du siège. Le Prince de Parme le suivoit par-tout, & leur présence augmentoit l'ardeur des soldats. Les ouvrages furent bientôt achevés. On dressa une batterie de plusieurs canons de gros calibre & de quelques autres plus petits, pour ruiner les défenses de la Place. Les assiégeants débouchèrent bientôt dans le fossé, & s'y établirent; mais si l'attaque étoit vive, la résistance n'étoit pas moins courageuse. Le Seigneur de Glimes étoit Gouverneur de la place; il avoit sous ses ordres cinq enseignes de gens de pied & une Compagnie d'arquebusiers à cheval. Cette garnison n'étoit pas proportionnée aux besoins du siège, & la ville se trouvoit mal pourvue de bien des choses nécessaires à une bonne défense. Malgré ces inconvénients, les assiégés ne mollirent point. Animés par le Prince d'Orange, qui leur promettoit un prompt secours, ils répondirent aux assiégeants par un feu très-vif, qui incommoda beaucoup l'armée du Roi. Ils firent

LIV. X.

An. 1578.

même quelques sorties, & s'efforcèrent, autant qu'ils le purent, d'empêcher ou de retarder les progrès du siège. L'attaque du fossé fut très-meurtrière. Les Royalistes voulant s'approcher du mur à quelque prix que ce fût, & les Flamands n'épargnant rien pour les en éloigner, on se battit de près & avec acharnement. Cependant les assiégeants se couvrant par des traverses & plusieurs espèces de remparts d'une invention ingénieuse, avançoient toujours. Leurs batteries avoient fait une si large brèche, que rien ne pouvoit plus arrêter le terrible assaut auquel ils se préparoient, quand le Gouverneur prit le parti de rendre la Place. Les Flamands avoient essayé d'y introduire du secours; mais le mauvais succès de la tentative avoit découragé les assiégés. On n'en pensa pas moins que le Gouverneur, gagné par les promesses de Dom Juan, plus que contraint par la nécessité, avoit capitulé trop promptement. Il passa dans le parti du Roi, & l'on vit aussi-tôt que les soupçons qu'on avoit de son infidélité, n'étoient pas sans fondement.

19 Mai.

Le Gouverneur après avoir terminé cette entreprise, laissa sur les frontières

du Hainaut & de l'Artois, Octave de Gonzague, avec une grande partie de sa cavalerie & quelques gens de pied, pour s'opposer à l'invasion que le Duc d'Alençon y méditoit. Ce Général eut le bonheur de battre quelques Enseignes d'infanterie qui avoient déjà pénétré dans le pays du Roi. Il fit ensuite de fréquentes excursions sur le territoire des Places voisines qui étoient au pouvoir des Rébelles, & leur causa beaucoup de dommages. Dom Juan envoya dans le même temps le Prince de Parme avec un second corps de troupes, pour assiéger Limbourg. Cette ville donne son nom à la Province dont elle est la capitale; elle est très-proche de Namur, & à portée de recevoir les secours d'Allemagne. Elle se rendit au premier coup de canon. (19) Le Gouverneur, qui s'étoit retiré dans le château, situé sur la cime d'un roc escarpé, se préparoit à s'y défendre; mais il ne fut pas secondé par ses soldats, qui se

(19) Limbourg pouvoit tenir très-long-temps. Ce fut alors que mourut fort âgé, à Namur, le fameux Comte de Berlaymont. Le second de ses fils, qu'on appelloit le Comte de Megue, le suivit de près.

il ordonnoit aux Etats de le recon-
 noître en cette qualité. Du reste, tem-
 pérant les réprimandes par des expres-
 sions pleines de bonté, il louoit les
 Etats de leur fidélité à son service &
 de leur attachement à l'ancienne Re-
 ligion de leurs pères. Il leur promet-
 toit les plus grandes marques de sa
 bienveillance, & finissoit en se référé-
 rant à ce que Selles devoit leur re-
 présenter de sa part pour assoupir les
 nouveaux mouvements excités dans les
 Pays-Bas. Mais depuis que les Etats
 avoient porté au Roi des plaintes si
 amères contre Dom Juan, on s'étoit
 si cruellement aigri de part & d'autre,
 qu'il ne restoit plus aucune apparence
 d'un accommodement. Les Etats dé-
 clarèrent, qu'ils ne recevroient plus
 Dom Juan pour Gouverneur; qu'ils
 lui avoient substitué l'Archiduc Ma-
 thias; que le Roi devoit confirmer leur
 choix, qu'autrement ils protestoient
 d'avance qu'on leur imputeroit injus-
 tement les maux que l'Eglise & le Roi
 pourroient en souffrir. En vain Selles
 trouva le moyen de réunir des dépu-
 tés des deux partis. La négociation fut
 infructueuse. Le Prince de Parme lui-
 même ne réussit pas mieux. Selles avoit

LIV. X.
An. 1578. imaginé que ce Prince, qui étoit fils de cette Duchesse que les Flamands avoient toujours tendrement aimée, auroit quelque crédit sur leurs esprits. Mais à peine eut-il proposé que pour la sûreté de Dom Juan, on donnât en ôtage le Prince d'Orange, qu'on ne voulut plus rien écouter. Le ministère de Selles devint suspect, & tout pour-parler fut rompu. Il restoit quelques espérances dans les bons offices de l'Empereur, qui venoit encore d'offrir sa médiation aux Flamands. Il les exhortoit à la paix; & en se plaignant de ce qu'ils lui avoient enlevé furtivement l'Archiduc son frère, il leur représentoit combien le Roi avoit eu droit de s'offenser de cette démarche. Mais les Flamands eurent peu d'égards à ses plaintes & à ses représentations, & n'y répondirent que par l'apologie avec laquelle ils avoient déjà voulu justifier leur conduite auprès du Roi d'Espagne.

Pendant qu'on tâchoit de procurer un accommodement entre les deux partis, ils n'avoient négligé ni l'un ni l'autre, de se mettre en état de soutenir la guerre. Les Etats sur-tout sollicitoient avec la plus grande vivacité

les secours qu'on leur avoit promis en Allemagne & en France. On tenoit Liv. X. alors une Diète à Worms. Par le conseil du Prince d'Orange, ils y envoyèrent Sainte-Aldegonde, pour l'engager à embrasser leur cause, & la lui faire regarder comme commune aux deux Nations. Ce Député n'oublia rien pour faire réussir sa commission & pour aigrir les esprits contre les Espagnols, & sur-tout contre la tyrannie du Duc d'Albe & de Dom Juan. Mais la Diète ne s'étant prêtée à rien de conséquence pour les Flamands, il fallut que toute leur attente se réduisît aux troupes que le Comte Palatin Jean-Casimir devoit en Allemagne, avec l'argent fourni par la Reine d'Angleterre. An. 1578.

On faisoit aussi des préparatifs en France ; mais ils étoient très-lents, soit à cause des difficultés, soit à cause des mesures qu'on étoit obligé de prendre pour en ôter au Roi la connoissance. Henri III régnoit alors. C'étoit lui qui avoit porté le nom de Duc d'Anjou, du vivant de Charles IX, son frère aîné, mort sans enfants mâles, & il lui avoit succédé. Depuis bien des siècles aucun Prince n'avoit donné

LIV. X.

AN. 1578.

de plus belles espérances, & ne les avoit plus mal soutenues. Chargé du commandement des armées dès l'âge le plus tendre, il s'en étoit acquitté avec la plus grande capacité. Il avoit gagné des batailles, soumis des Places importantes, & par mille preuves d'une habileté extraordinaire dans la science de la guerre, il s'étoit annoncé comme le vainqueur futur de l'hérésie, & le restaurateur de la France. Sa réputation s'étoit répandue, non-seulement dans ce Royaume, mais dans toute l'Europe. Il avoit été élu Roi de Pologne pendant qu'il étoit occupé au siège de la Rochelle. Mais ayant ensuite abdicqué cette Couronne étrangère, pour monter sur le Trône de sa Maison, il avoit singulièrement démenti sa brillante renommée, & l'on ne retrouvoit dans le Roi, aucun des talents qui avoient distingué si glorieusement le Duc d'Anjou. On comptoit que, parvenu à l'autorité suprême, il employeroit ses soins les plus ardens à réprimer les Huguenots, qui déchiroient si déplorablement le Royaume; & on s'attendoit qu'après avoir dompté l'hérésie par ses armes, il mettroit plus aisément un frein à l'ambition des Ca-

tholiques. Néanmoins au-lieu de pousser avec vivacité la guerre commencée contre les Calvinistes, il avoit marqué l'empressement le plus vif de faire la paix. Il s'étoit ensuite abandonné à une oisiveté honteuse, & à une mollesse efféminée. Plongé dans les plaisirs & le repos, il avoit vu, sans s'y opposer, s'élever dans l'Etat, & croître sous ses yeux, les plus dangereuses factions, & il avoit laissé avilir & sapper son autorité. Le feu de la discorde, qui divisa la famille royale, étoit alors un des plus grands maux qui affligoient la France. Le Duc d'Alençon, dernier des quatre fils d'Henri II, restoit seul héritier présomptif de la Couronne. La Reine vivoit encore. Cette femme d'un esprit élevé, & accoutumée par une longue expérience aux manèges de la Cour les plus profonds, s'étoit arrogé dans le Gouvernement la principale puissance, autant par son adresse que par son mérite; mais ni son artificieuse prudence, ni les soins du Roi, ne pouvoient assez contenir le Duc d'Alençon, pour l'empêcher de se mettre successivement à la tête des divers partis qui troubloient l'Etat. Ce Prince n'avoit cependant que des qua-

LIV. X.

An. 1578.

LIV. X.
 An. 1578. lités très-ordinaires ; mais les factieux étoient bien-aîses d'avoir pour chef de leurs complots , le frère du Roi & l'héritier de sa Couronne.

Les Flamands avoient offert à Henri III de se mettre sous sa protection. Le Roi , au milieu des troubles dont son Royaume étoit affligé , n'étoit guères en état d'embrasser la cause de ses voisins , & les avoit refusés ; mais le Duc d'Alençon , à qui ils s'étoient ensuite adressés , leur avoit donné des espérances d'aller lui-même à leur secours. Peut-être le Roi approuva-t-il secrètement ce projet , qui pouvoit être utile à ses desseins , & vit avec plaisir , que son frère emmeneroit avec lui une infinité de boute-feux , toujours prêts à troubler la tranquillité de son Royaume. Quoi qu'il en soit , le Roi d'Espagne , informé du parti qu'avoit pris le Duc d'Alençon , de soutenir la révolte des Flamands , en fit porter des plaintes très-vives à Henri III , & lui reprocha de reconnoître mal les services que la France avoit si souvent tirés de l'Espagne. Mais Henri , ou dissimulant , ou alléguant (ce qui pouvoit être vrai) qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de s'opposer aux dé-

marches de son frère, s'excusa le mieux qu'il lui fut possible. Il étoit effectivement d'autant moins en état de réprimer les entreprises de ce Prince, par la force, qu'elle lui manquoit contre ses autres sujets.

LIV. X.

An. 1578.

Le Duc d'Alençon avoit déjà commencé à pousser sur les frontières de la Flandre quelques corps de troupes, & formoit à la proximité une armée nombreuse. Il voulut néanmoins, avant de faire aucun acte d'hostilité, justifier sa conduite; & il fit répandre un manifeste qui en contenoit l'apologie. Il y exposoit, qu'invité plusieurs fois par les Provinces des Pays-Bas, avec de pressantes sollicitations, de les délivrer de la tyrannie des Gouverneurs qu'on leur envoyoit d'Espagne, il n'avoit pu se refuser à leurs justes prières; que les Princes de la maison de Bourgogne, issus du sang royal de France, avoient long-temps gouverné la Flandre; que plusieurs de ces Provinces avoient appartenu à sa Maison, & tenoient de sa libéralité ces privilèges respectables que les Espagnols leur avoient ravis avec autant d'injustice que de violence; que le voisinage réunissoit trop étroitement la France

LIV. X.

An. 1578.

& les Pays-Bas, pour que sa Nation ne leur prêtât pas son juste appui; que le plus sacré des devoirs d'un Prince étoit de protéger l'innocence & de soulager l'oppression; qu'en prenant en main leur défense, il croyoit ne pas moins servir le Roi d'Espagne que les Flamands, & qu'il étoit instruit que ces peuples, réduits au plus affreux désespoir par les mauvais traitements des Ministres de ce Monarque, étoient prêts à secouer un joug si pesant, & à se soumettre à un autre Souverain, s'il ne fût venu à leur secours.

Lorsque le Duc d'Alençon se déclaroit si ouvertement, les troupes que Jean-Casimir avoit levées en Allemagne étoient en état de marcher. Moins gêné par les égards qu'il devoit au Roi d'Espagne, & mieux fourni d'argent que le Duc, parce que la Reine d'Angleterre lui avoit fait toucher les sommes qui lui étoient nécessaires, il avoit très-aisément assemblé une puissante armée, & l'avoit disposée à entrer en Flandre. Il commença donc à s'avancer promptement, sous le prétexte spécieux & honnête qu'il n'avoit pu refuser le secours de ses armes aux habitants de la Flandre, dont les inté-

rêts se réunissoient à ceux des Allemands, & les abandonner au cruel despotisme de l'Espagne. Son armée se trouva à la fin de Juin au-delà du Rhin, dans le territoire de Zutphen, où il avoit établi son quartier-général. Elle montoit à seize mille hommes de pied & huit mille de cavalerie, tous mêlés de différentes nations, mais dont le plus grand nombre étoient Allemands. Les Etats s'occupotent alors d'attirer dans leur parti les Provinces d'au-delà de ce fleuve, & sur-tout celle d'Overissel, qui étoit restée en partie dans l'obéissance du Roi. Le Comte de Renneberg commandoit pour eux dans ce canton, & ne trouvant aucune résistance par l'éloignement de l'armée royale, il faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Il venoit de se rendre maître de Campen, place de grande conséquence, à l'embouchure de l'Yssel dans la mer, & il se préparoit à faire le siège de Deventer, capitale de la Province. Casimir pour le renforcer, & lui faciliter le succès de son entreprise, lui laissa une partie de ses troupes. Il se mit aussitôt en marche avec le reste de son armée, passa en diligence le Rhin & la

LIV. X.

An. 1578.

20 Juillet.

LIV. X. Meuse, & entra en peu de jours dans
 An. 1578. le Brabant. Il se campa autour de Diest,
 & trouvant la ville mal fortifiée, il
 s'en empara, & s'établit dans cette
 Province. (21)

Le Traité entre le Duc d'Alençon & les Flamands étoit déjà conclu. Le Duc d'Alençon, sous le titre de Protecteur des États de Flandre, s'obligeoit d'entretenir à leur service dix mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux. Toutes les conquêtes qu'il pourroit faire en deçà de la Meuse, du côté de la Flandre, devoient appartenir aux États; & toutes celles qu'il feroit au-delà de ce fleuve, du côté de la France, étoient destinées à lui former une Souveraineté particulière. Pour sûreté de cet accord, les États le mettoient en possession de Landrecies, du Quesnoy & de Bapaume; & il devoit les restituer, sous certaines conditions, dans un temps prescrit. Les États promettoient encore de ne faire aucun accommodement avec Dom Juan, que du consentement du Duc & de tous les Confédérés; &

(21) Le Prince Casimir joignit l'armée des États le 26 Août.

que s'ils étoient contraints de se choisir un nouveau Maître , ils donneroient la préférence au Duc. Enfin l'autorité restoit entre les mains des Etats, sans que ce Prince pût rien innover dans le Gouvernement. Ce Traité ayant été arrêté , le Duc d'Alençon se rendit à Mons , capitale du Hainaut , & y reçut une ambassade solennelle de la part des Etats. Le Duc d'Arschot en étoit le chef. Un grand nombre de personnes de la première qualité formoient son cortège.

C'étoit sur-tout pour presser le Duc de faire marcher ses troupes , qu'on lui avoit dépêché ce Seigneur. Les Etats desiroient beaucoup qu'elles entrassent au plutôt en Flandre , & vouloient les réunir aux troupes nationales & à celles qui venoient d'Allemagne , afin de tomber avec toutes leurs forces sur Dom Juan , & de le chasser entièrement des Pays-Bas. Leur armée étoit rassemblée près de Lières , au centre du Brabant. L'Archiduc Matthias s'y trouvoit en personne , & la commandoit en chef. Le Comte de Bossu , qui avoit été fait Mestre-de-Camp-Général , y avoit la principale autorité sous lui ; mais elle n'étoit que

Liv. X.

An. 1578.

LIV. X. de huit mille fantassins & de deux mille
 An. 1578. hommes de cavalerie, partie Flamands,
 partie étrangers, Anglois sur-tout, &
 Ecoffois.

Dom Juan, menacé de tous les côtés, n'avoit rien négligé pour se mettre en état de résister à ses ennemis. Il avoit fait lever dans les contrées voisines de l'Allemagne, & particulièrement en Franche-Comté, autant de troupes que la briéveté du temps & le mauvais état de ses finances lui avoient permis de le faire. Il comptoit recevoir bientôt de nouveaux & de puissants renforts d'Italie. Le Roi les lui avoit promis formellement, ainsi que l'argent dont il auroit besoin pour soutenir vigoureusement la guerre. Après avoir formé une armée de douze mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, ce Prince crut qu'il étoit temps d'agir. Il laissa les Places les plus importantes bien munies, & s'avança dans le dessein d'attaquer l'armée Flamande. Elle étoit alors campée dans un poste aussi fort que situé avantageusement, auprès du village de Rime-nante. La Demer la défendoit d'un côté, & de l'autre elle étoit couverte par un bois; ses derrières étoient

protégés par de bons retranchements bien entendus, & elle n'étoit pas moins bien retranchée sur le devant, où elle pouvoit être plus facilement attaquée par l'armée royale. Malgré la bonté de cette position, Dom Juan marcha à elle, & s'avança en bon ordre. (22) Son but étoit de l'attirer hors de ses lignes, & de donner quelque vive escarmouche qui pût engager une bataille générale. Il détacha en conséquence un corps de cavalerie pour provoquer l'armée Flamande dans son camp. Elle se contenta de le repousser, sans vouloir rien risquer davantage. Cherchant de nouveau à piquer leur impatience, il se présenta avec toute son armée, & les défia insolemment au combat. Mais les Flamands, convaincus de la

LIV. X.

An. 1578.

(22) Le Prince de Parme n'étoit pas d'avis d'attaquer les Confédérés. Strada rapporte les raisons qu'il exposa dans le Conseil de guerre pour en dissuader. Elles semblent dignes d'un Capitaine consommé dans l'art de la guerre, & annoncent toute la réputation qu'il s'y fit. Serbelloni, Grand-Prieur de Hongrie, vieil Officier, qui avoit accompagné le Duc d'Albe en Flandre, & qui y étoit revenu depuis peu, fut seul de l'avis du Prince de Parme.

supériorité des Espagnols en nombre
 LIV. X. & en valeur , ne firent aucun mouve-
 An. 1578. ment.

1 Août.

Il trouva pourtant l'occasion de livrer une action sanglante. Le Colonel Norris, Anglois, Officier d'une grande expérience & d'un courage déterminé, gardoit avec un corps d'infanterie un poste important en dehors du camp. Dom Juan voulut l'en chasser & s'y établir. Il se flattoit que ce détachement se trouvant forcé de combattre, le reste de l'armée sortiroit pour le défendre. Il fit attaquer dans cette vue les Anglois par un corps choisi d'Espagnols, & fit marcher au premier rang une compagnie de deux cents soldats de la même nation, qu'Alphonse Martinès de Lève venoit de conduire en Flandre. Ce Seigneur s'étoit démis depuis peu de la charge de Général des Galères; & pour mieux signaler sa valeur & son zèle pour le service du Roi, il avoit levé à ses dépens cette compagnie distinguée, où il n'avoit admis que des Gentilshommes, ou des guerriers connus par des actions brillantes. Un grand nombre même avoient déjà porté les armes en Flandre, en qualité d'Officiers.

Il s'étoit mis à leur tête. Leur attaque fut terrible ; mais la résistance des Anglois , tous vieux soldats , fut aussi vigoureuse , & à la faveur de leurs retranchemens , & du feu de leur artillerie , ils firent la plus belle & la plus courageuse défense. Le combat s'allumoit cependant , & devenoit à chaque instant plus furieux ; on renforçoit de part & d'autre les combattans. Les divers succès balançoient les espérances & la crainte. Mais la position des Royalistes étoit trop défavantageuse , pour qu'ils pussent emporter le poste. Les ennemis qui le défendoient à la vue d'un camp retranché , & sous la protection du feu de son canon , pouvoient aisément repousser les efforts des Espagnols , qui , n'ayant pas les mêmes avantages , mettoient toute leur confiance dans la grandeur de leur courage. Dom Juan , qui s'en apperçut enfin , marcha en avant , pour présenter la bataille à l'ennemi. (23) Mais cette nouvelle

LIV. X.

An. 1578.

(23) Cette affaire , qui n'est pas l'action la plus brillante de la vie de Dom Juan , & qui fit beaucoup d'honneur au Comte de Bossu , auroit été bien plus malheureuse pour les Espagnols , si le Prince de Parme n'eût con-

LIV. X.

AN. 1578.

tentative ayant été infructueuse, il fit sonner la retraite, & rappella son infanterie, qui revint en bon ordre. Cette action dura plusieurs heures avec perte, & avec une bravoure remarquable de part & d'autre. Mais les Flamands s'en attribuèrent l'avantage, & se flattèrent d'avoir vaincu les Royalistes, parce qu'ils les avoient empêchés de remplir leur projet.

Dom Juan prenant alors le parti de s'éloigner de l'armée des Etats, & de se tenir sur la défensive, fut camper sous les remparts de Namur. Il espérait que l'orage dont il étoit menacé de la part des nombreuses armées qu'on alloit lui opposer, se dissiperoit promp-

feillé à son oncle d'avancer pour recueillir ceux des siens qui s'étoient imprudemment portés trop loin. Ce mouvement les sauva. Ils étoient au nombre de 5000 fantassins & 600 chevaux, dont la perte fut de 900 hommes, suivant de Thou. La cavalerie qui couvroit la retraite des gens de pied, fit des prodiges de valeur. Strada, qui donne une description très-étendue & très-bien faite de ce combat, ne fait monter la perte de part & d'autre qu'à 400 hommes. Les Ecoffois de l'armée Flamande, qui faisoient partie du corps commandé par le Colonel Norris, Anglois, se battirent en chemise.

tement, & qu'il lui seroit facile de reprendre la supériorité. Il comprenoit que si l'Angleterre, la France & l'Allemagne avoient le projet commun d'enlever au Roi les Provinces de Flandre, chacun de ces Alliés avoit ses intérêts particuliers, & se proposoit respectivement un but différent. La Reine d'Angleterre sembloit desirer de faire quelques acquisitions dans les Provinces de Hollande & de Zélande, & voir d'un œil jaloux les avantages que la France sauroit tirer du désastre de la Flandre. Les secours fournis aux Flamands, par les Anglois, étoient suspects à la France. Les Allemands songeoient moins à conquérir qu'à piller; & sitôt qu'ils auroient saccagé le pays, & que l'argent nécessaire pour les entretenir, commenceroit à s'épuiser, il y avoit lieu de croire que sur le champ ils regagneroient leurs foyers. Parmi les Flamands même, le Prince d'Orange avoit des projets personnels, & l'Archiduc Mathias des intérêts particuliers. Il n'y avoit pas jusqu'au corps entier de la nation, qui ne fût aussi divisé sur la Religion que sur l'obéissance due au Roi. Les Provinces in-

LIV. X.

An. 1578.

~~_____~~
 LIV. X. An. 1578. sectées de l'hérésie, paroissoient ouvertement disposées à se soustraire sans réserve à toute domination; mais celles qui vouloient conserver la Foi Catholique, en souhaitant de se délivrer de l'empire Espagnol, & de secouer tout joug étranger, n'en étoient pas moins résolues de rendre hommage aux droits de leur ancien maître. Dans ce choc si confus de vues, de motifs, de passions, & d'intérêts opposés, il étoit naturel de penser que les ressorts compliqués d'une si vaste machine, se dérangeront bientôt. Aussi Dom Juan ne doutoit-il pas qu'il ne vît renaître de nombreuses occasions de faire triompher la cause de l'Eglise & du Roi.

Dans ce temps même, les Provinces de Hainaut & d'Artois venoient d'avoir des différends très-vifs avec la Province propre de Flandre & la ville de Gand, sa capitale. (24) Ces deux Provinces, ainsi que le reste du Pays Wallon qui embrasse cette longue ligne de fron-

(24) Les dissensions qui bouleversèrent la Confédération, éclatèrent dès le commencement de la campagne. Tous les événements qu'on va lire jusqu'à la mort de Dom Juan, se passèrent dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août.

tières, dont la France est séparée de la Flandre, ne s'étoient point relâchées de la plus exacte soumission à la Foi Catholique. Lors de la pacification de Gand, si solennellement conclue par les Etats-Généraux, & confirmée par l'accord de Marche-en-Famine, les Députés Wallons s'étoient efficacement occupés de conserver tous les avantages qu'ils avoient pu, à la Religion Romaine. Ils ne vouloient point se départir de l'obéissance due au Roi, tant qu'ils conserveroient leurs anciens privilèges, & vivroient sous leurs anciennes loix. Les deux Provinces de Hollande & de Zélande, bien opposées de sentiments, avoient favorisé de tout leur pouvoir le progrès des nouvelles sectes, & n'avoient rien épargné pour en souffler la contagion dans les Pays-Bas, à mesure que les troubles s'y étoient répandus. C'étoit l'effet des profonds desseins du Prince d'Orange, & le but où tendoient tous ses conseils. En même temps qu'il employoit son adresse à les insinuer, la faveur des circonstances lui avoit donné le crédit nécessaire pour y réussir. En un mot, il ne songeoit uniquement qu'à étendre la faction hérétique; qu'à aigrir les

Liv. X.

An. 1578.

Flamands contre les Espagnols, & à
 Liv. X. les aliéner de leur Gouvernement.

An. 1578. Il étoit trop bien toutes les occasions propres à ses desseins, pour ne pas profiter de celle de l'approche des deux armées étrangères qui venoient d'Allemagne & de France; celle-ci composée en grande partie de Calvinistes, & l'autre presque toute de Luthériens. Les Sectaires, qu'il favoit faire agir à son gré, ne tardèrent pas à remuer. Plusieurs d'entr'eux se réunirent, & présentèrent en leur nom commun une requête aux Etats, (25)

(25) Cette requête fut présentée le 22 Juin. Les Etats n'y répondant pas aussi-tôt que les Protestants le desiroient, ils en présentèrent une seconde le 7 de Juillet. On y répondit enfin, en faisant publier un Edit à Anvers, le 12 du même mois, qui laissoit à chaque Province le pouvoir de déterminer à cet égard ce qui lui paroîtroit plus convenable. C'est par cette tournure, fort peu équivoque, & qui ne pouvoit en imposer à personne, qu'on crut concilier la liberté de conscience, que l'on accordoit très-réellement à toutes les Provinces, avec les dispositions de la pacification de Gand, qui maintenoit exclusivement l'exercice de la Religion Catholique dans les Pays-Bas, & proscrivoit celui de la Religion Protestante. Cet Edit, qui n'étoit qu'une espèce de projet proposé aux Provinces, en fut fort diver-

par laquelle ils demandoient instamment la liberté de conscience. Cette demande éprouva bien des contradictions; mais leurs partisans l'emportèrent. Le Prince d'Orange, afin de les servir, avoit secrètement effrayé les esprits, en insinuant qu'il étoit à craindre que si on rejettoit les prières des Sectaires, ils n'entreprissent d'appuyer leurs prétentions par la force, sur-tout lorsque la Flandre alloit se trouver remplie d'un grand nombre de troupes qui professoient la Religion réformée. La liberté de conscience leur fut donc accordée. Les conditions expresses de la pacification de Gand s'y oppoient; mais on en détourna le sens, d'une manière si étrange, qu'on parvint à les faire paroître aussi favorables à cette concession, qu'elles lui étoient réellement contraires. Les Provinces de Hainaut & d'Artois, & le reste du Pays Wallon, persistèrent néanmoins à ne

Liv. X.

An. 1578.

fement reçu. Les Provinces d'Utrecht, de Gueldres, de Hainaut & d'Artois le rejetèrent. Ces deux dernières sur-tout y opposèrent une protestation conçue en termes très-vifs, & qui contenoit les plaintes les plus amères de la perfidie avec laquelle on y donnoit atteinte à la pacification de Gand.

en vinrent jusqu'à chasser les Religieux; LIV. X.
 & leur fureur s'enflamma à un tel point, que ceux qui suivoient l'ancienne Religion, ne furent plus en sûreté. An. 1578.
 Rien alors n'égala l'indignation des Flamands, à qui il restoit encore du zèle pour la Foi. Les Provinces Wallones, irritées des entreprises des Sec-

avec plus d'audace l'heureuse pacification à qui cette Ville séditionne & avide de nouveautés, avoit donné son nom. La conduite que les Calvinistes tinrent à l'égard d'Amsterdam, & de plusieurs autres Villes des dix-sept Provinces, ne contribua pas peu, d'un autre côté, à attiser l'incendie qui s'allumoit. Si la mauvaise politique de Philippe II n'eût pas porté ses trésors & ses armes victorieuses entre les mains du Duc de Parme, dans d'autres régions, en France sur-tout, & sur la flotte fameuse destinée contre l'Angleterre, à qui elle ne causa que de la peur, il eût probablement remis sous le joug la République des Provinces-unies. Cet État, depuis si célèbre, doit plus son existence aux fautes de son ennemi, qu'au courage invincible de ses habitants, & à l'habileté du Prince Maurice. Ils n'eussent pu résister à ses efforts, s'il eût su les soutenir avec sagesse, sans y faire ces diversions ruineuses qui ont sauvé ces peuples, & consommé en quelque sorte l'épuisement de l'Espagne. Grotius n'est pas plus favorable aux Gantois, que l'illustre Historien que je viens de citer, & leurs récits sont conformes.

LIV. X.

An. 1578.

taires, commencèrent à se séparer des autres Provinces, dont elles n'approuvoient ni les sentiments ni la conduite, & à former un troisième parti. Les troupes des Etats étoient entretenues des deniers que chaque Province fournissoit. On payoit les troupes étrangères, & l'on subvenoit à toutes les autres dépenses du Gouvernement avec le même fonds. Le Hainaut & l'Artois refusèrent leur quote-part de ces contributions. Le désordre où cette division jettoit les finances des Etats, les maux qui devoient en résulter, les prières & les menaces des autres Provinces, ne purent vaincre leur fermeté.

On entendoit les Catholiques se plaindre amèrement dans ces cantons, des entreprises de leurs adversaires. Sous une apparence trompeuse de liberté, disoient-ils, la Flandre tombe plus que jamais dans le plus dur esclavage. Ils convenoient qu'on devoit prendre les armes pour chasser les Espagnols, qui les tyrannisoient. Mais qu'auroient-ils gagné s'il falloit se soumettre au joug encore plus insupportable qui leur seroit imposé par d'audacieux compatriotes? Voilà où tenoit l'ambition du Prince d'Orange:

tel étoit le dessein de ses partisans dès l'origine des troubles. La Hollande & Liv. X.
la Zélande, en prenant les armes, An. 1578.
avoient moins songé à empêcher l'établissement de l'Inquisition, qu'à répandre le venin de l'erreur; & elles ne vouloient se soustraire à l'obéissance de l'Eglise, que pour se soustraire à celle du Roi. Orange dirigeoit la conduite de ces Provinces. Sous le titre de Gouverneur, il leur commandoit en maître; & il venoit par les mêmes artifices d'usurper une autorité aussi étendue dans le Brabant.

Ils ajoutoient qu'il étoit temps de porter le flambeau dans les profondes obscurités des projets de ce Prince, & que la liberté de conscience qu'il faisoit demander par les Sectaires, étoit un moyen pour les enlever entièrement à l'autorité de l'Eglise, & à celle du Souverain. Mais si le Brabant, la Flandre & les autres Provinces étoient assez criminelles pour entrer dans de pareilles vues, les Wallons protestoient qu'ils ne se démentiroient jamais de la soumission qu'ils devoient à la Foi Catholique, ni de leur fidélité inviolable envers le Roi, s'il conservoit leurs privilèges.

Liv. X. Ces peuples ne s'en tinrent pas à
 An. 1578. exhaler leur courroux par de vaines
 expressions de mécontentement, leurs
 plaintes furent suivies par des effets.
 Ils ne voulurent pas remettre aux trou-
 pes du Duc d'Alençon, Landrecies, le
 Quesnoi & Bapaume, conformément
 à un des articles du Traité conclu en-
 tre ce Prince & les Etats. Toujours
 invariables dans leur résolution, ils re-
 fusèrent obstinément de payer leur con-
 tingent à la caisse destinée à l'entre-
 tien des gens de guerre. (27) Un pareil
 éclat de leur part irrita les Gantois, na-
 turellement remuants. Ceux-ci avoient
 accueilli de la manière la plus favo-
 rable la liberté de conscience, & ils
 avoient en même temps accordé une
 protection singulière à l'hérésie. Ils pri-
 rent les armes sur le champ, & songè-
 rent à se venger des Wallons. Le Prince
 Casimir se trouvoit alors à Gand. Il s'y
 étoit rendu après s'être abouché à Bru-
 xelles avec l'Archiduc Mathias; & il
 venoit pour s'y procurer, s'il étoit pos-

(27) Les Gantois, de l'aveu du Président de Thou, avoient commencé les premiers à soustraire leur contingent à la caisse de la Confédération.

sible, l'argent nécessaire à ses troupes, qui n'étant pas payées, restoient dans leur camp sans remuer, & montreroient plus de disposition à se mutiner qu'à combattre. Il y réussit. Les Gantois firent des efforts pour le satisfaire; & fiers de la protection qu'ils se flattoient d'en recevoir, ils se livrèrent à toute leur animosité contre les Wallons, & résolurent de les contraindre par la force, à rester fidèles au Traité d'union.

La Province propre de Flandre se divise en deux parties: la première, qui est la plus grande, & qui renferme Gand & les autres villes & bourgs les plus considérables de la Province, s'appelle *la Flandre Flamingante*, parce qu'on n'y parle que Flamand: la seconde, ou la plus petite, qui n'est pas dépourvue de grosses villes, & où l'on se sert ordinairement de la langue Françoisse, se nomme *la Flandre Gallicane*. Celle-ci touche au Pays Wallon; l'autre est située sur les bords de la mer. La Flandre flamingante, presque entière, étoit réunie de sentiments aux Gantois; mais la gallicane penchoit au contraire vers les Wallons, & sembloit plus attachée à la Religion Catholique,

LIV. X.

An. 1578.

ques-uns d'entr'eux prirent le nom de Mécontents; & ce nom, adopté d'a-
 bord par les personnes les plus quali-
 fiées, devint bientôt commun à tout
 le Pays Wallon. Plusieurs même, pour
 montrer leur attachement inviolable à
 la Foi Catholique, se mirent à por-
 ter un chapelet à leur cou, & tous
 en général firent profession de rester
 fidèles au Roi, quand il auroit rétabli
 le Gouvernement dans son ancienne
 forme.

Le Prince d'Orange ne s'aveugloit
 pas assez sur les avantages qu'il vou-
 loit tirer des succès de l'hérésie, pour
 ne pas sentir les inconvénients fâcheux
 de cette cruelle division. Il souhaitoit
 que l'hérésie devînt dominante; mais
 il n'avoit garde de vouloir ôter à ceux
 qui ne vouloient pas renoncer à la Re-
 ligion Catholique, la liberté nécessaire
 à l'exercice de leur Religion. Pénétré
 de ces vues, il ne manqua pas d'em-
 ployer ses soins, son crédit & l'auto-
 rité des Etats pour assoupir ces dis-
 sentions funestes, & rapprocher les es-
 prits. Il envoya à Gand Sainte-Alde-
 gonde, & il le fit accompagner de plu-
 sieurs personnes de considération. Mais
 ce peuple échauffé n'écoutant que les

Liv. X.

An. 1578.

Chefs qu'il s'étoit choisis , & qui
 LIV. X. étoient plus intéressés à entretenir qu'à
 An. 1578. terminer les désordres, ne voulut ja-
 mais changer de résolution. (29)

La Flandre se trouvoit dans cet état critique, quand le Duc d'Alençon y entra avec son armée. Elle étoit attendue avec plus d'ardeur par la faction d'Orange, qu'elle n'en fut bien reçue. Beaucoup moins forte que les engagements du Duc ne l'y obligeoient, elle n'étoit pas mieux fournie de tout ce qui étoit nécessaire à son entretien. Le Duc avoit bien plus facilement enrôlé des hommes, que trouvé les sommes dont il avoit besoin. Le Roi son frère n'avoit pas voulu, ou n'avoit pu l'aider ouvertement par les raisons qu'on a déjà exposées.

A la nouvelle de cette démarche du Duc d'Alençon, le Roi d'Espagne avoit

(29) Le Prince d'Orange s'étant transporté à Gand, engagea néanmoins les Gantois à se relâcher de leur zèle fanatique contre les Catholiques ; à leur rendre leurs biens ; à leur permettre l'exercice de leur Religion dans leurs Eglises, & à consentir qu'on portât le saint Sacrement aux malades, pourvu qu'on le fit sans pompe & sans éclat. Cet arrangement ne produisit pas la paix, & la discorde divisa les esprits comme auparavant.

témoigné de nouveau son mécontentement, & avoit porté les plaintes les plus fortes à Henri III. Il avoit fait également agir ses Ministres auprès de la Reine d'Angleterre, & lui avoit reproché avec amertume les secours qu'elle accordoit aux soulevés de Flandre. En Allemagne on avoit exprimé de sa part à l'Empereur la douleur vive qu'il ressentoit de ce que ce Prince ne s'étoit pas opposé avec plus de zèle à l'expédition de Casimir. En conséquence, ces trois Couronnes avoient envoyé des Ambassadeurs pour rétablir, s'il étoit possible, par quelque nouvel arrangement, la tranquillité en Flandre. En attendant l'effet de leurs bons offices, le Roi d'Espagne ne laissoit pas que de faire les plus grands préparatifs de guerre; mais il auroit préféré la paix avec bien plus de joie, pourvu qu'on ne l'eût pas contraint de l'acheter par le sacrifice de la Religion, & de son honneur. Plusieurs des Ministres de ce Monarque donnant, comme on l'a dit, une interprétation sinistre à la conduite de Dom Juan, lui attribuoient les nouveaux troubles qui étoient survenus depuis l'accord si solennellement juré entre les Provinces & lui. Il leur sem-

 LIV. X.

An. 1578.

bloit qu'il avoit souhaité que les cir-
Liv. X. constances le missent à la tête du Gou-
An. 1578. vernement des Pays-Bas, pendant que
la guerre y exerceroit ses ravages, &
qu'il se proposoit de profiter des trou-
bles pour parvenir aux succès de quel-
ques desseins secrets. Les jalousies qu'il
inspiroit, & qui avoient jetté de pro-
fondes racines en Espagne, faisoient
impression, & l'on en desiroit d'autant
plus vivement dans ce Royaume la
pacification de la Flandre. Le Comte
de Schwartzembourg, le Président de
Bellievre, Valsingham, premier Secré-
taire d'Etat d'Elisabeth, & Milord
Cobham s'assemblèrent à Anvers sur la
fin d'Août, au nom de l'Empereur, du
Roi de France, & de la Reine d'An-
gleterre. Mais on ne fut pas long-temps
à s'appercevoir que les bons offices
de l'Empereur étoient aussi impuissans,
que ceux de la France & de l'Angle-
terre étoient peu sincères. On souhai-
toit avec trop d'ardeur dans ces deux
Royaumes la continuation des troubles
de la Flandre, pour qu'on songeât de
bonne foi à les appaiser. Le congrès
fut donc une affaire d'appareil sans au-
cun effet: les négociations finirent pres-
qu'aussi-tôt qu'elles eurent commencé.

Il est vrai que les difficultés d'un accord se trouvèrent insurmontables. Ni l'Espagne, ni les Flamands ne voulurent se relâcher de leurs prétentions, ni désavouer leurs premières démarches, Enfin tout espoir d'accommodement s'évanouit; & il fallut continuer la guerre avec le même acharnement.

Les premières opérations militaires depuis la cessation des conférences d'Anvers, furent la prise d'Arſchot & de Nivelles par les Flamands, qui tâchèrent ensuite de recouvrer Louvain; mais sans succès. D'un autre côté, les François, qui avoient pénétré dans le Hainaut, assiégèrent Binch; & après quelques assauts, prirent cette ville, & la saccagèrent. Mais ces petits événements ne remplissoient pas les espérances que la Flandre avoit eu lieu de former, en voyant tant de troupes étrangères venir embrasser sa défense. (30) Le Prince d'Orange tâchoit de les rassembler en un seul corps, & n'épar-

Liv. X.

An. 1578.

(30) Le Duc d'Anjou se retira bientôt en France, après avoir licencié ses troupes, qui passèrent presque toutes au service des Wallons.

ces brillantes espérances sembloient sur le point de se réaliser, il tomba dans une maladie si aiguë & si funeste, qu'elle le conduisit en peu de jours au tombeau. (31) Prêt de mourir, il fit appeler le Prince de Parme; & après l'avoir exhorté fortement à veiller avec attention à tout ce qui concernoit le service du Roi, il lui remit en main son autorité. Il mourut, persuadé que ce Prince obtiendrait par les droits qu'il paroïssoit tirer de son sang & de son mérite, la confirmation de cette disposition provisoire, & qu'il seroit

Liv. X.

An. 1578.

(31) Il avoit contracté sa maladie, suivant de Thou, au siège de Philippeville, où il s'étoit prodigieusement fatigué, en partageant avec le simple soldat les travaux du siège, où il vouloit donner l'exemple. Quelques-uns ont cru qu'il avoit été empoisonné; d'autres, que le chagrin qu'il conçut des soupçons du Roi, qui sembloit affecter de le laisser sans secours, exposé, en quelque sorte, aux dérisions des Confédérés, le conduisit au tombeau. On a pensé plus communément qu'il étoit mort de peste. Du reste, la conduite de Philippe, qui fit assassiner Escovedo, confident de Dom Juan, parce qu'il étoit persuadé qu'il nourrissoit l'ambition de son frère par ses conseils, étoit bien capable de l'affliger, & peut-être de faire mourir un Prince fidèle, à qui sa conscience n'auroit rien reproché.

~~son Successeur dans le Gouvernement~~
LIV. X. des Pays-Bas.

An. 1578. Dom Juan finit ses jours, n'ayant pas encore trente ans accomplis. Il étoit fils de l'Empereur Charles-Quint, & d'une fille de condition d'Allemagne, nommée Barbe Blomberg. L'Empereur avant de mourir l'avoit très-expressément recommandé au Roi son fils, qui l'avoit d'abord destiné intérieurement à l'Etat ecclésiastique, & lui avoit fait depuis embrasser la profession des armes. Il y avoit acquis la plus brillante réputation; & les guerres mémorables où il dompta l'audace des Maures, l'orgueil des Ottomans, & la fureur des Rébelles de Flandre, (32) ont couvert à jamais son nom de gloire. Ses succès furent d'autant plus étonnants, qu'ils furent prématurés. A peine ce Prince étoit-il sorti de l'enfance, quand il subjuga les Maures. Il vainquit les Turcs dans la première fleur de sa jeunesse; & lorsque dans un âge un peu plus avancé, il contint

(32) Cette expression n'est rien moins qu'exacte. La suite de cette Histoire prouvera que Dom Juan n'avoit pas dompté les rebelles de Flandre.

la révolte des Flamands, il montra de si rares talents dans l'art militaire, qu'on n'auroit pu en desirer davantage dans le Général le plus consommé. On admiroit en lui l'assemblage heureux des plus belles qualités de l'ame & du corps. Il avoit la physionomie agréable, le port majestueux, un tempérament robuste, & capable de supporter les plus grands travaux. Affable au soldat, vigilant dans le service, prudent au milieu des difficultés, courageux néanmoins; & beaucoup plus avide de braver les dangers, que de les éviter, il n'avoit d'autre défaut que son goût excessif pour les femmes, & sa facilité à prêter l'oreille aux rapports. Il montra tant d'ardeur pour la gloire, qu'on crut y découvrir une vaste ambition. Elle arma contre lui l'envie la plus envenimée, qui jeta sur sa fidélité dans le service du Roi les plus injurieux soupçons. (33) On lui imputa

 LIV. X.

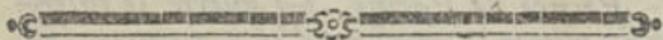
AN. 1578.

(33) C'est encore un problème, si Dom Juan fut injustement soupçonné. Les détails qu'on trouve dans de Thou, semblent l'accuser d'une ambition démesurée. Strada l'en lave, & assure qu'il reçut avec un mécontentement si marqué la proposition d'usurper la domina-

LIV. X. d'avoir aspiré à la Souveraineté de la
An. 1578. Flandre; & l'on prétendit qu'ayant
noué plusieurs intrigues secrètes avec
la Reine d'Angleterre, il en étoit venu
jusqu'à lui faire des propositions de
mariage. De là est née l'opinion si ré-
pandue, que sa mort n'a pas été natu-
relle. Quoi qu'il en soit, & sans rien
décider sur un objet, à l'égard duquel
la calomnie pouvoit couvrir la vérité
d'un voile impénétrable, ce Prince laissa
en mourant la plus grande réputation
de valeur; & on donna à sa mémoire
les plus magnifiques éloges.

tion des Pays-Bas, qu'il voulut percer d'un
coup d'épée le téméraire qui osoit la lui faire.
Quoi qu'il en soit de cette foible raison, il fut
malheureux s'il ne fut pas coupable. Il paroît
par le récit de Grotius, qu'il eut quelques vues
pour épouser la Reine d'Ecosse.





L I V R E X I.

S O M M A I R E.

Le Roi confirme le Prince de Parme 1578.
dans le Gouvernement de la Flandre.

Le Prince songe à gagner les Provin-
ces Wallones. Il continue de cam-
per sous les remparts de Namur. La
division devient extrême entre les Pro-
vinces. Les armées des Etats se dis- 1579.

sipent. Le Prince prend le parti d'at-
taquer le pays rébelle. Siège de Mas-
treicht. Description de cette Place.

Premier & second assaut aussi malheu-
reux l'un que l'autre. Perte de l'ar-
mée royale. Farnèse la renforce. Ex-

trémités des assiégés. La Ville est prise
d'assaut & saccagée. Négociations avec
les Provinces Wallones. Difficulté de

l'accord. Il se conclut. Congrès à
Cologne pour la pacification générale
des Pays-Bas. Il se sépare sans avoir

produit aucun effet. Le Duc d'Arf-
chot & plusieurs autres Députés des
Etats rentrent dans le devoir. Prise

de Malines & de Deventer par le
 Tome II. N

1580. *Prince de Parme. La guerre se ralentit par la foiblesse des deux partis. Le Prince d'Orange songe à soustraire les Pays-Bas à l'obéissance du Roi d'Espagne. Assemblée des Etats pour le choix d'un nouveau Souverain. Discours d'un Député de Gand, en faveur de la Reine d'Angleterre. Discours de Sainte-Aldegonde, pour le Duc d'Alençon. Les Députés Catholiques s'opposent à ce qu'on veuille se soustraire à la domination du Roi d'Espagne. On renvoie la décision aux Etats particuliers des Provinces. Prise de Malines par les Rébelles. Le brave La-Noue est fait prisonnier. Les Wallons s'emparent de Bouchain. La Duchesse de Parme se rend à Namur pour reprendre le Gouvernement des Pays-Bas. Sa Lettre au Roi pour demander son rappel, qu'elle obtient. Les Rébelles choisissent le Duc d'Alençon pour Souverain. Le Duc y consent. Conditions auxquelles il se soumet. Le Roi d'Espagne en fait porter des plaintes très-vives en France. Il fait mettre la tête du Prince d'Orange à prix. Manifeste du Prince.*

LA mort de Dom Juan plongea l'armée dans le plus grand deuil, & il seroit difficile de rapporter tous les témoignages qu'elle donna en cette triste occasion de la plus extrême sensibilité. Cependant le choix que Dom Juan avoit fait de son successeur, ne fut pas d'abord confirmé par la Cour d'Espagne. Le Roi rendoit justice à la bravoure du Prince de Parme; mais il craignoit que son ardeur guerrière ne lui fît préférer la durée de la guerre au rétablissement de la paix. Ce Monarque la souhaitoit, & ne vouloit rien épargner pour la conclure, pourvu que l'honneur de l'Eglise & les droits de la Couronne ne fussent point compromis. C'est ce qui lui avoit fait concevoir le projet de renvoyer la Duchesse de Parme en Flandre. Il se rappelloit que le Gouvernement de cette Princesse avoit été cher aux Flamands, & il se proposoit de lui associer en quelque sorte son fils, en lui donnant le commandement de ses armées. Mais comme il falloit de prompts remèdes aux maux de la Flandre, & qu'il étoit sûr d'ailleurs que le Prince de Parme lui étoit dévoué, & ne manqueroit ja-

LIV. XI.

An. 1578.

~~mais d'exécuter ses ordres avec une~~
 LIV. XI. fidélité inviolable, il résolut enfin de
 AN. 1578. ratifier les dispositions de Dom Juan,
 & de confier au Prince le Gouverne-
 ment des Pays-Bas.

29 Nov. A cette nouvelle, l'armée fit éclater la joie la plus vive. Elle croyoit voir revivre son ancien Général dans le Prince son neveu. Farnèse s'empressâ de justifier la haute opinion qu'on avoit de lui. Le premier objet qu'il se proposa, fut de gagner, à quelque prix que ce pût être, les Provinces Wallones. Il sentoit tout l'avantage qu'il y auroit pour lui de mettre dans son parti des troupes nationales aussi attachées à la Religion Catholique. Il s'adressâ sur-tout à la Noblesse, qui jouit dans ces Provinces de prérogatives très-distinguées, & dont les suffrages entraînent presque toujours les résolutions du peuple.

Mais quelque espérances qu'il formât sur le succès de sa négociation, il ne s'appliqua pas avec moins de vigilance à tous les soins qu'exigeoit l'armée. Il jugea à propos, suivant le plan déjà exécuté par Dom Juan, de ne point sortir du camp où l'armée s'étoit retranchée, & d'y attendre tranquille-

ment que les forces ennemies, & sur-
 tout les troupes étrangères qui étoient Liv. XI.
 venues au secours de la Flandre, se An. 1578.
 fussent dissipées. Cette révolution pa-
 roissoit devoir être d'autant plus pro-
 chaine, que la discorde croissoit cha-
 que jour parmi les Flamands. Il se ré-
 duisit donc à bien veiller sur ses quar-
 tiers, à contenir ses troupes dans la
 plus exacte discipline, & à solliciter en
 même temps les fonds nécessaires aux
 besoins de son armée. (1)

Le désordre devenoit extrême par-
 mi les Rébelles. Aussi divisés sur les
 affaires de la Religion que sur celles
 qui concernoient la forme du Gou-
 vernement, ils avoient fait un grand
 nombre de causes particulières, d'une
 cause générale. Chaque Province se
 proposant en quelque sorte un but
 différent, il n'y avoit aucun concert

(1) La situation du Prince de Parme n'en avoit pas été moins critique pendant quelque temps. Entouré d'une armée qui étoit forte de plus de quarante mille hommes de pied, & de dix-sept mille chevaux, il eût été fort embarrassé si elle eût songé à lui couper les vivres, en s'emparant des bords de la Meuse & de la Sambre, par où ils arrivoient à son camp.

LIV. XI.
AN. 1578. entr'elles, & l'on en voyoit très-peu suivre le même plan & prendre les mêmes résolutions. La division entre les Gantois & les Wallons, faisoit toujours beaucoup d'éclat; & sous le prétexte de conserver leurs finances pour les dépenses qui leur étoient propres, ni les uns ni les autres ne contribuoient plus aux dépenses communes. Sur ces entrefaites, la faction des mécontents s'étoit fortifiée par l'accession de presque tous les Gentilshommes les plus qualifiés du Hainaut & de l'Artois. Le parti des Gantois en recevoit les plus grands dommages, & l'inimitié entre les deux peuples étoit à son comble. Les mécontents étoient plus résolus que jamais de ne pas quitter la Foi Catholique, & de rentrer dans l'obéissance du Roi, pourvu qu'on rétablît l'ancienne forme de Gouvernement. Les Gantois n'avoient pas pris une résolution moins forte de ne souffrir parmi eux que l'exercice de la Religion Protestante, & montroient ouvertement l'horreur qu'ils avoient conçue de la domination d'Espagne.

Au milieu de ces cruelles dissensions, l'union des Provinces confé-

dérées s'affoiblissoit beaucoup. Leurs finances s'étoient déjà épuisées; leurs troupes désertoient en foule. Les Etats dans l'impuissance d'entretenir leurs propres soldats, pouvoient encore moins payer le grand nombre de leurs alliés. Les Allemands du Prince Casimir, les François du Duc d'Alençon restoient dans l'inaction, ou plutôt ruinoient le pays au-lieu de le défendre. Courant de toutes parts avec la dernière licence, ils se dédommageoient avec usure du défaut de solde par le pillage. Leurs tumultueuses déprédations portoient par-tout la consternation & les alarmes.

Le Prince d'Orange & les Etats ne négligeoient rien pour faire cesser la cause de tant de malheurs. Il étoit évident qu'on devoit sur-tout imputer les troubles aux Gantois. Casimir ayant été invité par les Etats de retourner à Gand, s'efforça de rappeler cette Ville à des sentiments plus modérés; mais il ne put vaincre l'obstination des factieux, que les Habitants avoient placés à leur tête, & qui avoient trop d'intérêt à fomenter la sédition, pour avoir égard à ses bons offices.

Liv. XI.
An. 1579. Dans cette embarrassante situation, les Etats n'avoient pas d'autres ressources que la Reine d'Angleterre. Le Prince d'Orange engagea Casimir de se rendre auprès d'Elisabeth, pour lui demander de nouveaux secours, & sur-tout de puissants subsides. Casimir y donna tous ses soins; mais soit qu'elle ne voulût pas offenser davantage le Roi d'Espagne, soit qu'il lui fût réellement impossible de se prêter aux besoins des Flamands, & de leur accorder tout l'argent qu'ils demandoient, elle se contenta de donner des assurances très-équivoques de ses bonnes intentions, & renvoya Casimir comblé d'honneurs, mais sans avoir rien obtenu. Ce Prince trouva à son retour ses troupes en désordre. Une grande partie s'étoit débandée. (2) Le

(2) L'armée de Casimir ne s'étoit point débandée; mais sa Cavalerie avoit été contrainte, par le Prince de Parme, d'évacuer les Pays-Bas. Alexandre ayant marché dans le dessein d'en attaquer les Reitres, les avoit atteints auprès d'Arfchot. Cette troupe, qui composoit un corps de plus de six mille hommes, & qui n'avoit pu trouver d'asyle dans Bois-le-Duc, où elle vouloit se sauver, craignit de ne pouvoir échapper à l'armée Espagnole, & résolut de retourner en Allemagne. Faisant néanmoins

reste de l'armée paroissoit disposé à suivre le même exemple, s'il ne se hâ-
 toit de les reconduire en Allemagne. Liv. XI.
 Les troupes du Duc d'Alençon ne s'é- An. 1579.
 toient pas mieux comportées. L'auto-
 rité des deux Généraux servoit peu à
 contenir sous leurs drapeaux des sol-
 dats qui manquoient de tout. Enfin,
 l'un & l'autre furent contraints pres-
 qu'en même temps de se retirer, le Duc
 d'Alençon en France, & Casimir en Al-
 lemagne, ne laissant en Flandre après
 eux d'autre effet de leur expédition,
 que l'incertitude peu honorable de sa-
 voir lequel des deux Princes l'avoit en-

bonne contenance, ces Reitres firent dire au Prince d'Orange, qu'ils étoient prêts à se retirer, s'il vouloit leur payer la solde qui leur étoit due. Le Prince, qui connoissoit leur position, se moqua d'eux, & répondit que c'étoit lui, au contraire, qui prétendoit qu'ils achetaissent la permission de rentrer en Allemagne. Les Reitres voyant que le Général ennemi n'étoit point la dupe de leur fanfaronnade, se crurent trop heureux d'en obtenir une espèce de passeport, qui leur tint lieu de sauvegarde, pour se rendre sûrement dans leur patrie. Il les fit accompagner par les Reitres & deux cents lances de son armée, jusqu'à ce qu'ils eussent passé la Meuse. Cette affaire lui fit le plus grand honneur.

~~treprise~~ treprise avec plus d'espérances, & terminée avec moins de succès.

LIV. XI.

AN. 1579.

Les forces étrangères qui étoient accourues au secours des Flamands, s'étant ainsi dispersées, les troupes nationales ne tardèrent pas à suivre le même exemple. Le Prince de Parme sentit alors que c'étoit le moment d'agir, & de ne plus rester sur la défensive. Les ennemis n'ayant plus d'armée à lui opposer, il s'agissoit de s'emparer de quelques-unes de leurs meilleures Places, & de celles sur-tout qui pouvoient procurer plus de ressources pour la continuation de la guerre. Le Prince proposa cet objet au Conseil de guerre. Les sièges d'Anvers & de Mafrecht furent regardés comme les plus importants. Mais lequel des deux devoit-on entreprendre? C'est ce qui partagea le Conseil, & produisit une grande contrariété de sentiments. Il étoit bien plus avantageux, suivant quelques-uns, de se rendre maître d'Anvers; les prérogatives de cette Ville, & sa situation au milieu des principales Provinces des Pays-Bas, la faisoient regarder comme la capitale de la Flandre. Elle dominoit le cours de l'Escaut, qui dans les temps de

marée, étoit si large auprès des murs de cette Ville, qu'il y paroïssoit moins une rivière qu'une vaste mer. D'ailleurs, ils représentoient que de cette Ville on pouvoit pénétrer en peu d'heures au centre de la Hollande & de la Zélande, & que c'étoit dans ces Provinces où la révolte s'étoit plus profondément enracinée, qu'il falloit surtout rétablir l'ordre & la soumission. La Zélande, en particulier, étoit la porte de la Flandre, du côté de la mer, la plus propre à recevoir les secours qu'on enverroit d'Espagne. Il falloit la r'ouvrir à quelque prix que ce fût. L'Escaut & la ville d'Anvers avoient fourni pendant long-temps les moyens de former les expéditions qu'on avoit si souvent entreprises contre ces Provinces. Ainsi quand même le siège d'Anvers consumeroit plus d'argent, d'hommes & de temps que celui de Mastrecht, on ne devoit pas balancer. Une conquête si précieuse racheteroit bien toutes les pertes qu'elle auroit coûtées.

Cet avis, quoique fortement soutenu, ne persuada pas ceux qui conseilloyent le siège de Mastrecht. Il falloit avant tout, disoient-ils, s'assurer le passage de l'Allemagne, le plus im-

portant. Le pont de Mastrecht, sur
 LIV. XI. la Meuse, avoit déjà servi à faire en-
 AN. 1579. trer en Flandre les renforts nombreux
 qui avoient joint l'armée du Roi. Et
 cette Ville avoit été en même temps
 un des plus puissants boulevards qu'on
 eût opposé à l'invasion des troupes en-
 nemies. Ils observoient d'ailleurs que
 le siège d'Anvers seroit de la plus ex-
 trême difficulté; qu'il étoit impossible
 d'y jeter un pont sur l'Escaut; que la
 largeur extraordinaire de ce fleuve, sa
 profondeur, sa rapidité, le flux & le
 reflux de la mer y apportoient des
 obstacles insurmontables, & que c'é-
 toit cependant par cette opération es-
 sentielle qu'il faudroit commencer l'en-
 treprise, si l'on vouloit intercepter les
 secours que les assiégés ne cesseroient
 jamais de recevoir par ce fleuve. Au
 contraire, le lit de la Meuse n'étoit ni
 large ni profond à Mastrecht. Cette
 Ville étoit sans communication avec
 la mer; en se rendant maître de la ri-
 vière au-dessus & au-dessous de la Vil-
 le, on empêcheroit les secours par
 eau, & l'armée s'opposeroit aisément
 à tous ceux qu'on voudroit introduire
 par terre. Enfin, ils ajoutoient que le
 succès de ce siège étoit moins incer-

tain; & que quand même il viendroit à ne pas réussir, les loix de la prudence prescrivoient dans la conjoncture présente, de préférer les entreprises les plus faciles; & avant de s'engager dans l'intérieur de la Flandre, de s'assurer des secours qu'on devoit recevoir du dehors. Cette opinion prévalut. Le Prince qui sentoit en effet que l'armée n'étoit ni assez nombreuse, ni assez fournie des munitions nécessaires pour s'attacher au siège d'Anvers, se décida pour celui de Mastrecht, & ne s'occupa plus que des préparatifs qui pouvoient accélérer le succès de cette entreprise.

On étoit au commencement de l'année 1579. Le Prince de Parme, sans attendre que les froids de l'hiver fussent entièrement passés, rassembla son armée, & marcha à Mastrecht sur la fin de Mars. L'armée royale n'étoit composée que de quinze mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux; (3) mais c'étoient tous soldats aguerris, & dont l'expérience & la valeur pouvoient suppléer au nombre. Les États

(3) Son armée étoit forte de 24,000 hommes de pied, & de 7000 chevaux, suivant Strada.

LIV. XI. An. 1579. n'eurent pas plutôt découvert le dessein du Prince, qu'ils songèrent à faire d'aussi grands efforts pour défendre Mastrecht, que les Royalistes en devoient faire pour l'attaquer, & munirent abondamment cette Ville de tout ce qu'une longue résistance pouvoit exiger. Le brave La Noue, François, étoit alors en Flandre. On l'avoit fait Lieutenant du Prince d'Orange. C'étoit un des meilleurs Capitaines du parti Huguenot. La France jouissant alors d'un intervalle de repos, il étoit venu offrir ses services aux Etats. Ils l'avoient accueilli avec toutes les marques de la plus grande estime; & outre la place de Lieutenant du Prince d'Orange, ils lui avoient donné le Gouvernement de Mastrecht. Il n'en falloit pas davantage pour l'intéresser vivement à la conservation de cette ville. Il ne s'y renferma pas néanmoins, & jugeant qu'il parviendroit plus sûrement à la sauver en lui procurant des secours, il se chargea du soin de les y conduire. Il eut seulement l'attention de faire entrer dans cette forteresse des Capitaines capables d'y faire la plus vigoureuse défense, tels que Schwartzembourg de Herle, Flamand;

& Sébastien Tappin, François, (4) l'un & l'autre hommes de tête & d'exécution, & qui ne pouvoient s'avancer que par leurs services militaires. Ils avoient sous leurs ordres environ quinze cents hommes de pied, partie Flamands, partie François & Anglois, auxquels on joignit un grand nombre de payfans, destinés à servir de pionniers & à construire les ouvrages nécessaires pour fortifier la place & réparer les brèches qu'y pourroit faire l'ennemi. Les habitants eux-mêmes parurent disposés à partager les soins & les travaux de la défense.

Liv. XI.

An. 1579.

L'armée Espagnole avoit déjà investi Mastrecht. Le Prince de Parme, après avoir distribué ses quartiers, les avoit retranchés de toutes parts avec toutes

8 Mars.

(4) La gloire de la défense de Mastrecht est due à Tappin seul. Si l'on en croit Strada, Schwartzembourg de Herle n'avoit que très-peu de connoissance de l'art militaire, & il avoit besoin d'être conduit par un Capitaine expérimenté. *Urbem regebat (Schwartzemburgius) rerum militarium incallidus, eo que veterani militis opera necessariò usus.* La garnison de Mastrecht étoit secondée, suivant le même Historien, par six mille Bourgeois armés, & autant de Payfans des environs qui s'y étoient enfermés.

les précautions & toute l'habileté possible. Quoiqu'on ait donné quelques notions sur la ville assiégée, on croit qu'il convient d'entrer dans un plus grand détail à ce sujet, afin de mettre le Lecteur plus en état de juger des événements qu'on aura à rapporter. La ville de Mastrecht embrasse les deux bords de la Meuse, mais inégalement. La partie qu'on trouve sur la rive gauche est beaucoup plus grande que celle qui s'étend sur la droite, & la différence est si considérable, que la première porte seule le nom de Mastrecht à cause de sa grandeur. La seconde, qui est très-petite, s'appelle Wich. Celle-ci touche à l'Etat de Liège, & l'autre est située du côté du Brabant. Elles sont réunies néanmoins par un pont si large & si beau, qu'il ne contribue pas moins à la décoration de cette Ville qu'à son utilité. L'enceinte de la Ville est de cinq milles d'Italie (environ deux lieues de France;) elle renferme, entre le terrain qui est couvert d'édifices & ses murs, de grands espaces vuides qui avoient permis d'y faire des terre-pleins très-épais, & donnoient la facilité d'y former encore de bons retranchements. Elle est bien for-

tifiée. Une partie de ses défenses sont construites à la moderne, les autres sont antiques; & un fossé large & profond les couronne de toutes parts. Le terrain des environs de la ville est très-praticable. On y peut aisément ouvrir la tranchée & former les travaux qu'exige un siège. Sa population ne répond pas, à beaucoup près, à l'étendue de ses fortifications. Ses habitants sont guerriers. On y trouve pourtant un Clergé nombreux, que la richesse de ses Bénéfices fixe dans cette ville. Le Gouvernement civil se divise presque également entre le Roi d'Espagne, comme Duc de Brabant, & l'Evêque Prince de Liège, dont la Souveraineté s'étend jusques dans Mafrecht: le droit d'y mettre garnison appartient au Roi; mais quels que soient les droits respectifs des deux Souverains, il arrive que la concurrence ne tourne point à l'avantage du plus foible, & que le plus puissant s'empare de toute l'autorité.

Le Prince de Parme, après avoir mis ses quartiers à l'abri de toute entreprise, s'étoit campé en face de la ville assiégée, & avoit retenu auprès de lui les principaux Officiers de l'ar-

Liv. XI.

An. 1579.

LIV. XI. mée. Le Seigneur d'Hierges avoit pris
 An. 1579. son logement du même côté; & com-
 me c'étoit dans cette partie qu'on de-
 voit former l'attaque, il y avoit placé
 l'artillerie qu'il commandoit, & qui
 étoit nombreuse. Mondragoné fut char-
 gé d'investir le côté de Wich. En très-
 peu de temps la circonvallation fut si
 bien assurée, qu'il paroissoit imposs-
 sible que les ennemis pussent y pénétrer,
 ni par force, ni par ruse. On ferma
 également la Meuse, au dessus & au
 dessous de la Ville, par le moyen de
 deux ponts de bateaux assez solides
 pour ôter à l'ennemi l'espérance d'en-
 trer par eau dans la Ville. Ces ponts
 servoient en même temps de commu-
 nication à l'armée royale, répandue
 sur l'un & l'autre bord de la rivière.

Ces dispositions ayant été faites,
 on ouvrit la tranchée. La garnison,
 qui n'étoit pas nombreuse, ne pou-
 voit pas risquer beaucoup de sorties.
 Elle en fit néanmoins dès le commen-
 cement du siège, & avec beaucoup
 de succès. Elle détruisit plusieurs fois
 les travaux des assiégeants. On avoit
 formé deux attaques, l'une à la porte
 de Tongres, * & l'autre vis-à-vis
 de la courtine qui se trouve au milieu

* Ou de
 Bruxelles.

de la porte d'Hoxter, & de celle de la Croix. Lorsque les tranchées furent suffisamment avancées, Hierges établit ses batteries qui causèrent beaucoup de dommages aux assiégés. Déjà les assiégeants étoient parvenus à la contrescarpe, & tâchoient de déboucher dans le fossé, afin de le combler promptement, & de pouvoir seconder les opérations de l'artillerie par de vigoureux assauts. La Porte de Tongres étoit défendue par un bon ravelin, & un grand cavalier établi sur le terre-plein du rempart. Ces postes, d'où les assiégés faisoient le feu le plus vif, nuisoient beaucoup aux progrès des assiégeants. On les battit avec quelques pièces de gros canon, qui les foudroyèrent si vivement que les ennemis furent obligés de se retirer. Les assiégeants parvinrent enfin à perfectionner leurs ouvrages, & à déboucher dans le fossé. Cependant l'audace des assiégés croissoit avec le péril. A mesure que les Espagnols avançoient, ils redoublaient d'efforts pour les repousser. Leur ardeur étoit infatigable. Sans se reposer ni jour ni nuit, ils étoient partout, ils bravoient à l'envi le danger, & l'on ne sauroit dire qui montra plus

LIV. XI.

AN. 1579.

25 Mars.

de zèle & d'intrépidité, ou de la gar-
 LIV. XI. nison, ou des habitants, ou des pay-
 An. 1579. sans même qui s'étoient enfermés dans
 la place. (5)

Néanmoins les Royalistes restèrent maîtres du fossé, & la brèche parut assez praticable pour qu'on tentât l'assaut. Dès que la résolution en eut été prise, Farnèse choisit les troupes qu'il y destinoit. Il ne les choisit point particulièrement parmi les Espagnols, & voulut que des soldats de toutes les nations qui servoient dans son armée, eussent également part au péril & à la gloire. Ce Prince avoit très à cœur le succès de ce siège. C'étoit sa première expédition depuis qu'il étoit à la tête des armées & de l'administration des Pays-Bas : & on fait combien les commencements dans un nou-

(5) Les femmes de Mafrecht se signalèrent dans la défense de cette Place, suivant Strada. On en forma trois compagnies, dont une partie fut occupée aux contre-mines, & les autres firent le service de la garnison, armées comme elle, & payant de leur personne sur le rempart, comme le plus brave soldat. On en vit en outre un bien plus grand nombre partager les travaux des pionniers, réparer avec eux les anciennes fortifications, ou en élever de nouvelles.

veau gouvernement , & sur-tout à la guerre , décident de la réputation & influent sur l'avenir. Le Prince de Parme desiroit donc beaucoup de terminer son entreprise avec gloire. Il anima par la plus vive exhortation ses soldats à monter à l'assaut. Leur ardeur n'avoit pas besoin d'être excitée. Ils le tentèrent avec une bravoure inexprimable ; mais les assiégés firent une si belle défense , que les Royalistes, après les efforts les plus courageux & les plus inutiles, furent contraints de se retirer avec beaucoup de perte.

Ce premier assaut avoit échoué, parce que la brèche n'étoit pas suffisante. Les assiégeants augmentèrent donc le feu des batteries, perfectionnèrent les travaux du fossé, & tâchèrent d'empêcher par toutes sortes de moyens, les ennemis de réparer les brèches faites aux remparts de la ville. Ils se préparèrent ensuite à livrer un second assaut ; & pour affoiblir la résistance de la garnison en la divisant, ils résolurent de le donner en même temps aux deux attaques. Enfin les assauts sont donnés. Les assiégeants montrent le plus grand courage & tentent de chasser les ennemis, & de s'établir

LIV. XI.

An. 1579.

Liv. XI.

An. 1579.

sur la brèche ; mais ils ont en tête des adversaires dignes d'eux ; & pendant long-temps on ne peut connoître quel parti sera couronné par la victoire. Herle d'un côté , Tappin de l'autre , s'illustrent par des prodiges de capacité & de valeur. Ils courent les premiers au devant du danger. Leur exemple remplit leurs soldats de la plus grande ardeur. Les assiégeants, furieux d'une résistance aussi opiniâtre, redoublent leurs efforts. L'action ne peut être ni plus vive ni plus meurtrière. On n'attaque plus de loin par des décharges de mousqueterie , & par le feu du canon ; l'on combat corps à corps, la pique ou l'épée à la main. Ce sont la vigueur, l'adresse & le courage qui triomphent. Le sang ruisselle de toutes parts , la terre est jonchée de morts & de mourants. Des pierres énormes , des feux d'artifices lancés des remparts, augmentent la confusion & le péril. Pour comble de malheur le feu prend à des barils de poudre qu'on avoit approchés de part & d'autre , à la portée des combattants. L'air retentit d'un bruit épouvantable , & la terre est couverte de cadavres mutilés. Il sembla que la for-

tune se faisoit un jeu cruel de déployer sa puissance, & de varier les tristes scènes que donnent souvent les fureurs de la guerre. Le combat fut très-long & très-sanglant. Les Royalistes furent encore obligés de battre la retraite; & loin de chasser les défenseurs de Mastrecht des retranchemens qu'ils avoient élevés derrière leurs murailles, ils ne purent s'emparer de la brèche, & s'y établir.

Liv. XI.

An. 1579.

Ces deux assauts, que plusieurs autres faits d'armes très-meurtriers avoient précédés, coûtèrent beaucoup à l'armée royale. Un grand nombre d'Officiers, & des principaux Chefs, y périrent. Les Espagnols perdirent Jean Manrique, Blaise d'Acugna, Pierre Gusman, Pierre Pacheco. Les Italiens, Fabio Farnèse, Marc-Antoine Simonetti, Gui de Saint-George, le Marquis Conrad Malespina, & Jean Grimaldi. Parmi les Allemands & les Wallons, il y eut plusieurs personnes de distinction qui éprouvèrent un sort aussi malheureux. Hierges, Commandant de l'artillerie, fut tué. Ce fut une perte très-grande pour le parti du Roi, qui n'avoit pas en Flandre de meilleur Capitaine de cette Nation, & de plus fidèle su-

jet. (6) Les Espagnols souffrirent beaucoup plus que le reste de l'armée. Liv. XI. Comme ils y tenoient le premier rang, An. 1579. & qu'ils y étoient en plus grand nombre, ils marchaient toujours à la tête dans toutes les entreprises, & étoient par conséquent les plus exposés. Farnèse, voyant que son armée avoit été considérablement affoiblie par ces actions sanglantes, songea à la renforcer, & tira des garnisons les troupes qui n'y étoient pas absolument nécessaires. Il augmenta le nombre de ses pionniers; &

(6) Le Seigneur d'Hierges fut tué environ cinq semaines plus tard, selon de Thou & Strada. Il mourut d'un coup de feu, en établissant une batterie de canon contre la demi-lune que les assiégés avoient construite auprès de la porte de Tongres. C'étoit un homme d'un courage élevé, & qui s'étoit fait une grande réputation dans cette malheureuse guerre. *Vir magni animi, & qui bis bellis magnam militaris virtutis laudem meruerat.* De Thou. L'affaire dont il est ici question fut fort meurtrière. Les Espagnols, découragés par la perte qu'ils avoient faite, envoyèrent demander au Prince la permission de cesser l'attaque. Farnèse, tout prudent qu'il étoit, irrité par la résistance, refusa d'abord, & voulut s'aller mettre à leur tête, l'épée à la main, pour vaincre ou mourir. Mais les plus anciens Officiers le calmèrent, & l'on abandonna l'assaut.

& au-lieu de sacrifier la fleur de ses guerriers à livrer des assauts inutiles, Liv. XI.
 il prit le parti de pousser ses travaux An. 1579.
 pied-à-pied, de n'omettre aucune précaution pour diminuer ses pertes; & si sa prudence prolongeoit le siège, il vouloit au moins en assurer le succès.

Quelque maltraités qu'eussent été les assiégeants, les assiégés avoient esuyé de plus grands malheurs, & se trouvoient réduits à un état bien plus fâcheux. Comme ils n'avoient pu être secourus, ils éprouvoient une disette générale de vivres & de munitions. La plus grande partie des soldats de la garnison avoit péri dans le combat. Un grand nombre de Bourgeois & des Paysans des environs, qui servoient de Pionniers, avoient été tués. Le reste manquoit de tout. Chaque jour les maladies, engendrées par la fatigue & les veilles continuelles, y causoient une diminution considérable. Les soulevés avoient rassemblé plusieurs fois des troupes, afin de forcer les lignes, & d'introduire du secours dans la place. La Noue devoit se mettre à leur tête, & rester dans Mastrecht pour y faire une défense encore plus vigoureuse; mais la discorde continuant de les

diviser entr'eux, il n'avoit pas été possible de ramasser des forces capables d'exécuter ce projet. La Noue & le Prince d'Orange s'en occupoient beaucoup, & y employoient toute leur adresse; mais c'est tout ce qu'ils pouvoient faire. Ils furent néanmoins assez bien persuader les défenseurs de Mafrecht, qu'on ne tarderoit pas à les secourir, pour que ces braves gens, plus déterminés que jamais à se défendre, redoublassent d'ardeur & de vigilance.

Le Prince de Parme, de son côté, ne négligeoit rien pour terminer heureusement le siège. Le ravelin qui couvroit la porte de Tongres, nuisoit beaucoup aux assiégeants. Quoiqu'on n'eût pas cessé de le battre en ruine, & qu'on eût tenté de toutes manières d'enlever cette défense aux ennemis, on n'y avoit pas entièrement réussi. Farnèse résolut de s'en rendre maître, à quelque prix que ce fût. Il fit faire de nouvelles mines, & toutes les espèces de travaux qui pouvoient le conduire à ce but; mais la garnison ne fit pas moins d'efforts pour l'empêcher. Les assiégeants n'avançoient que peu à peu. Il falloit disputer le terrain

pied-à-pied , & l'acheter au prix de beaucoup de sang. Ce fut dans cet endroit, où on avoit porté le fort du siège, que les assiégés se défendirent avec plus d'acharnement. On parvint pourtant à les chasser de cet ouvrage, qui avoit tenu plus d'un mois. Le Prince profitant de cet avantage, fit encore élever plus haut le grand cavalier qu'on y avoit construit, & en tourna le feu contre la ville, qu'il foudroya du haut de ce poste. Les batteries ordinaires continuant de tirer avec de nouveaux succès, les assiégés n'eurent plus de repos, & ne trouvoient de sûreté en aucun endroit de la place. Dans cette triste situation, ils commencèrent à désespérer de se soutenir plus longtemps, sans néanmoins songer encore à se rendre.

Quoiqu'ils fussent résolus à rejeter jusqu'au dernier soupir une capitulation honorable que le Prince leur offroit, le siège fut terminé beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit espéré, par un moyen imprévu que le hazard présenta heureusement aux assiégeants. On étoit alors à la fin de Juin. La chaleur qui se faisoit sentir vivement, rendoit les travaux encore plus insupportables ;

LIV. XI.
 An. 1579. & la garnison, accablée de chaleur & de fatigues, ne pouvoit suffire à veiller exactement sur tous les postes. Quelques Espagnols s'apperçurent qu'on s'étoit relâché en quelques endroits, de la vigilance ordinaire. Ils se glisèrent sans faire de bruit sur le rempart, du côté où tomboient leurs soupçons. Ils n'y trouvèrent effectivement qu'un poste foible, & quelques soldats endormis de lassitude. Ils fondirent dessus l'épée à la main, & les massacrèrent. On accourut de part & d'autre au bruit qu'occasionna cette surprise, & l'on engagea le combat le plus terrible; mais les assiégés furent accablés par le nombre; & les Royalistes ayant forcé le rempart d'un autre côté, Mastrecht 29 Juin. tomba enfin en leur pouvoir. (7) Cette

(7) Le Prince de Parme étant tombé dangereusement malade, aussi-tôt après la prise de l'ouvrage dont on vient de parler, le siège parut en souffrir, & l'attaque devint plus molle. Les assiégés qui s'en apperçurent, se relâchèrent de même de leur vigilance ordinaire. Le Prince, qui de son lit veilloit encore à tout, voulut en profiter, & ordonna de livrer l'assaut. Le matin qu'on devoit y monter, un soldat s'étant glissé de très-bonne heure, par une brèche mal réparée, pour observer la contenance de l'ennemi, ne trouva sur le mur que

ville malheureuse ayant été en quelque forte prise d'assaut, il ne fut pas possible aux Généraux d'arrêter la fureur du soldat; & la cruauté avec laquelle elle fut traitée, est inexprimable. On passa tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge, de sexe & de condition. Ceux qui échappèrent au fer, se précipitèrent de désespoir dans la rivière. Un pillage affreux succéda au carnage. Le Vainqueur saccagea tout sans pitié; & son avarice ne le porta pas à des excès moins horribles que son inhumanité. Cette ville infortunée fut ruinée au point, qu'ayant été entièrement dépeuplée, elle ne put de long-temps se rétablir. On sauva cependant la vie à Tappin, ce brave Commandant de Mafrecht, par estime pour sa valeur.

Une si importante conquête fut d'autant plus glorieuse au Prince de Parme,

des sentinelles endormies. On monta aussi-tôt qu'il eut instruit les Généraux de sa découverte, & la ville fut emportée. Le carnage fut si affreux, qu'il épargna à peine quatre cents personnes de tous les habitants & de la garnison qui les défendoit. Les assiégeants perdirent deux mille cinq cents hommes; & firent un butin qui leur produisit plus d'un million d'écus d'or.

LIV. XI.
AN. 1579.

que malgré ses difficultés, elle n'avoit pas employé tous ses soins. Dans le temps même qu'il étoit plus occupé du siège de Mastrecht, il négocioit avec les Provinces Wallones; & quoique cet important Traité, qui exigeoit de sa part autant d'attention que d'habileté, fut traversé chaque jour par les plus grands obstacles, il l'avoit heureusement conclu. (8) Presque toutes les

(8) Valentin de Pardieu, Seigneur de la Motte, Gouverneur de Gravelines, réconcilié avec le Roi dès l'année précédente, & Mathieu Moulard, Evêque d'Arras, ménagèrent cette révolution. Ayant insensiblement amené l'Artois, le Hainaut, la Flandre Gallicane, & la principale Noblesse de ces Provinces à former une nouvelle confédération, qui fut signée le 6 Avril à Arras, pour le maintien de la pacification de Gand, ils les déterminèrent bientôt après à traiter avec le Prince de Parme. Elles s'y portèrent avec d'autant plus d'ardeur, que le Prince d'Orange, qui craignoit la défection totale des Wallons, avoit engagé celles où il avoit plus de crédit, à resserrer les nœuds de leur union par une convention favorable à ses vues, qui avoit été signée à Utrecht, le 23 Janvier, par la Hollande, la Zélande, la Gueldres, la Seigneurie d'Utrecht & le plat-pays de Groningue. Cet acte fameux, qu'on a depuis appelé l'union d'Utrecht, est la vraie base & le titre constitutif de la République des Provinces-unies. Comme on y avoit dérogé à la Pa-

autres Provinces s'y étoient opposées; le Prince d'Orange n'avoit rien épargné pour l'empêcher. Les Wallons eux-

Liv. XI.

An. 1579.

cification de Gand, dans le treizième article; qu'on y avoit laissé à toutes les Provinces le choix de la Religion qu'elles voudroient professer; que la Hollande & la Zélande s'étoient réservées la faculté de proscrire, comme auparavant, la Religion Catholique, les Provinces Wallones en avoient été très-irritées; & le mécontentement qu'elles en avoient conçu, contribua plus que toute autre considération, à les faire rentrer sous l'obéissance de l'Espagne. Du reste, ces deux confédérations opposées d'Utrecht & d'Arras, mirent le comble à la division dans les dix-sept Provinces, & causèrent entr'elles une guerre de Religion qui les rendit irréconciliables. Elles perdirent de vue la haine des Espagnols qui les avoit réunies, pour ne s'occuper que des intérêts des Religions auxquelles elles étoient attachées; & il faut convenir avec Grotius, que les sept Provinces elles-mêmes, malgré l'aversion qu'elles sembloient avoir pour le Gouvernement Espagnol, étoient encore plus touchées du zèle d'affermir le Calvinisme sur les ruines du culte Romain. Le Prince d'Orange, qui n'avoit pas d'autre projet que de profiter des circonstances pour se dérober au ressentiment de l'Espagne, & agrandir sa fortune, le suivit constamment. Il cessa d'être Catholique, parce qu'il étoit plus expédient pour lui d'embrasser le Calvinisme, & que l'appui de ceux qui s'y étoient dévoués, étoit nécessaire au succès des desseins de son ambition.

mêmes, retenus par la défiance, avoient
 LIV. XI. souvent jetté Farnèse dans de grands
 An. 1579. embarras. Persistant avec plus d'entête-
 ment que jamais à demander l'exécution
 totale de la paix de Gand, & sur-tout le
 départ des troupes étrangères, ils ne
 vouloient rien moins que limiter l'au-
 torité du Roi dans tous les points de
 l'administration. Ils exigeoient que Phi-
 lippe envoyât en Flandre un de ses fils,
 pour y être élevé, & qu'il lui aban-
 donnât la Souveraineté de ces Provin-
 ces. Ils réclamoient particulièrement
 le droit de former des ligues au dedans,
 & des alliances au dehors, à la moin-
 dre infraction de l'accord de la part
 de ce Prince. Il étoit évident qu'ils se
 proposoient d'augmenter assez leurs
 prérogatives, pour qu'à l'avenir ils ne
 pussent jamais prendre ombrage de
 celles du Roi. Ce qui embarrassoit da-
 vantage le nouveau Gouverneur des
 Pays-Bas, c'étoit de perdre l'appui des
 troupes étrangères, & d'être contraint
 de mettre toute sa confiance dans les
 Wallons. En supposant qu'ils restassent
 fidèles au Roi, ils ne pouvoient être
 assez puissants pour soutenir sa cause
 contre les autres Provinces. Mais de
 même que Dom Juan avoit été forcé

de consentir à cette condition, comme un préalable nécessaire à sa réception dans le Gouvernement des Pays-Bas, les Wallons, inflexibles sur ce point, exigeoient avant toute convention la sortie des troupes étrangères, ainsi que l'observation rigoureuse & littérale de la pacification de Gand.

Le Prince de Parme flottoit au milieu de ces difficultés dans une grande perplexité. Il sentoit l'importance dont il étoit d'acquérir au Roi les Provinces Wallones; mais il craignoit en même temps de tomber dans les extrémités fâcheuses où Dom Juan avoit été réduit plus d'une fois. Il jugea à propos de ne rien décider, sans avoir reçu les ordres exprès de Philippe. Le Roi qui ne doutoit pas que le temps & le traitement favorable que la Noblesse recevroit de lui, ne déterminassent ces peuples à souffrir les troupes étrangères, résolut enfin d'attacher les Wallons à son service, en se prêtant à la plupart de leurs demandes.

Le Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, & le Marquis de Roubaix, ci-devant appelé le Vicomte de Gand, Seigneur très-considéré dans les Provinces Wallones, étoient à la tête du

Magistrats, & tous ceux qui étoient pourvus de quelque emploi, devoient jurer de faire profession de la Foi Catholique. Toutes les Provinces conservoient leurs privilèges, & le Roi promettoit de maintenir leur Gouvernement dans la forme qu'il avoit lors de l'abdication de l'Empereur Charles-Quint. Il s'assujettissoit à ne jamais donner à la Flandre d'autre Gouverneur qu'un Prince de son Sang; & les États, après lui avoir demandé de confirmer, s'il étoit possible, l'Archiduc Mathias dans cette place, le supplioient encore de leur envoyer un de ses fils, pour être élevé au milieu d'eux, & pour le remplacer dans la souveraineté des Pays-Bas.

Ainsi se termina cet accord, dont le succès affligea beaucoup le Prince d'Orange, & tous ceux qui, comme lui, avoient voulu le traverser. Pendant qu'on étoit occupé à cette négociation, on en avoit entamé une autre bien plus importante, & il avoit été question de réconcilier le Roi avec toutes les autres Provinces. Non-seulement l'Empereur y avoit de nouveau employé ses bons offices, & n'avoit rien omis pour les rendre utiles, mais le

LIV. XI.
An. 1579. Pape Grégoire XIII s'étoit empressé de se joindre à ce Prince, & desiroit beaucoup de rappeler la Flandre à l'unité Catholique, & à son ancienne soumission envers son Souverain. On s'étoit assemblé à Cologne pour traiter de cette grande affaire, c'étoit la ville la plus commode; & d'ailleurs les Electeurs de Cologne & de Treves avoient offert tout ce qui dépendoit de leurs soins, pour accélérer la réussite de ce congrès. Le Pape y envoya Jean-Baptiste Castagna, Archevêque de Rossano, Prélat qui s'étoit fait une grande réputation dans les diverses nonciatures qu'il avoit exercées, & qui depuis ayant été promu au Cardinalat par Gregoire XIII, succéda immédiatement à Sixte-Quint, sous le nom d'Urban VII, & mourut peu de temps après. Othon-Henri, Comte de Schwartzembourg, fut le Chef de l'Ambassade de l'Empereur, qui lui avoit donné deux Collègues. Le Roi d'Espagne qui vouloit confier ses intérêts à un homme d'un nom distingué, choisit Charles d'Aragon, Duc de Terra-Nuova. C'étoit un des plus grands Seigneurs de Sicile; & il s'étoit acquis dans un degré peu commun l'estime publique.

Il lui associa plusieurs Ministres Flamands. Enfin , le Duc de Clèves & l'Evêque de Liege , que le voisinage de leurs Etats intéressoit particulièrement à un Traité si important , y dépêchèrent leurs Ambassadeurs. L'Assemblée se trouva réunie au commencement de Mai.

Liv. XI.

An. 1579.

7 Mai.

Ceux des Confédérés qui étoient attachés à la faction hérétique , se prêtèrent de mauvaise grace à cette négociation. Secondés par le Prince d'Orange , ils n'avoient rien épargné pour la faire échouer. Ils sentoient qu'elle seroit beaucoup plus favorable à la cause de l'Eglise & à celle du Roi, qu'à la leur ; mais comme le parti Catholique se soutenoit encore parmi eux, ils ne purent s'y opposer assez efficacement pour empêcher les Etats d'y prendre part. Les Etats députèrent donc à Cologne , en leur nom & au nom de l'Archiduc Mathias , Gouverneur-Général des Provinces, un grand nombre de Représentants. Le Duc d'Arschot étoit à leur tête , & ils se trouvèrent à Cologne au temps indiqué , avec les Ambassadeurs des autres Puissances. On attendoit beaucoup de cette Assemblée. Toutefois on ne fut

pas long-temps à s'appercevoir qu'elle
 Liv. XI. auroit plus d'éclat que d'effet. Les mé-
 An. 1579. contents y renouvelèrent les difficul-
 tés, qui plusieurs années auparavant
 avoient déjà fait rompre les conférences
 de Breda; & ils y furent encore moins
 traitables. Le temps, loin de diminuer
 leurs prétentions, les avoit augmentées;
 & comme ils avoient tiré de grands
 avantages des nouveautés qui étoient
 survenues depuis en Flandre, ils récla-
 mèrent avec plus de fermeté que ja-
 mais la liberté de conscience en Hol-
 lande sur-tout, & en Zélande, Provin-
 ces qui étoient l'asyle toujours ouvert
 à l'hérésie, & le théâtre de sa puis-
 sance. Ils voulurent d'ailleurs s'arro-
 ger tant de privilèges, à l'égard de
 l'obéissance qu'ils devoient au Roi,
 que le Gouvernement monarchique
 des Pays-Bas eût été remplacé par un
 Gouvernement républicain. En vain
 les médiateurs employèrent toutes for-
 tes de moyens pour les engager à se
 relâcher de prétentions si exorbitantes;
 leurs soins furent inutiles: ils échouè-
 rent sur-tout pour ce qui regardoit la
 Religion. Les Députés des Etats per-
 sistant à ne se pas départir de la liberté
 du culte de la Religion Protestante, les

Ministres du Roi ne furent pas moins firmes, & ne voulurent permettre que l'exercice de la Religion Catholique. Du reste, Philippe offrit de nouveau aux Protestants, ainsi qu'il l'avoit fait à Breda, toutes les facilités nécessaires pour sortir du pays; mais les soulevés s'expliquant tantôt avec une artificieuse obscurité, tantôt se refusant nettement aux propositions de l'Espagne, souvent même prenant occasion de ces ouvertures pour se répandre en plaintes amères contre leurs anciens Gouverneurs, & la tyrannie de la nation Espagnole, montrèrent clairement qu'ils n'avoient pas changé de sentiments & de vues. On perdit bientôt l'espérance de terminer aucun accord; (9) & le congrès

LIV. XI.
AN. 1579.

17 Nov.

(9) Il paroît certain qu'on doit attribuer la rupture du Congrès de Cologne à l'inflexibilité des Provinces-unies, à ne rien changer dans les résolutions qu'elles avoient prises à l'égard de la Religion, & plus particulièrement aux artifices du Prince d'Orange, qui étoit vivement opposé à toute espèce de paix avec l'Espagne, & qui ne s'étoit prêté à négocier avec elle, que dans l'espérance d'empêcher la réconciliation des Wallons, & d'interrompre le cours des prospérités du Prince de Parme, en obtenant une trêve. Grotius fait cependant entendre qu'on auroit pu parvenir à un accom-

se sépara, après avoir duré environ six
 Liv. XI. mois. Le seul effet heureux qu'eut
 An. 1579. cette tentative de réconciliation pour
 la cause du Roi, fut le changement
 qu'elle opéra dans l'esprit du Duc d'Ar-
 chot, de plusieurs autres Députés des
 Rébelles, & d'un grand nombre d'Ec-
 clésiastiques. Eclairés sur les vues qu'a-
 voient le Prince d'Orange & la faction
 hérétique, d'anéantir l'autorité royale
 & la Religion, ils ne voulurent pas
 seconder de pareils projets, & rentrè-
 rent dans le devoir.

Les négociations de Cologne n'a-
 voient point interrompu les opérations
 de la guerre en Flandre. Le Prince
 de Parme avoit pris Mastrecht, Ma-
 lines s'étoit soumise à lui. Les affreuses
 dissensions qui divisoient les habitants
 de cette ville, avoient mis Farnèse à
 portée de gagner quelques-uns d'entre
 eux, qui introduisirent sourdement au
 dedans des murs les troupes du Roi,
 & chassèrent la garnison des Etats. Vil-
 lebroech, gros village, que les Etats
 avoient fortifié, & qui fermoit un

modement raisonnable, si plusieurs autres ar-
 rangements particuliers n'eussent été un obsta-
 cle à la pacification générale.

passage important entre Bruxelles & ~~Bruxelles~~ Anvers, étoit tombé également au pouvoir du Prince. Les forces des Rébelles avoient pris au contraire une nouvelle vigueur au delà du Rhin. Le Comte de Renneberg commandoit pour les Etats en Frise. (10) Quoiqu'il ne fût chargé que de cette seule Province, son attention s'étendoit aux Provinces voisines, & il tâchoit d'y procurer à la confédération tous les avantages qui dépendoient de lui. Il avoit soumis Deventer, capitale de l'Overissel, & avoit joint à cette conquête celle de Groningue. Les Gantois, d'un autre côté, pouissoient vivement la guerre particulière qu'ils faisoient aux mécontents. Ils avoient recouvré Menin par surprise; mais ceux-ci s'étoient dédommagés de cette perte par la prise d'Alost, & les hostilités continuoient plus que jamais entre ces deux partis.

Les succès des Royalistes se feroient soutenus, si en conséquence de l'accord conclu avec les Provinces Wallones, le Prince de Parme n'avoit renvoyé

(10) Le Roi eût soumis de gré ou de force, le reste des Provinces des Pays-Bas, si la conquête du Portugal n'eût épuisé ses finances.

Liv. XI. An. 1579. les troupes étrangères. (11) Son armée s'étoit tellement affoiblie par leur départ, qu'il ne pouvoit plus tenir la campagne, ni entreprendre de sièges. Quelques soins que les Wallons se donnassent pour rassembler des forces supérieures à celles de l'ennemi, ils manquoient d'argent; & leurs préparatifs étoient peu considérables. Ils avoient si peu de cavalerie, qu'ils avoient laissé au Gouverneur quelques compagnies d'Albanois pour lui servir de garde, jusqu'à ce qu'ils pussent les remplacer par un corps de cavalerie nationale. Leurs adversaires n'étoient pas heureusement dans une meilleure situation. La Confédération n'avoit conservé, depuis que les étrangers qui étoient venus à son secours s'étoient débandés, que fort peu de troupes sans aucun Général Flamand. Le Comte de Bossu étoit mort; (12) & les Officiers

(11) Les troupes Espagnoles se retirèrent des Pays-Bas, au commencement de l'année 1580.

(12) Le Comte de Bossu étoit mort le 21 Décembre 1578. On soupçonna le Prince d'Orange de l'avoir fait empoisonner, parce qu'il craignoit que le Comte ne rentrât dans le parti du Roi.

Wallons, qu'elle regardoit, après ce Seigneur, comme ses principaux Capitaines, étoient rentrés dans l'obéissance du Roi. L'Archiduc Mathias, jeune Prince sans aucune expérience, n'avoit que le nom de Général, & étoit incapable d'en remplir les fonctions. Le Prince d'Orange, enveloppé dans le tourbillon immense des affaires politiques, ne pouvoit se mettre à la tête de l'armée. C'étoit donc principalement sur le brave La Noue, & ensuite sur le Colonel Norris, Anglois, que rouloient les détails & la conduite de la guerre. Elle s'étoit beaucoup ralentie dans l'état d'affoiblissement où on se trouvoit de part & d'autre. Les deux partis à peu près d'égales forces, en avoient assez pour se soutenir; mais trop peu pour prendre l'avantage. L'un & l'autre n'espéroient guères de succès que des circonstances & des bienfaits du temps.

Les commencemens de l'année suivante furent signalés par un des plus mémorables événemens que la guerre de Flandre ait enfanté. Ce fut en 1580 que les Rébelles confédérés prirent la résolution d'abjurer la domination d'Espagne, & de se choisir un nouveau

 Liv. XI.

An. 1579.

 An. 1580.

Liv. XI.

An. 1580.

Souverain. Il y avoit déjà long-temps que le Prince d'Orange méditoit cet audacieux projet. Après avoir flotté entre l'espérance & le désespoir de le réaliser, il avoit enfin voulu sortir de la perplexité cruelle où il se trouvoit. S'il étoit effrayé des effets redoutables de la colere du Roi d'Espagne, dont la puissance venoit d'être augmentée par la conquête du Portugal, il envisageoit en même temps avec complaisance la brillante perspective qu'une révolution, qui enleveroit la souveraineté des Pays-Bas à ce Monarque, présentoit à son ambition, & les avantages immenses qui pouvoient en résulter pour sa fortune. Il se flattoit secrètement que du moins les Provinces de Hollande & de Zélande resteroient en sa puissance; & il ne regardoit pas comme impossible que la faveur des conjonctures ne le conduisît à de plus hautes destinées. (13) Il lui

(13) Les Provinces de Hollande, de Zélande & d'Utrecht, prirent alors la résolution d'offrir leur Souveraineté au Prince d'Orange, & nommèrent des Députés pour lui en faire la proposition. Quelles qu'aient été les considérations qui les engagèrent à la différer, elle ne fut faite que l'année suivante. Il y a néanmoins lieu de croire que les autres Provinces

paroissoit facile que les Flamands, ou mécontents, ou las de la domination d'un Prince étranger, voulussent choisir un nouveau maître dans le sein de la nation; & dans cette supposition, qui n'étoit pas destituée de vraisemblance, sur quel autre que lui pouvoit tomber le choix? Que de raisons n'avoit-il pas pour se promettre la préférence & les suffrages? Animé par ces motifs séduisants, il ne tarda pas à jeter les fondemens de son entreprise.

Liv. XI.

An. 1580.

Après avoir disposé les esprits dans toutes les Provinces qui restoit unies, le Prince d'Orange y fit aussi-tôt insinuer par ses nombreux partisans le projet hardi de changer de Souverain; & on ne manquoit pas en même temps de suggérer tous les moyens qui pouvoient conduire à l'effectuer. Les Rébelles sentirent l'importance de cette affaire; & pour la traiter avec la prudence nécessaire, & prendre le parti qui seroit le plus avantageux à la nation, ils crurent qu'il étoit indispensable d'assembler les Etats - Généraux. Le Prince

de l'union s'étant déterminées à recourir au Duc d'Alençon, les trois Provinces n'osèrent se séparer d'elles, & se donner un maître particulier.

propre de Flandre, ou plutôt de la ~~partie~~ partie flamingante de cette Province, où l'esprit de révolte régnoit davantage, prit la parole, & tâcha de prouver, par le discours suivant, que le choix devoit tomber sur la Reine d'Angleterre.

Liv. XI.

An. 1580.

„ Respectables Députés, lorsque je
 „ considère les dissensions affreuses qui
 „ désolent aujourd'hui la France, je
 „ ne peux me persuader que le Duc
 „ d'Alençon doive être préféré à la
 „ Reine d'Angleterre, dans l'élection
 „ que nous voulons faire d'un nou-
 „ veau Souverain. Les troubles de ce
 „ Royaume infortuné éclatent dans
 „ tout l'Univers. Il est sur le penchant
 „ de sa ruine, exposé aux plus grands
 „ périls, & déchiré par les factions les
 „ plus cruelles. Le Roi y conservant
 „ à peine une vaine apparence d'auto-
 „ rité, est réduit par sa foiblesse à em-
 „ ployer les prières, quand il devoit
 „ donner des ordres. Ses justes droits
 „ sont si méprisés, qu'il a souvent subi
 „ des loix qu'il auroit dû imposer lui-
 „ même. Les Catholiques & les Ré-
 „ formés s'abandonnant tour-à-tour
 „ sous les plus faux prétextes à des
 „ fureurs de parti, suscitent sans cesse

„ de nouvelles révoltes, avilissent la
 Liv. XI. „ majesté du Trône, & en sapent les
 An. 1580. „ fondements. La Flandre pourroit-
 „ elle espérer du secours d'une Puif-
 „ sance si affoiblie & si malheureuse?
 „ Nous voulons, en effet, nous
 „ donner un Maître qui nous protège
 „ contre la tyrannie du Roi d'Espa-
 „ gne, notre cruel ennemi. Le Duc
 „ d'Alençon, sans Etats, sans troupes,
 „ sans aucun de ces avantages qui peu-
 „ vent changer notre funeste sort, est
 „ incapable de remplir nos vues, &
 „ ne mérite point par conséquent nos
 „ suffrages. C'est le frère unique du
 „ Roi de France, j'en conviens; mais
 „ ce titre est plus brillant qu'utile.
 „ L'honneur d'appartenir de si près à
 „ son Souverain, ne l'a pas sauvé des
 „ effets de son indignation; & quand
 „ il s'est dérobé de sa Cour en fugi-
 „ tif, il n'a jamais offert aux divers
 „ partis qui divisent la France, qu'une
 „ protection vaine. Au-lieu de les for-
 „ tifier de son pouvoir, il venoit, en
 „ quelque sorte, se mettre lui-même
 „ sous leur appui, & se soutenir par
 „ leurs forces.
 „ D'ailleurs cette qualité de frère
 „ unique du Roi, qui nous éblouit,
 „ doit

„ doit nous être suspecte. Si le Duc ~~de~~
 „ d'Alençon, élevé sur le Trône de Liv. XI.
 „ ses ancêtres, succède à Henri III; An. 1580.
 „ qui n'a point encore d'enfants, nous
 „ sommes menacés des dangers les
 „ plus pressants. Devenus sujets d'un
 „ aussi grand Roi, craignons qu'il ne
 „ nous traite alors plus durement que
 „ le Roi d'Espagne; & que pourrons-
 „ nous contre un Prince si voisin de
 „ nous, & dont le bras suspendu,
 „ pour ainsi dire, sur nos têtes, pourra
 „ nous écraser en un moment?

„ Tout nous décide, au contraire,
 „ en faveur de la Reine d'Angleterre.
 „ Ses peuples sont tranquilles, ses
 „ Etats florissans. Cette Reine au-
 „ guste gouverne avec gloire une na-
 „ tion heureuse & soumise, dans une
 „ paix profonde. Joignant à un cou-
 „ rage mâle les plus grandes qualités,
 „ cette Princesse n'a de son sexe que
 „ les graces. Née pour commander,
 „ elle mérite sur-tout les Couronnes
 „ dont il faut soutenir la splendeur par
 „ la supériorité des talents.

„ Je ne peux dissimuler qu'on n'ap-
 „ perçoive quelque division dans son
 „ Royaume, au sujet de la Religion;
 „ mais les Catholiques y sont si peu

Liv. XI.

An. 1580.

„ nombreux & si abattus, qu'ils ne peu-
 „ vent aucunement balancer la puif-
 „ sance des Réformés. La Reine pro-
 „ tège ces derniers; & ils défendent
 „ ses droits. C'est cette circonstance
 „ heureuse qu'il faut sur-tout peser.
 „ Le plus grand nombre d'entre nous
 „ s'est fait un devoir d'embrasser la
 „ Réforme. C'est un titre sacré, pour
 „ que la Reine d'Angleterre prenne
 „ en main notre défense, & la prenne
 „ avec plus de zèle que le Duc d'A-
 „ lençon, Catholique Romain. Son
 „ Royaume est peuplé & riche; sa
 „ marine est puissante; ses ports sont
 „ voisins. Quelques heures suffiront
 „ pour en tirer des secours efficaces.
 „ L'Océan nous unira aussi étroitement
 „ que la terre ferme. Déjà même le
 „ commerce a cimenté l'union réci-
 „ proque des deux nations; & les An-
 „ glois ont à Anvers un établissement
 „ que Londres pourroit lui envier.
 „ Enfin, la nature du Gouverne-
 „ ment d'Angleterre doit être sans
 „ doute l'objet de nos réflexions les
 „ plus sérieuses. Il a bien plus de res-
 „ semblance avec le nôtre, que le
 „ Gouvernement de France. Dans ce
 „ dernier Royaume l'autorité du Roi

„ est absolue ; mais en Angleterre , elle
 „ est circonscrite dans de justes bor- Liv. XI.
 „ nes , & a besoin dans les plus im- An. 1580.
 „ portantes affaires , du concours du
 „ Parlement. Reine d'une Monarchie
 „ tempérée par la liberté , Elisabeth
 „ nous gouvernera avec plus de modé-
 „ ration & de douceur que le Duc d'A-
 „ lençon , imbu des principes impé-
 „ rieux & indépendants du Gouverne-
 „ ment de France. Au reste , quoique
 „ cette courte comparaison de l'état
 „ des deux Royaumes décèle mes sen-
 „ timents sur l'affaire qui vous occu-
 „ pe , je les soumetts au bonheur gé-
 „ néral. J'obéirai aux décisions de cette
 „ Assemblée , aussi éclairée que pru-
 „ dente ; & je proteste que je préfè-
 „ rerai toujours le bien public aux in-
 „ térêts qui lui seroient étrangers. „

Ce discours fit une vive impression.
 Mais le Seigneur de Sainte-Aldegon-
 de , l'un des Députés de la Noblesse ,
 & l'un des Confédérés les plus géné-
 ralement estimés , embrassa l'avis con-
 traire , & le soutint en ces termes :
 „ Respectables Députés , il seroit à
 „ souhaiter qu'une funeste expérience
 „ ne nous eût point appris que l'uni-
 „ que moyen de remédier à nos mal-

heurs, est d'avoir un Maître, qui
 Liv. XI. „ vivant au milieu de nous, veille sur
 An. 1580. „ nos intérêts, & les défende comme
 „ les siens propres, avec le zèle d'un
 „ père. Les Pays-Bas étoient florif-
 „ sants, quand la Maison de Bourgo-
 „ gne régnoit sur nous. L'avantage
 „ dont nous jouissions de posséder nos
 „ Princes, en étoit la cause. Ils tenoient
 „ eux-mêmes les rênes du Gouverne-
 „ ment; & parcourant tour-à-tour les
 „ diverses Provinces soumises à leur
 „ empire, ils donnoient à leurs peu-
 „ ples des témoignages flatteurs de
 „ bonté, & entendoient ces expres-
 „ sions touchantes d'amour, par les-
 „ quelles la reconnoissance s'empres-
 „ soit de publier leurs bienfaits. L'ad-
 „ ministration s'altéra sous la puissance
 „ de la Maison d'Autriche. Les diffé-
 „ rents Etats, & les peuples nom-
 „ breux qui entrèrent sous sa domi-
 „ nation, partagèrent ses soins & affoi-
 „ blirent sa vigilance. Un Empire trop
 „ vaste s'ébranle par la succession des
 „ temps. Les Provinces les plus éloi-
 „ gnées du Souverain, doivent souf-
 „ frir de son absence. Il est vrai que
 „ la Flandre éprouva peu ce malheur
 „ sous les règnes de Maximilien, de

„ Philippe I, & de Charles-Quint. Ces
 „ Princes, qui ne démentirent jamais Liv. XI.
 „ l'origine qu'ils tiroient de l'Allema- An. 1580.
 „ gne & de la Flandre, conservèrent
 „ toujours les mœurs heureuses de ces
 „ deux nations, & accordèrent à leurs
 „ peuples une protection particulière.
 „ Mais Philippe II, né en Espagne,
 „ est attaché à sa patrie, plus encore
 „ par son penchant & par un choix
 „ réfléchi, que par sa naissance; con-
 „ centré dans ce Royaume, il gou-
 „ verne de loin nos Provinces. Telle
 „ est la source de nos malheurs.

„ Un Prince qui nous gouverneroit
 „ lui-même, pourroit seul changer no-
 „ tre sort. Ainsi, le Duc d'Alençon
 „ doit fixer notre choix. Personne de
 „ vous n'ignore que les Ducs de Bour-
 „ gogne, nos anciens Maîtres, sor-
 „ toient de la Maison de France. La
 „ Providence nous offre un Prince
 „ du même Sang. Hâtons-nous de le
 „ recevoir. Le Gouvernement se per-
 „ pétuera sous ses loix, dans son an-
 „ cienne forme, & il ne voudra point
 „ donner atteinte à des usages & à
 „ des privilèges dont nous sommes
 „ redevables à des Princes de sa Mai-
 „ son. D'ailleurs, une partie de nos

„ Provinces parle la langue Françoisse.
 Liv. XI. „ Elles suivent les mœurs de cette na-
 An. 1580. „ tion voisine. Le pays Wallon, la
 „ moitié de la Province propre de
 „ Flandre sont plus connus sous le
 „ nom de pays Gallican, que sous leur
 „ propre nom. Le caractère des peu-
 „ ples y est conforme à celui des Fran-
 „ çois. Ces raisons me semblent ne
 „ devoir pas permettre qu'on balance
 „ entre une nation douce & aimable,
 „ avec laquelle nous avons tant de
 „ rapport, & ces fiers insulaires, aux-
 „ quels nous n'avons jamais obéi.
 „ Je conviens que la France, agitée
 „ par des secousses furieuses de trou-
 „ bles & de séditions, semble prête à
 „ succomber; mais s'il y a un moyen
 „ de les dissiper, c'est de retirer de ce
 „ Royaume malheureux le Duc d'A-
 „ lençon, & d'en retirer à sa suite les
 „ auteurs des factions. Le Duc ame-
 „ nera ainsi à notre secours des for-
 „ ces redoutables; & le Roi son frè-
 „ re, content d'en être débarrassé, ne
 „ fera nulle difficulté de nous aider à
 „ les entretenir. Qui pourroit douter
 „ alors que les secours que nous rece-
 „ vrons de ce Royaume voisin & puis-
 „ sant, ne soient bien supérieurs à

„ ceux que pourroit nous donner l'An-
„ gleterre?

LIV. XI.

„ On craint que le Duc d'Alençon,
„ venant un jour à succéder à son
„ frère, qui n'a pas de fils, ne réunisse
„ la Flandre à ce Royaume. Je pour-
„ rois d'abord observer qu'Henri III
„ est dans la force de l'âge, & peut
„ se promettre des enfants; mais en
„ prévoyant l'événement, on peut y
„ pourvoir. Exigeons du Duc, que
„ dans le cas où les loix de la France
„ l'appelleroient au Trône, ce Prince
„ nous laissera un des Princes ses fils
„ pour nous gouverner.

An. 1580.

„ Nous devons être aussi tranquil-
„ les sur l'article important de la Reli-
„ gion. La liberté de conscience a été
„ accordée en France aux Protestants;
„ le Duc l'étendra, & la protégera en
„ Flandre. Le zèle dont nous sommes
„ animés pour la Réforme, doit nous
„ engager à la rendre dominante dans
„ les Pays-Bas; mais gardons-nous
„ bien de vouloir interdire entière-
„ ment l'exercice de la Religion Ca-
„ tholique parmi nous. Ce seroit man-
„ quer aux loix de la prudence, & à
„ nos intérêts, lorsque de grandes
„ Provinces qui nous sont unies, lors-

„ que les Wallons sur-tout, qu'il faut
 LIV. XI. „ regagner par tous les moyens possi-
 An. 1580. „ bles, sont si attachés à son culte.
 „ Enfin, si nous craignons que le
 „ Duc d'Alençon, séduit par l'exem-
 „ ple des Rois ses ancêtres, dont l'au-
 „ torité semble sans bornes, n'abuse
 „ de celle que nous voulons lui con-
 „ fier, rien ne nous empêche de fixer
 „ les limites de son pouvoir. Qu'il ne
 „ puisse oublier qu'il gouverne des
 „ Flamands; qu'il les doit gouverner
 „ suivant leurs loix, & qu'ils n'obéi-
 „ ront pas à des loix étrangères! Je
 „ ne pousserai pas plus loin mes ré-
 „ flexions : les raisons que je viens
 „ d'exposer paroissent nous détermi-
 „ ner en faveur de la France. Tel est
 „ mon sentiment; mais je respecterai
 „ les décisions de cette auguste Assem-
 „ blée, & je me ferai toujours un de-
 „ voir de me conformer à la résolu-
 „ tion que sa prudence lui aura sug-
 „ gérée, & d'employer tous mes soins
 „ à la faire réussir. „

Ce discours de Sainte-Aldegonde
 étoit d'une grande force. Il étoit si
 important pour les Etats d'avoir un
 Prince qui résidât au milieu de la na-
 tion, & prît en main les rênes du

Gouvernement, que ce motif seul sembloit devoir déterminer leur choix. Il y avoit dans cette Assemblée plusieurs Députés qui professoient l'ancienne Religion. Quoique les Provinces Wallones n'y en eussent point envoyé, & que, sans avoir égard aux droits du Clergé, on n'y eût appelé aucun Ecclésiastique, les Catholiques n'en avoient point été exclus. Ceux-ci regardoient comme un parti désespéré celui de vouloir changer de Maître, & d'abolir presque entièrement l'ancien culte. Ils représentèrent que rien n'étoit plus criminel, que de vouloir asservir la Religion à l'Etat, de préférer des sectes nouvelles à l'ancienne Eglise, & d'abjurer des dogmes saints respectés depuis si long-temps, pour suivre une doctrine récemment fabriquée, qui avoit été une source intarissable de troubles dans l'Europe entière. Ils ne regardoient pas comme moins odieuse la proposition qui avoit été faite, de se soustraire à l'obéissance du Roi d'Espagne, malgré les droits sacrés d'une possession transmise par une longue suite d'ancêtres, & malgré les loix imprescriptibles des serments qui lioient la Flandre à cette Couronne. C'étoit,

Liv. XI.

An. 1580.

plus agréable aux Flamands, que celle des Espagnols? Modérée dans sa nouveauté, ne deviendrait-elle pas peu à peu arbitraire & despotique? De plus, Philippe pourroit occuper ailleurs l'Angleterre par de puissantes divisions, lui déclarer la guerre, ou y exciter des divisions terribles. Il lui seroit aisé de bouleverser l'Irlande, où les nouvelles opinions étoient à peine connues, & de mettre en œuvre l'attachement inviolable que les peuples de ce Royaume conservoient toujours pour l'ancienne Religion.

Ainsi, la Flandre dénuée des secours qu'elle auroit osé se promettre, & abandonnée à sa propre foiblesse, resteroit exposée aux armes vengeresses d'un Roi, qu'elle auroit offensé par l'endroit le plus sensible. Sa colère se déchargeroit sur ses peuples; & ce Monarque, excité autant par son zèle pour la Religion, que par l'intérêt de sa Couronne, croiroit ne pouvoir punir assez sévèrement des hérétiques & des rebelles.

Les Députés Catholiques, après avoir fait toutes ces réflexions, formèrent ainsi leur avis. " Le premier
„ objet que nous devons nous propo-

Liv. XI.

An. 1580.

» fer, c'est de rétablir la concorde en-
» tre toutes les Provinces. Tant que
» nous ferons étroitement unis, nous
» ferons assez forts pour empêcher
» qu'on ne nous opprime. Ne quittons
» point les armes, que le Roi n'ait ré-
» tabli notre Gouvernement dans son
» ancienne forme; & que suivant les
» conditions du Traité conclu à Gand
» avec autant d'unanimité que de sa-
» gesse, la Religion ne reprenne son
» ancienne autorité. Si une nécessité
» fatale nous forçoit de nous souf-
» traire à l'obéissance de notre Sou-
» verain, il nous semble juste de sub-
» tituer à ses droits un de ses parents;
» de choisir un de ses fils, si la Pro-
» vidence lui en donne plusieurs, ou
» du moins un Prince de son Sang,
» qui en épousant une des Princesses ses
» filles, pourroit recevoir de nous en
» dot l'empire de ces Provinces. Mais
» si aucuns de ces moyens n'est prati-
» cable, gouvernons-nous nous-mê-
» mes en République. C'est peut-être
» le parti le plus sage que nous avons à
» prendre. Il nous méritera plus sûre-
» ment les suffrages de l'Univers. Il ex-
» citera davantage les généreux efforts
» de nos compatriotes; & nos voisins

„ en feront plus portés à nous se-
 „ courir. „

Liv. XI.

An. 1580.

Cet avis méritoit la plus grande attention ; mais les hérétiques avoient tant d'autorité dans l'Assemblée, qu'elle n'y eut aucun égard. Elle balança seulement les deux premiers, & elle suivit celui que Sainte-Aldegonde avoit ouvert en faveur du Duc d'Alençon. C'étoit le sentiment du Prince d'Orange. La Principauté d'Orange étoit enclavée dans la France ; il venoit d'épouser une Françoisé ; il continuoit d'entretenir une correspondance très-étroite avec les Chefs des Huguenots. Ces raisons, jointes peut-être à celles de l'intérêt général, le décidèrent. (14) Néanmoins l'affaire étant trop importante, pour que l'Assemblée voulût prendre sur le champ une dernière résolution, les Députés retournèrent dans

(14) On peut ajouter à ces motifs l'espérance de gouverner un Prince indolent & foible, qui seroit beaucoup plus occupé de ses plaisirs que des affaires du Gouvernement. La Françoisé que le Prince d'Orange avoit épousée depuis quelques années, étoit Charlotte de Bourbon, fille de Louis Duc de Montpensier, Abbessé de Jouarre, qui s'étoit échappée de son Monastère pour faire profession du Calvinisme.

Mortagne & Saint-Amand tombèrent en la puissance des Wallons, qui, dévastant le territoire de Cambrai & celui de Tournay, tâchoient de réduire ces villes en les affamant. Elles sont très-grandes. La première est située très-près des frontières de France; & la seconde est plus enfoncée dans l'intérieur du pays qui confine à la Flandre gallicane. Le Prince de Parme souhaitoit d'autant plus de s'en emparer, que c'étoit les deux seules places qui restoit dans le pays Wallon au parti des Rébelles. On craignoit que d'Inchi, Gouverneur de Cambrai, ne livrât la sienne aux François. Farnèse auroit voulu le prévenir, & la lui enlever; mais il n'étoit pas assez fort pour former des sièges aussi difficiles; & il fut contraint de se contenter du foible dédommagement qu'il tiroit des ravages que ses troupes faisoient dans les environs.

les yeux le supplice de ce grand homme, il obtint la permission de se retirer par une capitulation. Ayant perdu la liberté dans Ninove, il ne la recouvra que cinq ans après, lorsqu'il fut échangé contre le brave La Noue. C'est celui qui fut tué à la bataille d'Ivri, combattant pour la Ligue, à la tête de la Gendarmerie Espagnole.

LIV. XI.

An. 1580.

liv. A. 9

121

Liv. XI. D'un autre côté, les Etats reprirent
An. 1580. Malines. La faction Protestante ayant
9 Avril. repris l'ascendant dans cette ville, y
introduisit des troupes de son parti, qui
n'éprouvèrent que très-peu de résis-
tance, & la saccagèrent misérablement.
Diest, Sichen, Arschot traitèrent aussi
avec les Etats; mais la perte de ces
places fut compensée par la prise du
meilleur Officier qu'ils eussent à leur
service. Le Marquis de Roubaix, prin-
cipal Chef des troupes Wallones,
avoit appris que La Noue, après avoir
rassemblé un corps de troupes consi-
dérable, s'étoit mis en marche pour
surprendre Lille; & que n'ayant pas
réussi, il retournoit dans ses anciens
quartiers. Roubaix faisoit l'occasion. Il
attaqua La Noue, qui ne s'y attendoit
point; & l'ayant serré de très-près,
il le poursuivit jusques dans son loge-
ment. La Noue y fit toute la défense
que le temps & le poste pouvoient lui
permettre; mais l'impétueux courage
de Roubaix, & l'ardeur de la cavalerie
Albanoise, qui composoit la meilleure
partie de ses troupes, forcèrent La
Noue de se rendre, avec quelques gens
12 Mai. de qualité qui l'accompagnoient. Il fut
conduit au château de Limbourg, où

il resta prisonnier plusieurs années. Il y écrivit une grande partie de ses discours politiques & militaires, qui ont mérité à leur Auteur la gloire d'avoir été aussi illustre Ecrivain & habile politique, que grand Capitaine. Roubaix, après cette expédition, voulut surprendre Bruxelles; mais il fut trahi, & sa tentative ne put réussir. Selle fut encore plus malheureux dans son entreprise sur Bouchain, ville importante, située sur l'Escaut entre Valenciennes & Cambrai. Il s'en étoit approché à la faveur d'une intelligence dont il fut la dupe. On l'arrêta prisonnier avec tous ceux qui le suivoient. (16) Il fallut employer la force pour prendre cette ville. Peu de temps après les

Liv. XI.

An. 1580.

(16) Les Etats offrirent en échange de La Noue, Selle, qu'ils venoient de prendre prisonnier, le Comte d'Egmont & Champigni. Le Roi, suivant les conseils du Cardinal de Granvelle, aima mieux manquer à la reconnaissance qu'il devoit aux services de Selle, qui n'avoit pas peu contribué à lui gagner les Wallons, que de se désaisir d'un Général estimé, qui pouvoit être utile à ses ennemis. Selle mourut de chagrin de l'ingratitude du Roi, & le Comte d'Egmont pensa en perdre l'esprit. Ce trait caractérise bien Philippe II & le Cardinal de Granvelle.

Wallons en formèrent le siège, & la
 LIV. XI. contraignirent de se rendre.

AN 1580. Quoique Philippe eût confirmé le
 choix que Dom Juan avoit fait de son
 successeur dans la personne du Prince
 de Parme, il n'avoit pas abandonné le
 projet de renvoyer en Flandre la Du-
 chesse de Parme, de lui en confier une
 seconde fois le Gouvernement, & de
 ne laisser au Prince son fils que le
 commandement des armées. Depuis
 peu il la faisoit presser vivement de
 reprendre l'administration des Pays-
 Bas. Cette proposition avoit jetté la
 Duchesse dans une grande perplexité.
 Si d'un côté elle desiroit beaucoup de
 se prêter aux volontés du Roi, & si
 elle étoit flattée de trouver une occa-
 sion de se couvrir de gloire; de l'au-
 tre elle ne vouloit pas enlever à son
 fils un emploi important qu'il remplis-
 soit avec éclat. Mais les instances du
 Roi furent si fortes, qu'elle ne put ré-
 sister. Elle quitta donc l'Italie, & se
 rendit à Namur. Elle y resta pour at-
 tendre de nouveaux ordres de la Cour
 de Madrid. La confusion épouvantable
 où la Flandre étoit tombée l'effrayoit.
 Elle ne se dissimuloit pas que son âge
 déjà avancé, sembloit la rendre peu

AOÛT.

propre aux travaux du Gouvernement, & l'invitoit beaucoup plus à se livrer au repos, qu'au tumulte des affaires. Tous ces motifs, joints à la tendresse qu'elle avoit pour le Prince de Parme, son fils unique, l'engagèrent à lui sacrifier les intérêts de son ambition; & elle prit le parti de le servir de ses bons offices auprès du Roi, pour le faire continuer dans le Gouvernement.

Farnèse étoit accouru à la nouvelle de l'arrivée de sa mère; & après lui avoir donné les marques de son amour & de son respect, il ne lui avoit pas caché le mécontentement qu'il avoit de ce que Philippe restreignoit son autorité, & lui retiroit une partie de l'Administration des Pays-Bas, quoiqu'il eût justifié le choix de ce Monarque par les plus brillants succès. Ces sentimens ne déplurent point à Margueritte, & l'affermirent plus que jamais dans la résolution qu'elle avoit prise de refuser le Gouvernement de la Flandre. Elle renouvela ses instances auprès du Roi; & lui adressa la Lettre suivante.

„ Sire, Votre Majesté a bien voulu
 „ rendre justice à la promptitude de

Liv. XI.

An. 1580.

LIV. XI.

An. 1580.

„ mon obéissance, & m'en témoigner
 „ sa satisfaction. Je la prie, mainte-
 „ nant que j'ai exécuté ses ordres, de
 „ me permettre de lui exposer mes
 „ sentiments par rapport au Gouver-
 „ nement de ces Provinces. Je le fe-
 „ rai avec d'autant plus de liberté, que
 „ c'est le zèle de son service qui me
 „ les inspire. Il y a peu de jours que
 „ je suis arrivée à Namur, ainsi que
 „ j'en ai fait part à Votre Majesté aussi-
 „ tôt après mon arrivée. Quoiqu'ins-
 „ truite avant mon départ des trou-
 „ bles qui désolent la Flandre, j'avoue
 „ que depuis que j'en suis témoin, sa
 „ situation me paroît beaucoup plus
 „ fâcheuse que je ne l'avois pensé. Je
 „ suis forcée, dans ces funestes con-
 „ jonctures, de renouveler à Votre
 „ Majesté les vives instances que je
 „ lui avois déjà faites en Italie, & de
 „ la supplier encore de considérer
 „ qu'il m'est impossible désormais de
 „ la servir utilement dans la place im-
 „ portante & difficile dont elle veut
 „ m'honorer. Je me chargerois en vain
 „ d'un Etat qu'on ne peut plus gou-
 „ verner par les loix de la paix & de
 „ la douceur, dont la tranquillité sem-
 „ ble à jamais bannie, où la révolte

„ se déchaîne chaque jour avec une
 „ fureur nouvelle, & dont il ne faut LIV. XI.
 „ guérir les plaies que par le fer & An. 1580.
 „ par le feu. Votre Majesté sent mieux
 „ que je ne saurois l'exprimer, que
 „ dans un temps malheureux où le
 „ Gouverneur de la Flandre n'a d'au-
 „ tre fonction à remplir que celle de
 „ dompter des Rébelles par la force
 „ des armes, mon fils doit s'en acquit-
 „ ter avec plus de succès que moi.
 „ Il est dans la plus brillante fleur de
 „ son âge. Après avoir passé ses pre-
 „ mières années sous les yeux de Vo-
 „ tre Majesté, il n'a occupé une jeu-
 „ nesse appliquée qu'à étudier la scien-
 „ ce des armes, ou à les porter. Jus-
 „ qu'à présent il a soutenu en Flandre
 „ pour votre service une guerre heu-
 „ reuse, & ses triomphes en annon-
 „ cent encore de plus brillants. Péné-
 „ tré de zèle pour Votre Majesté, &
 „ vraiment digne d'être mon fils par
 „ ses sentiments, il y a ajouté ceux
 „ de la plus vive reconnoissance. Les
 „ bienfaits dont vous l'avez comblé,
 „ sont profondément gravés dans son
 „ cœur, & vous répondent de son ar-
 „ deur à vous servir. J'ose donc de-
 „ mander à Votre Majesté, par la ten-

Liv. XI.

An. 1580.

„ dresse & le respect qu'Elle veut bien
 „ distinguer en moi, de couronner ses
 „ bontés pour mon fils, en le laissant
 „ à la tête du Gouvernement des Pays-
 „ Bas. Puisqu'il m'est impossible de
 „ le partager avec lui, daignez le lui
 „ confier à lui seul. Je n'ai plus besoin
 „ que de repos; & il ne m'est plus
 „ permis que de vous offrir les vœux
 „ sincères, que je ne cesserai d'adres-
 „ ser au Ciel pour la prospérité de
 „ vos armes. Nous nous unirons donc,
 „ mon fils & moi, pour servir Votre
 „ Majesté, lui par son épée, & moi
 „ par mes prières. J'espère que Dieu
 „ refusera d'autant moins de les exau-
 „ cer, que ce sont les motifs de sa
 „ gloire, plus que l'intérêt de votre
 „ Couronne, qui vous ont fait entre-
 „ prendre, & vous engagent à pour-
 „ suivre, avec une constance inébran-
 „ lable, une guerre aussi longue que
 „ dispendieuse. „ Cette Lettre per-
 „ suada le Roi. La Duchesse eut la per-
 „ mission de retourner en Italie, & son
 „ fils conserva le Gouvernement des
 „ Pays-Bas. (17)

(17) Le Roi ne s'étant pas rendu aux premières instances de la Duchesse de Parme, elle

Mais les Rébelles avoient enfin pris le parti de se choisir un nouveau Maître. Liv. XI. Les Catholiques ne purent s'y opposer. An. 1580. Néanmoins le Prince d'Orange, qui crut important pour ses desseins, de leur donner quelque satisfaction, fit tomber les suffrages des Electeurs sur le Duc d'Alençon, Prince Catholique. Il y avoit lieu de croire qu'il favoriseroit la Religion qu'il professoit. Elisabeth ne contribua pas peu aussi à ce choix. Peu sensible à la préférence qu'on donnoit au Duc, cette Princesse sentit prudemment que l'acquisition, aussi incertaine que brillante, de la Cou-

avoit enfin consenti à se charger du Gouvernement des Pays-Bas. Mais le Prince son fils refusa constamment d'y rester avec la simple qualité de Général des armées d'Espagne, & continua de demander son rappel, ou la permission de servir comme volontaire. Les Grands de la Nation ayant témoigné qu'ils verroient avec peine ce changement d'administration, & la Duchesse de Parme en ayant instruit le Roi, ce Prince confirma son neveu dans le Gouvernement, & engagea seulement sa sœur à demeurer dans les Pays-Bas, afin de gagner les Rébelles, s'il étoit possible, & de ménager leur réconciliation avec l'Espagne. Son séjour y fut inutile, & elle s'en retira au mois de Septembre 1583, sans avoir pu rendre, à cet égard, aucun service au Roi son frère.

ronne de Flandre, ne pouvoit avoir
 Liv. XI. alors d'autre effet que d'attirer sur elle
 An. 1580. la vengeance & les armes du Roi d'Es-
 pagne; qu'en favorisant l'entreprise du
 Duc d'Alençon, elle jetteroit les se-
 mences d'une guerre sanglante entre la
 France & l'Espagne, & que rien n'affu-
 reroit mieux la tranquillité de ses Etats,
 que de mettre ces deux Monarchies
 dans le cas de se consumer au milieu des
 dissensions de la Flandre. Elle songeoit
 qu'elle trouveroit peut-être ensuite
 quelque occasion d'en profiter, & que
 les malheurs qui naîtroient de cette di-
 vision, forceroient les Flamands à se
 remettre entièrement en sa puissance.

Les Etats envoyèrent au Duc d'A-
 lençon une Ambassade solennelle, pour
 lui notifier son élection. Sainte-Alde-
 gonde en fut le Chef. (18) Le Duc ac-
 cepta le Sceptre que les Flamands lui
 offroient, aux conditions qu'ils lui im-
 posèrent.

(18) Les Députés des Etats partirent pour
 la France le 2 d'Août, & arrivèrent au Plessis-
 Tours le 30 du même mois: ils eurent le
 12 Septembre leur première audience du Duc
 d'Anjou, qui, le 19 suivant, accepta la Sou-
 veraineté des Pays-Bas, aux conditions pro-
 posées par les Etats-Généraux.

posèrent. Elles furent renfermées dans une espèce de capitulation, que les Ambassadeurs des Etats signèrent avec lui. Il y étoit convenu, que les Etats des Provinces-unies ayant élu pour leur Souverain François de France, Duc d'Alençon & d'Anjou, lui conféroient tous les titres & toutes les prérogatives dont ses prédécesseurs avoient joui; que dans le cas où il mourroit, laissant plusieurs fils, les Etats auroient la liberté de choisir celui qu'ils voudroient pour lui succéder, & que, s'il n'étoit pas majeur, ils pourroient eux-mêmes prendre en main les rênes de l'Etat, & nommer un Gouverneur pendant sa minorité; qu'ils auroient de même le droit de se donner un nouveau Maître, s'il décédoit sans postérité; que le Duc conserveroit inviolablement à la nation ses privilèges, & qu'il convoqueroit, au moins une fois chaque année, l'Assemblée des Etats-Généraux, qui se réservoient encore la faculté de se rassembler de leur propre autorité, toutes les fois qu'ils le jugeroient nécessaire; que le Duc auroit le pouvoir de nommer, sous leur bon plaisir, les Officiers militaires, les Conseillers d'Etat, & les Gouver-

 LIV. XI.

An. 1580.

19 Sept.

LIV. XI. An. 1580. neurs des Provinces & des Villes particulières; qu'il résideroit en Flandre, & que dans les occasions où il seroit contraint de s'absenter, il se feroit remplacer par quelque grand Seigneur, membre des Etats, qui néanmoins ne pourroit faire aucunes fonctions, sans avoir eu préalablement leur agrément: que loin de rien innover en matière de Religion, il protégeroit également les Catholiques & les Réformés; qu'il ne tenteroit jamais d'introduire aucun changement dans le culte & dans l'administration déjà établis dans les Provinces de Hollande & de Zélande, lesquelles ne reconnoïtroient son autorité qu'en contribuant, comme les autres Provinces, aux dépenses communes, & en se servant de la monnoie frappée à son coin: qu'il solliciteroit auprès du Roi son frère de puissants secours, & tâcheroit de l'engager à joindre ses armes à celles de la Flandre, & à déclarer la guerre à l'Espagne. On prit encore dans cette convention les précautions nécessaires pour empêcher que les Pays-Bas fussent jamais incorporés à la France, & les Etats promirent de fournir au Prince pour les dépenses ordinaires de l'ad-

ministration, deux millions quatre cents mille florins. Ils imposèrent au Duc par le même acte, l'obligation d'observer les Traités qu'ils avoient faits avec les Puissances voisines, & lui ôtèrent la liberté de contracter de nouvelles alliances, & même de se marier sans leur consentement. Ils lui firent encore donner sa parole, qu'il renverroit de Flandre, sur leur simple réquisition, toutes les troupes étrangères, sans même en excepter les François qu'il y auroit attirés. Le reste des Provinces des Pays-Bas furent comprises dans ce Traité, pourvu qu'elles voulussent se réunir aux Etats, & reconnoître le Duc d'Alençon pour Souverain. Enfin, par la dernière disposition de cet accord, le Duc s'interdisoit la puissance de disposer de ses conquêtes sans l'aveu des Etats; & ce qui étoit bien plus important, il les délieoit de plein droit de leur serment de fidélité, & les affranchissoit de toute espèce de soumission, s'il manquoit lui-même à ses promesses. (19)

(19) Il n'y eut pas d'autres conditions que la promesse faite par les Etats, au Duc d'Anjou, de lui donner six villes de sûreté; & celle

LIV. XL. Ce fut à ces conditions que les Fla-
An. 1580. mands promirent obéissance à leur nou-
 veau Souverain ; si l'on doit appeller
 obéissance cette étrange soumission par
 laquelle des sujets audacieux faisant la
 loi à leur Maître, affectoient plus d'in-
 dépendance qu'ils ne s'imposoient d'af-
 sujettissement. Le Duc n'étoit en effet

par laquelle il s'engagea, suivant Strada, de
 laisser au Prince d'Orange la souveraineté des
 Provinces de Hollande, de Zélande & d'U-
 trecht, en se retenant la foi & l'hommage. Le
 récit de cet Historien est confirmé par tous les
 Historiens Hollandois, & par Grotius lui-même.
 Effectivement, dès le 24 Juillet 1581, les Etats
 de Hollande & de Zélande le reconnurent en
 qualité de leur Souverain, pour tout le temps
 qu'elles seroient engagées dans la guerre contre
 les Espagnols. Trois ans après, & très-peu de
 temps avant qu'il fût assassiné, il fut résolu dans
 les Provinces de Hollande & d'Utrecht de l'en
 élire Souverain à perpétuité. La Zélande, dont
 quelques villes balançoient encore à suivre
 l'exemple des deux premières Provinces, étoit
 sur le point de s'y déterminer, & cette impor-
 tante affaire auroit certainement été consom-
 mée dans le mois même où le Prince d'Orange
 périt. Il y eut une médaille frappée en Hol-
 lande dans cette conjoncture, que l'on trouve
 dans l'Histoire métallique des Pays-Bas, avec
 cette inscription: *Guillelmus, Dei gratiâ, Prin-*
ceps Auraniæ, Comes Nassaviæ, electus Comes
Hollandiæ & Frisiæ, & Utrecht. Ætatis 52.
Anno 1584.

décoré que d'un vain titre, & son autorité se réduisoit à celle d'un simple Liv. XI.
 Gouverneur de Province. Il ne devoit An. 1580.
 même en avoir aucune sur la Hollande & sur la Zélande, où le Prince d'Orange devoit seul en exercer tous les droits. Comme toute cette affaire s'étoit traitée en France avec le Duc d'Alençon, le Roi d'Espagne en fit porter les plaintes les plus amères au Roi. Henri III n'y répondit qu'en blâmant son frère, & en s'excusant sur l'impossibilité où il étoit de réprimer les entreprises de ce Prince remuant.

Quoi qu'il en fût, le Duc d'Alençon n'eut pas plutôt été élu Souverain des Provinces-unies, (20) que le Roi ne

(20) Le Duc d'Alençon ne fut proclamé Souverain des Pays-Bas, que le 28 Juillet 1581. Quoiqu'il eût conclu dès le 19 Septembre de l'année précédente avec les Députés des Etats, le Traité par lequel les Peuples des Pays-Bas le subrogeoient aux droits du Roi d'Espagne, & lui transportoient la Souveraineté de leurs Provinces, il restoit tant d'objets concernant l'administration à régler avec ce Prince, qu'il fallut faire une nouvelle convention avec lui, avant de procéder à sa proclamation. Il la signa à Bordeaux, le 23 Janvier 1581. Ce fut une des principales causes du délai que sa proclamation essuya.

LIV. XI.
An. 1580. différa plus d'accabler des marques de son ressentiment le Prince d'Orange, qui avoit été le principal artisan de cette révolution. Il fit publier un Edit, (21) où accusant le Prince d'être l'unique auteur des troubles de la Flandre, d'avoir séduit ses peuples, de les avoir soustraits à son obéissance, & de les avoir précipités dans l'hérésie, il le déclara coupable de lèze-Majesté divine & humaine. En conséquence le Roi confisqua ses biens, le dépouilla de ses dignités, le condamna aux peines les plus rigoureuses, & promit vingt-cinq mille écus, & divers autres avantages à quiconque le livreroit entre ses mains, mort ou vif. Cet Edit ne resta pas sans réponse de la part du Prince, qui fit répandre un manifeste où il s'efforçoit de justifier sa conduite. Il étoit écrit d'un

(21) Le Roi d'Espagne proscrivit le Prince d'Orange, & mit sa tête à prix, bien antérieurement à la proclamation du Duc d'Alençon. L'acte de proscription est daté du 15 Mars 1580, & il fut publié le 16 du mois de Juin de la même année. Le Manifeste du Prince d'Orange fut lu à Delft, dans l'Assemblée des Etats-Généraux, le 13 Décembre suivant, & fut envoyé à tous les Princes de l'Europe, le 4 Février de l'année 1581.

style amer & rempli d'invectives. Il y rappelloit avec les exagérations que ses partisans & lui s'étoient toujours permises, tout ce qu'ils avoient déjà reproché au Roi, à ses Ministres, & à la nation Espagnole; & pour lui donner plus de force, il le fit avouer par les Etats-Généraux, & revêtir de leur autorité.

LIV. XI.

An. 1580.



LIVRE XII.

SOMMAIRE.

1580. *LA guerre recommence. Le Comte de Bergh rentre dans le parti du Roi. Le Comte de Renneberg suit le même exemple, & s'assure de Groningue. Le Comte d'Hohenloë, qui l'y assiégeoit,*
1581. *est battu. Nouveaux succès de Renneberg. Il meurt. Surprise de Breda. Blocus de Cambrai. Le Duc d'Alençon le fait lever, & rentre en France. Le Prince de Parme sollicite le consentement des Wallons au retour des troupes étrangères. Ils y consentent. Le Duc d'Alençon est proclamé souverain des Pays-Bas. Siège de Tournai. Brave résistance de la Princesse d'Epinoi. Furieux assaut repoussé par les assiégés. La ville se rend. Départ de l'Archiduc Mathias. Les Royalistes échouent dans la surprise de Berg-opzoom. Le Duc d'Alençon arrive en Flandre. Son entrée à Anvers. Mécontentement mutuel du Duc & des Flamands.*
1582. *Assassinat du Prince d'Orange. La guerre continue foiblement.*

Siège d'Oudenarde. Cette Ville est obligée de se rendre. Prise de Lières. Les Flamands se plaignent du Duc d'Alençon. Le Prince d'Orange n'est pas épargné. Entrée du Duc à Bruges & à Gand. Combat auprès de Gand, sans aucunes suites. Les troupes du Duc d'Alençon entrent en Flandre. Projet des Généraux François, d'y rendre son autorité absolue. Discours de Fervaques à ce sujet. Le Duc se laisse persuader. Mesure qu'on prend pour réussir. Plan de la surprise d'Anvers. Les François s'emparent de deux portes de cette Ville. Ils sont repoussés avec perte. On soupçonne injustement le Prince d'Orange d'être leur complice. Surprise de Dunkerque, de Dixmude & de Tenremonde. Le Prince d'Orange tâche de rapprocher les esprits. Il ne les réunit qu'en apparence, par un nouveau Traité. Succès du Prince de Parme. Il bat le Maréchal de Biron. Prise de Dunkerque & de Nieuport, suivie de la reddition d'Ypres, de Dixmude & de Bruges. Prise de Zutphen. Mort du Duc d'Alençon. Son portrait. Mort du Prince d'Orange, qui est assassiné. Son portrait.

1583.

1584.

LIV. XII.

An. 1580.



UOIQUE l'armée du Roi & celle des ennemis fussent également foibles, elles ne laissoient pas de se harceler de temps en temps, & l'on faisoit de part & d'autre des conquêtes & des pertes assez considérables. Les Rébelles s'emparèrent de Condé, place du Hainaut assez forte, sur les frontières de France; mais les Royalistes y rentrèrent presque aussitôt, & cette malheureuse Ville fut mise à feu & à sang par les deux partis. Les Wallons continuoient de dévaster le territoire des Villes de Cambrai & de Tournay. Farnèse fit bloquer cette dernière Ville en attendant qu'il pût rassembler une armée assez puissante pour l'assiéger. Elle l'inquiétoit beaucoup, & il ne souhaitoit rien tant que d'enlever aux François une place de retraite aussi avantageuse. Il ne se passa rien d'important en deçà du Rhin dans les Provinces du Brabant & de Flandre depuis ces expéditions. Les Provinces d'au-delà de ce fleuve fournirent des événements plus considérables. Farnèse, qui ne s'étoit pas moins occupé de rétablir les affaires du Roi par les négociations que par les armes,

avoit gagné le Comte de Bergh, cousin-germain du Prince d'Orange, que les Etats avoient fait Gouverneur de la Province de Gueldres. (1) Le Prince qui avoit pénétré cette intrigue, en fut d'autant plus irrité, qu'il s'attendoit moins d'être abandonné par un parent si proche, qui lui avoit paru toujours très-dévoué. Il le fit dépouiller de son Gouvernement, & chercha d'ailleurs à en tirer une vengeance éclatante. Ce ne fut pas pourtant un grand avantage pour le parti du Roi que l'acquisition du Comte de Bergh, qui avoit très-peu de mérite personnel, & n'étoit recommandable que par sa naissance. Néanmoins elle eut des suites très-utiles à l'Espagne, parce qu'elle lui attacha les

LIV. XII.

AN. 1580.

(1) Le Comte de Bergh ne reentra dans le parti du Roi, qu'en 1583. Les Etats qui le soupçonnèrent d'écouter les conseils de sa femme, mal disposée pour le Prince d'Orange son frère, & de méditer quelque projet en faveur de l'Espagne, le firent arrêter à Arnheim, avec cette Princesse, leurs enfants, & son Secrétaire. Quoiqu'il eût été remis en liberté à la sollicitation de son beau-frère, il fut si outré de ce traitement, qu'il s'en vengea, suivant la plus commune opinion, en retournant à l'obéissance du Roi. On peut lire le détail de cette affaire dans de Thou & dans Strada.

crut ne devoir pas perdre un moment pour la réparer; il rassemble sur le champ toutes les troupes de ces cantons, & les fait marcher sur Groningue, sous le commandement du Comte d'Hohenloë. La place fut investie; mais les commencements de cette entreprise furent traversés par tant de difficultés, que les assiégeants furent forcés de convertir le siège en blocus. (2) Cependant les troupes d'Hohenloë s'étoient renforcées, ses batteries étoient en état de tirer, & il se flattoit que l'éloignement & la foiblesse des troupes du Roi lui donneroient le temps de terminer heureusement le siège de Groningue; mais l'arrivée imprévue de Martin Schenck détruisit ses espérances. Ce Capitaine s'étoit déjà rendu célèbre dans l'art de la guerre, & il s'étoit signalé sur-tout dans les Provinces d'au-delà du Rhin. Né dans celle de Gueldres, il étoit d'une condition médiocre; mais il s'étoit fait connoître par plusieurs belles qualités. Il avoit un génie fertile en expédients, & une activité étonnante. Toujours sage au milieu

(2) Le blocus de Groningue dura quatre mois.

Liv. XII. des dangers, qu'il favoit également évi-
 An. 1580. ter & mépriser quand il le falloit, il n'é-
 toit pas moins estimé par sa prudence
 que par son intrépidité. Ses services l'a-
 voient fait monter aux premiers hon-
 neurs de la guerre. Farnèse le chargea
 d'aller délivrer Groningue. Il n'eut pas
 plutôt réuni quelques Allemands & le
 Corps de Frisons, dont il avoit le com-
 mandement, qu'il s'avança pour com-
 battre Hohenloë. Celui-ci, qui crai-
 gnoit de se mettre entre deux feux, ne
 jugea pas à propos de l'attendre sous
 les murs de la place. Il décampa, &
 vint à sa rencontre, avec d'autant plus
 d'espoir de le battre, qu'il étoit supé-
 rieur en force; mais il se trompa dans
 son attente. L'action s'étant engagée,
 Hohenloë fut défait après un combat
 sanglant. Le siège fut levé, & Schenck
 couvert de gloire.

 An. 1581. Ce succès releva le courage de Ren-
 neberg. Il attaqua Delfziel, & le prit
 après une légère résistance. Il vainquit
 encore Hohenloë dans une rencontre
 importante, & fit rentrer dans l'obéis-
 sance du Roi, Covorden, dont les Etats
 vendient de s'emparer. Renneberg as-
 siégea alors Steenwich, place d'assez
 grande conséquence. On étoit dans le

fort de l'hiver, & le froid se faisoit vivement sentir. Les Rébelles tentèrent plusieurs fois, sans succès, de secourir la Ville à la faveur des glaces. Toutefois le Colonel Norris, Anglois, que les Etats avoient chargé de cette expédition, ayant reçu des renforts considérables, força les Royalistes de lever le siège. Renneberg se retira en bon ordre, (3) & mourut fort peu de temps après, laissant le Prince de Parme d'autant plus affligé de sa perte, qu'il en attendoit chaque jour de nouvelles preuves de fidélité & de courage.

François Verdugo, Espagnol, succéda à Renneberg dans le commandement

(3) Renneberg leva le siège le 23 Février, & mourut le 22 Juillet, de phthisie. Il fit usage dans ce siège de boulets rouges; invention cruelle dont les habitants de Dantzick s'étoient servi les premiers, il y avoit trois ans, contre Etienne Bathori, Roi de Pologne. Le Gouverneur de Steenwick eut beaucoup de peine à en contenir les habitants. Un Boucher lui ayant demandé, avec audace, dans une émeute, ce que les habitants feroient quand ils n'auroient plus de vivres; cet intrépide Guerrier lui répondit, qu'ils n'en étoient pas réduits à cette extrémité, mais que s'ils l'éprouvoient, il le leur feroit manger, & tous les coquins de son espèce qui étoient encore renfermés dans la ville. De Thou rapporte ce trait singulier.

des Troupes du Roi en Frise : c'étoit
 LIV. XII. un Officier aussi renommé par sa sagesse
 AN. 1581. dans les conseils, que par sa valeur dans
 l'exécution. La préférence qui lui fut
 donnée sur Schenck, irrita beaucoup
 ce dernier, qui aspirait à cet emploi. Il
 ne croyoit pas qu'on dût lui préférer
 un étranger ; & le dépit mortel qu'il en
 conçut, joint à quelques autres raisons,
 ne contribua pas peu dans la suite à lui
 faire changer de parti. Il ne laissa pas de
 continuer ses services au Roi, & il se
 signala encore en remportant une nou-
 velle victoire sur les ennemis qui assié-
 geoient Goër. Il en fit un grand carna-
 ge, dispersa le reste, & prit leurs princi-
 paux chefs. Verdugo arriva en Frise sur
 ces entrefaites, & marqua son entrée
 dans le Gouvernement par des succès. Il
 s'empara aussi-tôt d'Emda, place im-
 portante dans les environs. Peu de temps
 après, il en vint aux mains avec les
 troupes des Etats, & les mit en déroute
 avec une perte considérable. Nieuveziel
 interrompit pourtant le cours de ses
 prospérités. Cette Ville, qu'il avoit as-
 siégée, se défendit si bien & fut secourue
 si à propos, qu'il ne put la soumettre.
 Mais la surprise de Breda dédomma-
 gea bien avantageusement le Roi de ce

28 Juin.

petit échec. Hautepenne qui fut introduit secrètement dans le Château, pénétra de là dans la Ville, s'en rendit maître, & donna le temps au Prince de Parme d'y mettre garnison. On ne sauroit exprimer le déplaisir que cet événement causa au Prince d'Orange, qui en étoit Seigneur, & qui regardoit la perte de cette Ville comme personnelle. Hautepenne se ménagea une intelligence semblable dans Gertruidenberg & dans Heusden, qu'il espéroit enlever aux Etats; mais la fortune l'abandonna dans ces projets. Les Etats qui voulurent venger cette perte sur Bois-le-Duc, ne furent pas plus heureux. Jean Jong, Bourguemestre d'Anvers, qu'ils y envoyèrent, échoua, & ne fut que très-foiblement dédommagé par la prise d'Eindhoven & d'Helmont, places peu considérables, qu'il attaqua à l'improviste en se retirant.

Pendant cette alternative de bons & de mauvais succès, le Duc de Parme bloquoit Cambrai. Comme il n'étoit pas assez fort pour assiéger cette Ville, il avoit tâché au moins de lui couper les vivres, & de l'affamer en faisant construire de bonnes redoutes sur tous les passages par où elle pouvoit s'ap-

LIV. XII.
An. 1581.

LIV. XII.

AN. 1581.

provisionner. Cambrai, qui dépendoit autrefois de l'Empire, s'étoit attachée dans ces derniers temps aux Souverains de la Flandre. Elle s'étoit mise en quelque sorte sous leur protection, & avoit consenti que l'Empereur Charles-Quint fît bâtir une Citadelle au dedans de ses murs, pour la mettre à couvert des entreprises de la France, dont elle redoutoit la domination. Elle avoit conservé le même dévouement pour Philippe II, son fils. Mais d'Inchi qui en étoit Gouverneur pendant les derniers troubles, & qui avoit pris le parti des Flamands contre le Roi, avoit engagé ses Habitants à suivre son exemple. Elle se trouvoit alors mal pourvue de vivres & de munitions. Depuis que les Provinces Wallones étoient rentrées dans le devoir, les Etats avoient d'autant plus de peine d'y jeter des provisions, qu'elle se trouvoit très-éloignée des Provinces qui reconnoissoient leur autorité. D'Inchi qui se prêtoit aux vues des Flamands sur le Duc d'Alençon, avoit eu recours à ce Prince, & le pressoit vivement de venir le secourir. Il lui envoyoit de fréquents couriers, & il l'assuroit que le moindre délai le forceroit de se rendre au Prince de Parme.

Les Etats & le Prince d'Orange appuyèrent ses instances, & le Duc convaincu de l'importance de l'entreprise, résolut de l'exécuter. Liv. XII.
An. 1581.

Ce Prince ayant aussi-tôt rendu public, à la Cour de Henri III, le projet qu'il avoit formé de marcher à Cambrai, on ne peut exprimer combien la Noblesse Françoisé témoigna d'ardeur pour partager la gloire de cette brillante expédition. Il ne lui fallut que très-peu de jours pour rassembler une armée, forte de douze mille hommes de pied & de trois mille chevaux, & la conduire au secours de la place que Farnèse tenoit bloquée. Celui-ci, qui étoit trop foible pour aller à la rencontre de l'ennemi, & qui ne pouvoit pas davantage l'attendre dans ses lignes, prit le parti de les abandonner & de faire retraite. Il se donna cependant quelques légères escarmouches entre les deux armées, (4) mais les François

(4) Le Vicomte de Turenne, depuis Maréchal de Bouillon; & le Comte de la Voute, fils du Duc de Ventadour, furent pris dans une de ces petites actions. La Voute s'échappa. Turenne fut rançonné pour cinquante mille écus d'or, après trois ans de captivité, environ.

étant demeurés maîtres de la campagne, le Duc secourut aisément la Ville, & la munit abondamment de toutes sortes de provisions. Il s'y rendit ensuite en personne, & y fit une entrée solennelle. Il l'assura en même temps qu'il ne prétendoit point donner atteinte à sa qualité de Ville Impériale, & qu'il n'en prenoit la garde & la défense qu'en respectant cette prérogative. Cateau-Cambresis se soumit à lui au même titre. Il revint en France immédiatement après. En vain ses nouveaux sujets le prièrent avec les plus vives instances de porter ses armes plus loin dans les Pays-Bas, & de profiter de l'heureuse occasion qui se présentoit de poursuivre ses succès avec les forces nombreuses qu'il avoit sous ses ordres. Il ne put satisfaire leurs desirs. Ses troupes n'étoient point à sa solde. Rassemblées à la hâte, elles ne lui avoient, pour ainsi dire, que prêté leurs services. Il s'en falloit d'ailleurs beaucoup qu'il eût l'argent nécessaire pour les entretenir. Il s'excusa donc du mieux qu'il lui fut possible auprès des Etats, & les assura qu'il reviendrait bientôt puissamment armé, & qu'il n'épargneroit rien pour engager le Roi son frère à le secourir, pour

Liv. XII.

An. 1581.

17 Août.

obtenir des subsides de la Reine d'An- ~~gleterre~~
 gleterre, qu'il se propoisoit d'aller solli- LIV. XII.
 citer lui-même, s'il étoit nécessaire; en- AN. 1581.
 fin pour intéresser efficacement à leur
 cause tous leurs voisins.

Après le départ du Duc d'Alençon, les Wallons reprirent courage, & leurs espérances se ranimèrent. Le Prince de Parme n'en fut pas moins fortement frappé de la honte dont il croyoit s'être couvert en se retirant de devant Cambrai. Il sentoit d'ailleurs l'impossibilité où il étoit, de faire aucune entreprise considérable avec les troupes que les Wallons lui fourniroient. Il ne cessoit d'insinuer avec l'adresse dont il étoit capable, qu'il étoit nécessaire de rappeler les troupes étrangères, & que l'avantage de la Flandre l'exigeoit encore plus que le bien du service du Roi. Mais il ne pouvoit insister sur leur retour, qu'il ne reveillât en même temps dans les esprits, la défiance & la jalousie. Il fit pourtant un dernier effort, & tâcha de gagner le Marquis de Roubaix, un des Seigneurs les plus accrédités dans les Provinces Wallones, & qui le méritoit par sa haute naissance, par ses qualités personnelles, &

LIV. XII. par le nombre de ses amis. Farnèse
An. 1581. qui avoit contracté avec lui une liaison
étroite d'amitié & de confiance, l'en-
tretint un jour particulièrement sur cet
objet délicat, & ne négligea rien pour
obtenir son aveu; persuadé qu'il en-
traîneroit infailliblement celui des Pro-
vinces Wallones. " Personne ne con-
" noît mieux, dit-il, la foiblesse des
" troupes que le Roi a maintenant à
" son service, que vous, brave Cava-
" lier, qui en commandez la plus gran-
" de partie. La réconciliation du Roi
" avec les Wallons, a été très-utile à ses
" affaires. L'expérience prouve cha-
" que jour qu'ils ne peuvent être plus
" braves ni plus fidèles. Mais il n'est
" que trop visible qu'ils ne pourront
" jamais seuls soutenir la guerre. Quels
" ont été nos succès depuis la reddition
" de Mastrecht? Avons-nous rassem-
" blé une armée capable de nous faire
" respecter? Avons-nous pu forcer
" quelque place importante? Notre
" retraite de devant Cambrai, ne nous
" a-t-elle pas, au contraire, couverts
" de honte; & lorsqu'elle a permis aux
" François de s'emparer de cette bar-
" rière formidable, qui couvroit nos

„ frontières de leurs attaques, ne nous
 „ a-t-elle pas causé un dommage pres- Liv. XI.
 „ que irréparable? An. 1581.

„ Vous voyez comme moi, que l'u-
 „ nion des Rébelles s'est resserrée à la
 „ vue de notre foiblesse. Enhardis par
 „ l'impunité, ils ont violé les droits les
 „ plus sacrés en se donnant de leur pro-
 „ pre autorité un nouveau Maître. Ne
 „ faudroit-il pas recourir aux armes
 „ étrangères, & rappeler ces trou-
 „ pes victorieuses que nous avons éloi-
 „ gnées? Oui, il n'y a que ce moyen
 „ pour écraser l'hydre de la révolte qui
 „ renaît sans cesse sous nos coups. Je
 „ vous promets qu'aussi-tôt que nous
 „ en aurons triomphé, le Roi retirera
 „ ces Milices étrangères qui font om-
 „ brage à votre nation. „

Il le supplia ensuite d'interposer ses
 bons offices, pour obtenir le consente-
 ment des Provinces Wallones. Il lui
 représenta qu'il avoit déjà acquis les
 droits les plus légitimes à la reconnois-
 sance du Roi, en réconciliant ces Pro-
 vinces à sa Couronne, & que ce nou-
 veau service y mettroit le comble. Il
 tâcha enfin de l'y déterminer au nom
 de l'amitié qui étoit entr'eux.

Le Marquis de Roubaix fut touché
 LIV. XII. de la confiance du Prince, & flatté en
 An. 1581. même temps de trouver une occasion
 de rendre au Roi un service signalé. Il
 comprenoit d'ailleurs, que la cause des
 Provinces Wallones, étoit désormais
 liée à celle du Roi, & que refuser le
 secours des troupes étrangères, c'étoit
 s'exposer à subir un joug, qu'un enne-
 mi également étranger menaçoit d'im-
 poser. On devoit craindre du moins
 les Hérétiques nationaux, & sur-tout
 le Prince d'Orange, leur Chef, dont les
 vues ambitieuses ne tendoient, en hu-
 miliant la noblesse, qu'à le porter lui-
 même, par la faveur du peuple, à la ty-
 rannie. Ces raisons persuadèrent Rou-
 baix, & il protesta au Prince de faire
 tout ce qui dépendroit de lui pour se-
 conder son projet. Le Prince de Parme
 après avoir gagné ce Seigneur, n'eut
 pas beaucoup de peine d'amener à son
 sentiment les membres les plus distin-
 gués des trois Etats. Cette importante
 affaire fut si heureusement conduite,
 que les Provinces Wallones, loin de
 s'opposer au retour des Espagnols, pa-
 rurent très-disposées à le hâter, & le
 sollicitèrent elles-mêmes auprès du
 Roi,

19 Avril.

Roi, par les plus vives instances. (5) LIV. XII.

Cependant les Etats avoient proclamé leur nouveau Souverain dans une assemblée générale qui fut convoquée à la Haie, en Hollande. Ils y firent pu- An. 1581.

(5) On a prétendu, avec quelque fondement, que le Duc de Parme n'avoit pas fait ce qui lui eût été possible pour sauver Cambrai, afin de convaincre les Wallons qu'ils n'étoient pas en état de soumettre les Rébelles sans le secours des troupes étrangères, & de les engager à consentir à leur rappel. Quoi qu'il en soit, le Duc de Parme n'avoit pas besoin d'employer la ruse pour y déterminer les Wallons. Le peuple irrité du peu de discipline que ses propres troupes observoient, & du ravage de celles du Duc d'Alençon, dont les préparatifs l'effrayoient encore davantage, y étoit très-disposé. Les bourgeois de Mons, qui probablement avoient beaucoup souffert, le souhaitoient avec tant d'ardeur, qu'ils menacèrent hautement le Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, qui s'y opposoit, de l'en faire repentir. Ainsi, il n'est pas étonnant que le Prince de Parme n'ait point eu de peine à obtenir le consentement du Marquis de Roubaix. Lalain lui-même, que sa femme gouvernoit, *homo uxorius*, dit Strada, se rendit bientôt aux instances qu'elle lui fit à cet égard. Jean Sarrafin, Abbé de Saint-Vast d'Arras, qu'on envoya en Espagne, pour solliciter le retour des Espagnols, partit le premier Mai 1582. Ces troupes arrivèrent au mois de Juillet suivant, après la prise d'Oudenarde.

LIV. XII. An. 1581. blier d'abord un long Edit, où ils déclaroient le Roi d'Espagne déchu de la Souveraineté de leurs Provinces; défendoient de lui rendre aucune obéissance, & donnoient pour toute raison de cette étrange entreprise, que ce Prince étoit coupable d'avoir violé leurs privilèges, & d'avoir osé donner atteinte à la liberté des consciences dans les Pays-Bas. La capitulation que le Duc d'Alençon avoit signée avec les Etats, ayant ensuite été lue, un Héraut annonça le choix que les Etats avoient fait de ce Prince pour leur Souverain, & ordonna de leur part de le reconnoître & de le recevoir en cette qualité avec tous les honneurs qui lui étoient dus. (6) Le secours de Cambrai & la conquête de Cateau-Cambrésis avoient donné les plus belles espérances, & on se flattoit de voir bientôt arriver les

23 Juillet.

(6) Cet acte est daté du 26 Juillet. Quelque préparés que dussent être les soulevés de toutes les Provinces des Pays-Bas, à cette révolution, un grand nombre d'entr'eux ne prêtèrent pas serment de fidélité au Duc d'Alençon sans une extrême répugnance. Un Conseiller de Frise, nommé Ralda, fut surpris d'un tel faïssément au milieu de cette cérémonie, à Lewarde, qu'il s'évanouit, & qu'il expira presque sur le champ.

troupes que le Duc avoit promises, & de le voir lui-même venir prendre possession de ses nouveaux Etats. Il étoit sollicité vivement à ce sujet; mais ce Prince leur marqua que la Reine d'Angleterre desiroit de s'aboucher avec lui, & qu'il ne pouvoit se refuser de passer à Londres avant de se rendre à leur empressement. Cette Princesse ne cherchoit par ses artifices qu'à l'engager de plus en plus avec les Rébelles de Flandre, & elle alla même jusqu'à lui donner l'espoir de l'épouser. Il n'auroit pas dû paroître se laisser prendre à cet appât grossier. (7) La disproportion de l'âge du Duc, qui étoit encore très-jeune, & de celui de la Reine qui étoit avancée en âge, & le refus constant qu'elle avoit fait jusqu'alors de prendre

LIV. XII.

An. 1581.

(7) C'est encore un problème si Elisabeth a voulu sérieusement épouser le Duc d'Alençon. Si l'on en croit plusieurs pièces faisant partie d'un Recueil imprimé à Londres en 1759, chez Boviers, publiées par Guillaume Mardin, Recteur de Merow, & copiées sur les originaux laissés par le Secrétaire d'Etat, Guillaume Cecil, Ministre qui possédoit toute la confiance d'Elisabeth, & déposées dans la Bibliothèque de Harsfield-houze, cette Princesse desiroit sincèrement ce mariage. Annales typographiques, 1759.

un engagement, afin de ne point partager l'autorité dont elle étoit jalouse, LIV. XII. An. 1581. montraient visiblement que les espérances qu'elle donnoit au Duc, ne pouvoient être sérieuses. Mais ce Prince qui n'en fut pas la dupe, crut qu'il tireroit avantage de cette espèce de comédie en s'y prêtant; que son voyage en Angleterre lui attacherait encore plus les Flamands en piquant leur impatience, & qu'ils en concevroient une meilleure opinion de sa puissance & de son crédit.

Ce Prince en avoit si peu, qu'il ne put envoyer en Flandre, que de petits détachements de troupes. Farnèse profitant de sa supériorité, & encouragé par l'espérance du retour prochain des Espagnols, résolut de mettre le siège devant Tournai. Cette ville & le Tournaisis formoient alors un Gouvernement particulier, dont le Prince d'Épinoi étoit revêtu. Farnèse avoit d'autant plus à cœur de se rendre maître de Tournai, que cette ville touche aux frontières de la Flandre Gallicane, l'une des Provinces Wallones. Le Prince d'Épinoi en étoit alors absent; mais la Princesse, son épouse, qui étoit de la maison de Lalain, montra un courage au-dessus de son sexe, & fut par-

faitement remplacer son mari dans le cours du siège. Liv. XII.

La ville de Tournai, l'une des plus considérables de la Flandre par son ancienneté, sa population, son commerce & la beauté de ses édifices, est entourée de toutes parts de campagnes agréables & fertiles. L'Escaut la partage en deux parties. Il y passe sous plusieurs ponts, & ne commence à être navigable que dans le Tournaisis. Les Anglois y avoient bâti une assez bonne citadelle, pendant qu'elle avoit été en leur pouvoir, sous Henri VIII. On en estimoit alors la force, mais il s'en falloit beaucoup que ses défenses fussent comparables à celles qui avoient été inventées depuis sa construction. Elle n'étoit flanquée que de grosses tours antiques, de même que toutes les vieilles murailles de la ville, qui n'avoit de fortifications modernes que de bons ravelins. L'Escaut n'entre que dans la partie basse du fossé, qui est sec dans l'autre partie. Le Seigneur d'Etréel, Lieutenant du Prince d'Epinoi, commandoit en son absence; mais sa garnison étoit foible, parce que le Gouverneur, qui étoit allé joindre le Prince d'Orange, en avoit emmené

plus longue des courtines, dont les flancs étoient les plus éloignés. C'étoit celle qui s'étend entre les portes de Saint-Martin & de Valenciennes, & qui étoit pourtant défendue par un ravelin saillant & une grande plate-forme. Mais ces deux ouvrages étoient à une distance si considérable l'un de l'autre, qu'ils ne pouvoient se défendre mutuellement. Ils n'étoient pas même à la portée de la vue, & l'on avoit tâché d'y suppléer en élevant au milieu de cette longue courtine, un cavalier de terre.

Malgré ces précautions, cette partie des fortifications étoit très-imparfaite; & Farnèse jugeant que l'attaque en seroit facile, tourna de ce côté presque tout le fort du siège. Aussi-tôt que la tranchée eut été ouverte & poussée assez loin, on établit trois batteries contre les trois ouvrages dont on vient de parler. Les assiégés firent un feu très-vif du haut de ces boulevards, & la considération de leur petit nombre ne les empêcha pas de se signaler par de vigoureuses sorties. La Princesse d'Epinoi enflammoit leur ardeur, & s'acquittoit avec une activité incroyable, des fonctions du Gouverneur le plus vi-

LIV. XII.
AN. 1581. vigilant. Elle exhortoit les uns, supplioit les autres, menaçoit, careffoit tour-à-tour, montroit elle-même l'exemple, & n'épargnoit rien pour prolonger la résistance. Mais Farnèse avoit l'œil à tout. Soldat & Capitaine en même temps, il hâtoit de tous côtés avec la plus grande vivacité, les opérations du siège, & s'empressoit de terminer l'attaque qu'on avoit commencée, pour en venir au corps de la place. Il ne fallut que peu de jours pour pousser très-loin la tranchée. Les batteries composées chacune de plusieurs canons de gros calibre, tirèrent aussi-tôt avec fureur. On déboucha ensuite dans le fossé. Comme il étoit sec, on attacha aisément le mineur à la muraille; & à l'aide de la sappe & des mines, elle fut bientôt renversée.

Ce malheur auroit pu décourager une garnison moins brave; mais les défenseurs de Tournai redoublant d'ardeur, & ne prenant de repos ni jour ni nuit, n'en montrèrent que plus d'intrépidité. Ils se hâtèrent de réparer les murs, & se présentèrent par-tout où le péril étoit le plus pressant. Le siège se passa ainsi plusieurs jours sans aucune action d'éclat: mais les Royalistes con-

tinuant de tirer avec plus de furie que jamais, la brèche se trouva assez large pour qu'on pût livrer l'assaut. Rien n'égalait la valeur & la bonne volonté, avec laquelle les assiégeants s'y préparoient, si ce n'est le courage & la résolution des assiégés à l'attendre. Le combat fut terrible & meurtrier. On perdit beaucoup de monde des deux côtés. Plusieurs gens de qualité y périrent. La fortune partageant alternativement ses faveurs, soutenoit l'espoir dans les deux partis, & augmentoit leur acharnement. La Princesse d'Epinoi se distingua sur-tout au plus fort de la mêlée, avec une bravoure prodigieuse. Courant au-devant du danger, elle crioit à ses soldats : " C'est moi, „ c'est la femme de votre Gouverneur „ qui marche à votre tête, & fait braver la mort pour le service de la patrie. Suivez mon exemple, je quitterai plutôt la vie que la brèche. „ Cette héroïne accompagnant ce peu de mots par des faits d'armes étonnants, se précipite au milieu du carnage, & est blessée au bras. Les assiégés, jaloux de l'imiter, se battent avec tant de valeur, que les assiégeants sont repoussés & contraints de se retirer après avoir

LIV. XII.

An. 1581.

LIV. XII. beaucoup perdu. Un grand nombre
An. 1581. d'Officiers , entr'autres le Comte de
Bucquoi & les Seigneurs de Gloion &
de Bours furent tués; le Marquis de
Varambon , Jean-Baptiste Monti, le
Seigneur de Montigni, & le Baron de
Billi furent blessés.

Quelque brave que fût la résistance
des assiégés , elle ne pouvoit durer long-
temps. Le Duc d'Alençon qui étoit déjà
en Angleterre , ne cessoit de les assu-
rer, depuis le commencement du siège,
qu'il alloit marcher en personne , ou du
moins envoyer des troupes pour le faire
lever. Ces assurances , ainsi que les es-
pérances que leur donnoient le Prince
d'Orange & le Prince d'Epinoi , avoient
soutenu jusqu'alors leur courage. Mais
quand ils virent que les troupes du
Duc d'Alençon ne paroissoient point,
& que les soulevés ne faisoient aucun
effort en leur faveur, leur résolution
s'affoiblit insensiblement avec leur es-
poir. Il n'y eut que la Princesse d'Epi-
noi qui ne perdit rien de son ardeur,
& qui, secondée par d'Etréel, s'effor-
çoit de l'inspirer à la garnison. La for-
tune parut ne pas l'abandonner tout-à-
fait, & lui procura un petit secours de
cavalerie que lui amena le Colonel Pres-

ton, Ecoſſois, qui s'étoit fait jour au travers de quelques Compagnies Allemandes de l'armée du Roi. Les aſſiégés qui crurent qu'il alloit être ſuivi d'un ſecours plus conſidérable, reprirent courage ; mais inſtruits par ceux même qui venoient d'entrer dans la place, qu'on n'avoit aucune nouvelle de l'armée Françoisé, & que les Flamands ne faiſoient aucune diſpoſition pour les délivrer, ils cédèrent au deſeſpoir de tenir plus long-temps, & ſongèrent à capituler.

Ce n'eſt pas qu'il n'y eût parmi les aſſiégés, de ces rebelles aveuglés par la paſſion, & qui ne pouvant éviter les malheurs particuliers dont ils étoient menacés, auroient voulu confondre leur perte dans la perte publique, & auroient deſiré qu'on n'eût pas ceſſé de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir ; mais les plus ſenſés des habitans l'emportèrent, & ne voulurent pas s'expoſer à toutes les horreurs du ſaccageement & du pillage. Les Bourgeois en état de porter les armes, ne pouvoient guères continuer le ſervice des troupes réglées. La garniſon étoit peu nombreuſe. Il étoit péri beaucoup des

LIV. XII.
AN. 1581.
 29 Novem.

uns & des autres dans les différentes actions qui s'étoient passées pendant le siège. Déjà même la disette de munitions de toute espèce se faisoit sentir. Farnèse, renforcé par un gros corps d'Allemands, pouvoit le siège avec une nouvelle vivacité. Comme il étoit donc impossible de défendre plus long-temps la place, on résolut de traiter de la reddition aux conditions les plus avantageuses. La Princesse d'Epinoi, qui étoit parente des principaux Officiers de l'armée Royale, & entr'autres du Marquis de Roubaix, (8) ne contribua pas peu à faire obtenir à la ville une capitulation honorable. On accorda une amnistie sans réserve, au nom du Roi, à tous les Bourgeois qui s'engagèrent à ne plus s'écarter de l'obéissance qu'ils devoient à l'Eglise & au Roi. On permit à ceux qui ne voudroient pas abandonner l'hérésie, de fortir du pays, & d'emporter

(8) La Princesse d'Epinoi, de la Maison de Lalain, étoit sœur du Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, & du Seigneur de Montigni, chef des mécontents, & femme du frère aîné du Marquis de Roubaix.

leurs effets. La garnison eut la liberté de se retirer, enseignes déployées, avec armes & bagages. La ville se racheta du pillage, moyennant deux cents mille florins, & la Princesse d'Epinoi obtint la permission de se rendre où elle voudroit, & de se faire suivre de tout ce qui lui appartenoit. Telle fut la fin du siège de Tournai. (9) L'héroïne qui avoit défendu cette ville, ne l'évacua qu'aux acclamations redoublées de l'armée du Roi, & en quelque sorte avec l'appareil d'un triomphe.

LIV. XII.

AN. 1581.

Cependant le bruit de l'arrivée prochaine du Duc d'Alençon, se répandoit plus que jamais. On disoit qu'il

(9) Le Duc de Parme pensa périr deux fois à ce siège; la première, en observant l'effet de ses batteries, dans une mesure. Un coup de canon, tiré de la ville, renversa la mesure, & l'ensevelit sous ses ruines, d'où il fut retiré couvert de sang, blessé à la tête & à l'épaule. La seconde fois, étant accouru pour repousser l'ennemi qui avoit mis en fuite ses mineurs & les troupes de la tranchée, il fut atteint au bras d'une pierre lancée du rempart, qui lui fit une blessure considérable. Le père du fameux Comte de Bucquoi, depuis si renommé dans les guerres d'Allemagne, fut tué à côté de Farnèse.

~~ne partiroit d'Angleterre que pour dé-~~
LIV. XII. barquer directement en Zélande. Cette
An. 1581. nouvelle fixa l'irrésolution de l'Archiduc Mathias. Ce Prince n'avoit pas encore abandonné les Pays-Bas. Il s'étoit d'abord flatté que le Roi d'Espagne le confirmeroit dans le Gouvernement de la Flandre ; mais Philippe l'avoit constamment refusé. Lorsqu'il apprit ensuite que les Etats avoient résolu de changer de Souverain , il conçut les plus fortes espérances de faire tomber leur choix sur lui. Ses partisans furent chargés d'insinuer dans les esprits tout ce qu'on pouvoit représenter de plus favorable à ses intérêts. Il ne négligea pas de réclamer les droits, aussi anciens que respectables, de la branche d'Allemagne de la Maison d'Autriche , qui avoit si long temps & si heureusement gouverné la Flandre. Les Etats n'y eurent aucun égard. Comme il ne s'étoit attiré aucune considération , & qu'on sembloit l'avoir tout-à-fait oublié , il avoit cessé ses poursuites , & s'étoit déterminé à retourner dans sa patrie. Enfin dès qu'il fut que le Duc d'Alençon étoit sur le point d'arriver en Flandre , il ne différa plus de sortir ; & après

avoir passé le Rhin à Cologne, il retourna à la Cour de l'Empereur son frère. (10) Liv. XII.

Ce fut dans ce même temps que An. 1582.
 Hautepenne échoua dans la tentative qu'il fit pour surprendre Berg-op-zoom. Il s'en fallut peu que le projet de cet Officier ne réussît. Il s'étoit déjà rendu maître d'une porte, & commençoit à pénétrer plus avant; mais la garnison ayant pris les armes, & les habitants accourant de toutes parts, les Royalistes, dont un grand nombre furent tués ou blessés, n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer.

L'année 1582 étoit à peine commencée, qu'on reçut en Flandre l'avis certain que le Duc d'Alençon quittoit l'Angleterre, & alloit aborder en Zélande. Ce Prince y avoit passé un temps assez long dans les fêtes les plus brillantes. La Reine lui avoit fait tant d'honneur & des caresses si extraordinaires, qu'elles sembloient annoncer qu'il étoit sur le point de devenir son

(10) Les Etats assurèrent à l'Archiduc Mathias une pension de cinquante mille florins, & lui laissèrent la jouissance des revenus de l'Evêché d'Utrecht.

LIV. XII. Epoux. Il la quitta enfin; & après une
An. 1582. traversée qui ne dura que trois jours,
10 Février. il débarqua à Flessingue. Il fut escorté
par une grosse escadre que commandoit
l'Amiral Hovard. Plusieurs Anglois des
premieres Maisons du Royaume, &
entr'autres le Comte de Leicester, qui
jouissoit auprès d'Elisabeth de la faveur
la plus éclatante, voulurent aussi l'ac-
compagner. Il fut reçu à son débar-
quement par les Princes d'Orange &
d'Epinoi, & par beaucoup de gens de
qualité qui les avoient suivis. De là
19 Février. s'étant rendu à Middelbourg, où il s'ar-
rêta peu de jours, il arriva à Anvers
au milieu d'une flotte de cinquante Na-
vires Flamands, qu'on avoit rassem-
blés pour lui faire honneur, & pour
assurer sa navigation. Il descendit sur
le bord de l'Escaut du côté de la Cita-
delle, & fut accueilli avec un concours
prodigieux, & des applaudissemens
inexprimables. Il fit aussi-tôt, avec les
formalités ordinaires, les sermens que
ses nouveaux sujets exigèrent de lui,
& reçut leur serment d'obéissance &
de fidélité. Il entra ensuite à cheval
dans la ville. On y avoit élevé de tou-
tes parts des arcs de triomphe superbes.
La cérémonie fut brillante, & la joie

publique se manifesta par toutes sortes de démonstrations.

LIV. XII.

AN. 1582.

Quelque magnifiques qu'eussent été les premiers jours de la nouvelle domination du Duc, ces apparences d'une satisfaction mutuelle durèrent très-peu. Le Duc s'aperçut bientôt que les Flamands lui laissoient à peine l'extérieur de l'autorité; & ceux-ci se détrompèrent aussi aisément des belles espérances qu'ils avoient conçues de ce Prince. Il n'avoit rien obtenu du Roi son frère. La Reine d'Angleterre ne lui avoit donné que des secours très-médiocres, & sembloit avoir voulu tout au plus l'aider à enlever les Pays-Bas à l'Espagne, sans le mettre en état de s'en assurer la possession. Aussi la chaleur avec laquelle il avoit été reçu, se refroidit-elle presque tout d'un coup. Les habitants d'Anvers qui eurent plusieurs occasions de se plaindre de lui par rapport à la Religion, ne tardèrent pas à s'en dégoûter. L'exercice du culte hérétique étoit si dominant dans cette ville, que celui de la Religion Catholique y étoit à peine toléré. Ceux qui la professoient eurent recours au Duc, & le supplièrent de les délivrer de l'oppression sous laquelle ils gémissaient;

mais il ne put leur accorder qu'une satisfaction très-légère, qui sans les contenter, déplût beaucoup aux Protestants. (II)

LIV. XII.
An. 1582.

18 Mars.

Un événement atroce, qui suivit de près, & signala l'avènement du Duc d'Alençon à la Souveraineté des Pays-Bas, d'une manière aussi funeste que cruelle, mit ce Prince dans le plus grand danger. Un jeune Biscalien de basse extraction, prit la coupable résolution de tuer le Prince d'Orange; & après avoir choisi le temps & le lieu pour exécuter son dessein dans le propre Palais de ce Prince, il lui tira dans la tête un coup de pistolet. Le Prince en fut si grièvement blessé, qu'on le crût mort. Un grand nombre de personnes accoururent au bruit; & dans les premiers transports de leur indignation, ils massacrèrent cet assassin, sans penser aux suites que leur imprudence pourroit avoir. La nouvelle de ce malheur se répandit aussi-tôt avec une rapidité

(II) On accorda aux Catholiques l'Eglise de Saint-Michel, pour y faire l'exercice de leur Religion, à condition d'abjurer l'obéissance de l'Espagne, & de prêter serment au Duc d'Alençon. Très-peu de Catholiques profitèrent de cette grace à cette condition.

étonnante dans toute la ville, & y excita une commotion violente. Chacun couroit, agité d'une inquiétude extrême, s'informer de la vérité de ce crime; & tous déplorant le malheur public avec des larmes aussi amères que s'ils eussent perdu le pere le plus chéri, donnèrent les marques les plus sincères d'un deuil universel.

Dans la confusion de ces premiers mouvements, il s'éleva un bruit sourd que les François étoient coupables de cet attentat, afin de se délivrer du Prince d'Orange, & de rompre les entraves qu'il mettoit à l'autorité du Duc d'Alençon. Il n'en fallut pas davantage pour animer la populace. Son affliction se change aussi-tôt en fureur. Elle vole sans autre examen au Palais du Duc, dans le dessein de massacrer tous les François qu'elle rencontreroit, & peut-être de ne pas même respecter sa propre personne. Mais lorsqu'elle alloit se porter à ces cruelles extrémités, on étoit revenu chez le Prince d'Orange de la première frayeur dont on y avoit été frappé. Sa blessure avoit été sondée, & n'étoit pas mortelle : la balle ne lui avoit fait d'autre mal que de lui percer les deux joues, & de lui casser

LIV. XII.

AN. 1582.

quelques dents. C'étoit le sang qui sortoit en grande abondance de sa plaie, qui lui avoit coupé la parole pour quelque temps. Il ne fut pas plutôt informé du péril auquel le Duc & les François étoient exposés, & que l'auteur du coup étoit Espagnol, qu'il écrivit de sa main plusieurs billets, & dépêcha diverses personnes pour détromper la multitude, & détruire ses soupçons. On réussit à appaiser le tumulte, & on ne songea plus qu'à s'éclaircir des circonstances de ce forfait, & à en connoître les complices. Suivant la plus commune opinion, ce scélérat s'étoit porté à cette entreprise, aussi criminelle que téméraire, par l'envie d'obtenir la récompense promise dans l'Edit de proscription du Prince d'Orange. Il y avoit été excité par un nommé Gaspard Anastro, Marchand Espagnol, qui s'étoit retiré d'Anvers après avoir fait banqueroute; & l'on ne fit mourir, comme complices, qu'un autre Espagnol nommé Antoine Venero, & un Dominicain appelé Antoine Timerman, qui furent écartelés. (12)

(12) L'assassin du Prince d'Orange s'appelloit Jean Jauregui. Anastro, banquier, dont il

Un accident si funeste excita les plus grands mouvements dans les Provinces-unies. Les Rébelles, qui craignoient de perdre leur appui en perdant le Prince d'Orange, commençoient à se livrer aux plus grandes alarmes. Le Prince de Parme saisit l'occasion, & employa tous ses soins pour en profiter. Mais la blessure du Prince d'Orange s'étant guérie promptement, la terreur se dissipa, & les Rébelles persistèrent plus fermement que jamais dans les résolutions qu'ils avoient prises.

Cette sanglante tragédie n'avoit pas arrêté les opérations de la guerre. Elles continuoient des deux côtés, quoique foiblement. Verdugo avoit eu quelques succès au-delà du Rhin, & s'étoit emparé de plusieurs places en Frise & dans les Provinces voisines. Les Etats avoient fortifié de leur côté leurs villes les plus importantes dans

étoit commis, avoit eu, suivant de Thou, promesse du Roi d'Espagne, d'une récompense de quatre-vingts mille écus, & d'une Commanderie de Saint-Jacques, pour commettre ce crime. Il n'avoit quitté Anvers que peu de jours avant que Jauregui s'en rendit coupable. Venero étoit son caissier, & attendoit dans sa maison le succès de ce détestable projet.

Liv. XII. ces cantons, & n'omettoient rien pour
 An. 1582. y conserver leurs avantages. Ils en rem-
 portèrent un fort considérable, en fai-
 sant prisonnier Schenck, qui revenoit
 d'Allemagne, où il étoit allé lever de
 la cavalerie par ordre de Farnèse. Ils
 y ajoutèrent la conquête d'Alost, qu'ils
 attaquèrent à l'improviste. Les Wallons
 s'en vengèrent en prenant Gaesbeck,
 petite ville qui n'étoit pas éloignée
 d'Alost.

Avril.

Farnèse assiégeoit alors Oudenarde, une des meilleures villes de Flandre par sa position, son commerce & sa population. Elle est située sur l'Escaut, à une distance à peu près égale de Gand & de Tournai. Elle est entourée d'un simple mur & d'un large fossé. Son enceinte bien terrassée en dedans, n'a aucun ouvrage saillant. Toutes ses fortifications sont très-imparfaites, & il est d'autant plus difficile de la défendre, qu'elle est dominée par une éminence considérable. Farnèse voulut cependant affoiblir la garnison de cette ville, & feignit de marcher à Menin, pour y attirer les forces des ennemis. Il y réussit; & quand il se présenta devant Oudenarde, il n'y restoit plus que cinq cents hommes de garnison. Mais elle

avoit pour Gouverneur un Capitaine
 d'une valeur estimée, appelé Frédéric LIV. XII.
 Borck. Le Prince de Parme après avoir An. 1582.
 investi la place, s'empara de l'élévation
 qui la domine, & fit du haut de ce poste
 le feu le plus vif sur la ville. On ouvrit
 ensuite la tranchée, & on disposa d'au-
 tres batteries assez proche des murs de
 la ville, pour y faire brèche. Farnèse
 qui vouloit épargner le sang de ses sol-
 dats, se proposoit de ne pas trop pres-
 ser ce siège, & de le conduire de ma-
 nière qu'il fût peu meurtrier, & que le
 succès en fût cependant assuré; mais
 le canon ayant ouvert une large brê-
 che dans un ravelin qui couvroit une
 porte de la ville, on y donna un assaut
 qui fut très-malheureux. Un pont qui
 devoit servir à traverser le fossé pour
 monter au rempart ayant été jetté en dé-
 sordre, se trouva trop court. La défense
 des assiégés fut d'ailleurs très-brave,
 & il fallut sonner la retraite. Farnèse
 revint à son premier plan, suivit pied à
 pied son attaque; & préférant la sappe
 & les mines aux assauts, il attendit ses
 succès de la prudence & du temps.

Il lui importoit néanmoins beaucoup
 de terminer promptement ce siège. Il
 avoit produit de grands mouvements

celle de Lières. Le Capitaine Guillaume Simple, Ecoffois, qui y commandoit une Compagnie d'infanterie de sa nation, prit un engagement secret avec Hautepenne, & introduisit ce Seigneur dans la ville pendant la nuit.

LIV. XII.

An. 1582.

Ces pertes funestes que les Provinces confédérées éprouvoient successivement sans que leur nouveau Souverain leur eût fourni jusqu'alors aucun secours, les mécontentèrent beaucoup; & elles le témoignèrent par les plaintes les plus amères & les propos les plus méprisants. " Où sont, disoient-elles, les armées formidables qu'on nous avoit promises, & qui devoient accourir de France à notre aide? Où sont ces forces puissantes que l'Angleterre devoit débarquer sur nos côtes? C'est pour nous protéger que nous avons élevé le Duc sur le Trône: qu'a-t-il fait pour nous? Chaque jour on nous renouvelle des promesses frivoles qu'on n'exécute point, & chaque jour nos malheurs augmentent avec les conquêtes de nos ennemis. La prise de Tournai a achevé de soumettre tout le pays Wallon au Prince de Parme. Il peut faire des courses jusqu'aux portes de

Liv. XII. „ Gand, & dévaster les environs d'An-
 An. 1582. „ vers, depuis qu'il est maître d'Ou-
 „ denarde & de Lières. Son armée se
 „ grossit de plus en plus par les nou-
 „ veaux renforts qui lui arrivent, & il
 „ en attend de considérables d'Espagne
 „ & d'Italie. Que d'ennemis étrangers
 „ & cruels dévoreront alors la mal-
 „ heureuse Flandre! De combien de
 „ périls est-elle menacée! Et si dans ces
 „ extrémités fâcheuses, nous voyons
 „ enfin paroître les secours de notre
 „ nouveau Souverain, ne sera-ce pas
 „ plutôôt pour fournir des triomphes à
 „ nos ennemis, que pour nous délivrer?
 C'étoit par de pareils discours que
 les Flamands exhaloient leur aigreur
 contre le Duc d'Alençon & contre les
 François. Elle rejaillissoit sur le Prin-
 ce d'Orange. Ils ne lui épargnoient pas
 les reproches de n'avoir envisagé que
 ses intérêts particuliers, sous le faux
 prétexte du bien public. Le Prince en
 fut informé; mais comme il possédoit
 supérieurement l'art de manier les es-
 prits, il laissa le peuple jeter son feu,
 sans s'en inquiéter. Il continua d'en-
 tretenir ses anciennes liaisons avec les
 principaux de la nation, & ne dimi-
 nua rien du zèle avec lequel il s'étoit

déclaré jusqu'alors en faveur du Duc d'Alençon. Il le suivit en Flandre après son inauguration. L'un & l'autre s'y rendirent par mer. Le Duc fit son entrée à Bruges & à Gand. Ces Princes qui espéroient de voir bientôt arriver les secours que les Puissances voisines leur avoient promis, & les nouvelles levées qu'ils faisoient faire dans l'intérieur des Provinces, s'arrêtèrent dans cette dernière ville pour les attendre.

Mais le Prince de Parme étoit mieux servi qu'eux. Il venoit tout nouvellement de recevoir un renfort de deux régiments d'Infanterie Espagnole, deux autres régiments d'Infanterie Italienne, & d'un gros corps de cavalerie. (13) Sur le champ il choisit six mille hommes de pied, & deux mille chevaux dans toute l'armée; se met à leur tête, & marche aux ennemis. Les troupes des Rébelles étoient logées près de Gand dans un village bien retranché. Elles sem-

(13) Le nombre des troupes que l'Espagne entretenoit alors en Flandre, étoit de cinquante-six mille hommes de pied environ, & de quatre mille de cavalerie, dont le Prince de Parme pouvoit à peine réunir trente mille hommes. Le reste étoit dispersé dans les garnisons.

blèrent d'abord ne vouloir pas refuser
LIV. XII. le combat; & sortant de leurs lignes,
An. 1582. avec l'attention cependant de ne pas
trop s'éloigner des remparts de la ville
à laquelle elles étoient appuyées, elles
se rangèrent en bataille, en face des
Royalistes. Ceux-ci marchèrent aussitôt
à elles, malgré la bonté de leur position,
& leur livrèrent quelques escarmouches,
dans l'espérance de les attirer au combat;
mais les troupes des Etats, qui ne vouloient
pas perdre leurs avantages, se contentèrent
de repousser les Royalistes avec valeur,
& tinrent ferme, sans rien changer à leurs
dispositions, & sans se laisser entamer.
Elles jugèrent cependant à propos de s'ap-
procher davantage de Gand, & de s'y
mettre tout-à-fait en sûreté. Ce mou-
vement donna quelques espérances aux
Troupes du Roi. Elles suivirent les
29 Août. Rébelles & les chargèrent vigoureu-
sement; mais ceux-ci faisant volte-face,
reçurent les Espagnols avec autant de
bravoure; leur cavalerie soutint le choc
sans s'ébranler, & ils se rendirent en
bon ordre dans le nouveau poste qu'ils
vouloient prendre. Cette affaire se passa
sous les yeux du Duc d'Alençon & du
Prince d'Orange. Ils étoient

montés sur les murs de Gand; & protégeant les troupes des Etats avec le canon de cette ville, ils animèrent leur courage & rendirent leur retraite brillante & sûre. L'action dura plusieurs heures. On ne peut pas dire que ce fût une bataille générale, mais elle fut plus sérieuse qu'une simple escarmouche. La perte de l'armée royale surpassa celle des ennemis. Ferdinand de Gonzague, un des principaux Officiers Italiens, fut dangereusement blessé. Les Seigneurs de Sansoval & de la Rochepot, l'un & l'autre François, & gens de qualité qui avoient suivi le Duc d'Alençon, se distinguèrent beaucoup dans l'armée des Etats.

Farnèse resta cependant encore quelque temps en présence des ennemis, rangé en ordre de bataille, afin de les engager à accepter le combat, ou de leur donner une seconde fois l'humiliation de refuser son défi. Cette bravade fut inutile. Les troupes des Etats ne parurent point s'en inquiéter, & il se retira enfin pour songer à des expéditions plus heureuses. Le bruit courroit alors que l'armée que le Duc d'Alençon faisoit venir de France au se-

LIV. XII. cours de la Flandre, s'assembloit vers
 An. 1582. Cambrai. Farnèse y conduisit la sienne
 pour s'opposer à celle du Duc; mais
 la nouvelle s'étant trouvée fausse, parce
 que les François avoient pris la route
 de Dunkerque, il assiégea Cateau-
 Cambrésis, & s'en empara facilement.
 Il menaça même de faire le siège de
 Cambrai, mais il n'osa s'attacher à
 cette entreprise. L'hiver qui appro-
 choit, & la nécessité de dissiper ailleurs
 les desseins des ennemis, contribuè-
 rent beaucoup à l'en détourner. Les
 Rébelles avoient profité de son éloig-
 nement pour attaquer Gaësbeck &
 Megue, deux villes du Brabant, dont
 la dernière est sur la Meuse; & ils les
 avoient forcées de se rendre. Il se hâta
 de retourner dans ces cantons & de ré-
 parer ces pertes. Il reprit Gaësbeck,
 se rendit maître de Ninove, & rassura
 Lières, qui se trouvoit très-exposée.

Verdugo soutenoit ses premiers suc-
 cès au-delà du Rhin. Il avoit tenté de
 prendre Lokem, & l'avoit tenu blo-
 quée pendant quelques mois. N'ayant
 pu la forcer de se rendre, il s'en étoit
 vengé sur Steenwick, dont il s'étoit em-
 paré par surprise. Les ennemis prirent

de leur côté Hasselt, place située sur ~~l'Aa~~ l'Aa, & tâchoient de bien défendre leur cause dans cette partie. Liv. XII.
An. 1582.

Mais c'étoit en deçà du Rhin que se faisoient les plus grands efforts. Les troupes que le Duc d'Alençon avoit promises, étoient enfin arrivées. Elles n'étoient composées que de trois mille Suisses, deux mille cinq cents hommes d'infanterie Française, & de mille chevaux de la même nation. (14) Le Duc de Montpensier, Prince du Sang de France, les conduisoit, & étoit accompagné du Maréchal de Biron, qui s'étoit fait la plus brillante réputation dans l'art militaire. Comme l'hiver approchoit, on mit les troupes en garnison à Dunkerque, Nieuport, Ostende, Bruges, Dixmude, & dans plusieurs autres places du pays de Waës.

Le Duc d'Alençon n'étoit plus alors à Gand, il étoit retourné à Anvers.

(14) L'armée du Duc d'Alençon étoit plus puissante, suivant de Thou, qui la porte à quatre mille hommes d'infanterie Française, & trois mille Suisses, sans la cavalerie, dont il n'exprime pas le nombre. Strada l'augmente jusqu'à sept mille François, trois mille Suisses, & deux mille hommes de cavalerie.

LIV. XII.
An. 1582. Tous les Officiers François nouvellement arrivés étoient venus le joindre dans cette ville, & y restèrent auprès de lui. Ils furent indignés de voir que ce Prince ne jouissoit d'aucune considération; qu'il avoit à peine le titre de Souverain; que l'autorité étoit entre les mains du Prince d'Orange; que les Etats ne fournissoient point au Duc les fonds qu'ils lui avoient promis pour payer ses troupes, & qu'ils négligeoient d'y joindre les troupes nationales. Leur indignation s'alluma bien davantage, quand ils virent la liberté avec laquelle les Flamands s'expliquoient sur le Duc, & leurs mauvaises dispositions pour les François. Bientôt les plus audacieux de ces Officiers ne purent se contenir, ils tinrent secrètement conseil entr'eux. La forme d'administration à laquelle le Duc s'étoit soumis, leur parut indigne de son rang & de sa naissance, & ils résolurent de persuader à ce Prince de rompre les entraves qu'on avoit mises à son pouvoir, & de se rendre absolu par la force de ses armes. Fervaques, Seigneur d'une noblesse distinguée, étoit alors le favori du Duc. A un caractère très-ardent, il joignoit une activité infatigable. Il par-

vint depuis au bâton de Maréchal de France, pendant les guerres civiles qui continuèrent de déchirer ce Royaume. Comme il étoit principalement un de ceux qui avoient conçu le projet hardi de rendre l'autorité du Duc plus absolue, il n'hésita pas de lui en faire la proposition, & osa lui tenir le discours suivant. (15)

„ Il est affligeant pour nous, qui
 „ sommes les plus zélés & les plus
 „ fidèles serviteurs de Votre Altesse,
 „ grand Prince, de voir l'avilissement
 „ où d'insolents sujets vous réduisent.
 „ Nous n'avons pu en être les témoins
 „ sans être pénétrés de la plus vive in-
 „ dignation. Le frère unique du Roi,
 „ son héritier présomptif, celui qui cha-
 „ que jour peut monter sur le Trône
 „ de la première Monarchie de l'Euro-
 „ pe, reçoit ici des loix. En vain vous
 „ portez les titres brillants de Duc de
 „ Brabant, de Comte de Hollande &
 „ de Zélande, de Seigneur du reste
 „ des Provinces confédérées. En vous

(15) Strada attribue le conseil de surprendre Anvers au fameux Jean Bodin, qui étoit Maître des Requêtes du Duc d'Alençon, & qui l'avoit suivi en Flandre.

Liv. XII. „ accordant l'éclat extérieur de la Sou-
 An. 1582. „ veraineté, on vous en refuse la puis-
 „ fance ; & au-lieu de commander en
 „ Maître, vous êtes contraint de vous
 „ asservir aux caprices de vos sujets.
 „ Oui, Prince, telle est la honte de
 „ votre position : vous ne pouvez don-
 „ ner un ordre, que le Prince d'O-
 „ range ne vous l'ait suggéré ; ni for-
 „ mer un projet, que les Etats-Géné-
 „ raux, & qui plus est, que les Etats
 „ particuliers de chaque Province, le
 „ Conseil de chaque ville, & le Bourg-
 „ mestre du moindre village n'y aient
 „ donné leur aveu. Quelque magnifi-
 „ ques qu'aient été les promesses des
 „ Flamands, ils vous laissent sans armée
 „ & sans finances. Ils vous manquent
 „ essentiellement, en rendant au Prin-
 „ ce d'Orange des honneurs qui ne lui
 „ font pas dus. Orange ne connoît
 „ point ici de Maître. C'est lui qui est
 „ l'unique & le véritable Souverain de
 „ ces Provinces, & qui les amuse en-
 „ core par l'appas d'une liberté qu'il
 „ se propose de leur ravir un jour plus
 „ sûrement.
 „ Votre Altesse souffrira-t-elle donc
 „ de se voir ainsi humiliée ? Oublierez-
 „ vous, Prince, que le Sang des plus

„ grands Monarques coule dans vos
 „ veines, quelle est la gloire de votre Liv. XII.
 „ nation, & ce que vous vous devez An. 1582.
 „ à vous-même? Il faut faire respecter
 „ vos droits par la force. Ce n'est pas
 „ régner que de tenir sa Couronne du
 „ consentement d'un peuple inconf-
 „ tant, qui se laisse emporter en un
 „ moment aux passions les plus oppo-
 „ sées, & qui, après avoir célébré vo-
 „ tre avènement à la Couronne par des
 „ cris de joie, fut presque aussi-tôt sur
 „ le point d'attenter à vos jours, & aux
 „ nôtres, sur le plus léger soupçon.
 „ Grand Prince, établissez votre
 „ empire sur le droit des armes. Nous
 „ vous avons amené six mille hommes
 „ de pied, & mille hommes d'armes.
 „ Plusieurs corps de troupes François-
 „ ses qui nous avoient précédés, sont
 „ répandus dans les villes les plus con-
 „ fidérables de la Flandre. Ne seroit-
 „ il pas possible de vous en rendre
 „ maître par leur moyen dans le mê-
 „ me jour, & sur-tout de vous assurer
 „ d'Anvers?
 „ Ce projet est hardi sans doute, &
 „ peut-être Votre Altesse se défie-t-elle
 „ de ses forces. Mais elle doit espérer
 „ que la France entière viendra à son

Liv. XII. „ secours , & que le Roi son frère
 An. 1582. „ n'omettra rien pour conserver à sa
 „ Couronne , la riche acquisition d'un
 „ pays qui a été très-long-temps gou-
 „ verné par des Princes de sa Maison.
 „ Vous serez alors véritablement
 „ Maître. Vous prescrirez des loix.
 „ Orange recevra vos ordres ; & si
 „ votre bonté vous engage quelque-
 „ fois à consulter vos sujets sur les dis-
 „ positions de votre sagesse , & à de-
 „ mander leur approbation , ce ne sera
 „ du moins que quand ils auront re-
 „ connu les droits sacrés de votre em-
 „ pire , & que vous aurez solidement
 „ affermi le joug de leur obéissance.
 „ Au reste , ce n'est pas moi seule-
 „ ment qui vous propose cet avis , c'est
 „ au nom de tous les Officiers Fran-
 „ çois qui sont en Flandre. Tous à
 „ l'envi , nous sommes animés du zèle
 „ le plus ardent pour la gloire de Vo-
 „ tre Altesse , & nous ne conspirons
 „ qu'à maintenir ses droits dans ces
 „ Provinces , autant qu'on s'est plu à
 „ les y violer. „

Ce discours jetta le Duc d'Alençon
 dans un trouble inexprimable. Ce Prin-
 ce , qui étoit incapable de sentir toutes
 les difficultés que ce conseil audacieux

entraînoit après lui , apperçut néanmoins qu'elles étoient énormes ; & quelque desir qu'il eût de se procurer les avantages dont on le flattoit , il fut quelque temps sans oser se décider. Mais après avoir balancé , il suivit enfin son caractère , & s'abandonna sans réserve aux volontés de Fervaques. Il répondit à ce Seigneur qu'il lui permettoit , ainsi qu'aux Chefs de ses troupes , de faire ce qu'ils jugeroient utile à sa sûreté & à ses intérêts. On n'attendoit que son consentement pour agir , & on convint aussi-tôt , que les troupes du Duc feignant de se mutiner dans les villes où elles étoient dispersées , en chasseroient les garnisons Flamandes. Il y avoit plus de difficultés par rapport à la ville d'Anvers. Cette ville étoit trop grande , pour qu'il fût possible de l'emporter de vive force , & il étoit à craindre qu'en tentant de la surprendre , on ne rencontrât des obstacles capables de faire échouer le projet. Il n'y avoit pas néanmoins à choisir , & l'on prit ce dernier parti. Comme l'on ne pouvoit réussir , si la garnison n'étoit soutenue par des troupes du dehors , il fut arrêté qu'un gros corps de cavalerie & d'infanterie Françoisse s'appro-

LIV. XII.

An. 1582.

cheroit de la ville, & prendroit des
 Liv. XII. quartiers dans les villages voisins, sous
 le prétexte de devoir ensuite aller plus
 loin.

An. 1583. Les Etats fournirent eux-mêmes une
 occasion qui facilita ces mouvements.
 On étoit au commencement du mois
 de Janvier de l'année 1583, & il fai-
 soit un froid très-rigoureux. Cette cir-
 constance leur parut favorable pour
 faire quelque conquête en Frise, dont
 les campagnes presque toujours inon-
 dées, n'étoient jamais plus praticables
 que dans le temps des glaces; & ils
 voulurent en profiter. Ils engagèrent
 le Duc à se porter en personne en
 Gueldres avec un renfort considérable,
 & ils lui firent délivrer l'argent néces-
 saire à cette expédition. C'étoit tout
 ce qui pouvoit arriver de plus heu-
 reux aux François. Toutes leurs trou-
 pes se mirent aussi-tôt en marche, à l'ex-
 ception de celles qui devoient s'assurer
 de leurs garnisons. Elles arrivèrent dans
 différents villages auprès d'Anvers, au
 milieu de Janvier. Un grand nombre
 de François qui étoient dispersés dans
 les Pays-Bas, & sur-tout les principaux
 Seigneurs, y étoient rassemblés; les uns
 sous le prétexte de faire leur cour au

Duc, les autres par divers motifs que ce Prince avoit eu l'adresse de ménager. Bientôt il ne lui manqua plus rien de ce qui pouvoit contribuer au parfait succès de son dessein. LIV. XII.
An. 1583.

Il ne l'avoit confié qu'à un petit nombre de personnes, & tel en fut le plan. Le Duc devoit tirer de leurs quartiers, le 17 Janvier au matin, les troupes logées en dehors de la ville, & feindre de les faire marcher à leur destination. Il devoit sortir lui-même par la porte de St. Jacques, qui en étoit la plus voisine, comme s'il alloit se mettre à leur tête. Ceux qui devoient l'accompagner étoient chargés de s'emparer de cette porte aussi-tôt qu'il seroit parti; de marcher ensuite, sans perdre de temps, à la porte la plus prochaine, qu'on appelloit la porte de l'Empereur; de se rendre maîtres de la courtine qui sépare ces deux portes, & de tourner sur le champ l'artillerie qu'on y trouveroit, contre la ville, afin de contenir les bourgeois. C'étoit l'instant où les troupes du dehors devoient y entrer & se joindre à celles du dedans. Afin qu'elles pussent se reconnoître, on leur avoit donné pour mot du Guet, *ville gagnée & vive la Messe*; enfin, dans

la crainte que les soldats, entraînés par
LIV. XII. l'ardeur du pillage, ne vinssent à se dis-
An. 1583. perfer dans la ville, & que les habitants
ne profitassent de la circonstance pour
prendre les armes & tomber sur eux,
on fit les plus expressees défenses de se
débander.

Le secret dont on couvre une en-
treprise, contribue tout autant à la faire
manquer, qu'à la faire réussir. Il faut
qu'elle soit consommée, pour ainsi dire,
avant que ceux qu'on y emploie en
soient instruits; mais il n'arrive que
trop souvent, que faute d'être préve-
nus, ils remplissent mal les ordres qu'on
leur donne, & que la confusion venant
à se mettre parmi eux, ils ne prennent
pas toutes les mesures nécessaires pour
le succès. C'est ce qu'on éprouva dans
cette occasion. Le Duc voulant exé-
cuter son projet, partit de chez lui
comme il avoit été convenu, accom-
pagné de plusieurs François à cheval,
& sortit par la porte de St. Jacques. Il
fut à peine hors de la ville, que ceux
qui le suivoient ayant feint de prendre
querelle ensemble, tombèrent, l'épée
à la main, sur le Corps-de-Garde, qu'ils
massacrèrent, ou mirent en fuite, &
se saisirent de la porte. Le bruit que

cette action occasionna, attira les Bourgeois du voisinage. Ils n'étoient pas sans défiance, en voyant un si grand nombre de François au dedans de leurs murs; & quoiqu'ils n'eussent jamais redouté une entreprise si étrange, ils s'étoient precautionnés en cas de quelque émeute imprévue, & s'étoient en quelque sorte préparés à prendre les armes.

LIV. XII.

An. 1583.

Cependant la porte de l'Empereur, & la courtine qui se trouve entre cette porte & celle de St. Jacques, étoient aussi tombées au pouvoir des François. Les troupes qui n'étoient pas sorties de la ville, se répandirent aussi-tôt dans les rues, & les remplissoient de clameurs menaçantes, & de ce cri de guerre: *Ville gagnée & vive la Messe.* Sur ces entrefaites, quinze Enseignes de Gens de pied & dix Cornettes de cavalerie arrivèrent pour les soutenir. Les Suisses s'approchoient; mais un accident qu'on auroit dû prévoir, déconcerta l'entreprise. On ne s'étoit pas assuré de la herse de la porte de St. Jacques. Soit négligence de la part de celui qui en avoit été chargé, soit qu'il eût été tué, soit qu'effectivement on n'en eût chargé personne, les Bourgeois qui

Liv. XII. s'en apperçurent, se postèrent rapide-
 An. 1583. ment au-dessus de la herse. Ils la firent
 tomber, & fermèrent le passage de la
 porte par où les François venoient
 d'entrer.

Pendant ces mouvements, le peuple d'Anvers avoit pris les armes. Les François, qui n'avoient trouvé aucune résistance dans le premier instant de la surprise, ne crurent pas qu'il osât remuer; & de peur que leurs camarades, qui arrivoient du dehors, ne vinssent partager le butin avec eux, ils se mirent à piller avec la plus extrême avidité, & méprisèrent les défenses qu'on leur avoit faites. C'est alors que les Bourgeois transportés de fureur se réunissent de toutes parts, & se jettent sur les François avec une bravoure & un acharnement inexprimable. (16)
 L'amour de la patrie, la tendresse pa-

(16) Rien n'égale la fureur avec laquelle les Bourgeois d'Anvers repoussèrent l'attaque des François. Quelques-uns manquant de balles, coupèrent, de rage, avec leurs dents, la monnoie qu'ils trouvèrent dans leurs bourses, pour en charger leurs fusils. La porte que le Cardinal Bentivoglio nomme la porte de Saint-Jacques, s'appelle dans de Thou & dans Strada, la porte Kipdorp.

ternelle, les droits du sang les plus sacrés, les intérêts de leur fortune, le péril de leur vie, tout les anime au dessus de leurs forces. La nouvelle que la porte de St. Jacques étoit fermée, & que le reste des troupes du Duc ne pouvoit entrer dans la ville, s'étant aussi-tôt répandue, elle redoubla leur courage : au contraire, leurs aggresseurs découragés mollirent, & la scène change de face. Les Bourgeois reprennent la porte de l'Empereur, chassent les troupes qui s'étoient emparées de la courtine, & précipitent du haut des murailles un grand nombre de ces malheureux dans le fossé, à la vue même de ceux qui étoient restés en dehors, & qui, s'imaginant que ce revers passager n'étoit qu'un effet de la surprise, sont bien éloignés d'en soupçonner la cause, & ne font aucun effort pour remédier à ce malheur. Les François qui étoient renfermés dans Anvers, se trouvant ainsi abandonnés à leurs propres forces, ne peuvent soutenir long-temps l'attaque de la Bourgeoisie. Tout est soldat dans la ville. Tous les citoyens accourent armés, ou sans armes. Les femmes se mêlent avec les hommes. On entoure les

LIV. XII.

An. 1583.

LIV. XII. François. Le Duc mieux instruit, tâ-
An. 1583. choit en vain de les secourir, & de
sauver du ressentiment des bourgeois
ces victimes infortunées. Ils sont tués,
ou blessés, ou faits prisonniers. On
estima leur perte à quinze cents hom-
mes, qui restèrent sur la place. (17)

(17) On compte parmi les Seigneurs qui périrent dans cette odieuse affaire, le Comte de Saint-Agnan & son fils, de la Maison de Beauvilliers; le Comte de Châteauroux, Saint-Blancart, second fils du Maréchal de Biron; le fils du Marquis de Mirebeau, de la Maison de Pons; Brillac, Font-Pertuis, &c. Fervaques, l'Evêque de Coutances, fils naturel du célèbre Maréchal de Brissac, Grand-Aumônier du Duc d'Alençon; la Ferté-Imbaut, Chaumont, &c. furent faits prisonniers. La présomption fut l'unique cause du désastre des François. Les Espagnols, moins nombreux, & qui n'étoient pas plus braves, s'étoient rendus maîtres de cette Ville opulente, environ six ans auparavant, parce qu'ils comptoient moins sur le succès, & qu'ils n'avoient négligé aucunes précautions pour se l'assurer. Le Duc d'Alençon éprouva les plus grandes difficultés & les plus grands périls en se retirant. Ayant trouvé le passage de l'Escaut fermé par les vaisseaux d'Anvers, & les environs de Malines & de Tenremonde inondés, il ne put gagner cette ville qu'en marchant au hazard au milieu de l'inondation, après avoir passé la Dyle à Rimenante, ayant de l'eau jusqu'au cou. Cette retraite lui coûta près de mille hommes, qui furent submergés en le sui-

Plusieurs gens de qualité, également distingués par leur valeur & leur noblesse, y périrent. Les prisonniers & les blessés ne furent pas en aussi grand nombre, & ils n'auroient pas évité la mort, si le Prince d'Orange n'eût employé toute son autorité pour les sauver. Les habitants ne perdirent qu'un peu plus de cent hommes, mais ils eurent beaucoup plus de blessés.

Le Prince d'Orange avoit voulu accompagner le Duc lorsqu'il sortit de la ville, mais il en avoit été empêché par quelque obstacle, en sorte qu'il se trouva à Anvers pendant cet affreux tumulte; mais comme il étoit logé au Château, qui étoit très-éloigné du quartier de la ville le plus fréquenté, il n'avoit pu accourir assez tôt au bruit, & ne s'étoit pas même pressé de venir prendre connoissance de ce qui se passoit, dans la persuasion où il avoit été d'abord, qu'il ne s'agissoit que d'une querelle particulière entre un petit nombre de soldats, & quelques fac-

vant. Le reste de ses troupes y perdirent leurs armes & leurs bagages. On a même attribué aux fatigues qu'il y essuya, le dérangement de sa santé, qui depuis ne put jamais se rétablir.

LIV. XII.

An. 1583.

LIV. XII. An. 1583. tieux de la populace. Ces raisons n'em-
pêcherent pas qu'il ne s'élevât des nua-
ges dans l'esprit de plusieurs person-
nes, sur la conduite qu'il avoit tenue
dans cette circonstance, & on en vint
jusqu'à le soupçonner d'être complice
de la surprise que les François avoient
tentée. Cela n'étoit pas vraisemblable.
Ce Prince n'auroit pas tout-à-coup
changé de plan & de dessein, & voulu
favoriser un projet qui devoit détruire
une autorité dont il étoit si jaloux.
Il y a lieu de croire que s'étant éclairci
de la vérité des faits, il aima mieux
travailler à calmer les esprits, & maintenir
un accord qui lui avoit coûté de longues
négociations.

Telle fut la malheureuse issue du projet
de la surprise d'Anvers. On a toujours
cru que le Duc de Montpensier & le
Maréchal de Biron ne l'avoient pas
approuvé. Il leur sembloit aussi témé-
raire qu'impraticable; & ils n'omirent
rien pour en détourner le Duc d'Alen-
çon; mais leurs efforts furent inutiles.
Ceux qui en avoient été les auteurs,
possédoient toute la confiance du Duc,
& avoient su lui inspirer le desir le
plus vif de voir réussir cette entreprise.
Ses autres tentatives sur les grandes

viles dont il avoit voulu s'affurer, échouèrent par la faveur des circonstances, ou par la supériorité des Flamands sur les François. Il ne se rendit maître que de Dunkerque, de Dixmude, de Tenremonde, & de quelques autres places de moindre conséquence.

Ce Prince ne sachant quel parti prendre dans cette circonstance, se retira à Tenremonde, accablé de chagrin. Il tenta néanmoins de se reconcilier avec les Etats. Il leur écrivit un grand nombre de Lettres pour se disculper, & leur envoya plusieurs Agents. Il réclama sur-tout, & employa le crédit du Prince d'Orange. Mais cette entreprise n'étoit pas plus facile que celle où il venoit d'échouer. La nouvelle de son étrange projet étoit déjà répandue dans toutes les Provinces confédérées, & y avoit jetté un trouble inexprimable. Les villes de Gand & de Bruges, & généralement toute la Flandre flamingante partagèrent le ressentiment des Bourgeois d'Anvers. Les plaintes les plus amères y retentirent contre le Duc d'Alençon, & l'on y parut unanimement déterminé à abjurer son obéissance. Les autres Pro-

 LIV. XII.

AN. 1583.

17 Janvier.

vinces sembloient être aussi dans la
LIV. XII. même résolution; mais le Prince d'O-
An. 1583. range employa tout son crédit pour
ramener les esprits. Cet habile homme,
en blâmant l'attentat dont les François
s'étoient rendus coupables, s'efforça
de l'excuser par les moyens les plus
adroits. Il rejetta la faute du Duc d'A-
lençon sur ceux qui la lui avoient con-
seillée. Il représenta aux Etats que ce
Prince étoit d'un caractère rempli de
bonté; que les François avoient agi
sans réflexion, & entraînés par les
transports aveugles de leur impétuo-
sité naturelle, qui ne leur avoit pas
permis de sentir les suites de leur cou-
pable projet; qu'il ne falloit pas dé-
truire un ouvrage qui étoit le fruit des
délibérations les plus mûres, & qu'on
n'avoit conduit à sa perfection qu'avec
les plus grandes difficultés; qu'on ne
pouvoit se soustraire à l'obéissance du
Duc, sans réduire la Flandre à un état
plus fâcheux qu'auparavant, & sans
irriter vivement la France, dont on
attendoit la protection la plus utile;
que cette faute, toute énorme qu'elle
étoit, pourroit produire un grand bien,
en apprenant aux François, par le triste
succès de leur folle témérité, à suivre

des conseils plus sages, & aux Flamands à mieux observer leurs conventions; qu'il étoit nécessaire par toutes sortes de raisons de se raccommo-
 der avec le Duc d'Alençon, & de négocier avec lui pour qu'il consentît à remettre au pouvoir des Etats les places dont il étoit le maître; qu'on ne pourroit les reprendre de force, sans qu'il en coûtât beaucoup de sang, de travaux & d'argent; qu'il étoit encore fort douteux qu'on y pût réussir par ce moyen, & que du moins on ne pourroit l'employer sans laisser aux armées d'Espagne la liberté de s'étendre dans toutes les Provinces, & de s'assurer les plus grands avantages.

Ces raisons, jointes au crédit immense du Prince d'Orange, gagnèrent à la fin la ville d'Anvers, & tous ceux qui avoient partagé son ressentiment. Le Duc d'Alençon, de son côté, n'avoit pas cessé d'écrire aux Etats, & avoit tâché, autant qu'il avoit pu, de pallier sa faute, en leur faisant observer que les Provinces elles-mêmes étoient inexcusables de n'avoir pas payé à ses troupes la solde convenue, & en assurant qu'il ne lui avoit pas été possible de les contenir. On fei-

LIV. XII.
An. 1583.

gnit de le croire, & l'on fit un nouveau Traité, (18) qui n'eut presque aucunes suites. Le Duc s'obligea de se retirer à Dunkerque, & de ne s'y faire accompagner que d'un corps peu considérable d'infanterie & de cavalerie de sa nation. Il promit encore d'évacuer les places qu'il avoit occupées, & fit un nouveau serment d'employer fidèlement ses forces à l'avantage commun. Les Flamands s'engagèrent à leur tour de rendre les prison-

(18) Ce fut une négociation que le Duc d'Alençon eut l'adresse d'entamer avec le Duc de Parme, qui déterminâ les Etats à renouer avec lui. Les peuples indignés, étoient résolus d'abjurer son obéissance. Les Bourgeois d'Anvers avoient même refusé, dans le premier mouvement, de lui renvoyer ses équipages, ses domestiques, son médecin dont il avoit un besoin pressant, parce qu'il étoit malade. Mais quand ils virent qu'il traitoit avec les Espagnols, & que s'ils le poussaient à bout, il pourroit leur rendre Cambrai, Dunkerque, Bergh-Saint-Vinox, Berg-op-zoom, Dixmude, Tenremonde, Herentals, Diest & Eindhoven, dont les François étoient en possession, ils se radoucirent; & suivant les impressions du Prince d'Orange, ils conclurent le Traité dont on voit ici les dispositions. Henri III leur avoit envoyé le Marquis de Mirebeau, & le Président de Bellievre pour en hâter la conclusion.

niers François; de payer aux soldats du Duc une partie de ce qui leur étoit dû, & de leur faire toujours dans la suite un traitement favorable. Ce fut à ces conditions que l'ancienne union du Duc d'Alençon & des Etats parut se renouer. Elle ne fut qu'extérieure, & sans la moindre confiance de part & d'autre. Quelque effort que fît le Roi de France, & quelques soins que ses Ministres se donnassent pour appaiser les Flamands, il ne fut pas possible de les rappeler à leurs anciens sentimens pour le Duc; & la bonne intelligence qui étoit entre eux & lui, s'évanouit pour toujours.

Le Prince de Parme devoit s'attendre naturellement à tirer de grands avantages de ces circonstances, & il mit aussi-tôt tout en œuvre pour gagner les villes principales du Brabant & de la Flandre, qui n'étoient pas encore rentrées dans l'obéissance du Roi. Il ne doutoit pas que s'il parvenoit à réussir, il ne lui fût ensuite plus aisé de réduire les autres Provinces par la négociation ou par les armes. Mais il se flatta en vain de traiter avec elles. Il ne fut pas plus heureux que dans le temps de la blessure du Prince d'O-

~~range.~~ Elles refusèrent tout accord.
 LIV. XII. Heureusement qu'il étoit alors très-
 An. 1583. supérieur aux ennemis, & que le
 nombre & la valeur de ses troupes le
 mettoient en état de se procurer les
 plus brillants succès.

Dès auparavant l'entreprise des François sur Anvers, Bonnivet, un de leurs principaux Officiers, avoit surpris Eindhoven, ville de la Campine, un des cantons les plus considérables du Brabant. Elle fut promptement reprise. Farnèse fit partir, sans perdre de temps, le Comte Charles de Mansfeld avec des forces assez puissantes pour la recouvrer. Quoique les Etats, qui souhaitoient ardemment de conserver cette place, y eussent envoyé, immédiatement après la conclusion de leur nouvel accord avec le Duc d'Alençon, une partie de son armée, pour contraindre Mansfeld à lever le siège, ce Général s'étoit couvert de si bons retranchements, que la place n'ayant pu être secourue, avoit capitulé. La garnison qui en sortit, fut joindre le Maréchal de Biron. Il étoit alors dans la partie du Brabant qui avoisine la Hollande, & il y avoit forcé le château de Voude, & quelques autres

petites places des environs ; mais ces pertes furent bien compensées par la reddition de Turnhout, d'Hochstrate, de Diest, & de plusieurs autres endroits moins considérables, qui tombèrent au pouvoir de Mansfeld. Farnèse arriva dans ce moment, & marcha aussi-tôt au Maréchal, qui étoit retranché dans un bon poste auprès de Rosendal. Malgré cet avantage, il y fut attaqué par le Prince avec tant de résolution, qu'il prit le parti d'entrer dans la place ; mais il ne put exécuter sa retraite sans perdre la plus grande partie de ses troupes, & il reçut une blessure au pied.

Farnèse se hâta de profiter de cette victoire, & assiégea Herentals ; mais ayant été informé que le Duc d'Alençon étoit parti de Dunkerque pour retourner en France, il changea bientôt de dessein. Dunkerque étoit une place d'une grande importance, à cause de son port, & par plusieurs autres raisons. Le Gouverneur partit pour en aller faire le siège. La garnison, composée de François, étoit foible. Les Etats dépêchèrent le Maréchal de Biron, avec le reste des troupes du Duc, qui étoient restées sous ses or-

LIV. XII. dres ; mais les Flamands avoient tant
 AN. 1583. d'horreur pour ces troupes auxiliaires ,
 qu'on ne put secourir les assiégés , ni
 assez à temps , ni avec des forces assez
 16 Juillet. puissantes. Dunkerque se rendit après
 quelques jours d'attaque. La garnison
 obtint des conditions honorables. Nieu-
 port , ville considérable , également
 située sur le bord de la mer , ne donna
 pas plus de peine au Prince de Parme.
 20 Juillet. Encouragé par ces succès , il voulut
 tâter Ostende , place voisine dans la
 même position ; mais il la trouva si
 forte par sa situation , & pourvue d'une
 garnison si nombreuse , qu'il n'osa en-
 treprendre un siège , qui devoit être
 long vraisemblablement , & qui pou-
 voit lui faire perdre les heureuses oc-
 casions qui se présentoient en foule de
 toutes parts. (19)

Ce Prince , après s'être jetté sur
 Dixmude , qui ne fit qu'une foible
 résistance , tourna tout d'un coup sur

(19) L'obstination des Gantois , à ne pas
 vouloir donner passage aux troupes du Maré-
 chal de Biron , pour aller au secours de Dun-
 kerque , sous prétexte qu'il ne falloit pas se ser-
 vir des forces d'un Prince qu'on ne devoit plus
 reconnoître , fut la cause de la prise de Dun-
 kerque & de Nieuport.

Ypres , qu'il investit. Il renoua en même temps diverses intelligences à Gand , à Bruges , & dans plusieurs autres places de la Flandre flammingante , à l'aide desquelles il comptoit réduire toute la Province. L'hiver ne fut pas un obstacle à la continuation du siège d'Ypres. En vain les Etats tentèrent plusieurs fois d'y introduire du secours. Farnèse les battit, ou rompit leurs mesures. Au reste , ce siège fut , à proprement parler , un blocus qui ne produisit aucun événement d'importance. Il dura jusqu'à la mi-Avril , & la ville se soumit aux mêmes conditions à peu près que Tournay. La reddition de Bruges suivit cette conquête , & fut le fruit d'une intrigue. (20) Le Prince de Chimai , fils aîné du Duc d'Arſchot , commandoit dans cette ville. Son père étoit rentré sous l'obéissance du Roi ; mais le fils s'en étoit retiré depuis sous divers

Liv. XII.

An. 1583.

An. 1584.

(20) Les conquêtes du Prince de Parme furent très-rapides. Outre les villes de Dixmude , d'Ypres & de Bruges , Bergh-Saint-Vinox , Furnes , Menin , Rupelmonde , le Sas-de-Gand , Axel , Hulst , & le reste du pays de Waës , Alost & Steenberg , se soumirent à ses armes.

LIV. XII. prétextes, & avoit reçu du Duc d'A-
 An. 1584. lençon & des Etats le Gouvernement
 de la Flandre. Sollicité par le Duc son
 père, qui s'étoit rendu exprès à Bru-
 ges pour le gagner; & persuadé que
 l'occasion ne pouvoit être plus favo-
 rable pour faire oublier sa faute au
 25 Mai. Roi, il remit cette grande ville au
 Prince de Parme, qui lui accorda des
 conditions aussi avantageuses que les
 droits de la Religion & l'intérêt du
 Roi pouvoient le lui permettre. Cet
 événement fut la source d'une longue
 suite de prospérités pour l'Espagne dans
 cette Province.

22 Sept. 1583. Tout réussissoit alors à Philippe.
 Verdugo, qui commandoit ses troupes
 au-delà du Rhin, n'eut pas des suc-
 cès moins brillants que le Prince de
 Parme, en surprenant Zutphen. (21)
 Les Etats firent tous leurs efforts pour
 reprendre cette ville. Le Comte d'Ho-
 henloë y accourut, & l'investit. Ver-
 dugo, qui s'y étoit enfermé, demanda
 un prompt secours au Prince de Parme.
 Farnèse étoit trop occupé lui-même

(21) Ce ne fut pas Verdugo, mais Jean-
 Baptiste Tassis, son Lieutenant, qui surprit
 Zutphen.

des entreprises qu'il terminoit chaque jour, pour qu'il pût le secourir aussi vite & aussi puissamment qu'il eût fallu. Heureusement le Comte d'Arenberg étoit tout auprès. Farnèse l'avoit dépêché sur le Rhin avec un corps assez considérable de cavalerie & d'infanterie, pour soutenir l'élection du Prince Ernest de Bavière à l'Electorat de Cologne, à la place de Gebhard Trufches, qui avoit été déposé. Ce dernier s'étant marié, après avoir quitté la Religion Catholique, avoit voulu se maintenir dans son siège malgré son apostasie. Il comptoit beaucoup sur l'appui des Etats réformés; mais la cause de l'Eglise avoit prospéré. D'Arenberg se trouvoit donc libre de porter ses troupes à Zutphen; il en reçut l'ordre de Farnèse, & il s'en acquitta si bien, qu'Hohenloë fut forcé de lever le siège, & de se retirer.

Le Maréchal de Biron venoit de reconduire en France le reste des troupes du Duc d'Alençon; & comme il leur auroit été difficile de se retirer par terre, sans courir beaucoup de péril, les Etats les avoient fait transporter par mer. Le mécontentement & la défiance des deux nations faisoient

chaque jour de nouveaux progrès. LIV. XII. Toute l'adresse & tout le crédit du Prince d'Orange n'avoient pu rétablir leur Souverain dans leur esprit. (22) An. 1584. On reçut alors des nouvelles des bonnes dispositions dans lesquelles Henri III paroissoit être à l'égard de son frère, & du desir qu'il avoit de le maintenir en Flandre. On répandit même par-tout que les deux frères étoient plus unis que jamais. Le Prince

(22) Le Prince d'Orange lui-même ne fut pas à l'abri des soupçons des Rébelles. Le bruit s'étant répandu à Anvers, qu'il vouloit en livrer la citadelle aux François, on y prit les armes, & les séditieux en vinrent jusqu'à l'accuser hautement de trahison. Le Prince, qui n'avoit jamais inspiré de défiance à ses concitoyens, dit Grotius, & qui auroit regardé comme un malheur d'en être redouté, ayant vu la tristesse répandue sur tous les visages à son aspect, & un silence ombrageux succéder aux acclamations avec lesquelles il étoit ordinairement accueilli de toutes parts, ne put soutenir cette révolution, & se hâta d'aller en Zélande, se mettre à l'abri des effets de l'ingratitude des Bourgeois d'Anvers, & des périls dont il étoit menacé. *Ille cui nihil æquè insolitum aut triste erat, quam civibus suis formidolosum vivere, non tulit mutatos vultus, & pro festis acclamationibus suspicax silentium, sed in Zelandiam concessit ingratis animis & imminentibus periculis exemptus.*

d'Orange crut que le moment étoit favorable pour rapprocher les esprits; mais il n'en put tirer d'autre avantage que de les déterminer à féliciter le Duc sur cet événement, par le Seigneur de Schonneval, qu'ils lui députèrent. Cette Ambassade ne put rien opérer. La mort du Duc d'Alençon, qu'une longue maladie venoit d'enlever à Château-Thierry, & qui parut mourir de poison, rompit toutes les vûes du Prince d'Orange.

LIV. XII.

An. 1584.

10 Juin.

Telles furent les tristes destinées de ce Prince foible, également né pour le malheur de la France & de la Flandre, dont il ne fit qu'augmenter les troubles. Il n'avoit encore que trente ans. Presque toujours remué par des impulsions étrangères, il paroissoit incapable de se décider lui-même, & soit foiblesse d'esprit, ou facilité de caractère, toute sa conduite ne fut qu'un tissu d'inconstance & de contradictions. On le vit se livrer successivement aux diverses factions qui désoloient la France, & les abandonner aussi facilement pour se prêter aux desseins de la Cour, dont il étoit le jouet. Las d'attendre, ou désespérant d'obtenir dans sa patrie un établissement conforme à ses desirs,

& cédant à sa légèreté naturelle, il se
 Liv. XII. laissa engager à le chercher hors de
 An. 1534. France. Il passa en Flandre dans cette
 vue, y porta la guerre & ses malheurs,
 & y fut une nouvelle cause des révo-
 lutions les plus funestes. Du reste, les
 avantages de sa figure, & les quali-
 tés de son ame répondoient mal à sa
 naissance. Il étoit petit & mal-fait. Il
 avoit néanmoins de l'agrément & de
 la vivacité dans la physionomie; & il
 ne s'étoit pas toujours si mal compor-
 té, qu'il n'eût quelquefois mérité des
 éloges. Il étoit bon, libéral, modéré
 dans ses plaisirs. Né avec du penchant
 pour le bien, il auroit pu le suivre,
 si ses flatteurs ne l'eussent corrompu.
 Il mourut au milieu des espérances les
 plus brillantes. Le Roi son frère ayant
 perdu tout espoir de lignée, il avoit
 droit de se promettre la plus haute for-
 tune, en réunissant le Royaume de
 France à la souveraineté des Pays-
 Bas. (23)

(23) Le portrait que de Thou fait de ce
 Prince, est conforme à celui que trace l'Au-
 teur de cette Histoire. Il n'en diffère qu'en ce
 que cet Historien prétend que le Duc d'Alen-
 çon, quoique petit, étoit bien fait. Il mourut

Il sembla que la vie du Prince d'Orange avoit été liée à celle du Duc d'Alençon. Celui-ci mourut au commencement de Juin; & le Prince fut assassiné dans les premiers jours de Juillet. Un nommé Balthasar Serach, (Gerard) jeune homme d'une naissance obscure, à qui la nature n'avoit pas refusé de l'esprit, s'étoit procuré des entrées chez le Prince, dont il étoit connu, dans le dessein de l'assassiner, & il s'y étoit particulièrement attaché à quelqu'un de ceux de ses domestiques qui possédoient sa confiance. Le Prince d'Orange étoit alors à Delft en Hollande. L'assassin ayant épié un moment favorable, & s'étant introduit dans la chambre du Prince, comme pour lui communiquer une affaire importante, lui tira un coup de pistolet

Liv. XII.

An. 1584.

d'un vomissement de sang, causé, disent les uns, par le poison qui lui fut donné par quelque scélérat vendu à l'Espagne, & qui, suivant les autres, fut l'effet de l'excès d'exercice qu'il faisoit en montant à cheval. Il mourut tout simplement de chagrin, assùrent un grand nombre d'Auteurs. Sa mauvaise conduite en Flandre, & le succès malheureux de sa perfidie, étoient bien capables de lui causer ces regrets dévorants, qui précipitent infailliblement au tombeau.

LIV. XII.
AN. 1584.
 10 Juillet.

dans le côté, & le renversa mort, fans qu'il pût proférer une seule parole. (24) Le coupable eut le temps de s'enfuir. Il avoit déjà gagné le rempart pour se jeter du haut de la muraille dans le fossé, & le traverser à la nage, quand il fut joint par ceux qui le poursuivoient. Ils lui laissèrent la vie, & le remirent entre les mains de la Justice. En vain voulut-on lui arracher à force de tourments toutes les circonstances de son crime, & l'aveu qu'il lui avoit été commandé par l'Espagne, & qu'il se promettoit d'en être récompensé. Il dit qu'il ne s'étoit proposé d'autre récompense que celle du Ciel; & qu'en suivant des motifs de conscience, il

(24) Balthasar Gerard s'étoit introduit dans la Cour du Prince d'Orange, sous le nom de Pierre Guion, fils d'un Protestant, puni du dernier supplice à Besançon, pour cause de Religion. Le Prince l'avoit envoyé en France avec le Seigneur de Schonneval, qui le renvoya en Hollande, porter la nouvelle de la mort du Duc d'Alençon. Le Prince, frappé de trois balles, dont le pistolet de l'assassin étoit chargé, eut néanmoins le temps de dire, d'une voix mourante: " Mon Dieu, ayez pitié de moi & de votre pauvre peuple. ", L'assassin, après avoir eu le poing coupé, fut tenaillé, écartelé, & coupé en quartiers.

avoit prétendu se faire auprès de Dieu un
 un mérite de cet attentat. Il fut con- Liv. XII.
 damné à périr dans les plus cruels sup- An. 1584.
 plices.

Ce fut ainsi que périt, dans la cin-
 quante-deuxième année de son âge, le
 fameux Guillaume Prince d'Orange, né
 pour s'acquérir une vraie gloire, si,
 content de sa fortune, il ne se fût pas
 livré aux mouvements de la plus vaste
 ambition. L'Empereur Charles-Quint
 & Philippe II l'avoient toujours traité
 avec la distinction qui étoit due à un
 Prince qu'ils regardoient comme leur
 premier vassal, & l'avoient comblé
 de bienfaits & de marques d'estime.
 Mais il obéissoit, & il vouloit régner.
 Il espéra de monter au rang suprême,
 en excitant des révolutions en Flan-
 dre; & il avoit effectivement si bien
 conduit ses projets depuis le com-
 mencement des troubles, que si la mort
 n'en eût coupé la trame, il est indu-
 bitable qu'ils alloient être couronnés
 en Hollande & en Zélande des plus
 heureux succès. (25) Il réunissoit l'ap-

(25) L'ambition du Prince d'Orange n'en-
 chaîna pas tous les suffrages dans son parti. On
 le blâma, dit Grotius, d'avoir usurpé dès le

LIV. XII. An. 1584. plication, l'activité, la libéralité, le talent de la parole, la plus profonde connoissance des affaires, à l'ambition, à la fourberie, à l'audace, & à l'avidité. Il savoit parfaitement se plier à toutes sortes de personnages; enfin, il avoit toutes les qualités bonnes & mauvaises qui accompagnent toujours la passion de dominer. Personne ne fut mieux que lui ménager les esprits, gagner les suffrages, se couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les résolutions, en un mot, saisir plus habilement ses avantages dans les assem-

commencement des troubles, l'autorité souveraine dans les Provinces les plus puissantes de l'union; d'avoir exigé du Duc d'Alençon, que content de porter le titre de Souverain, il lui en laissât l'empire; d'avoir osé permettre qu'on intitulât les Loix & les autres Actes publics de son nom; enfin, de n'avoir plus simplement exercé les fonctions de Gouverneur, mais de s'être arrogé les droits d'un Maître. *At ubi patuit secreto convenisse ut Franciscus, quamquam accepto Belgici principatu, in Hollandos Zelandosque nullum, nisi nominis jus temporarium usurparet, jam Arausonensis consilii autor damnabatur, ut particeps dominationis, & qui ab initio motuum munitissimas gentes sibi seponeret. Certè præscriptum ejus nomen legibus & actis publicis: nequè tunc præfectura sed summum imperium penès illum fuit.* lib. 1. cap. 10. 51

blées publiques & les négociations particulières. Aussi estimoit-on beaucoup plus sa capacité dans le manie-
 ment des affaires d'Etat, que ses talents pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il étoit de ses intérêts de suivre. Il naquit Luthérien en Allemagne. Il embrassa la Religion Catholique lorsqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rébellion des Pays-Bas, il favorisoit toutes les nouvelles sectes sans en embrasser aucune; & si en dernier lieu il parut se décider pour le Calvinisme, c'est que ses erreurs étoient les plus opposées à la doctrine de l'Eglise Romaine, dont le Roi d'Espagne prenoit la défense.

Liv. XII.

An. 1584.

Fin du second Volume.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

contenues dans ce second Volume.

A.

ALENÇON, (François de France, Duc d'Anjou & d') prend la défense des Flamands, 256. Traite avec eux, 260. Se rend à Mons, 261. Entre en Flandre avec des troupes, 280. Rentre en France, 283. Son armée le suit, 297. Est élu Souverain des Pays-Bas, 359. A quelles conditions, 361. Marche au secours de Cambrai, dont il fait lever le blocus, 378. Est proclamé Souverain à la Haie, 386. Passe en Angleterre, dans l'espoir d'épouser la Reine Elisabeth, 387. Revient dans les Pays-Bas, est reconnu à Anvers en qualité de

Duc de Brabant, 400. N'a aucune autorité, 402. Est soupçonné de l'assassinat du Prince d'Orange. Péril qu'il court, 403. Ses troupes reviennent en Flandre, 415. Il veut s'affranchir de la dépendance des Etats, 421. Projeté de s'assurer d'Anvers, 423. Il échoue, 426. Se retire à Tenremonde, 431. Renoue en apparence avec les Provinces-unies, 435. Meurt, 443. Son portrait, *ibid.*

Aldegonde, (Philippe de Marnix, Seigneur de Sainte-) fait des ouvertures de paix, 46. Sa négociation échoue, 48.

- Principal Agent des intrigues du Prince d'Orange, 185. Se rend inutilement à Worms pour solliciter le secours de la Diète de l'Empire, 253. S'emploie pour réconcilier les Wallons & les Gantois, 279. Son discours aux Etats d'Anvers pour faire élire le Duc d'Alençon Souverain des Pays-Bas, 339. Chef de l'Ambassade qui va notifier à ce Prince son élection, 360.
- Alfen*, fort auprès de Leyde, pris par les Espagnols, 51.
- Amnistie* (seconde) publiée par Requesens, n'a pas plus d'effet que la première, 45, 46. *Note.*
- Amsterdam* embrasse la pacification de Gand, 250. *Note.*
- Anvers*, les troupes mutinées après la bataille de Mooch, s'emparent de cette ville, 38. Se retirent après avoir été payées, 40. Siège du château d'Anvers par les troupes des Etats, 145. Elle est attaquée par les Espagnols qui formoient la garnison du château, 150. Et faccagée de la manière la plus cruelle, 154 & suiv. Assemblée d'Anvers pour la réconciliation des Flamands avec le Roi d'Espagne. Elle n'a aucun succès, 283. Les Etats-Généraux sont convoqués dans cette ville pour élire un nouveau Souverain de la Flandre, 334. Les François tâchent en vain de surprendre cette ville, 426.
- Aremberg*, (Charles de Ligte, Comte d') fait lever le siège de Zutphen au Comte d'Hohenloë, 441.
- Armée des Etats* (1^{re}) attaque Namur, 232. Se retire en Brabant, 233. S'arrête auprès de Gemblours, 240. Est battue, 242. Se rassemble auprès de Lières, sous le commandement du Comte de Bossu, 261. Repousse l'Armée Espagnole à Rimenante, 264. Se dissipe, 297.
- Armuiden*, ville de Zélande, se foumet aux Révoltés, 8.
- Arschot*, (Philippe de

Croy, Duc d') tient le premier rang dans le Conseil d'Etat, 121. Est mis en possession du château d'Anvers, 182. Est envoyé en Hollande pour en obtenir le rétablissement de la Religion Catholique dans cette Province, 189. Est fait Gouverneur du château d'Anvers, 192. Est jaloux du crédit du Prince d'Orange, 193. Tente vainement d'engager les troupes Allemandes à sortir de Flandre, 195. Suit Dom Juan d'Autriche à Namur, 204. Devient chef d'une nouvelle faction opposée au Prince d'Orange, 217. Appelle l'Archiduc Mathias en Flandre, 218. Est emprisonné à Gand par les partisans du Prince d'Orange, 221. Est élargi par l'autorité du Prince, 222. Est chef de l'Ambassade des Provinces unies au Congrès de Cologne, 325. Se réconcilie avec l'Espagne après ce Congrès, 328.

Artois, voyez *Wallons*.

Afsonville, (Christophe, Seigneur d') membre du

Conseil d'Etat, est emprisonné & élargi par la faction révoltée, 134.

Avila (Sanche d') commande une escadre armée pour le secours de Middelbourg, 4. Evite le combat & rentre dans le Port d'Anvers, 7. Marche à la rencontre du Comte Louis de Nassau avec une armée, 15. Lui fait essuyer un échec, 16. S'attache à prévenir ses mouvements, 18. Passe la Meuse & l'attend pour le combattre, 20. Son discours à ses troupes, 21. Ses dispositions, 23. Il remporte la victoire, 29. Instruit Requesens de la mutinerie de son armée, 37. Commande la flotte qui doit porter une partie des troupes destinées à faire le siège de Ziricée, 96. Réunit les principaux Officiers Espagnols pour concerter avec eux les moyens de s'opposer aux entreprises du Conseil d'Etat, 127. S'abouche avec plusieurs de ses membres, 130. S'efforce en vain de réunir les mu-

tins, retirés à Alost, au
reste des Espagnols, 141.
Défend le château d'An-
vers contre les troupes
des Etats, 148. Sort
de Flandre. Propos qu'il
tient à Dom Juan d'Au-
triche, 182

B.

BARBERIN, (Raphaël)
oncle du Pape Urbain
VIII. Excellent Ingé-
nieur & Négociateur ha-
bile, envoyé auprès de
la Reine d'Angleterre,
44. Le succès du siège
de Ziriczée est dû à ses
conseils, 111. Est blessé
à l'affaire de Vifnach,
141

Berlaymont, (Charles,
Comte de) désigné Gou-
verneur des Pays-Bas
par Requesens, 119.
Note. S'abouche avec
les mutins de Ziriczée,
125. S'oppose à la prof-
cription des Espagnols,
132. Est emprisonné,
134. Est élargi, *ibid.*
Note. Conseille à Dom
Juan d'Autriche de pren-
dre les armes contre les
Etats, 198. Meurt à Na-
mur, 249. *Note.*

Baviere, (Christophe de)

fil de l'Electeur Palatin,
commande la cavalerie
des Rébellees à la bataille
de Mooch, 24. Y est
tué, 30

Beauvoir, (Philippe de
Lannoi, Seigneur de)
commande une escadre
destinée au secours de
Middelbourg, 4

Bergb, (Guillaume, Com-
te de) rentre dans le parti
du Roi, 371

Biron, (Arm. de Gontaut,
Mar. de) vient servir le
Duc d'Alençon en Flan-
dre, 415. N'approuve
point le projet de la sur-
prise d'Anvers, 430. Es-
fuit un échec de la part
du Prince de Parme,
436. Reconduit les trou-
pes du Duc d'Alençon
en France, 441

Boisot, (Charles) Amiral
de Zélande, s'oppose au
passage des Espagnols,
traversant à gué un bras
de mer pour aller atta-
quer Ziriczée, 99. Est
tué à l'arrivée des en-
nemis à terre, 101

Boisot, (Louis) Amiral de
Hollande, s'avance pour
combattre les flottes du
Roi, 5. Livre le combat,
6. Rempporte la victoi-

- re, 7. Ouvre l'avis d'inonder les environs de Leyde pour en chasser les Espagnols. Son discours, 56. Est chargé du secours de Leyde, 60. Délivre cette ville, 62. Est tué en tentant de secourir Ziriczée, 114.
- Bommene*, fort auprès de Ziriczée. Les Espagnols l'assiègent, 105. Leur insolence, 106. Le fort est emporté d'assaut, 108. Bravoure des François qui le défendoient, *ibidem*.
- Bossu*, (Maximilien de Hennin, Comte de) commande l'armée des Etats, 261. Bat l'armée Espagnole à Rimenante, 264. Meurt, 330. *Note*. Cause de sa mort, *ibid*.
- Breda*, Congrès de Breda, 68. Ministres respectifs à cette assemblée, 69. Propositions des Espagnols, *ibidem*. Réponse des révoltés, 71. Replique des Espagnols, 74. Les Ministres des révoltés se retirèrent de Breda, 77. Réponse qu'ils envoient de Hollande aux Espagnols, 78. Cause de la rupture du Congrès de Breda, *ibid*. Surprise de cette ville par Hautepenne, 377.
- Bruges*, rentre dans le devoir, 440.
- Buren*, ville de Hollande, assiégée par le Seigneur d'Hièrges, 81. Est prise & faccée, 83.
- C.
- CAMBRAI*, blocus de Cambrai levé par le Prince de Parme, 379.
- Casimir*, (Jean-Casimir, Prince Palatin) traite avec les Etats pour leur fournir des troupes, 173. Les leve, 230. Entre en Flandre à leur tête, 259. Se rend à Gand, où il reçoit l'argent nécessaire à la solde de son armée, 275. Tâche en vain de ramener les Gantois à des sentimens modérés à l'égard des Catholiques, 295. Va demander de nouveaux secours à la Reine d'Angleterre pour les Flamands révoltés, 296. Retraite honteuse de sa cavalerie, *ibidem*. Il retourne en Allemagne, 297.

- Catholiques*, les Catholiques des Provinces-unies veulent élire dans l'assemblée d'Anvers, un Prince de la Maison d'Autriche, Souverain des Pays-Bas, 348. Voyez au mot *Wallons*.
- Champigni*, (Frédéric Perrenot, Seigneur de) Gouverneur d'Anvers, est forcé d'en sortir, 38. Sa maison est pillée, 39. Conseille à Requesens de ne pas laisser entrer les mutins dans Anvers, *ibid.* Note. Traite inutilement de la paix avec Sainte-Aldegonde, 48. Se lie avec le Conseil-d'Etat contre les Espagnols, 131, 138. Donne un conseil salutaire, qu'on ne suit point, pour empêcher les Espagnols d'attaquer Anvers, 149. *Note.* Se sauve d'Anvers, dont les Espagnols venoient de s'emparer, 152.
- Chimay*, (Charles de Croy, Prince de) fils du Duc d'Arfehnot. Ses manoeuvres dans Bruges, qu'il fait rentrer dans le devoir, 440.
- Citadelles* démolies dans les Pays-Bas, 212. On trouve dans celle d'Anvers le monument du Duc d'Albe, que l'on brise, *ibid.* Note.
- Cologne*, Congrès tenu dans cette ville pour la pacification de la Flandre, 323. Ministres qui s'y réunissent, 324. Difficultés qui empêchent le succès de cette assemblée, 326. Elle se sépare infructueusement, 327. Cause de son mauvais succès, *ibid.* Note.
- Condé*, ville du Hainaut prise par les troupes des Etats, 370. Est reprise par les Espagnols, *ibid.*
- Confédération d'Arras*, 318. *Note.*
- Conseil-d'Etat*, s'empare du Gouvernement après la mort de Requesens. 120. Projet de la plupart de ses membres, 121. Division qui règne entr'eux, *ibid.* *Note.* Le Conseil-d'Etat veut proscrire les Espagnols, 132. Restraint autant qu'il le peut, l'autorité de Dom Juan d'Autriche, 184.
- Courtray*, est surpris par les Wallons, 350.

D.

DORP, (Arnaud Van)
Gouverneur & grand
Bailli de Ziriczée, trom-
pe les Espagnols, 108.
Note. Ses précautions,
109. Défend bravement
cette ville, 110

Douza, (Jean Vander
Doès, Seigneur de Nort-
wich, connu sous le
nom de Janus) Gouver-
neur de Leyde, 53.
Son habileté & ses suc-
cès dans la défense de
cette ville, 54 & suiv.

Dunkerque, assiégée & pri-
se par le Prince de Par-
me, 438

Duveland, isle de Zélande.
Les Espagnols y font
une descente, 103

E.

EGMOND, (Philippe,
Comte d') fils de celui
qui avoit eu la tête tran-
chée à Bruxelles en
1568. Pris dans Ninove,
350. Avoit voulu livrer
Bruxelles au Roi d'Es-
pagne, *ibid.* Echangé
contre le brave La
Noue, 351

Elisabeth, Reine d'Angle-
terre, mécontente des
Flamands, s'apaise &
veut les réconcilier avec
le Roi d'Espagne, 118.

Note. Fait un Traité de
confédération avec les
Rébelles de Flandre,
228. Tâche de le faire
agréer au Roi d'Espa-
gne, 229. Envoie de
l'argent & des troupes
dans les Pays-Bas, 230.
Envoie des Ambassa-
deurs à Anvers, pour
réconcilier les Flamands
avec le Roi d'Espagne,
282. Feint de vouloir
épouser le Duc d'Alen-
çon, 287

Epinoi, (Philippote Chris-
tine de Lalain, femme
de Pierre de Melun,
Prince d') défend Tour-
nay contre le Prince de
Parme, 391. Soutient
avec succès un assaut
terrible les armes à la
main, 393. Traitée avec
distinction par les Espa-
gnols, après la prise de
Tournay, 397

Escovedo, (Jean) Secrétaire
de Dom Juan d'Au-
triche, chargé de faire
fortir les troupes Espa-
gnoles de Flandre, 180.

Envoyé

Envoyé en Espagne par Dom Juan, 197. Les Lettres de sa correspondance avec ce Prince sont interceptées en France, & rendues publiques en Flandre, 207. Est assassiné par ordre du Roi d'Espagne, 285

Espagnols, trait singulier de valeur d'un Capitaine Espagnol, 62. *Note.* Les Espagnols passent un bras de mer à gué, 88. Un second beaucoup plus large, 98. Leur étonnante audace, 99, & *suiv.* Leur embarras pour prévenir les effets de la mauvaise volonté des Flamands contre eux, après la mort de Requesens, 128. Ils sont proscrits, 134. Evacuent la Flandre, 182. Maux qu'ils y avoient faits, 183. *Note.* Y reviennent, 233. Sont contraints de sortir de Flandre une seconde fois, 330. Y reviennent pour la troisième fois, 411

Etats-Généraux convoqués à Gand, 136. Ordonnent le siège des châteaux d'Anvers & de

Tome II.

Gand, 144. Reprennent la négociation entamée à Breda, 157. Concluent la pacification de Gand, *ibid.* Sont confondus de l'arrivée de Dom Juan, 167. Lui députent, 168. Refferrent la pacification de Gand par une nouvelle convention, 172. Assemblent des troupes contre Dom Juan, *ibid.* Traitent avec le Prince Palatin Jean Casimir, pour qu'il leur en fournisse, 173. Invitent le Duc d'Alençon à venir en Flandre, *ibid.* Négocient avec Dom Juan, 174, 177. Le reconnoissent pour Gouverneur, 179. Se plaignent au Roi de l'entreprise de Dom Juan sur Namur, 208. Rompent tout commerce avec lui, 214. Appellent le Prince d'Orange à Bruxelles, 215. Arment une seconde fois contre Dom Juan, 224. Font un Traité de confédération avec la Reine d'Angleterre, 228. Publient un Edit contre Dom Juan, 231. Accordent

- la liberté de conscience dans les Pays-Bas. *Voyez* pour la suite, *Provinces-Unies*.
- Etats de Hollande*, assemblés afin de secourir Leyde, 53. Discours de l'Amiral de cette Province, 56. On y prend la résolution d'inonder les environs de Leyde, 58. Préparatifs afin de profiter de l'inondation pour conduire le secours, 59. Les Etats de Hollande interdisent l'exercice de la Religion Catholique dans cette Province, 85. *Note*.
- F.*
- FEMMES courageuses*, la femme de Mondragoné, Gouverneur du château de Gand, 156. Les femmes de Mastrecht, 308. La Princesse d'Epinoi, 391, 393.
- Fervaques*, (Guillaume de Hautemer, Comte de Grencei, Seigneur de) depuis Maréchal de France, favori du Duc d'Alençon, l'excite à s'assurer une autorité absolue en Flandre à main armée, & à surprendre les principales villes de l'union. Son discours, 417.
- Flandre*, peinture de l'état fâcheux où elle est réduite à la mort de Requesens, 117. Après la proscription des Espagnols, 137. *Note*. Vers le temps de la mort de Dom Juan, 284.
- Flandre* proprement dite. Description de cette Province, 275.
- François*. Les François au service du Duc d'Alençon, sont indignes du peu d'autorité que les Provinces-unies accordent à ce Prince, 416. Echouent dans la surprise d'Anvers, 426. Leur perte, 428. Surprennent Dunkerque, Dixmude & Tenremonde, 431. Retournent en France, 441.
- G.*
- Gand*. Siège du château de Gand par le Comte de Rœux, 144. Défendu par la femme de Mondragoné, qui en étoit Gouverneur, 156. *Note*.

- Il est pris, *ibid.* Pacification de Gand. Ses dispositions, 157. Referrée par une nouvelle convention, 172. Combat sous les murs de Gand, 412
- Gand*, (Robert de Melun, Vicomte de) est député par les États-Généraux à Dom Juan d'Autriche, 168. Est chargé d'un commandement important dans les troupes des États, 172. Est envoyé en Angleterre par Dom Juan, 194. Est mis à la tête de la cavalerie des États. Devient Marquis de Roubaix, 321. Est un des principaux chefs des Wallons, & se réconcilie en Espagne, *ibid.* Fait prisonnier le brave La Noue, 352. Consent au retour des troupes Espagnoles en Flandre, 384
- Gantois* (les) sont cause de la division qui trouble les Provinces de Flandre, 232. *Note.* Armement contre les Wallons, 276. Refusent de revenir à des sentimens de modération, 295. Reprennent Menin, 329
- Garde*, (le Capitaine La François, renforce la garnison de Schonoven par la plus courageuse manœuvre, 86
- Gemblours*, (bataille de) 241. Ses suites, 243, & *suiv.*
- Glimes*, (le Seigneur de) Vice-Amiral de Zélande, va secourir Middelbourg avec une escaadre, 4. Combat les Rébelles, 6. Est battu & tué, 7
- Glimes* (le Seigneur de) commande un corps de troupes des États, 139. Est battu par Vargas, 140. Gouverneur de Philippeville rend cette place, gagné par Dom Juan, 248
- Goignies*, (Antoine, Seigneur de) commande en chef les troupes des États, 227. Perd la bataille de Gemblours, 241. Est fait prisonnier, 243
- Gonzague*, (Octave de) accompagne Dom Juan d'Autriche en Flandre, 165. Dépêché pour accélérer le départ des

troupes Espagnoles de Flandre, 179. Commandant de la cavalerie de l'armée de Dom Juan, s'avance contre l'armée des Etats, 240. Ravage le Hainaut, 249
Groningue, assiégée par le Comte d'Hohenloë, qui en leve le siège, 373

H.

HAINAUT. Voyez *Wallons*.

Hansted, (Adolphe) Commandant d'une flotte Espagnole qui est détruite auprès d'Anvers, 40

Héets, (Guillaume de Horn, Seigneur de) entre dans toutes les passions du Prince d'Orange, 185. Gouverneur de Bruxelles affecte l'indépendance de Dom Juan, 191

Henri III, Roi de France. Son portrait, 253. Refuse de prendre les Flamands sous sa protection, 256. Veut les réconcilier avec le Roi d'Espagne, 282

Herbestein (le Baron) embrasse le parti du Conseil d'Etat de Flandre contre les Espagnols,

131, 138. Périt en se sauvant d'Anvers, pris par les troupes de cette nation, 152

Hérésie. Le parti de l'hérésie sollicite la liberté de conscience dans les Pays-Bas, 270. L'obtient, 271. Prévaut sur le parti des Catholiques, 272

Hierges, (Gilles de Berlaymont, Seigneur d') commande les troupes d'Espagne en Hollande, & assiège Buren, 81. Prend cette ville, 83. Assiège Oudewater & l'emporte d'assaut, 84. Force Schoonoven à se rendre, 85. Commande l'artillerie au siège de Mastrecht, 306. Y est tué, 311. Son portrait, 312. *Note*.

Hohenloë, Philippe, Comte d') conduit du secours à Zirczée, 111. Echoue, 112. Leve le siège de Groningue, 373. Et celui de Zutphen, 441

Hollande & de Zélande (les Provinces de) veulent faire triompher l'hérésie, 269. Ont dessein d'offrir la Souveraineté au Prince d'Orange,

332. *Note.* La lui donnent pour le temps que durera la guerre avec l'Espagne, 364. *Note.* Et se proposent de la lui donner à perpétuité, *ibid.*

I.

JUAN, (Dom Juan d'Autriche) nommé Gouverneur de Flandre, 164. Y arrive, 165. Notifie son arrivée au Conseil-d'Etat, 166. Fait les promesses les plus avantageuses aux Flamands, 168. Leur est suspect, 169. Dissimule sa conduite des Etats, & négocie avec eux, 174. Difficultés qu'éprouve leur accord, 177. Il est conclu, 179. Dom Juan passe à Louvain, & commence à exécuter la convention de Marche-en-Famine, 181. Se rend à Bruxelles, 183. Tâche de s'affurer la même autorité que le Duc d'Albe, 188. *Note.* Et de tromper les Flamands, 189. Il veut rétablir l'exercice de la Religion Catholique en Hollande,

190. S'oppose à l'emprunt que les Etats veulent faire en Angleterre pour payer les troupes Allemandes, 195. Accusé de vouloir les empêcher de sortir de Flandre, il attribue néanmoins la continuation de leur séjour dans les Pays-Bas à la faction d'Orange, 196. Conjuratation prétendue contre sa vie, 197. Il envoie Escovedo en Espagne, pour y exposer au Roi l'état de la Flandre & les dangers qui le menaçoient, *ibid.* Consulte les Comtes de Mansfeld & de Berlaymont sur les mesures qu'il a à prendre, 198. Vient à Namur sous le prétexte d'y recevoir la Reine de Navarre, 201. Se saisit du château de cette ville, 203. S'excuse de cette entreprise auprès des Etats, 204. Négocie avec eux, 205. Tâche de se justifier auprès du Roi, 209. Continue ses entreprises sur les villes du Comté de Namur, 211. Se retire dans le Luxembourg,

231. Assemble une forte armée, 233. Singularité de son étendard, 234. Son discours à ses troupes, 235. Il s'avance contre l'armée des Etats, 238. La joint, 241. La défait auprès de Gemblours, 242. Profite de ce succès, 243. Assiège Philipeville, 246. Prend cette ville, 248. Marche pour attaquer une seconde fois l'armée des Etats, 262. Il est repoussé avec perte, 264. Il se retire sous le canon de Namur, 266. Motifs de sa retraite, 267. Il se retranche sous Namur, 284. Il meurt, 285. Cause de sa mort, *ibid.* Son portrait, 286. Ses projets, 287
- L.
- LALAIN** (Philippe Comte de) est mis à la tête des troupes des Etats, 172. Commande leur infanterie, 227. Est un des principaux chefs des Wallons. Il se prête à leur réconciliation avec le Roi d'Espagne, 321
- Lammene**, fort Espagnol attaqué en vain par les bourgeois de Leyde, 52
- Leyde**. Description de cette ville, 48. Elle est bloquée, 49. Dispositions des bourgeois de cette ville, pendant que les Espagnols en font le siège, 51, 53. Leur fermeté, 54. *Note.* Les environs de Leyde sont inondés, 58. Elle est secourue, 62. Maux qu'elle avoit éprouvés, 64. Cause du mauvais succès du siège de Leyde suivant Strada, 64. *Note.*
- Liberté de conscience**, accordée par les Etats-Généraux, 271
- Lières**, ville du Brabant livrée au Prince de Parme, 409
- Limbourg**, ville Capitale du Duché de ce nom, est prise par le Prince de Parme, 250
- M.
- MALINES** se soumet à l'Espagne, 238. Est reprise par les troupes des Provinces-unies, 352
- Mansfeld**, (Pierre Ernest, Comte de) désigné Gé-

- général de l'armée de Flandre par Requesens, 119. *Note.* S'abouche avec les mutins de Zirczée, 125. S'oppose à la proscription des Espagnols, 132. Est emprisonné, & élargi, 134. Conseille à Dom Juan d'attendre les ordres d'Espagne, avant de prendre un parti contre les Etats, 199. Mestre-de-Camp-Général de l'armée de Dom Juan, 239
Marche-en-Famine, ville du Luxembourg. On y négocie l'accord de Dom Juan avec les Etats, 177. Il est conclu, 179
Marguerite de Valois, Reine de Navarre, vient en Flandre pour y gagner les esprits en faveur du Duc d'Alençon son frère, 200. Elle tente de lui attacher le Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, 201
Masencluse, fort auprès de Leyde, emporté par les Espagnols, 51
Mastrecht est reprise & sacagée par Vargas, 143. Circonstance singulière de l'attaque du pont de cette ville, *ibid.* *Note.* Est assiégée par le Prince de Parme, 303. Description de cette ville, 304. Belle défense des assiégés, 306. Bravoure des femmes de Mastrecht, 308. Assaut furieux sans succès, 309. Cette ville est réduite à de fâcheuses extrémités, 313. Est prise, 316. Est sacagée, 317
Matbias, Archiduc d'Autriche, frère de l'Empereur Rodolphe, desiré le gouvernement des Pays-Bas, 217. Vient en Flandre pour l'obtenir, 219. Est nommé à cette place par les Etats, 223. Se retire à Anvers après la perte de la bataille de Gemblours, 246. Sans expérience & sans autorité, 330. Espère en vain d'être élu Souverain des Pays-Bas, 398. Retourné en Allemagne, 399
Maximilien II, (l'Empereur) offre la médiation pour réconcilier les révoltés des Pays-

- Bas avec le Roi d'Espagne, 67. Il envoie à cet effet ses Ambassadeurs en Hollande, 68
- Mécontents*, voyez *Wallons*.
- Mendoza*, (Bernardin de) excellent Officier de cavalerie, commande celle d'Espagne à la bataille de Mooch, 23. Se distingue à l'affaire de Vifench, 141. Témoin non suspect des maux dont les Espagnols ont accablé la Flandre, 183. *Note*.
- Middelbourg*, Capitale de la Zélande. Secours infortuné de Middelbourg, 7. Cette ville se rend aux révoltés, 8
- Mondragoné*, (Christophe) Gouverneur de Middelbourg, sollicite du secours, 3. Rend cette ville, 7. Est prisonnier de guerre, 8. Est échangé contre Sainte-Aldegonde, 47. *Note*. Sert d'otage pour la sûreté des Ministres des Rébelles au congrès de Breda, 69. S'empare de l'Isle de Finaert, par un moyen audacieux, 88.
- Chargé de faire le siège de Ziriczée, 96. Pressé cette place, 110. La prend, 114. Est arrêté prisonnier par le régiment Wallon dont il étoit Colonel, 139. Sa femme défend avec courage le château d'Anvers, dont il étoit Gouverneur, 156. *Note*.
- Monti*, (le Marquis de) les Italiens lui attribuent le succès de la bataille de Mooch, 29. *Note*.
- Monti*, (Jean-Baptiste & Camille de) neveux du Marquis Vitelli, se distinguent sous son commandement, 43. Le premier se signala à l'affaire de Vifench, 141
- Montpensier*, (François de Bourbon, Duc de) Prince du Sang de France, commande les troupes du Duc d'Alençon en Flandre, 415. Désapprouve le projet du Duc d'Alençon de surprendre Anvers, 430
- Mooch*. Bataille de Mooch, 26. Son succès, 27. Les Espagnols remportent la victoire, 29. Cause de leur triomphe, *ibid.* *Note*.

Motte, (Valentin de Par-
dieu, Seigneur de la)
nommé un des princi-
paux Commandants des
troupes des Etats, 172.
Est chargé du soin de
l'artillerie, 227. Est le
principal Auteur de la
confédération d'Arras,
318. Contribue à remet-
tre les Wallons sous l'o-
béissance du Roi, *ibid.*

Moulart, (Mathieu) Evê-
que d'Arras, contribue
beaucoup à la récon-
ciliation des Wallons
avec le Roi d'Espagne,
318. *Note.* 322

Mutineries. Les Espagnols
se mutinent après la ba-
taille de Mooch, afin
d'être payés, 30. Plain-
tes des mutins, 31. Dé-
tails curieux sur les mu-
tineries & sur la disci-
pline des mutins, 32,
37. Les mutins mar-
chent à Anvers, 37.
Leur conduite dans cet-
te ville, 39. Ils y sont
payés, 49. Mutinerie
des troupes qui avoient
fait le siège de Leyde,
80. *Note.* D'une partie
de la cavalerie, 115.
Des troupes qui avoient
pris Ziricée, 124. Cau-

ses de cette dernière mu-
tinerie, *ibid.* Ces mu-
tins s'emparent d'Alost,
125. Exercent des rava-
ges affreux, 126. Re-
fusent de se réunir au
reste des Espagnols, 141.
Marchent au secours du
château d'Anvers, 148.
Ont part à la prise &
au saccagement de cette
ville, 153

N.

NAMUR. Surprise de cette
ville par Dom Juan,
203

Navarese, (Jean) élu des
mutins d'Alost, les dé-
termine à marcher au se-
cours du château d'An-
vers. Son discours, 146.
Commande un des corps
de troupes destinés à
l'attaque de la ville d'An-
vers, 150. Est tué dans
l'action, 153

Nassau, (Henri, Comte
de) frère du Prince d'O-
range, se trouve à la ba-
taille de Mooch, 25. Y
est tué, 30

Nassau, (Louis, Comte
de) frère du Prince d'O-
range. Mouvement qu'il
se donne en Allemagne

- pour la cause de son frère, 9. Entre en Flandre avec une armée, 13. Tente en vain Maf-treicht, 15. Et Ruremonde, 17. Se dispose au combat, 21. Son ordre de bataille, 24. Son discours à ses troupes, 25. Est battu, 29. Est tué, 30. Son portrait, *ibid.* Note.
- Nieuport*, ville de Flandre, se rend au Prince de Parme, 438
- Nivelle*, ville du Brabant, se rend à Dom Juan, 245
- Norris*, (Jean) Capitaine Anglois, se distingue dans le combat de Rimenante, 265. Partage le commandement des troupes des Provinces-unies avec le brave La Noue, 331
- Noue*, (François de La) dit le brave La Noue, Gouverneur de Maf-treicht, se charge du soin d'y conduire du secours, 302. N'y peut réussir, 314. Comman-de les troupes des Provinces-unies, 331. Est fait prisonnier par le Marquis de Roubaix, & conduit à Limbourg, 352
- O.
- ORANGE*, (Guillaume de Nassau, Prince d') ses intrigues au dedans & au dehors de la Flandre, 9. Principes qu'il insinue dans les esprits, 10. Ses projets, 12. Il n'est point déconcerté de la mort du Comte Louis son frère, & de la perte de la bataille de Mooch, 42. Il ravage le Brabant, *ibid.* Reçoit à Dordrecht les Ambassadeurs de l'Empereur Maximilien II, 68. Est cause de la rupture du congrès de Breda, 79. Accroissement de son autorité depuis cet événement, *ib.* Note. Il envoie du secours à Scho-noven, 86. Il en conduit en personne à Zircicée, 113. Il échoue, 114. Il propose aux Rébelles de prendre la résolution la plus désespérée, 118. *Note.* Il fait agir ses partisans à la mort de Requesens, 122. Il engage les Provinces de Hollande & de Zé-

lande, à députer aux Etats-Généraux convoqués à Gand, 157. Devient l'oracle de toutes les Provinces de la Flandre, 169. Conseille de n'admettre Dom Juan au gouvernement des Pays-Bas qu'en bornant son autorité, *ibid.* Ses vues, 171. Il tâche de faire échouer la négociation de Dom Juan avec les Etats, 175. Est mécontent de l'accord de Marche-en-Famine, 179. Son crédit en Hollande & en Zélande, 180. *Note.* Il entretient la division entre les Etats & Dom Juan, 185. Oppose des difficultés à la soumission de la Hollande & de la Zélande à ce Prince, 191. Son autorité dans toute la Flandre, 193. Il feint d'être irrité, & il se propose de tirer avantage de l'entreprise de Dom Juan sur Namur, 206. Il rend publiques les Lettres de Dom Juan & d'Escovedo, pour décrier ce Prince, 207. Il est appelé à Bruxelles par les Etats-Géné-

raux, 215. Il est fait Rward ou Protecteur de la paix dans le Brabant, 216. Il voit arriver avec plaisir l'Archiduc Mathias en Flandre, 220. Fait élargir le Duc d'Arshot emprisonné à Gand, 222. Il est nommé Lieutenant-Général de l'Archiduc Gouverneur des Pays-Bas, 223. Avec toute l'autorité du Gouvernement, *ibid.* *Note.* Il suit l'Archiduc Mathias à Anvers après la perte de la bataille de Gemblours, 246. Favorise le progrès de l'hérésie & la faction hérétique, 269. Tâche de réconcilier les Wallons & les Gantois, 279. Se rend à Gand à cet effet. Succès qu'il y obtient, 280. Il veut réunir les François du Duc d'Alençon, & les Allemands du Prince Casimir pour la défense de la Flandre, 283. S'efforce d'appaiser les troubles causés par les Gantois, 295. Et de secourir Mastrecht, 314. Il fait conclure l'union d'Utrecht,

318. *Note.* Chargé de la conduite des affaires politiques des Provinces-unies, il ne peut se mettre à la tête de leurs troupes, 330. Il inspire à ces Provinces le projet d'abjurer l'obéissance de l'Espagne, 338. Veut faire élire le Duc d'Alençon Souverain des Pays-Bas, 349. Y réussit, 359. Devient Souverain des Provinces de Hollande, de Zélande & d'Utrecht, 364. *Note.* Est proscrit par le Roi d'Espagne, 366. Est assassiné par Jauregui, 402. Sa blessure n'est pas mortelle, 404. Le mécontentement que les Provinces-unies avoient conçu du Duc d'Alençon retombe sur lui, 410. Il est soupçonné d'être complice de l'entreprise de ce Prince sur Anvers, 430. Il tâche de calmer les esprits des Flamands irrités de la conduite du Duc d'Alençon, 432. Il leur fait conclure un nouveau Traité avec ce Prince, 434. Vains efforts qu'il fait pour les

réconcilier sincèrement, 442. Il est assassiné par Balthasar Gérard, & meurt, 445. Son portrait, 447

Oforio, (Jean Oforio d'Ulloa) Commandant des troupes qui vont attaquer Zirczée en passant à gué un bras de mer, 98

Oudenarde, assiégée par le Prince de Parme, 406. Soutient un premier assaut, 407. Capitule, 408

Oudewater, ville de Hollande, assiégée par le Seigneur d'Hierges, 83. Est emportée d'assaut, 84. Tous ses habitants sont massacrés, 85

P.

PACIFICATION de Gand, voyez Gand.

Passage d'un bras de mer à gué par les Espagnols, 88. D'un autre plus considérable, 98. Circonstances étonnantes de ce dernier, 99

Parme, (Alexandre Farnèse, Prince de) arrive à l'armée de Dom Juan d'Autriche, son oncle.

Son portrait, 234. Emporte Sichen d'assaut, 244. Force Limbourg de capituler, 250. Travaille à réconcilier Dom Juan & les Etats, 252. N'est point d'avis d'attaquer l'armée Flamande à Rimenante, 263. *Note.* Est nommé provisoirement Gouverneur des Pays-Bas par Dom Juan, 285. Est confirmé dans cette place par le Roi d'Espagne, 292. Attend sous Namur les effets de la division qui regnoit parmi les Flamands, 293. Force les Réîtres du Prince Casimir de se retirer des Pays-Bas, 296. *Note.* Se détermine à faire le siège de Mafrecht, 301. Presse vivement cette ville, 307. Ordonne un assaut furieux, qui ne réussit point, 309. Veut le continuer avec plus de bravoure que de prudence, 312. *Note.* Ses succès, 314. Il termine le siège avec gloire, 316. Tombe dangereusement malade, *ibid.* *Note.* Réconcilie les

Wallons avec le Roi d'Espagne, 317, 322. Ravage les environs de Cambrai, 351. Est mécontent du retour de la Duchesse sa mère en Flandre, pour en reprendre le gouvernement, 355. Conserve le Gouvernement des Pays-Bas, 358. Forme le blocus de Cambrai, 377. Le lève, 379. Engage les Wallons à consentir au retour des troupes Espagnoles, 381, 384. Facilites qu'il y trouve, 385. Assiège Tournay, 388. Le prend, 396. Périls qu'il court à ce siège, 397. Il tâche de tirer avantage de l'assassinat du Prince d'Orange, 405. Assiège Oudenarde, 406. Prend cette ville, 408. Attaque les troupes des Provinces-unies sous les murs de Gand, sans succès, 412. Marche au devant des troupes du Duc d'Alençon, 414. S'efforce en vain de gagner les Provinces irritées des entreprises de ce Prince, 435. Fait effuyer ua

- échec au Maréchal de Biron, 437. Assiège & prend Dunkerque, 438. Et Nieupoort, *ibidem*. Force Ypres à rentrer dans le devoir, 439. Reçoit la fourniture de Bruges, *ibid.* Envoie le Comte d'Artemberg au secours de Zutphen, 441.
- Parme*, (Marguerite d'Autriche, Duchesse de) revient en Flandre pour en reprendre le gouvernement, 354. Effrayée de la confusion qui y regne, elle refuse de se charger de cet emploi, 355. Elle écrit au Roi son frère pour le prier de le laisser à son fils, *ibid.* Elle l'obtient & retourne en Italie, 359.
- Philippe II*, Roi d'Espagne, veut appaiser les troubles de la Flandre par la force, 225. Y renvoie ses troupes, 226. Renvoie cependant le Seigneur de Selles pour tenter un accommodement entre les deux parties, 251. La négociation échoue, 252. Il se plaint des secours fournis aux Flamands par le Duc d'Alençon, la Reine d'Angleterre, & les Princes Allemands, 281. Veut rendre le Gouvernement des Pays-Bas à la Duchesse de Parme, 354. Le laisse au Prince son fils, 359.
- Philippeville*, place forte auprès du Hainaut, est assiégée par Dom Juan, 246. Et prise, 248.
- Pigeons*, servent de messagers au siège de Leyde, 54. *Note.*
- Provincos-unies*, se divisent des Wallons par l'union conclue à Utrecht, 318. *Note.* En sont tout-à-fait séparées par la réconciliation de ces derniers avec l'Espagne, 322. Leur foiblesse, 330. Projettent d'abjurer l'obéissance de Philippe II, 331. Convoquent à Anvers les Etats-Généraux à cet effet, 334. Succès de leurs armes, 353. Élisent le Duc d'Alençon pour leur Souverain, 359. Rassemblent en vain leurs troupes pour secourir Oudenar-

de , 408. Se plaignent amèrement du Duc d'Alençon, 409. Sont surtout irritées des entreprises de ce Prince, 431. Se réconcilient en apparence avec lui, 434

R.

RENNEBERG, (George de Lalain, Comte de) commandant en Frise pour les Etats, prend Campen, 256. Ses succès dans cette Province. Il soumet Deventer, 329. Rentre dans le parti du Roi, 372. Leve le siège de Steenwich, & meurt, 375
Requesens, (Dom Louis de) Grand Commandeur de Castille, prend en main les rênes du Gouvernement des Pays-Bas, 3. Arme deux escadres pour le secours de Middelbourg, 4. Est témoin de la perte de la première, 7. Son embarras à la nouvelle de l'entrée du Comte Louis de Nassau en Flandre avec une armée, 14. Son plan de défense. Il tâche d'appaîser la mutinerie des troupes victo-

rieuses à Mooch, 39. Est satisfait qu'elles se soient fait payer par la ville d'Anvers, *ibid.* Note. Leur accorde une amnistie, 40. Envoie le Marquis Vitelli repousser le Prince d'Orange, 43. Fait assiéger Leyde par Valdès, 50. Conduite de Requesens pendant le congrès de Breda, 78. Note. Songe à reprendre la Zélande, 89. Prépare un grand armement à Anvers, 90. Obstacles qui s'opposent à son projet, 91. Moyens qu'il choisit pour les surmonter, 95. Il se propose d'attaquer Ziriczée, 96. Son discours aux troupes qui vont passer un bras de mer à gué pour attaquer Ziriczée, 97. Prodige prétendu qui semble leur promettre un heureux succès, 102. Note. Meurt de chagrin des difficultés qu'il éprouve dans le Gouvernement des Pays-Bas, 116. Son portrait, 117. Note.

Rboda, (Jérôme) Espagnol, Président du Con-

- seil des troubles. Son portrait, 126. Il est emprisonné, & son fils est massacré par le peuple de Bruxelles, 127. Il prétend représenter seul le Conseil-d'Etat, *ibid.*
 Note. Sort de prison, 130
Rimenante. Combat de Rimenante, 264. Perte que les deux partis y font, 266
Rivas, (Jean) Officier Espagnol, qui s'étoit trouvé au passage du bras de mer que les Espagnols avoient entrepris pour aller attaquer Zirczée, en raconte les circonstances à l'Auteur de cette Histoire, 102
Rodolphe II (l'Empereur) interpose sa médiation pour arranger Dom Juan & les Etats, 176. L'offre en vain une seconde fois, 230. Veut encore réconcilier les Flamands avec le Roi d'Espagne, 282
Rœux, (Jean de Croy, Comte de) assiège le château de Gand, 144. Le prend, 156
Romero, (Julien) Capitaine Espagnol, engage le Vice-Amiral Glimes à combattre les Hollandois, 6. Court le plus grand péril dans l'action qu'on livre, & se sauve à la nage, 7. Sert d'otage pour la sûreté des Rébelles au congrès de Breda, 69. Est près de périr dans une sédition à Bruxelles, 126. Se retire de cette ville, 131. Se réunit aux mutins d'Alost pour secourir le château d'Anvers, 148. Commande un des corps destiné à l'attaque de la ville, 149. Son succès, 150
 S.
SCHENCK, (Martin) Officier Flamand du parti du Roi, marche au secours de Groningue, 373. Bat le Comte de Hohenloë, & le force de lever le siège de cette ville, 374. Est mécontent de n'avoir pas obtenu le commandement des troupes d'Espagne en Frise, 376. Est fait prisonnier par les troupes des Provinces-unies, 406
Schonoven, ville de Hol-

lande assiégée par le Seigneur d'Hierges, 85. Veut se rendre, *ibid.* La garnison en est renforcée, 86. Elle capitule, 87
Schoven, isle de la Zélande. Avila & Mondragoné y pénètrent, en traversant à gué le canal qui la sépare de celle de Duveland, 103
Schuartzembourg, (le Comte de) Ambassadeur de l'Empereur Maximilien II, en Hollande, 68. Ouvre le congrès de Breda, & y préside, 69. Tâche d'en empêcher la rupture, 78. Retourne en Allemagne, *ibid.*
Selles, (Jean de Noircarmes, Seigneur de) chargé par le Roi d'Espagne d'un projet d'accommodement entre Dom Juan & les Etats, 251. Il échoue, 252. Est pris en voulant surprendre Bouchain, 253. Et meurt de chagrin de l'ingratitude du Roi d'Espagne, *ibid.*
Serooskerken, (Jérôme Van Tuil, Seigneur de) excite les Espagnols à pénétrer en Zélande en passant un bras de mer à gué, 95. *Note.*

Steenwich, ville de Frise, assiégée par le Comte de Renneberg. Circonstances remarquables de ce siège, 375. Elle est surprise par Verdugo,

414

T.

TAPPIN, (Sébastien) Officier François, défend Mastrecht avec bravoure contre le Prince de Parme, 303. On lui conserve la vie par estime pour sa valeur, 319

Tayard, (Jacques) Bourgmestre de Gand, son discours pour engager les Etats à offrir la Souveraineté de la Flandre à la Reine d'Angleterre, 335

Tournai. Siège de Tournai par le Prince de Parme, 388. Description de cette ville, 389. Elle est bravement défendue par la Princesse d'Epinoi, 391. Assaut furieux, 393. Les assiégés désespèrent d'être secourus, 394. La ville se rend,

396

V.

VALCHEREN, isle de Zélande, conquise entièrement par les révoltés, 8

Valdès, (François) Officier Espagnol, chargé du blocus de Leyde, le leve & le reprend, 49. Attaque & prend les forts d'Alfen & de Mafencuse, 51. Est obligé de lever le siège de Leyde, 62. Un trait de galanterie l'avoit empêché d'emporter cette ville d'assaut, 64. *Note.*

Vargas, (Alphonse) Commandant de la cavalerie Espagnole, court le péril d'être massacré à Bruxelles, 126. Se retire de cette ville, 131. Bat un corps de troupes des Etats auprès de Louvain, 140. S'assure de Mastrecht, dont les habitants s'étoient révoltés contre les Espagnols, 143. Se réunit aux mutins d'Alost qui alloient au secours du château d'Anvers, 148

Verdugo, (François) Officier Espagnol, Commandant des troupes d'Espagne en Frise, 375. Ses succès 414. Surprend Zutphen, 440

Viglius, ou Vigile de Zwichem, chef du Conseil-Privé, combat le

projet du Conseil-d'Etat, de proscrire les Espagnols en Flandre. Son discours, 132. Est emprisonné & élargi, 134

Vissenach. Combat de Vissenach à l'avantage des Espagnols, 139

Vitelli, (le Marquis Chiapin) seconde le Gouverneur des Pays-Bas, 14. Marche contre le Prince d'Orange, 43. Mestre-de-Camp Général des troupes de Flandre. Son éloge, *ibid.* Ses succès, 44. Ses opérations en Hollande, 87. *Note.* Il accompagne Requesens à Anvers, pour l'aider dans son projet sur la Zélande, 90. Tombe malade au siège de Ziriczée, & meurt, 114

U.

UNION d'Utrecht, 316

W.

WALLONS. Différend de ces peuples avec les Gantois, 268. Ce que l'on entend sous le nom de Pays Wallon, *ibidem.* Veulent conserver l'exercice exclusif de la

Religion Catholique, 269. Rejetent la liberté de conscience, 272. Se séparent des autres Provinces des Pays-Bas, 273. Refusent leur contingent aux dépenses communes pour la défense de la liberté de la Nation contre l'Espagne, 274. Leurs plaintes contre le Prince d'Orange & les Protestants, *ibid.* Ils ne livrent point les villes de sûreté promises au Duc d'Alençon, 276. Ils exigent des contributions en Flandre, 278. Prennent le nom de Mécontents, 279. Sont plus attachés que jamais à la Foi Catholique, 294. Se réconcilient avec l'Espagne, 318, 322. Cause de cette révolution, *ibid.* Note. A laquelle les Wallons ne se déterminent pas sans peine, 320. Conditions de leur accord avec cette Cou-

ronne, 322. Leur foiblesse depuis le départ des Espagnols, 330. Ils consentent au retour des troupes Espagnoles en Flandre, 384. 385, *Note.*

Y.

YPRES. Cette ville se soumet au Prince de Parme, 439

Z.

ZÉLANDE. Description des Isles qui forment cette Province, 90, 91
Zélandois, révoltés. Ils battent la flotte Espagnole, 7. S'emparent de Middelbourg, 8. Détruisent une seconde flotte d'Espagne sous Anvers, 40
Ziriczée, ville de Zélande. Les Espagnols veulent en faire le siège, 96. Moyen audacieux qu'ils prennent pour y faire passer des troupes, 98. Description de cette ville, 104. Elle est assiégée, 108. Et prise, 114

Fin de la Table du second Volume.